JOHN VIÉNOT

AUGUSTE SABATIER

I. La Jeunesse : 1839-1879

11 gravures hors-texte

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, Rue de Seine, 33

1927

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/augustesabatieri0000john

AUGUSTE SABATIER

I. La Jeunesse : 1839-1879

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Histoire de la Réforme française, des origines à l'Edit de Nantes. In-4°, illustré de 39 gravures hors-texte, 1926 ..... fr. **70.** »

Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard (1524-1573). 2 vol. grand in-8°, avec portraits et gravures, 1900..... » **50.** »

Le Régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans l'ancienne principauté de Montbéliard, de 1793 à 1801. Grand in-8°, 1897 .. » **1.50**

Un apologiste de la Saint-Barthélemy. In-8°, 1902 » **3.50**

La Bible de l'homme moderne. In-16, 1905 .. » **0.75**

La Patrie, sermon. In-16, 1905 ..... » **0.75**

Jésus-Christ et les convenances sociales, sermon. In-16, 1908..... » **0.75**

Histoire du Pays de Montbéliard, à l'usage de la jeunesse et des familles. In-16, 1904..... *épuisé*

A propos de Fénelon: M. Jules Lemaître et les protestants. In-16, 1910.....fr. **1.** »

Calvin et la conscience moderne. In-8°, 1910 .. » **3.50**

L'Amour et la mort, sermon. In-16, 1911 ..... » **0.75**

Pie X et l'histoire, discussion des affirmations historiques de l'Encyclique *Editæ sæpe*. In-16, 1911 ..... » **0.50**

Promenades à travers le Paris des Martyrs (1523-1559). In-8°, illustré, 1911 ..... *épuisé*

Paroles françaises, prononcées à l'Oratoire du Louvre. In-16, 1916 .....fr. **5.** »

Luther et l'Allemagne. In-16, 2e édition, 1918 . » **1.** »

Les Protestants français et l'Amérique. In-8°, 1919 ..... » **3.50**

AUGUSTE SABATIER, étudiant.

JOHN VIÉNOT

AUGUSTE SABATIER

I. La Jeunesse : 1839-1879

11 gravures hors-texte

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, Rue de Seine, 33

1927

92
Sa 13
84200

Il a été tiré
cent exemplaires sur papier de luxe
numérotés de 1 *à* 100

ERRATA

Page 7, 1re ligne, *lire :* cinq *au lieu de* quatre.

Page 7, 2e ligne, *lire :* quatre *au lieu de* trois.

Page 415, dans la note, *supprimer depuis :* Les noms qui sont cités...

Page 416, 14e ligne, *lire :* Biran.

Page 419, Jundt, *lire :* Charles-Auguste.

Page 420, Mettetal, *supprimer :* Auguste.

Page 422, *lire :* Roehrich.

Page 423, *lire :* Sayous.

Page 428, 15e ligne, *lire :* philosophie.

CHAPITRE Ier

VALLON.

Les origines. — Le sol natal et la tradition historique. — Le milieu familial : Le Mas des Aires. — L'influence décisive de la mère. — L'oncle Tendil et les courants, à Vallon, du Réveil religieux qui marqua le début du XIXe *siècle. — Influence du pasteur Louis Durand qui détermina la vocation.*

Auguste Sabatier est né à Vallon, le 22 octobre 1839. Il appartient donc par sa naissance à ce que l'on appelle le Bas-Vivarais, cette partie du département actuel de l'Ardèche dont il a dit lui-même : « Par ses puissantes assises, le Bas-Vivarais se rattache au Plateau Central de la vieille Gaule, citadelle de la race française, tandis que ses plaines inférieures et ses coteaux, qui dévalent en désordre vers le Rhône, sont exposés à tous les feux du Midi [1] ». « Ce petit pays tient par une de ses faces à la rude et sombre Auvergne, et par l'autre à la lumineuse et vive Provence. » [2]

[1] Discours prononcé aux obsèques de M. François Puaux, *Revue Chrétienne*, 1895, 232.

[2] Melchior de Vogüé, *Notes sur le Bas-Vivarais*, 1892; A. Sabatier, Lettre au *Journal de Genève*, 10 nov. 1892.

«A Vallon, et jusqu'à Vals, nous sommes dans la région provençale, toute palpitante de chaleur et de clarté. Des terrasses parallèles, que soutiennent des murs bâtis en pierres sèches, supportent le mûrier, l'olivier au feuillage grêle, le figuier et surtout la vigne qui pousse ses racines au flanc des coteaux pierreux; en haut, sur les pentes des collines, s'étendent des garrigues couvertes de buissons d'épines et de maigres chênes-yeuses. La terre est rocailleuse, ravinée par des torrents de cailloux, aride par endroits. Les figures et les horizons ont des arêtes vives et se découpent avec la netteté particulière de tous les objets dans la lumière du Midi. A chaque pas on entend le cri strident des cigales, qui semble la voix de la terre chaude, chantant un hymne d'une intensité profonde à la gloire du soleil. La race appartient au type provençal [1]). »

Race mêlée où s'amalgament des traits empruntés à tous les envahisseurs de la Gaule, Grecs, Romains, Barbares, Sarrasins, et façonnant peu à peu une population éveillée, intelligente et hardie. Son caractère s'est formé en de perpétuelles et rudes batailles avec l'homme, ou le sol, qu'il faut défendre ou reconstituer après chaque tempête de la nature ou de l'histoire ; dans des batailles d'idées aussi, car les Vaudois, les Ca-

[1]) Henry Dartigue, *Notes Inédites.*

thares, les Albigeois, les Huguenots, ont successivement combattu dans ces régions pour leur âme et leur liberté. Le nom même de Sabatier, si répandu dans tout ce Midi, est un souvenir du passé [1]).

Là aussi, comme dans la Rome de Cicéron, on marche sur l'histoire. Le vieux Vallon, ou le Chastellas, domine le Vallon actuel de son squelette, de ses maisons en ruine et de ses murs branlants.[2]) Sur Vallon lui-même, laissons parler un de ses enfants, Frank Puaux [3]) : « Vallon s'élevant sur une hauteur, domine la plaine que traverse l'Ardèche ; au loin la ligne sévère des Cévennes ferme l'horizon. De là le charme de cette petite ville dont les habitants sont si justement fiers qu'ils aiment à redire un vieux proverbe patois :

Qui quitta Vallon.
Y perd la réson.

« Durant le XVI^e siècle fut « dressée » l'Eglise

---

[1]) Les disciples de Pierre Valdo, les Vaudois, pour reproduire la simplicité évangélique, portaient des sortes de galoches qu'ils croyaient semblables aux chaussures des apôtres ; on les appelait des *sabatati*, des *sabatiers*.

[2]) C'est au Chastellas qu'une légende littéraire a placé la demeure de Clothilde de Surville, la Sapho vivaraise. Mais on sait que cette muse dont le succès fut très grand est apocryphe.

[3]) *Auguste Sabatier*, Quatre Conférences, Paris, Fischbacher, 1903.

de Vallon, et dressée de manière si forte que jamais les persécutions ne purent la détruire. Ses habitants durent plier sous le vent de l'orage, mais ils ne cédèrent pas. S'il est terre huguenote, c'est bien celle de Vallon ».

C'est, en effet, le pays d'Olivier de Serres, l'illustre auteur du *Théâtre d'Agriculture*, le bienfaiteur de la région par l'introduction de la culture du ver à soie, de Jean de Serres, l'historien, nés tous deux près de Vallon ; d'Antoine Court, qu'on a pu appeler le restaurateur du Protestantisme en France au XVIII^e^ siècle ; de François et Frank Puaux, de Paul Sabatier. Tels sont le pays et la race auxquels appartenait Auguste Sabatier. Abel Chevalley, son gendre, l'a bien dit : « Cet horizon cévenol, aux lignes claires et nettes, c'est la carte de son esprit. Ces torrents ont des colères généreuses et promptes comme sa parole. Mais celle-ci ne ravage point. Il a eu, de cette race qui est la sienne, ce que j'oserai nommer l'indomptable fragilité, l'optimiste courage, l'éternelle confiance dans la vertu du labeur, même ingrat » [1]).

La demeure où la famille maternelle d'Auguste Sabatier était établie depuis plusieurs générations existe toujours. On appelle ce coin de Vallon : le Mas des Aires.

---

[1]) Souvenir de l'Inauguration du monument élevé à Vallon, à la Mémoire d'Auguste Sabatier, p. 24.

Le Mas des Aires, à Vallon.

« L'habitation est spacieuse, composée de plusieurs corps de logis divers d'âge et de style, qui forment une cour intérieure où l'on pénètre par une porte sous un arc au cintre surbaissé. A l'étage unique que surmonte un toit lourd en tuiles grisâtres, une enfilade de chambres s'ouvre sur une large galerie couverte qui donne sur la cour. L'ensemble est d'une harmonie contestable, mais expressif comme un visage de vieillard où toute une vie se résume. Ici, c'est le passé d'une forte race qui a mené depuis plusieurs générations une existence laborieuse, économe et tranquille. Des arbustes grimpent, qui mettent leur verdure gaie sur la nudité des pierres et donnent à la cour intérieure un air animé. Derrière la maison et formant terrasse sur la plaine, s'étend le jardin potager où un vieux puits à chaine montre sa margelle usée. Par dessus le mur, on découvre à peu de distance le cimetière où Sabatier repose près des siens ; plus loin la double ligne de collines nues entre lesquelles coule l'Ardèche, et au delà la chaîne des Cévennes dont la ligne bleuâtre ferme l'horizon »[1]).

C'est dans cet intérieur rustique et simple que se passa tout entière l'enfance de Sabatier. Son père, Pierre-Auguste Sabatier était très estimé dans le pays pour son travail, sa droiture et sa franchise parfois un peu rude. Il faisait un petit commerce de cocons et de soies grèges qui le tenait souvent loin de la maison. Entre temps, il s'occupait aussi de l'exploitation rurale.

---

[1]) H. Dartigue, *Notes Inédites.* — Cf. François Puaux, *L'Abbaye de la Vallée d'Arc*, Paris, Fischbacher, 1886. Le roman se déroule aux environs de Vallon.

La mère d'Auguste Sabatier, née Lichière, était une huguenote d'apparence simple et modeste. Au fond, c'était la Femme forte de l'Ecriture. Intelligente, droite et pieuse, pleine de cœur, de bon sens et de raison, elle eut sur tous les siens et sur Auguste Sabatier lui-même, une influence décisive qui se prolongea bien au delà de la jeunesse de son fils.[1]) Sabatier n'en parlait jamais qu'avec tendresse et respect. Il la consultait en toutes choses. Dès qu'il avait un peu de loisir, il courait à Vallon l'embrasser. J'ai le souvenir très vif du jour d'été où son visage s'éclairait à la pensée d'aller bientôt en Ardèche revoir celle à laquelle il devait tout, selon son propre aveu. C'est sûrement à elle qu'il songeait, quand il écrivait :

« Sans doute, il ne dépend pas d'une femme d'avoir et d'élever un enfant de génie ; mais ne dépend-il pas d'elle en grande partie de faire de son enfant un honnête homme, un citoyen utile, un cœur généreux et vaillant? Certains physiologistes ont prétendu que, physiquement même, le fils tenait plus de la mère que du père : la question est peut-être douteuse ; mais au point de vue moral, elle ne l'est guère. (*Journal de Genève*, lettre du 9 déc. 1881.) »

[1]) Sur l'influence profonde de la mère de Sabatier sur son fils, consulter : *Quatre conférences*, Paris 1903. Beaucoup des amis de Sabatier ont pu voir à Paris chez son fils cette femme à la mise antique qui semblait avoir gardé les vertus fortes et la flamme religieuse des temps d'Antoine Court et de Paul Rabaut

Auguste Sabatier était l'aîné des quatre enfants de P.-A. Sabatier. Après lui venaient trois sœurs : Emma, devenue Mme Henri Volle ; Adèle, Mme Numa Barry ; Louise, Mme Louis Béraud ; et Mlle Anna Sabatier, qui devait vivre longtemps près de lui à Paris.

Dans ce cercle de famille, le grand-père maternel Louis Lichière représentait particulièrement la tradition paysanne, l'attachement au sol, à la bonne terre qui avait déjà produit tant de récoltes et qui en donnerait davantage quand aurait grandi le petit-fils éveillé et ardent qui était l'orgueil et la joie de l'aïeul. Parmi les proches, il y avait l'oncle Louis Tendil, un simple tailleur, qui était un homme de convictions fortes et qui savait tenir sa place dans l'Eglise et ses Conseils. Il avait épousé en premières noces une sœur de M. Pierre-Auguste Sabatier dont il avait une fille, Louise. Celle-ci avait trouvé une seconde mère en Mme Emilie Tendil, institutrice à Lagorce, à qui Auguste Sabatier garda toujours une tendresse spéciale et un respect bien dus à son caractère élevé, à son cœur qu'une impulsion naturelle poussait vers la souffrance pour la soulager.

Son mari était plus combatif, ne reculant jamais devant l'exposé ou la défense de ses convictions religieuses qu'il professait avec cette pointe d'étroitesse et d'intolérance que l'on rencontre souvent chez les hommes à convictions sincères, mais sans culture réelle. N'ayant jamais connu

les difficultés ou les doutes de ceux qui ont appris la complexité des problèmes de la pensée, ils ne peuvent les comprendre chez les autres, et ils y voient volontiers une défaillance ou une chute. La différence des idées, quand elle survint, ne sépara point l'oncle et le neveu. Celui-ci n'oublia jamais que son oncle « avait guidé ses premiers pas dans la carrière chrétienne » (Lettre inéd. du 5 mars 1886), et, à sa mort, il écrivait :

« J'étais lié à mon oncle par des liens si anciens et si profonds qu'à la pensée que je ne le retrouverai plus à Vallon, je sens se faire une douloureuse déchirure en mon âme. » (Lettre inéd. du 29 oct. 1887.)

Deux mots caractérisent surtout tous ces braves gens, le travail et la piété. Le travail et l'économie assuraient l'indépendance, la dignité d'une vie libre sur la terre des aïeux. La piété, comme l'huile du Psalmiste, sanctifiait, embellissait la vie de ces humbles et la colorait d'un reflet d'éternité. La piété était ancienne dans la famille comme dans le pays. Le milieu de Sabatier fait penser aux conseils du vieil Olivier de Serres, dont Henri IV se faisait lire des passages pendant une demi-heure chaque jour.

« Il faut accueillir, disait dans sa Préface l'auteur du *Théâtre d'Agriculture*, les saintes admonitions conformes à la piété et religion chrétienne. Par là nous apprendrons de policer notre maison, spécialement

d'instruire nos enfants en la crainte de Dieu, nos serviteurs aussi : afin qu'avec la révérence qu'ils nous doivent, chacun fasse sa charge sans bruit, vivans, honnêtement et religieusement, sagement se comportant avec les voisins. Et pareillement d'aimer les pauvres pour exercer charité envers eux, leur départant de nos biens selon nos moyens et leurs nécessités, desquelles nous nous enquerrons surtout en temps de famine et de cherté. Comme aussi en toutes saisons, des pauvres malades nécessiteux et désolés, pour leur assister opportunément de vivres, d'habits, de deniers, de consolations, ayant au cœur :

Que Dieu acroist et bénit la maison
Qui a pitié du pauvre misérable. »

Sabatier conseille quelque part à la noblesse française, si elle veut maintenir sa place dans la société, et y justifier son rang, de retourner aux champs et de se vouer à l'agriculture comme les ancêtres. Et il ajoute : « Puisqu'elle songe toujours au passé, qu'elle remonte, par delà Louis XIV, qui des gentilshommes fit des courtisans, jusqu'à Henri IV, jusqu'au temps où le seigneur, revenu de la guerre, pendait son armure au clou de son manoir, et, comme Olivier de Serres, cultivait ses champs et surveillait son ménage [1] ».

Sabatier avait été élevé dans l'esprit des vieux huguenots. Il était de leur race. Il en avait

---

[1] (*Journal de Genève*, lettre du 30 juin 1887.)

dès l'enfance l'âme haute et militante, la foi solide et la forte piété [1]).

Cette piété avait été réchauffée par le mouvement religieux qui a marqué le début du XIX^e siècle et qui a pris le nom de Réveil.

Le Réveil a pu avoir une théologie étroite et conventionnelle qui ne résiste pas longtemps à l'examen, il a eu surtout une piété chaude et vivante dont se nourrissent encore ceux-là mêmes qui se sont émancipés de ses formules.

Le Réveil avait laissé des traces à Vallon. Il avait marqué de son sceau tout le milieu de Sabatier. L'oncle Tendil dirigea longtemps des réunions religieuses qui se tenaient dans une salle de la maison Ollier de Marichard, réunions familières où l'on lisait la Bible entre soi en chantant les cantiques du Réveil. Ce n'était point une dissidence, une de ces séparations qui affaiblissent et finalement exténuent les groupes religieux, c'était une libre manifestation de piété dont bénéficiait finalement l'ensemble de l'Eglise. Sabatier fréquentait ces réunions avec ses proches.[2])

---

[1]) Cf. *Lettres du dimanche*, p. 67.

[2]) Sabatier a toujours senti ce qu'il devait au Réveil, ainsi qu'en témoigne l'admirable page où il indique la part à garder de son héritage et les points qui en ont été, à juste titre, revisés. Cf. *Revue chrétienne*, 1891, p. 1–26 ; *Religions d'autorité*, p. 346 et s.

Il nous apparaît donc au début de la vie comme un jeune paysan huguenot que tout, une tradition déjà longue, les leçons de sa mère, l'exemple et les instructions de son oncle, l'exemple de son entourage, porte à une piété vivante, active et fraternelle.

Paysan. Ne rayons pas ce mot. Il y tenait. Il n'a jamais renié ses origines [1]).

Il savait trop ce qu'il y a de sain dans la vraie vie paysanne. Le village reste la source sacrée d'où sortent année après année les personnalités fortes et neuves dont les villes ont besoin pour ne pas périr.

Mais dans ce jeune paysan cévenol, il y avait de l'étoffe.

---

[1]) « Notre famille n'est ni noble de nom, ni riche de fortune. Mais s'il y a quelque noblesse dans la dignité modeste de la vie, dans une tradition soutenue à travers plusieurs générations de labeur honnête, de droiture et d'honneur, vous ne dédaignerez pas cet héritage ; vous n'imiterez pas ceux qui se hâtent d'oublier leurs origines et de les faire oublier... Vous appartenez à une race qui a toujours uni le travail et la piété, qui a su, à travers d'effroyables orages, maintenir sa foi intacte et sa conscience libre. Restez attachés à cette vieille souche plébéienne dont les racines s'enfoncent dans le sol héroïque des Cévennes. Les souvenirs et les exemples des aïeux sont une bénédiction pour leurs enfants jusqu'à mille générations. C'est un parfum salubre et vivifiant. » *Paroles d'un Père*, 23 déc. 1899 (prononcées dans la chaire de l'Oratoire par A. Sabatier mariant sa fille aînée).

« Ce n'est pas en vain, a-t-on dit, que durant des siècles, des générations accumulent un capital de loyauté, de droiture, d'endurance, de zèle au travail. De tout cela, un être hérite un jour, et de même que la fleur est comme le cri de triomphe de la nature après avoir obscurément besogné, l'apparition de l'homme supérieur est comme la victoire soudaine d'une race qui condense en lui ce qu'elle a d'excellent [1]). »

Auguste Sabatier entra de bonne heure à l'école communale protestante de Vallon. Il y trouva un maître digne de ses fonctions. Luther a dit : « Si je n'étais Ministre de l'Evangile, je voudrais être maître d'école. » Cela se comprend. Il n'y a guère de mission plus haute que celle de préparer les générations de l'avenir par une éducation virile et forte. L'éducation est le pire des métiers, assurément, mais c'est une des vocations les plus hautes. M. Chareyre était un vrai maître d'école, attentif, consciencieux, et pieux, de surcroît. Sa parole et son exemple agirent puissamment sur le jeune écolier. Quand le temps fut venu, il indiqua qu'un pareil élève, toujours le premier sans conteste, devait poursuivre des études pour lesquelles il était fait. Justement cela répondait aux dispositions du jeune homme. Celui-ci venait de terminer son instruction religieuse, et elle avait fait sur lui une vive impression.

---

[1]) Raoul Allier. Souvenir de l'Inauguration du Monument élevé à la Mémoire d'Auguste Sabatier.

Son pasteur, M. Durand, venait de Suisse. La tempête politico-religieuse du canton de Vaud de 1845 l'avait jeté hors de son pays.[1]) Descendant de Français, il avait pu exercer le ministère en France et l'Eglise de Vallon put ainsi pendant quelques années avoir à son service un pasteur pieux, actif et savant, juste l'homme qu'il fallait à un Sabatier. M. Chareyre, M. Durand, unirent leurs efforts pour obtenir des parents qu'Auguste pût continuer ses études. Mais cela n'alla pas tout seul. C'était l'effondrement des rêves de l'aïeul. Le père hochait la tête et résistait aussi. Mais la mère intervint. Elle avait deviné son fils, et surtout elle avait une piété qui ne recule pas devant les exigences de la vocation. Si Dieu appelait son fils, il fallait le lui donner. Elle aplanit tout, adoucit tout, et c'est grâce à elle qu'en 1854, âgé de 15 ans, Auguste Sabatier put entrer, aux frais de sa famille, à l'Institution Olivier à Ganges (Hérault). Il avait quitté l'école de Vallon en avril et pris jusqu'en octobre auprès du pasteur Louis Durand quelques leçons de latin.

[1]) Voyez *Appendice*, nº 1, la note relative à cet événement et à Louis Durand lui-même.

CHAPITRE II.

GANGES.

L'Institution Olivier. — Un éducateur d'âmes et les livres qu'il employait. — Un professeur, Ad. Cazalet, qui enseignait les lettres avec une distinction persuasive. — Le régime intérieur et les habitudes de piété de la maison. — « Les dix centimes bien employés ». — L'influence de Pascal.

La période qui va de la 15e à la 18e année compte dans la vie d'un homme, surtout si elle ouvre des horizons nouveaux et met l'enfant d'hier au contact de la vie, de l'histoire et de la pensée générale. Les années passées par Auguste Sabatier à Ganges et à l'institution Olivier eurent une très grande influence sur sa vie et doivent par conséquent nous retenir.

Mais, qu'est-ce que Ganges et l'Institution Olivier? Notre ancien maître Louis Massebieau va répondre à ces questions avec l'autorité du savant et du témoin oculaire. « A l'extrémité du département de l'Hérault et sur les bords du fleuve de ce nom, la jolie petite ville de Ganges

occupe dans ce pays protestant une situation privilégiée. Elle n'est pas tout à fait dans les montagnes, et elle est en communication de plusieurs côtés avec les autres petits centres protestants... Ganges est enfoncé comme un coin lumineux dans le sauvage arrondissement du Vigan.

« Cette situation même permet de comprendre la prospérité d'institutions secondaires comme celle de M. Olivier. C'est à leur portée, par des hommes qu'ils connaissaient et qui partageaient leurs mœurs et leur foi, que nos montagnards protestants voulaient que leurs fils fussent élevés. Le collège royal ou même communal leur représentait de loin un monde étranger sous l'empreinte durable et peu sympathique du lycée napoléonien, catholique et militaire » [1]).

Voilà comment du Vigan, de Sumène, de St-Hippolyte, d'Anduze, de Valleraugue, de St-Jean du Gard, des diligences ou de vieilles voitures de propriétaires amenaient à Ganges, à l'Institution Olivier, des jeunes gens qui devaient être, plus tard, leurs études finies, les propriétaires, les petits industriels, les professeurs ou les pasteurs de la région.

C'est ainsi qu'Auguste Sabatier arriva de Vallon à l'automne de 1854.

L'Institution où il entrait avait été fondée

---

[1]) *L'Institution Olivier*, Notes Inédites.

par le pasteur Nine ; mais ce dernier se trouvant trop distrait par elle de ses devoirs paroissiaux, l'avait cédée à un laïque, M. Olivier, qui en accrut considérablement la prospérité.

L'installation matérielle n'était pas grandiose. Une prosaïque filature avait été aménagée pour recevoir le nombre croissant des élèves. Elle se trouvait, dit Louis Massebieau, sur la place du marché. Mais si le local n'avait rien de magnifique ou d'historique, il était salubre et spacieux.

Le jeune Sabatier arrivait plein d'ardeur se mettre sous la direction d'un homme pour qui son Institution n'était pas une affaire, mais sa vie même. Massebieau en donne ce portrait : « Il avait l'air imposant et bon. Il trouvait le moyen de mêler l'autorité à la bonhomie dans le vrai sens du mot, et on avait en effet pour lui de l'affection et du respect. » Ce n'était pas un lettré, mais il avait le sens littéraire et un goût prononcé pour les sciences naturelles. « Sa simplicité de manières, la candeur foncière de son caractère et en même temps ce don naturel d'imposer sans morgue et sans pose, avec la seule force de la volonté du bien, le respect et une sorte de crainte, faisaient vraiment de lui un personnage à part. » C'était un orthodoxe décidé. Il fit partie, quand il se forma, du groupe de la *Correspondance Fraternelle* [1]). Mais Louis Masse-

[1]) La *Correspondance fraternelle* était le lien qui unissait, dès le premier quart du XIX^e^ siècle environ,

bieau peut lui rendre ce remarquable témoignage : « Ce qui agissait le plus sur nous, c'était la foi si simple de notre directeur. Je n'ai pas dit sa piété, l'usage ordinaire de ce mot supposant des manifestations qui n'étaient pas dans son caractère. Sous les différences extérieures des Eglises et des sectes, comme tous les hommes du Réveil, il s'attachait à l'essentiel où l'on se sentait uni. Comme eux, mais avec la discrétion qui lui était naturelle, il mettait au premier plan l'amour divin témoigné par le sacrifice, et la réponse de

---

les pasteurs qui adhéraient strictement aux doctrines du Réveil. Chaque membre envoyait au rédacteur central ce qui pouvait intéresser les « frères », c'est-à-dire les progrès de leurs idées, leur propagande, les intérêts généraux du protestantisme évangélique. Le rédacteur central résumait le tout en une lettre autographiée envoyée mensuellement à tous les participants. Le premier rédacteur central fut le pasteur de Frontin, de Dijon, dont l'activité s'exerça de 1833 à 1842. Edmond Scherer y avait été admis. Interrompue pendant quelques années, la *Correspondance fraternelle* reprit ensuite sous la direction du pasteur Vaurigaud, de Nantes, et dans le même esprit. En donnant au parti orthodoxe une grande unité d'action, cette *Correspondance* exerça une très réelle influence sur les destinées du protestantisme français et constitue aujourd'hui un document historique très important. Rares sont cependant les historiens qui ont pu la consulter, parce qu'elle devait garder un caractère strictement confidentiel. La *Correspondance Vaurigaud* dura jusqu'en 1867. Elle s'était beaucoup occupée, comme on le verra, de la nomination de A. Sabatier à Strasbourg.

l'âme à celui qui s'est donné pour elle. Il n'est pas besoin de beaucoup réfléchir pour se convaincre qu'il n'a jamais été trouvé rien de plus haut et de plus noble que la substance de ce double sentiment, par conséquent, rien de plus durable et de plus constamment fortifiant... Nous avions des leçons de choses. Nous vîmes, au temple, Ernest Bonifas [1]) monter en chaire malgré la maladie qui déjà le dévorait. Les plus anciens d'entre nous avaient vu, en 1852, M. Recolin [2]), destitué par le Consistoire pour avoir refusé de

[1]) Ernest Bonifas (1826–1859). Il avait fait de fortes études en Allemagne et avait été ensuite pasteur à Salies-de-Béarn. Il préparait sa licence en théologie quand il répondit à un appel de l'église de Ganges où il ne resta qu'une année, mais où il laissa un bon souvenir. Nous le retrouverons comme professeur à Montauban. Il était parent de Guizot.

[2]) Numa Recolin (1826–1892). Pasteur suffragant à Ganges, pasteur à Montauban, Montpellier et Paris-Oratoire-du-Louvre. « L'amour de la paix, a dit de lui Aug. Decoppet, la modération, l'esprit de justice et de conciliation formaient chez lui un ensemble de qualités qui étaient le trait dominant de sa physionomie morale. Aussi a-t-il beaucoup souffert, car, par une singulière contradiction entre son caractère et sa destinée, dans les différentes églises où il a été appelé à exercer son ministère, il s'est trouvé jeté dans la mêlée la plus ardente de nos luttes ecclésiastiques. Toutefois, cet amour de la paix n'était pas chez lui indifférence ou laisser-aller. Non. Il a toujours été fidèle à son drapeau, et ce drapeau était celui de nos réformateurs, de nos pères et de nos synodes. »

donner la Sainte Cène aux catéchumènes sans s'être assuré qu'ils ne satisfaisaient pas aux exigences d'une coutume, mais donnaient leur cœur à Dieu. Nous l'avions vu, devant une foule émue, dont nous partagions les sentiments autant que nous pouvions les comprendre, exposer, en faisant ses adieux, les principes qui l'avaient guidé pendant les trois ans de son ministère. Et ce qui nous toucha le plus, nous vîmes M. Olivier, qui, d'ailleurs, ne nous dit jamais un mot de ces choses, venir s'asseoir à nos côtés pour un temps. Il avait donné sa démission de membre du Consistoire et fut réélu. »

D'autre part, continue Massebieau, « jamais M. Olivier ne nous questionna sur l'état de notre âme ; jamais il ne nous fit de ces exhortations religieuses *ad hominem*, alors si communes et qui demandent tant de tact pour n'être pas aussi excédantes qu'indiscrètes. D'autant plus agissait sans qu'il s'en aperçût, je crois, et, certainement à notre insu, pour le moment, la radiation morale de son exemple. »

Tel homme, tel éducateur. Il montrait le discernement le plus averti dans le choix des livres de classe. Massebieau, lui-même universitaire, fut amené plus tard à des comparaisons favorables à sa vieille école. Il s'étonnait que l'Université française n'ait pas su discerner les qualités éminentes de la *Chrestomathie* de Vinet, un chef-d'œuvre du genre. Pour l'histoire, Oli-

vier avait adopté Vulliet et Bonnechose. On a peut-être mieux aujourd'hui, mais Bonnechose que l'étude et la méditation, avaient amené de l'Eglise catholique, où son frère était cardinal, à la Réforme, a laissé plusieurs ouvrages historiques d'un solide mérite. Vulliet était l'auteur d'une œuvre consciencieuse et vivante. « Il faut comparer, dit Massebieau, l'allure d'un maître qui ne dépendait que de sa conscience, avec la contrainte, au commencement du Second Empire, des Lefranc et des Duruy, surveillés, avec une malveillance hautaine, par le clergé, et parfois obligés à corriger par un carton leurs livres de classe. »

Aujourd'hui, les cartons ne sont même plus nécessaires. La plupart des rédacteurs de manuels, et des éditeurs surtout, prennent d'avance les précautions qui les mettent à l'abri de l'Index officieux qui fonctionne toujours. De là, le peu d'indépendance historique de notre jeunesse et la facilité à lui faire accepter des gageures historiques, comme celle de Louis Bertrand sur Louis XIV.

A côté de M. Olivier, « la grosse colonne de la maison », était M. Paris, professeur de latin. Selon les impressions de Massebieau, il savait, et il savait enseigner. Son but était de faire apprendre la langue à ses élèves et de les rendre sensibles aux délicatesses de la construction et de l'harmonie. Il avait une passion pour Virgile qu'il commentait avec chaleur. « Il lisait après chaque morceau le passage correspondant de la

traduction de Delille... Ce système de comparaison lui était d'ailleurs familier, car, arrivé à Tacite, il mettait en comparaison avec le texte la traduction de Burnouf, de la manière minutieuse qui lui était propre. Il était difficile pour le français ». Enfin, Massebieau estimait qu'il n'était en rien inférieur à un bon professeur de lycée.

Par lui, ses élèves plongeaient dans la tradition classique. Le professeur de grec et de littérature française, M. Cazalet, avait des mérites très différents. C'était un élève de Vinet et un initiateur. Sa tendance était foncièrement chrétienne. Jeune, élégant, ouvert, il se laissait aller au hasard de son esprit cultivé et fertile. Il savait le grec, mais il était surtout professeur de littérature française. Causeur aimable et fin, spirituel sans méchanceté, il faisait surtout beaucoup lire. Il aimait les lettres et les faisait aimer. Chaque semaine, il donnait à faire une composition française, toujours corrigée avec soin. Il ouvrait ainsi l'esprit de ses élèves en leur apprenant à exprimer leur pensée. De plus, il prêtait volontiers ses livres. Massebieau se souvenait avec enchantement de sa première lecture de Bernardin de St-Pierre, ou de la page de Guizot sur la mort de Charles 1er. Les élèves se jetaient sur ces livres pour achever en récréation ce qui avait été commencé en classe. Cazalet les mettait même au courant de la littérature contemporaine. M. Olivier

lui demanda un jour une liste des meilleurs auteurs contemporains à placer entre les mains des élèves. C'est ainsi qu'ils apprirent à connaître Victor Hugo et Sainte-Beuve.

Tels furent, après sa mère, après M. Chareyre et le pasteur Louis Durand, les maîtres qui formèrent la jeunesse de Sabatier. Il fut, à ce point de vue, un privilégié.

Le personnel de l'Institution Olivier était donc en général excellent. Rien qui ressemble à ce recrutement de ratés que l'on trouve trop souvent dans les maisons où « l'éducation » est considérée non comme un saint labeur, mais comme une source de profits.

Quant au régime intérieur, celui de la maison était d'une simplicité antique. Pas d'uniforme, pas de ceinturon. Les élèves portaient les habits que leurs parents pouvaient fournir. Il suffisait qu'ils ne fussent pas trop chauds en été, qu'ils préservassent du froid en hiver. Dans la mauvaise saison des chaussons avec une souple semelle de cuir et des sabots. Aucun luxe nulle part. La vaisselle était rustique. Le pain, renouvelé tous les huit jours, était pétri à la maison. Mais l'essentiel ne manquait pas. Tout, dit Massebieau, était préparé d'une manière un peu grosse, mais en réalité sain et abondant. « Les maîtres d'études servaient à table. » Pour éviter les conversations bruyantes ou sottes, on lisait pendant le repas des livres d'histoire comme *l'Histoire de France*

de Michelet, ou *la Conquête de l'Angleterre*, d'Augustin Thierry, ou des romans traduits de l'anglais, comme *le Monde*, *le Vaste Monde*, d'Elizabeth Wetherell qui eut un vif succès. Le lecteur mangeait après ses camarades avec un ordinaire un peu meilleur.

Le coucher suivait immédiatement ce repas, à 8 heures du soir. Mais on s'était levé à cinq heures. Les élèves les plus avancés pouvaient veiller jusqu'à dix heures. Chaque élève avait son armoire avec son linge. Celui-ci était blanchi par la famille et renvoyé en sac par la diligence.

La vie, à l'Institution, était donc assez rude. Ce qui contribuait le plus à entretenir l'hygiène du corps et de l'esprit, c'étaient les exercices violents dans la cour, et les promenades. Le Directeur faisait sortir ses élèves par tous les temps et tous les jours, l'été, après le souper, et l'hiver après le diner de midi. Mais les promenades du jeudi ou du dimanche étaient les grands événements de la semaine. Massebieau en avait le plus agréable souvenir : «On rompait les rangs au sortir de la ville, on se groupait suivant ses préférences sur la grande route. En hiver, on allait de préférence sur celle de St-Hippolyte. Le plus souvent on s'arrêtait à Rieussec, devant la Mairie, où nous prenions connaissance des événements politiques en lisant le *Journal des Communes* qui y était affiché. Là, nous apprenions par exemple, que l'Empereur s'était marié, ou que le Prince

Jérôme avait eu la grippe... Quelquefois on allait plus loin, jusqu'à Ginestous, propriété du marquis de ce nom, fameux par son duel avec Aristide Ollivier, père d'Emile Ollivier, qu'il avait tué... Mais c'est surtout l'Hérault qui donnait aux environs leur principal caractère. Il serait impossible de représenter la variété des promenades qu'il nous fournissait. Ici de fraîches et étroites vallées, des grottes qu'on visitait et qui s'enfonçaient pendant des heures dans les profondeurs de la montagne, des verdures, des chutes d'eau, quelque chose de comparable en fraîcheur et en charme à certaines parties du Jura. Là, le fleuve, tellement resserré entre deux chaînes de montagnes qu'il en devient véritablement sauvage, tandis que lorsqu'il s'épanouit en des plages de sable plantées de saules, il ressemble au Cher, près de Vierzon. Un des endroits qui nous plaisaient le plus, la promenade d'été favorite, c'était la plaine. Cet endroit nous enchantait parce qu'il différait assez du reste des environs. Le petit fleuve, planté de roseaux sur ses bords, en était assez loin, mais il était, sur sa rive droite, bordé de prairies entrecoupées d'arbres et dont la fraîcheur était entretenue par un système compliqué de ruisseaux qui les traversaient, et de petites écluses. Là, par les soirs d'été, dans les prés fraîchement fauchés, au coucher du soleil, on éprouvait des impressions qu'on aurait en vain cherchées dans un autre

endroit du pays et qui devaient être rares dans la contrée tout entière. Ainsi, montagne ou plaine, plateaux stériles et fraîche verdure, rochers et ruines, cultures aussi, nous avions tout, sauf les bois et les étangs. On revenait fatigués, mais contents. »

Tel était le cadre simple, rustique, virgilien, où devait s'épanouir pendant quatre ans la jeunesse studieuse d'Auguste Sabatier.

Dans l'Institution elle-même, Sabatier retrouvait les habitudes de piété qui étaient celles des siens. M. Olivier appartenait à l'Eglise nationale, mais à la partie touchée par le Réveil. Soucieux des bonnes études, il ne l'était pas moins d'entretenir et de développer la vie religieuse et morale de ses élèves. Chaque matin et chaque soir, à la salle d'étude, il faisait un culte, le culte du bon père de famille. Les élèves chantaient un ou deux versets des *Chants Chrétiens*. La lecture biblique était prise le matin dans le Nouveau Testament, le soir dans l'Ancien. Tous les jeudis, il y avait leçon d'Histoire Sainte. Le dimanche commençait par la mémorisation de quelques versets des Evangiles ou des Epîtres [1]), puis les

---

[1]) L. Massebieau remarque ici : « Je dois convenir que cette occupation ne plaisait pas à tout le monde. On ne réclamait pas contre le principe, mais la pratique en était ennuyeuse. C'est la seule contrainte qui se fît sentir en matière de pratiques religieuses et je me demande aujourd'hui si cette contrainte en gé-

élèves étaient conduits au Temple où ils entendaient alternativement M. Nine ou la série des jeunes suffragants ou successeurs de M. d'Estienne, M. Numa Recolin, M. Ernest Bonifas, M. Auguste Gout. Ainsi l'atmosphère de la maison était religieuse sans contrainte et cela produisait des résultats. D'après M. Massebieau, « plusieurs élèves étaient réellement pieux, la généralité aimait, ou tout au moins respectait le Christianisme. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu un seul hypocrite. Qu'aurait-il gagné à l'être? Les idées dogmatiques, trop étroites évidemment, pouvaient se modifier plus tard ; il était difficile que le sentiment général ne subsistât pas. »

Auguste Sabatier arrivait à Ganges en affamé de savoir. Son ancien condisciple, le pasteur Z. Arnal, raconte dans ses *Souvenirs* que « Sabatier aborda dès son arrivée les études classiques et montra dès le début, grâce à sa maturité relative, de remarquables aptitudes qui lui permirent de franchir deux classes pendant chaque année scolaire, et de parcourir tout le cycle des études en quatre ans. » Dans chaque classe il tenait presque toujours le premier rang : « Il m'a laissé, comme à ses autres camarades, l'impression d'un travailleur consciencieux et persévérant ; aussi a-t-il été pendant toute la durée de ses études un brillant élève sur qui le Directeur

néral était bonne? Je ne le crois pas. Je crois qu'il aurait fallu, sur ce point, laisser à chacun sa liberté. »

M. Olivier fondait les plus sûres espérances. Ces espérances ne furent pas déçues, puisqu'en juillet 1858, Sabatier conquérait le diplôme de bachelier avec la mention Très Bien... Sa pensée se développait avec une étonnante précocité dans le sens philosophique et il en donna la mesure par le travail qu'il entreprit en 1857 sur Pascal. Cette étude parut dans le petit journal: *Les Dix Centimes* et fut remarquée par M. Olivier comme par mon oncle, le pasteur Nine, qui, je crois, l'en félicitèrent. C'est le cas de dire ici quelques mots sur ce journal, dont le titre exact était: *Les Dix Centimes bien employés.* L'initiative de sa fondation avait été prise, si ma mémoire est fidèle, par notre camarade Polydore Vesson, esprit vif et fin, de goûts littéraires, et poète assez bien inspiré. Il groupa autour de lui les camarades les plus sérieux, huit ou dix, dont je faisais partie, et dont le plus actif et le plus distingué pour la production fut certainement Sabatier. Ce journal, entièrement manuscrit, paraissait tous les quinze jours en deux exemplaires dont l'un circulait parmi les abonnés du pensionnat, presque tous les élèves, et l'autre était destiné aux abonnés de la ville. Il publiait des nouvelles, des études littéraires, morales, religieuses, parfois des poésies, dues surtout à l'ami Vesson, parfois à d'autres élèves que taquinait la muse, comme Massebieau, des nouvelles inédites de la Maison des Missions, surtout depuis que notre camarade Bonhoure y était

entré comme élève. » Le produit de cette publication était destiné au pauvres.

Le journal, que nous avons sous les yeux, eut vingt-deux numéros, de janvier à juillet 1857. Les examens approchaient, et les rédacteurs estimèrent que leur apostolat journalistique leur prenait trop du temps qu'ils devaient consacrer aux études. Outre l'étude sur Pascal, qui occupait treize numéros, Sabatier y publia un article sur une réunion au Pont d'Arc, en 1856. C'est le récit d'une réunion religieuse qui devait substituer une fête d'édification aux fêtes officielles du 15 août. Il montre quelques jeunes gens se dirigeant ce jour là « vers un lieu où l'Ardèche roule ses flots turbulents à travers des rochers noirs et pittoresques. Vêtus de leurs habits de fête, le visage animé, le cœur joyeux, ils suivaient ces sentiers escarpés qui, par mille détours, conduisent au sommet des collines tantôt nues et rocailleuses, tantôt parées de chênes toujours verts. Ils sentaient leur âme tressaillir en foulant cette terre que leurs aïeux, pour défendre leur foi, avaient arrosée de leur sang. Ils vont prier *au Désert*. D'un pas agile, ils descendent les collines qui, en cet endroit, s'abaissent comme les étages d'un vaste amphithéâtre jusqu'au fond d'une délicieuse vallée. Devant eux se déploie le majestueux *Pont d'Arc*, formé d'immenses rochers qui, en s'élevant, s'arrondissent peu à peu pour former l'arcade la plus hardie et

la plus imposante que l'on puisse voir...» Parvenus au lieu de rendez-vous, « ils ploient les genoux et répandent leurs âmes devant le trône de l'Agneau. Puis, d'une commune voix et du fond de leurs cœurs, ils entonnent un hymne de reconnaissance en l'honneur de celui qui les a sauvés. Les rochers devaient eux-mêmes tressaillir et se croire encore à cette époque où nos pères, victimes du despotisme d'un tyran, allaient au Désert rendre leur culte à Dieu. » Enfin « ils ouvrent la Parole divine, ils restaurent leurs âmes à cette source rafraîchissante et en reçoivent sérieusement dans leur cœur les douces exhortations et les divines promesses... Ainsi, pendant que les populations de nos villes s'amusaient à des plaisirs bien souvent criminels, quelques jeunes chrétiens priaient Dieu et chantaient à son honneur. Ils suppliaient leur Sauveur d'inonder aussi de la grâce le cœur du chef de notre Patrie, pensant que c'était là la meilleure célébration de sa fête. »

Viennent ensuite quelques vers : « *L'Amour de Dieu dans l'Epreuve* ; — un conte : *Quelques pages de la vie de Charlot, un baudet* ; une traduction de l'Enéide, *Episode de Cacus raconté par Evandre* — quelques réflexions : *Sur les Romans*. Le jeune critique y veut montrer que « les romans de nos jours bien loin d'embellir la vie, ne font pour la plupart que la défigurer et l'avilir... La jeunesse n'est pas l'âge du tra-

vail opiniâtre, de la vie sociale, mais elle en est la préparation. Ce qui importe donc au jeune homme, c'est d'être prémuni contre toutes les difficultés qui l'attendent. Sera-ce dans les romans qu'il trouvera les ressources et les armes qui lui sont nécessaires? »

Une dernière poésie en prose: *La Voix des Nuages*, paraît enfin, avec l'Adieu aux Lecteurs.

L'étude sur Pascal a déjà une autre portée que ces morceaux divers. Il est impossible de la résumer ici. Un extrait permettra cependant au lecteur de voir que dans le jeune homme de dix-huit ans, on pressent déjà le futur rédacteur du *Journal de Genève* et du *Temps* [1]). Voici le portrait de Pascal tel qu'il se dessine à ses yeux:

> Moins idéal que Descartes, plus élevé que Montaigne, et Gassendi, il sut trouver entre ces deux extrêmes une philosophie droite et positive, subordonnant tout à la raison éclairée, mais la raison à l'Evangile. Dieu, voilà le centre de la philosophie de Pascal. L'homme, voilà son objet; conduire l'homme à Dieu à travers les ténèbres qui l'entourent, voilà son but. Philosophie d'autant plus sublime qu'elle est chrétienne, et dont nous n'avons, hélas, que des lambeaux, mais des lambeaux immortels. On a, je ne l'ignore pas, contesté à Pascal le nom même de philosophe. Vouloir lui rendre un titre sans lequel il n'en est et n'en sera pas moins grand, ce serait puéril. Qu'on nous permette

[1]) « Le premier livre qui passionna ma jeunesse, ce fut le livre des *Pensées*. » A. Sabatier, *Esquisse*, p. 4.

cependant une réflexion : Si, pour être philosophe, il faut se plonger comme un Voltaire dans l'abîme sans fond et sans rivages du scepticisme, s'il faut être soi-même dans le monde, sans appui, sans guide, sans but, sans espérance, s'il faut sans émotion, mais avec une impassibilité insultante et cruelle, voir passer et repasser sur l'écran des âges l'humanité misérable et perdue, s'il faut sacrifier son bonheur éternel à une vaine et coupable curiosité, s'il faut raisonner sur ses maux, déchirer ses plaies purulentes sans les bander ni chercher à les guérir, nous le proclamons hautement, Pascal n'a pas été philosophe. Lui-même eut rejeté avec horreur un titre si honteux. Mais si le véritable philosophe est celui qui cherche la vérité et la fait connaître aux hommes, qui gémit sur leurs égarements et veut les en tirer, qui leur montre en Dieu leur principe, leur fin et leur bonheur, Pascal a été un philosophe et un philosophe chrétien. Nul, j'ose le dire, n'a mieux que lui compris ou senti cet idéal, et nul n'était plus capable de le réaliser. Cette philosophie, nous le savons, peut ne paraître aux sages du monde que la rêverie d'un cerveau malade, de même que la morale et les mystères du Christianisme leur paraissent une folie. Mais, comme cette morale et ces mystères, la philosophie de Pascal repose sur un *rocher* inébranlable et éternel, et comme lui, dépassera les âges et restera à jamais.

Voilà ce que deux ans d'études avaient fait d'un jeune paysan cévenol.

C'est que les débuts de ces études avaient été pour lui un émerveillement. Il s'y était jeté à corps perdu, se reprochant les moindres heures dérobées au travail. On retrouve un témoignage certain de ces vives impressions au début d'une

Lettre du Dimanche, datée du 30 août 1879 et consacrée à une révision de cette Chrestomathie de Vinet qui avait été son initiatrice à la vie littéraire. [1])

Tout homme, je crois, a dans sa bibliothèque un de ces livres à l'égard desquels il ne possède plus, entière, sa liberté de critique. C'est un vieux compagnon d'enfance, un camarade d'école, dont toute la substance par une fréquentation assidue a fini par passer dans la nôtre, si bien qu'à chaque page, c'est nous-même que nous reconnaissons en lui. En le feuilletant aujourd'hui, nous voyons se lever devant nous nos plus belles années, nous retrouvons nos premières émotions littéraires, tous ces souvenirs et toute cette poésie du premier éveil de l'âme, qui font au vieux livre une sorte d'auréole.

Pour moi, comme pour un grand nombre de mes lecteurs sans doute, la Chrestomathie de Vinet est un de ces livres-là. Je lui dois mon initiation littéraire. Je puis dire, en prenant le mot dans un sens élevé, que c'est dans ce livre que j'ai appris à lire, que j'ai découvert, pour ainsi parler, les grands auteurs de notre littérature française, et entrevu l'harmonieuse beauté de leur génie dans la variété de leurs mérites. C'est là, par exemple, que j'ai rencontré pour la première fois l'éloquence de Bossuet dans cette merveilleuse page du *Panégyrique de St. Paul*, et celle de Pascal dans cette immortelle quatorzième *Provinciale* sur l'Homicide, que je lisais en même temps que le *Discours pour la Couronne* de Démosthène, et qui ne me faisait pas moins d'effet. La liste serait longue des morceaux qui sont restés gravés dans ma mémoire. Depuis lors,

[1]) Révision de la Chrestomathie par M. Eug. Rambert.

j'ai lu dans leur entier, avec une jouissance particulière les grands ouvrages dont ces fragments étincelants, avaient été pour moi la révélation ; mais, soit par un effet des impressions premières de l'adolescence, soit parce que le goût si sûr de Vinet lui faisait mettre le doigt sur les endroits les meilleurs, ces pages signalées et commentées par lui m'apparaissent encore aujourd'hui les plus grandes et les plus lumineuses. Le *Discours sur la Littérature Française* qui ouvre le troisième volume, et dont Ste-Beuve admirait la riche concision et la parfaite justesse, a été également le premier aperçu que j'ai pris de nos annales littéraires. C'est par cette porte que j'ai été introduit dans cette histoire d'un intérêt si profond et d'une richesse si pleine. Je ne me suis pas même laissé rebuter par les dissertations abstraites de la méthode et l'utilité d'une étude scientifique sur la langue française, dédiée à MM. Monnard et Forel, et le jeune orgueil d'avoir pu suivre jusqu'au bout et comprendre à peu près des pages qui me semblaient si ardues, me récompensait largement de la peine que je m'étais donnée.

On me pardonnera d'avoir rappelé ces souvenirs et ces expériences de jeunesse qui ne sont, j'en suis sûr, que les souvenirs et les expériences d'un grand nombre. Y avait-il un moyen de faire comprendre ce qu'a été, pour les jeunes générations qui ont eu le bonheur d'en profiter, cette Chrestomathie dont le succès, pour grand qu'il ait pu être, n'a pas encore égalé les mérites? Aussi n'avons-nous plus besoin de dire pourquoi, au lieu de l'oublier comme on oublie ces livres banals que fait bien vite dédaigner une culture plus avancée, nous l'avons mise, et nous la conservons dans notre bibliothèque à une place d'honneur, entourée d'une affectueuse vénération et d'une poétique reconnaissance.

Nous avons, de Ganges, une lettre datée du 13 nov. 1856[1]) qui, sous sa forme naïve, nous fait bien connaître le jeune élève qu'était alors Auguste Sabatier. Elle est adressée au pasteur de Vallon, M. Crès, alors tout jeune, et avec qui le futur théologien entretenait des relations de déférente intimité. Sabatier veut que son ami le tutoie. Mais en même temps, pour marquer la distance et le respect qu'il lui doit, il entend continuer à lui dire *vous*. Nous y voyons Sabatier, mêlé dès l'origine à ce beau mouvement des Unions Chrétiennes de jeunes gens, qui commençait alors et qui a fait tant de bien depuis.

Il assista, à Nîmes, à une réunion de groupe, où l'on prit des résolutions d'activité et de consécration et il résume ainsi dans une lettre au pasteur de Vallon, l'impression que lui laissait la conférence à laquelle il avait assisté.

« Elle fut bien édifiante, dit-il, nous fûmes très heureux de nous voir réunis tant de frères pour invoquer les bénédictions du Seigneur sur une œuvre si excellente. Nous prîmes un repas fraternel où nous étions au nombre de quarante-trois. Plusieurs pasteurs et autres personnes pieuses voulurent bien nous encourager de leur présence, au nombre desquels nous étions joyeux de voir M. Jules Cazalet, pasteur de l'Eglise libre de Lyon, et frère de M. Adolphe Cazalet, notre professeur. Nous eûmes d'abord une réunion de prières, puis les

[1]) Cf. *A. Sabatier, Quatre Conférences*, Paris, Fischbacher 1903, p. 10 à 13.

communications ; une réunion d'édification termina cette bonne journée. »

Au cours de la lettre, le jeune élève demande un renseignement piquant :

« Je voudrais vous demander quelques renseignements sur M. Munier, professeur à Genève, que vous devez connaître tout particulièrement. Ici, on ne parle favorablement de lui en quelque sorte que comme orateur. Plusieurs, même, doutent qu'il soit chrétien, que dis-je, qu'il croie à Jésus-Christ. Je ne puis le croire. »

Ceci détermine bien à quel milieu précis appartenait Sabatier. Le moment devait venir plus tard, où le doute, exprimé sur le christianisme du distingué professeur Munier devait s'étendre à lui-même. Mais ceux qui connaissent bien Sabatier, sa foi d'enfant, sa constante communion avec Dieu par Jésus-Christ, son esprit de prière, le font bénéficier à son tour de la charité qu'il avait pour le professeur de Genève, et répondent aux doutes exprimés par les adversaires de sa théologie par la même parole : « Je ne puis le croire ».

CHAPITRE III.

GANGES.

(Suite.)

La vie intérieure de A. Sabatier. — Témoignage de Z. Arnal. — Le Journal intime *de Sabatier. — Ses amis : Alexis et Armand Sabatier, Louis Massebieau, Jules Bonhoure, Daniel Bernard, Peschier, Coussirat, Farel. — Un incident à Ganges. — Intervention de A. Sabatier en faveur de la liberté des cultes. — Lettre à François Puaux. — Soucis de fin d'année. — Un roman de pureté et de douleur. — Louise Tendil et A. Sabatier. — Mort de Louise.*

On a vu que l'effort constant du jeune Sabatier était soutenu par une vive piété, par le sentiment profond de la *vocation* à laquelle il avait obéi. Sur cette piété, laissons parler un camarade, un de ces témoins perspicaces qui savent à merveille percer à jour les prétentions et les simagrées. Nous lisons dans les souvenirs de Z. Arnal :

« Dès son arrivée à l'Institution Olivier, il prit l'attitude très nette d'un jeune homme chrétien, dont la conscience était scrupuleuse et dont le désir était de servir et de glorifier Dieu parmi ses camarades. Son *Journal* porte la trace, parfois douloureuse, de ces préoccupations. Aussi devint-il vite le centre des quelques élèves qui partageaient ses besoins religieux et

aspiraient à faire profession de piété. Ce petit groupe éprouva le désir de se constituer en Union chrétienne et en demanda l'autorisation à M. Olivier, autorisation qui fut joyeusement accordée avec la jouissance d'une salle de classe pour les réunions. Cette organisation ne manqua pas de provoquer l'hostilité des autres élèves, de quelques-uns au moins, et dont l'arme était surtout la moquerie. Parmi les membres de l'Union, figurait un élève qui avait reçu le surnom de *Bicaleçon*, parce qu'il avait dit un jour qu'il portait deux caleçons. Et comme il prenait une assez large part à la vie de l'Union, les adversaires avaient décoré les membres du surnom de disciples de Bicaleçon, ou Bicalcistes. Parmi ces adversaires figurait X... qui, un soir, revenant de la veillée permise aux candidats au baccalauréat, se mit en tête, en se couchant, de nous adresser des railleries, et, se dressant sur son lit, se permit de parodier la parole de St-Jean Baptiste aux Pharisiens, et de nous dire : « Ne dites point en vous-mêmes : Nous avons Bicalçon pour père, car je vous dis :....» ici il s'arrêta court, et je vis mon camarade tomber à la renverse sur son lit et n'ajouter plus un mot. Le lendemain matin, le railleur nous avoua avec humiliation qu'au moment où il faisait sa coupable parodie, il s'était senti terrassé par une force mystérieuse, qu'il avait reconnu sa faute pendant la nuit, qu'il s'en humiliait et me disait : « J'ai été votre adversaire, désormais je serai des vôtres. » Exemple remarquable de conversion subite, qui donna un élève à la Maison des Missions. Naturellement l'Union fut heureuse de cette victoire, dont Sabatier remercia Dieu dans notre première réunion... Dans nos réunions, Sabatier avait un rôle prépondérant, par les introductions remarquables des sujets bibliques à étudier. C'est ce qui l'avait fait désigner pour représenter l'Union à la Conférence régionale de Nîmes... »

Après le témoignage de l'ami[1]), ouvrons le Journal intime de Sabatier. Ces notes sans art, jetées à la hâte sur un cahier d'écolier sont touchantes de sincérité, de naïveté, de piété sans apprêt.

Décembre 1856. — Seigneur, mon Dieu, je commence un nouveau plan de travail matériel, mais avant tout et surtout spirituel. Bénis-le, et si c'est toi qui me l'as inspiré, fais le fructifier pour mon âme comme pour mon instruction. Avant de commencer de coucher sur ce livre mes victoires et mes défaites, contre (*sic*) l'ennemi de mon âme, mes progrès dans le travail ou mon sommeil de paresse, je te demande ta sainte bénédiction. Oui, ô mon Dieu, toi qui dès ma jeunesse la plus tendre m'as appelé à ta connaissance en me révélant ton mystère d'amour en Jésus-Christ, mon Sauveur, fais qu'à la fin de chaque semaine je m'examine soigneusement, sincèrement devant toi, que le résultat de ces examens soit béni pour mon âme, que les pas que j'aurai faits dans la voie du salut m'encouragent à avancer davantage, que si parfois, au lieu d'avancer, je recule, si au lieu de vaincre Satan, je succombe sous ses coups redoutables, que je vienne, reconnaissant mes fautes, au pied de la croix de mon Sauveur puiser les forces dont j'ai besoin pour résister aux séductions du monde; qu'en voyant, ô mon Dieu, les progrès, quelque petits qu'ils soient que je ferai dans mes études, je sois incité à travailler davantage. Si parfois je perds mon temps, que par une application plus soutenue, je cherche à profiter de celui que tu me donneras encore, puisque le temps perdu ne se répare pas.

---

[1]) Notes adressées à Henry Dartigue.

Exauce encore un vœu de mon âme, ô Eternel ! Si parfois tu bénis mes travaux, si mes maîtres sont contents de moi, que je t'en attribue toute la gloire, et que je sache rester dans l'humilité, puisque tout ce que j'ai, je ne le tiens que de ta bonté infinie. Garde ma langue de jamais broncher. Qu'elle ne soit pas une souillure à tout le reste de mon être, mais qu'elle se borne à te prier, à chanter tes louanges et à publier ton amour. Pardonne tous mes péchés, donne moi une foi ardente, ô mon Sauveur. Entends, Seigneur, les soupirs d'un cœur qui te réclame. Amen.

Janvier 1857. — Perte de beaucoup de temps. Pendant les vacances, pas grand travail. Serai-je toujours paresseux? Hier, j'achetai les *Etudes de la Nature* de Bernardin de St-Pierre, 3 beaux volumes, f. 4. Je passai ma soirée à les examiner et à les parcourir. C'est très bien, très joli, mais ça ne fait pas le travail. Fainéant que je suis, j'ai bien perdu six heures de bon travail en 3 jours. O Dieu, chasse loin de moi la paresse ! Travaillons. La science ne s'acquiert pas sans peine.

Mai 1857. 2e *semaine*. — Ma piété se refroidit, mon zèle s'en va, mon amour pour Dieu et les âmes de mes frères se dissipe. Nos réunions deviennent toujours plus froides et moins fréquentes. O Seigneur, tu nous vois dans une grande détresse. Nous périssons si ta main paternelle ne vient nous sauver. Nous périssons si ta voix n'anime nos cœurs d'une foi et d'une piété ferventes. Resteras-tu, Seigneur, insensible au malheur de tes enfants? N'étends-tu pas la main? Ah ! Seigneur, tu te serais déjà bien révélé à nous si nous t'avions plus prié et si nous t'avions été plus fidèles. Je suis timide pour attaquer. Voici mon cœur à découvert. S'agit-il de défendre ma foi, me voici plein d'ardeur. Je repousse le front haut toutes les

attaques de mes adversaires et me bats à outrance. Je me sens attaqué en moi-même, je me défends. Mais ne serait-ce pas souvent par orgueil, plutôt que par zèle et par piété ? Que répondre? Mais d'un autre côté, s'agit-il d'attaquer, s'agit-il d'aller, je ne dis pas sur le terrain de l'incrédulité, mais sur celui du refroidissement, s'agit-il d'aller renverser les échafaudages de l'indifférentisme, me voilà craintif, sans force, sans courage. Qui m'expliquera cette contradiction, si ce n'est ma tiédeur qui en est la cause? Ma foi, n'est-elle pas une foi traditionnelle?

Mai 1857. — J'ai fait cette remarque que moins je prie, moins je travaille. Quand ma piété décline, mon travail aussi. Ah ! que je suis malheureux. Je n'ai rien fait, surtout les derniers jours...

Mai 1857, 4e *semaine*. — Que je suis éloigné de cette douceur de Jésus ! Que je suis loin de ce précepte : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent. Hier j'en donnai à un de mes camarades P. C. des preuves coupables. Oh, pourquoi à ce principe détestable d'honneur, n'opposai-je pas la sublime morale de l'Evangile? Pourquoi acceptai-je ses vues au lieu de lui montrer comment doit agir le chrétien? Mon cœur aussi aime trop le jeu, jeu innocent, sans doute, mais j'y mets trop de passion. Ce matin j'ai lu six chapitres d'Ezéchiel, et j'y ai vu la responsabilité de l'homme à l'égard de son semblable devant Dieu. Cela m'a épouvanté. C'était sans doute pour moi que Dieu a dit ces paroles. J'ai tant négligé d'exhorter mes frères. Ah, mon Dieu, rends ma face ferme et mon front plus dur que le caillou afin que je ne craigne rien. Ce matin j'ai passé un doux moment avec Dieu.

Juin 1857. — Pendant tout le reste du mois de juin, préoccupé par mille choses, je n'ai pas travaillé comme

j'aurais dû. Enfin, après trois ou quatre mois de travail, je viens de terminer mon étude sur Pascal. Elle est bien faible sans doute. Cependant si je n'ai pu instruire les autres, leur être utile, je me suis instruit, j'ai été utile à moi-même.

21 *septembre* 1857. — Depuis quelque temps j'ai fait des réflexions sur l'importance et la difficulté du ministère évangélique ; et souvent, effrayé par la hauteur de cette vocation, la froideur de ma piété et les misères de mon âme, je me suis écrié : Envoie, Seigneur, celui que tu dois envoyer. Mais Jésus m'a soutenu, fortifié, et je m'avance sous cette aile protectrice. Jésus est le modèle de tous les pasteurs comme de tous les chrétiens. Vois combien ses discours étaient simples et pénétrants. Sois simple, doux comme lui, mais aussi comme lui, ne crains pas d'attaquer le vice et l'incrédulité. J'ai fait souvent cette réflexion et je l'ai trouvée hier, confirmée dans la biographie de Richmond. Rien n'est plus puissant pour donner la vie à une prédication que de visiter les pauvres et les malades dans la semaine, ne l'oublie pas.

18 *octobre* 1857. — Je raisonne bien, mais je ne vis pas. Fais-moi vivre, ô mon Dieu. Jeudi dernier, nous avons eu une nombreuse réunion. Notre cher ami Alexis Sabatier était venu nous faire ses adieux. Quelle perte pour notre réunion ! C'était à la fois une de ses colonnes et un de ses plus beaux ornements. Les derniers moments que nous avons passés ensemble ont été bien sympathiques et même douloureux. Je pleurai presque. O Seigneur, fortifie mon cœur ; donne-moi de laisserlà le monde et de me tourner vers toi. Oh ! réveille-moi et garde-moi. Bénis mon carnet des Missions et amène-moi des abonnés, pour ta gloire. Amen.

Sabatier était entouré de tout un cercle d'amis qui partageaient sa foi. C'étaient Alexis Sabatier, frère du futur Doyen de la Faculté des Sciences de Montpellier, Armand Sabatier ; Louis Massebieau, futur universitaire, bien connu par ses travaux sur Mathurin Cordier, sur Philon, nature originale avec des goûts littéraires et poétiques « avalant parfois du verre pour se montrer invulnérable et capable de composer une poésie tout en galopant dans un vallon ; moi, dit Z. Arnal, tenant le crayon et le papier, et lui m'apportant une strophe après chaque galopade».

Vesson, esprit vif, pétulant, trop porté au calembour. Il a été un pasteur très distingué, bon prédicateur, fin lettré. Citons encore Jules Bonhoure, Daniel Bernard, Peschier, et, parmi les plus jeunes, Coussirat et Farel [1]).

Tous ces amis s'aimaient, s'aidaient, s'encourageaient dans la bonne voie par des lettres,

---

[1]) Le doyen Armand Sabatier a rendu hommage, lui aussi, au « temps d'aimable et bienfaisante scolarité qu'il passa à l'Institution Olivier, où l'absence d'un maître était pour les élèves une « contrariété ». Parmi les élèves distingués qui en sortirent, il cite encore les frères Emile et Gustave Planchon. Cf. *Une institution de petite Ville. Revue Chrétienne*, 1900.

Ajoutons que Vesson fut pasteur à Toulouse, Jules Bonhoure devint plus tard éditeur à Paris; Coussirat doyen de la Faculté des lettres Aix-Marseille et Farel, pasteur à Congénies (Gard).

parfois un peu prêcheuses, mais saines. Massebieau avait, par exemple, quitté l'Institution pour continuer ses études à Paris, au Lycée Charlemagne. Vesson lui écrit ; et Sabatier ajoute ce post-scriptum :

Ganges, 7 mars 1857. — « Nous avons reçu hier ton intéressante lettre. Vesson s'est empressé d'y répondre, et m'invite à le faire aussi. Oui, cher ami, il est doux de s'entretenir, et, pour moi, je ressens toujours un vif plaisir à écrire à un ami. J'ai été, ou plutôt nous avons tous été réjouis de ton succès. Nous prions Dieu et nous le prierons encore afin qu'il te continue ses bénédictions, et garde surtout ton âme. C'est là ce qui m'a charmé le plus, de voir que tu persévères à marcher dans le chemin des cieux. Marchons, marchons tous vers Jésus qui nous appelle et qui nous tend les bras. Prie pour nous, comme sans doute tu le fais. Prie pour notre pauvre Union. Oh, qu'elle est faible! Pauvre vaisseau battu par l'orage, ou plutôt rendu immobile par le calme plat de l'indifférence. Si bientôt un vent favorable n'enfle ses voiles et ne le pousse vers le port, que deviendra-t-il? Oh, prie Dieu, prie Dieu de nous secourir, et de nous animer de cet esprit qui convertit et régénère les âmes. Vesson t'a sans doute fait part de ce qui se passe ici. Je ne t'en parlerai donc pas. M. Gout[1]) fait toujours de bons, de chaleureux et même d'admirables discours. Nous sommes sur le point d'aller à l'Ecole du Dimanche au moment où j'écris ces lignes. Nous aimons à nous y occuper. M. Gout témoigne toujours un grand zèle pour les enfants, et beaucoup d'habileté, d'affection, de bienveillance

[1]) A. Gout, futur pasteur à Paris et président du Consistoire.

pour s'abaisser jusqu'à leur portée, et leur faire comprendre, en tâchant de les leur inculquer, les vérités immortelles et douces de l'Evangile. Salue Loret de ma part ; ainsi que Barral. Demande lui s'il se souvient de moi et des exhortations que j'ai dû lui donner. Engage-le à marcher dans la bonne voie, au nom de ses propres intérêts, et du Dieu-homme, crucifié pour lui. Adieu, ton ami, ton frère.

Tout vibrant d'affection pour ses amis, Sabatier va nous montrer sa générosité native sur un autre terrain.

Dans l'été de 1857, les protestants de Ganges avaient été fort émus par un pénible incident. Plusieurs enfants d'une famille de la ville ayant passé au protestantisme par motifs de conscience, le père, catholique, était intervenu, et avait obtenu d'un juge de Montpellier l'internement dans un couvent de ses enfants mineurs. Sabatier, révolté, croit de son devoir d'intervenir et il adresse, en effet, au pasteur François Puaux, le célèbre controversiste et historien, la lettre ci-dessous, qui ouvre un jour sur l'état des esprits et la liberté religieuse en France, en 1857.

Ganges, 10 juillet 1857.

Cher Monsieur, Peut-être, avant tout, est-il nécessaire que je me rappelle à votre souvenir? Eh bien, je suis ce jeune homme, Auguste Sabatier, de Vallon, que vous avez rencontré à Ganges, chez M. Olivier, lors de votre passage dans cette ville. Notre entrevue ne fut pas longue, mais elle suffit pour me remplir à

N. A. F. Puaux.

A. Decoppet

votre égard d'une entière confiance. Les exhortations sincères que vous prîtes soin de nous adresser achevèrent de me gagner, et si, aujourd'hui, je prends la liberté de vous écrire, c'est que je compte sur votre bienveillance et votre sympathie chrétienne pour le sujet à la fois réjouissant et douloureux dont je veux vous entretenir. Il vous concerne même assez particulièrement.

A Ganges se trouve une famille dont le père est catholique et la mère protestante. Les enfants, comme sans doute il avait été stipulé dans le contrat de mariage, ont tous été élevés dans la foi catholique. L'aîné, âgé d'environ 25 à 26 ans, était depuis quelque temps travaillé dans sa conscience.

En vain s'adonna-t-il, pour trouver le repos, à quelques pratiques superstitieuses : la voix de Dieu parlait encore plus haut. Il lut enfin la Bible de sa mère. Peu à peu la lumière pénétra dans son âme. Il vit quelle était la vanité du culte romain, et dès lors se mit à la recherche du véritable. Cela se passait lors de votre séjour à Ganges. Ayant su que vous deviez occuper la chaire, il se rendit au Temple, je pense pour la première fois. Vos deux discours l'émurent si profondément qu'en rentrant chez lui, il pleura comme un enfant, ouvrit son cœur à sa mère, et surtout à Dieu ; il était converti. Depuis lors en effet, il a rompu définitivement avec Rome.

La Bible, chaque jour, lui est devenue plus chère, et maintenant il est protestant, il est chrétien. J'ai eu la joie de converser quelquefois avec lui, et toujours il m'a édifié par sa douceur, sa foi, sa simplicité.

Ce n'est pas tout. L'aînée de ses sœurs, âgée de 10 ans a aussi partagé ses convictions d'une manière ferme ; elle est peut-être moins avancée que son frère dans la vie chrétienne, mais toujours est-il qu'elle a, comme lui, rejeté le catholicisme romain.

Le même mouvement s'est emparé des plus jeunes enfants. Tous, à l'envi, ont voulu abandonner la messe pour courir au Temple et à l'Ecole du Dimanche.

Mais, cher Monsieur, vous le savez, Satan ne se laisse pas vaincre sans combat. Et c'est surtout ici qu'il a déployé, autant que le lui permettait la lumière du 19e siècle, toutes les ressources de son esprit infernal. D'abord, dès que les germes du protestantisme se manifestèrent dans la conduite du jeune homme, on lui ménagea une entrevue avec le curé. Elle fut vaine, l'Evangile triompha de tous les sophismes de l'apôtre romain. Mais ce n'était là qu'une préparation à des luttes bien plus douloureuses. Le père était alors à Lyon. Son absence permit au jeune homme et à sa sœur de s'enraciner de plus en plus dans l'Evangile, pour pouvoir résister à l'orage qui s'apprêtait. Oncles et tantes, en effet, du côté paternel, effrayés du mouvement qui ravissait à l'Eglise toute cette famille, écrivent à la hâte au père, en lui annonçant que toute sa maison devenait protestante et hérétique. Cet homme, bigot s'il en fut, part à la hâte, arrive à Ganges comme un furieux, repousse même la main que lui tend son fils, gronde, tempête, accuse sa femme de tous ces désordres et veut la quitter. Menaces, promesses, tout est vain : les aînés répondent avec douceur qu'ils veulent servir Jésus-Christ selon la Bible. Cependant la séparation est consommée, mais tous les enfants veulent rester avec leur mère.

Alors, ce père, excité sans doute par un tiers (on ne pourrait comprendre autrement les excès où il se porte) se prépare à les lui arracher. Il y eut là quelques jours de repos pendant lesquels le jeune homme et la jeune fille, visités par de nombreux chrétiens, se fortifiaient de plus en plus dans leur foi. Il était touchant de les entendre prier dans les réunions de prières pour leurs frères, pour leur père, pour tous ceux qui les persécutaient.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, cher Monsieur, que vous connaissez les sombres menées de la politique romaine. Ce calme n'était que celui qui précède un orage. Il avait suffi cependant pour endormir les soupçons, et le père, de concert avec des agents inconnus, tramait contre sa propre famille les intrigues les plus ignobles.

Samedi, 4 juillet, la mère reçoit ordre du Procureur Impérial d'amener ses enfants à Montpellier. Le Dimanche soir, ne soupçonnant guère le sort qui les attendait, tous partirent dans la diligence. Le frère, qui, comme majeur, n'avait rien à craindre voulut les accompagner. Le lundi à 9 heures du matin, le Président du Tribunal, M. Dufour (homme dont on ne m'a pas fait un portrait très flatteur) a fait amener les enfants devant lui et leur posa diverses questions. Il demanda à la jeune fille qui lui avait suggéré de telles idées. Celle-ci sort simplement son nouveau Testament de sa poche et le présente au Président comme étant celui qui l'a instruite. M. Dufour le rejette avec un air railleur d'incrédulité. En sortant de là, la jeune fille dit à sa mère : « On dit, ma mère, que l'on veut me placer dans un couvent ». En disant ces mots, elle fond en larmes et se jette dans les bras de sa mère. Celle-ci l'embrasse, le frère aîné aussi, comme si elle allait leur être enlevée pour toujours.

Ce bruit, hélas, n'était que trop fondé. Car, tout en embrassant sa sœur, le frère voit à quelque distance 4 sergents de ville qui amènent les plus jeunes enfants. Il y court et la mère le suit, au moins pour leur dire un dernier adieu. Mais les enfants ont disparu dans la mairie ; impossible de les retrouver. Eperdus, ils retournent au lieu où ils avaient laissé la jeune fille, mais, ô douleur, ô trahison inhumaine, elle aussi a été enlevée. Je n'ai pas besoin, cher Monsieur, de vous dépeindre les angoisses, le désespoir d'une mère qui se voit ainsi ravir tous ses enfants.

Soutenue par son fils, elle court chez le Président du Tribunal, chez le Procureur. L'un lui refuse audience, l'autre répond qu'il n'y peut rien.

La mère n'a pu revoir ses enfants, et ce qu'il y a de plus affreux encore, c'est qu'elle n'a pu savoir le lieu de leur retraite. Le bruit court qu'on les a vus sortir de Montpellier dans une voiture, mais où ont-ils été conduits? Où est la jeune fille?... Quatre jours écoulés n'ont pu éclaircir ces questions. Je n'ai pas besoin de recommander à vos prières cette famille si affligée. Qui aurait jamais cru la Justice Française capable, en plein 19e siècle, d'un enlèvement aussi frauduleux? Le père, je le sais bien, a le droit d'enfermer ses enfants, mais que la mère au moins puisse les voir. Cette famille se nomme Gros.

M. Gout, comme pasteur, leur a fait quelques visites ; nos ennemis l'ont aussi attaqué et ce n'est que difficilement qu'il a pu éviter un inique procès.

Le Président du Tribunal de Montpellier a fait en outre peser sur lui les soupçons les plus ignominieux. Ma plume se refuse à vous les transcrire, il vaut mieux les laisser dans l'oubli. Ils étaient bien dictés par l'esprit d'un Escobar ou d'un Molina. Jugez, après ces détails, où nous en sommes. Nous avons cependant à nous réjouir ; le protestantisme partout se réveille ; on s'effraye de ses mouvements, on s'arme pour les arrêter, c'est d'un bon augure.

Cher Monsieur Puaux, je connais votre amour pour les catholiques, et vos petits traités. La semence porte toujours quelque moisson, et je m'en réjouis. Agréez mon affection sincère en J.-C.

Et tout cela ne faisait pas oublier à Sabatier sa propre famille. A la fin de 1857, nous le voyons, par exemple, faire « le compte de ses jours » et

préparer dans l'humiliation et la prière une année nouvelle meilleure. Il écrit alors à sa sœur Adèle cette lettre qui achèvera de nous faire connaître dans sa vie intérieure le jeune élève de l'Institution Olivier.

Ganges, le 23 décembre 1857.

Chère sœur,

Un cadeau au premier de l'an, rien n'est plus habituel entre parents, amis, frères, sœurs. Cependant dans notre famille, un tel fait entre nous est nouveau ; il n'en sera je l'espère que mieux reçu et plus profondément senti. Je veux bien l'avouer en commençant, nos rapports de l'un avec l'autre n'ont pas toujours été ce qu'ils devaient et doivent être, c'est-à-dire aussi intimes que le réclament les liens de frère et de sœur, qui nous unissent. Si je jette un regard sur notre vie passée alors que nous vivions tous les deux sous le toit paternel, je rencontre bien des torts dans notre conduite réciproque. A peine y voyons-nous quelques moments de bonheur et d'affection, semblables aux rayons du soleil qui brillent rapidement et s'effacent aussitôt dans une journée d'orage. Mais qu'est-ce à dire? Ne nous aimions-nous pas? Ou voudrais-je, par hasard, ressusciter au commencement d'une année nouvelle des regrets que le passé a engloutis et que nous avons nous-mêmes oubliés? Dieu m'en garde. Oui, nous nous aimions, nous n'avons jamais cessé de nous aimer. Nous nous aimerons toujours; grâce, pardon complet pour le passé, indulgence pour l'avenir, voilà ce que nos cœurs demandent, voilà ce que nous nous accordons.

Tournons maintenant nos yeux vers cet avenir qui s'ouvre devant nous. Il se présente d'une manière bien différente pour chacun de nous. Pour l'un, à l'ex-

térieur, il paraît plus brillant, mais aussi qu'il est plus dangereux! Oui, ma chère sœur, je veux bien te l'avouer, cette carrière qui m'apparaissait si belle en commençant se montre à moi, maintenant, avec ses épines et ses difficultés ; parfois même elle m'épouvante et je me prends à regretter l'humble mais tranquille position de simple cultivateur. Aucun sentier n'est semé de roses. Que Dieu me fortifie, qu'il me rassure, qu'il me mette à la hauteur de ma vocation, hauteur dont je suis, hélas, encore si éloigné. Supplie-le pour moi. Invoque-le soir et matin pour moi, misérable pécheur, tu ne peux mieux me servir.

Pour toi, selon toute apparence, tu resteras au sein de notre famille, tu me remplaceras auprès de nos bien-aimés parents. Réfléchis un peu à ta position ; elle est bien douce, mais aussi elle t'impose bien des devoirs. Veuille recevoir, avec ce gage de mon affection sincère, les quelques conseils que mon cœur m'inspire pour toi. Ici, je mets toute personnalité de côté. Je sais bien que je suis faible, que je suis un grand pécheur. Et s'il fallait condamner quelqu'un, je me condamnerais moi-même tout le premier.

Avant tout, regarde à Dieu ; c'est de notre piété que dépend le parfait accomplissement de nos devoirs. Le chrétien n'est pas esclave ; s'il obéit, ce n'est pas parce qu'il y est forcé, mais parce qu'il aime. L'amour, tel est le mobile de toutes ses actions. Sois fidèle à Dieu et tu seras heureuse et aimée de tous. Si quelquefois le devoir te pèse, si tu tombes de lassitude, si ton âme s'affaisse, cours à Jésus ; il est l'ami des faibles, le Consolateur, le Sauveur des âmes angoissées. Confie-toi à Jésus, c'est à lui qu'on ne peut être ni trop tôt, ni trop longtemps.

Souviens-toi d'obéir à nos parents. Je le sais bien, l'obéissance est une chose qui pèse à la jeunesse ; on la regarde comme un joug dur à porter et l'on soupire

après le moment qui nous délivrera, après les jours où nous pourrons faire à notre guise. Détrompe-toi. L'obéissance à leur volonté, Dieu la réclame de nous. Nous péchons toutes les fois que nous désobéissons. Nous ne sommes jamais trop grands pour obéir. Nos parents sont toujours nos parents ; ils ont toujours droit à notre respect. Ne préférons jamais notre volonté à la leur.

Une autre chose qui m'intéresse vivement, c'est l'éducation de nos plus jeunes sœurs. Occupe-toi d'elles avec sollicitude ; veille attentivement sur leur conduite. Examine leurs progrès. Tu en seras, nous en serons tous doublement récompensés. L'institutrice ne peut tout faire. Et puisque notre mère ne le peut pas non plus, c'est sur toi que cette charge retombe. A toi de ne pas la négliger. Mais comment la remplir? Conseille, exhorte, ne commande que rarement. Sois affable, douce avec elles, et elles t'aimeront et se feront un plaisir de suivre tes conseils.

Le séjour de Sabatier à Ganges touche à sa fin. Ici se place tout un petit roman de pureté et de douleur qu'il est impossible de passer sous silence tant sa répercussion a été profonde sur la vie intime du futur théologien.

Comme Henry Dartigue l'a finement noté « si la grâce faisait alors quelque peu défaut à la nature forte et saine de Sabatier, elle était remplacée par une naïveté de cœur, une spontanéité de sentiments, une sensibilité d'âme exquises. Il avait besoin de se sentir aimé. Une lettre affectueuse le remplissait de joie. On comprend que ses proches et ses amis l'aient beau-

coup aimé. Car il avait pour eux, dans l'intimité, des tendresses exquises et apportait dans ses sentiments autant de vivacité que de profondeur. Ce don de gagner les cœurs fut bien, dès son plus jeune âge, le don suprême et permanent de Sabatier.[1]) »

Sabatier aimait son petit coin sacré de Vallon. Il en parlait si souvent que ses camarades l'appelaient d'un surnom : *Vallon*. Il avait laissé là non seulement ses parents si aimés, mais une jeune cousine à laquelle le liait un sentiment profond d'amitié fraternelle mêlée de pensées plus douces encore. Elle s'appelait Louise Tendil. Elle était sa cousine germaine, fille de ce vieux huguenot d'autrefois dont le nom reviendra souvent sous notre plume. Les deux enfants s'écrivaient. C'est à Louise Tendil que Sabatier dédie une pièce de vers qui doit être une de ses premières compositions poétiques. La forme n'en est point parfaite. On peut le deviner d'avance. Mais le sentiment en est si vrai et si pur qu'il nous a paru utile à la connaissance de Sabatier de reproduire ce morceau, en donnant en note quelques corrections introduites par lui dans le texte, quand il le reproduisit dans les « *Dix Centimes* » du 21 mai 1857. Le morceau a pour titre : *L'Amour de Dieu dans l'Epreuve*. Nous sommes en 1857. Le 12 mars, le jeune néophyte a reçu

---

[1]) Henry Dartigue, Notes inédites.

une terrible nouvelle. Celle qu'il appelle sa « bien-aimée Louise » a été jetée aux portes du tombeau par une maladie qui ne pardonnait guère alors. « Sous ce coup douloureux, mon cœur se brise » dit-il, et il pense aussitôt à la douleur de ses oncle et tante, de ses sœurs si intimement liées avec la jeune malade. « Oh quel coup, ajoute-t-il, pour mon pauvre grand-père. Il le conduira, lui, plus que sexagénaire, à sa dernière demeure. O Dieu, fais que ce coup soit béni pour son âme. Réunis-nous tous dans tes tabernacles éternels. En Christ, la mort n'épouvante plus, elle est douce. Gloire à Dieu qui donne à ma Louise une ferme assurance ! »

On voit avec quelle ferveur il avait accepté les enseignements du Réveil et adopté le langage des « fidèles ». Il ne le discute pas. Il l'accepte dans sa plénitude. « Qu'il est malheureux celui qui est sans espérance aux portes de l'Eternité, ou qui n'a qu'à attendre des *peines sans fin* ».

Quelques jours après il arrivait à Vallon pour y passer les fêtes de Pâques. Il vit la jeune malade, le dimanche 29 mars. « Ce fut avec une douce joie que nous nous embrassâmes. Elle pleurait. Sa figure me parut plus belle que jamais. Son front candide entouré d'une chevelure noire me parut presque céleste. Ses yeux étaient brillants, sa voix était claire. Depuis lors j'allai chaque jour passer deux heures avec elle. J'y ai prié deux ou trois fois. »

L'impression ressentie à la mort de Louise

a joué un rôle important dans la vie de ce jeune homme de dix-neuf ans au cœur vibrant et sensible. Ce qu'il en écrit nous permet de pénétrer plus intimement dans le milieu religieux qui était le sien. Dans une note sans date, il écrit :

« Elle nous appela. J'essayai bien, mais en vain, de paraître calme. Elle reconnut que j'avais pleuré et me dit : Mon cher Sabatier, tu m'aimes beaucoup, je le sais, ne pleure plus. Ces mots réveillèrent encore mon émotion et des larmes involontaires coulèrent sur mon visage. Sa mère nous lut le psaume XXXII sur le bonheur de celui qui a obtenu le pardon de ses péchés. Justes, est-il dit au dernier verset, justes, réjouissez-vous en l'Eternel, égayez-vous, chantez de joie, vous tous qui êtes nets de cœur. »

Il est déjà tout plein de la Bible. Le contraste du texte avec la situation le fait songer à St. Paul, à son mot : Soyez toujours joyeux. « L'homme du monde y verrait un paradoxe étrange ou une amère ironie. C'est pour le chrétien une vérité douce et consolante. » « Au-dessus de tous ces nuages de misère, de deuil, il y a quelque chose qui brille toujours, qui fait notre joie, et notre espérance éternelle. » Plus loin, il se demande : Comment lui donner un gage de mon ardent amour? La mère, consultée, parle d'un Nouveau Testament.

« Cette idée me plut, mais au lieu d'un Testament, j'achetai une Bible. Ce fut un dimanche matin, 20 novembre, que je la lui donnai. Oh, quel bonheur n'eut-elle

pas. Elle ne put que me dire : Oh, tu es bon, tu es trop bon. Elle m'embrassa et versa d'abondantes larmes. Et moi j'étais heureux.

La semaine précédente avait été bien mauvaise. On la croyait la dernière. Une nuit, la malade dit à sa mère : Je t'ai donné beaucoup de peine, mais si Dieu voulait me guérir, comme je te le rendrais, en t'aidant de tout mon pouvoir. Elle avait vu la gravité de son mal. Elle s'attendait à la mort, mais l'aiguillon en avait été enlevé. »

Pas tout à fait pourtant, car un jour, raconte Sabatier, elle me dit : « Oh le chemin est bien pénible, je ne suis pas si tranquille que je voudrais. Je cherche à établir de mon mieux l'assurance du salut, mais les arguments qui ne viennent pas du cœur sont bien faibles. J'étais moi-même fort ébranlé. Le lendemain, cependant... » Malheureusement le manuscrit s'arrête là. Mais Sabatier, rentré à Ganges, reprend les vers inspirés par sa douleur et sa foi, et les donne aux *Dix Centimes*. Ecoutons chanter cette voix qui se forme :

« Je t'aime, mon enfant. » Ainsi la voix d'un Père
Du Ciel s'abaissa jusqu'à moi ;
Et son regard, plus doux que celui de ma mère,
De mon cœur bannit tout effroi.
« Mais, dira le méchant, pourquoi donc si Dieu m'aime,
Pourquoi tous ces besoins, ces fureurs, ces combats?
Pourquoi le deuil, le mal,[1]) la mort, pourquoi moi-même?»
Pervers, respecte un Dieu que tu ne connais pas.

[1]) Var. Pourquoi le mal, le deuil.

Mais moi[1]) qui te connais, ô Sauveur de mon âme,
Sans sonder ton immensité,
Je t'adore et partout je retrouve la flamme
De ton ardente charité.

.....

Tu m'aimes, ô Seigneur, alors que je succombe,
Sous l'aiguillon de la douleur
Et que pour m'engloutir s'ouvre la noire tombe.
Je crois, j'espère en toi, Sauveur.
Du gouffre de l'enfer tu retiras mon âme,
De ton amour, puis-je douter?
Tu m'aimes. Que toujours sous ta verge fidèle
Avec Job j'apprenne à souffrir,
Que j'adore en tout lieu ta bonté paternelle,
Qui ne frappe que pour guérir.
Comme l'or au creuset sous une flamme ardente
Se change en or plus précieux,
Ainsi sous la douleur, plus humble, plus fervente,
Ma foi s'élance vers les cieux.

Déjà, au mois de janvier de la même année 1857, Sabatier avait écrit à sa cousine:

« Voilà, chère amie, un morceau de ma composition, Ces quelques vers, quelque misérables qu'ils soient. m'ont donné une peine infinie. Je ne te les destinais pas: c'était un sujet que notre professeur nous avait donné; mais je voulais t'envoyer quelque chose. Je

[1]) Var. Pour moi...

n'ai pas cru pouvoir mieux faire, et pour me dédommager de mon travail, et pour te faire plaisir ».

Voici ce morceau :

L'Espérance.

Eve, Adam, ont péché. Depuis lors sur la terre,
La race des humains gémit dans la misère.
Le bonheur s'est enfui. Maudit du Tout-Puissant,
L'homme se voit pécheur, malheureux, en naissant ;
Le mal a de sa vie enlevé tous les charmes :
Il croit, il vit, il meurt, et toujours dans les larmes.
Quel remède à ces maux? Faut-il que les humains
Languissent sans espoir sous de si durs destins?
Non, mais du Seigneur la bonté paternelle
Sait à tous leurs malheurs mettre un gage fidèle,
La céleste Espérance, au front pur, radieux,
Comme un ange divin se présente à nos yeux [1]).
.....Ta voix douce et tes charmes
Peuvent seuls de nos cœurs dissiper les alarmes.
Tu souris à l'enfant qui, commençant la vie,
Des transports les plus beaux sent son âme ravie.
Son cœur avec délices à ta coupe s'enivre,
Il voit de fleurs semé le sentier qu'il doit suivre ;

---

[1]) Cette idée remonte en droite ligne à Vinet qui a trouvé pour parler de la poésie cette admirable image où la pensée se double en quelque sorte dans l'expression : « Lorsque l'innocence en larmes se retira de notre monde, elle rencontra la poésie sur le seuil ; elles passèrent à côté l'une de l'autre, se donnèrent un regard et poursuivirent leur chemin : l'une vers les cieux, l'autre vers l'habitation des hommes ». (*Etudes sur la Litt. Franç. au* XIX^e^ *siècle*, t. II, p. 44).

Et toujours ébloui de ses vives couleurs,
Il arrive au tombeau sans craindre ses frayeurs.
Le matelot craintif à ta voix se ranime,
Battu par l'ouragan, suspendu sur l'abîme,
De la mer en fureur il soutient tout l'effort
Et croit voir devant lui déjà s'ouvrir le port.
Mais hélas, bien souvent le monde te dépare ;
Tu n'es plus ici-bas cette vertu si rare,
Cette sœur de la Foi, cette sœur de l'Amour,
Qui verse dans nos cœurs l'éclat d'un nouveau jour.
Au lieu de ce bonheur que nous promet le Père
Au lieu de tous ces biens, inconnus sur la terre,
Tu n'apportes souvent aux humains corrompus
Qu'un bonheur qui paraît et qui n'est déjà plus.
.....
Nous vivons ici-bas, pécheurs et misérables,
Mais tu veilles sur nous. Ta force est dans nos cœurs
Et par toi, de l'enfer nous sommes les vainqueurs.
Espérance divine, oh, descends dans mon âme
Viens réchauffer mon cœur de ton ardente flamme,
Que transporté par toi jusqu'au delà des airs,
J'entende des élus les sublimes concerts.
Que je voie un moment cette sainte demeure
Que l'esprit du Seigneur illumine à toute heure.
Que je contemple enfin ce trône glorieux
Où siège à tout jamais le monarque des cieux,
En attendant qu'un jour, déposant sur la terre
.....ce manteau de misère
Mon âme doucement s'envole vers le ciel
Pour y jouir en paix d'un bonheur immortel.

Ces premières poésies ne révèlent pas encore une originalité bien marquée. Elles sont d'un bon élève de rhétorique : le vers en général est harmonieux et ne manque pas de mouvement.

La froide critique des écoles y relèverait sans peine, je le sais bien, des faiblesses et des négligences d'expression qui déparent les meilleurs endroits, mais ils sont touchants de sincérité.

De plus en plus on sent le jeune homme désireux d'amener sa cousine paisiblement au seuil de l'éternité. Il lui écrit le 7 juillet 1857 :

Une grande épreuve t'a été envoyée, chère Louise, mais c'est pour ton bien ; ce que ton corps y perd, ton âme le gagne et le gagne pour l'éternité. Tu sais ce que dit le Psalmiste : « Quand même mon père et ma mère m'auraient abandonné, toutefois l'Eternel me recueillera. » La maladie, pour une personne du monde est un mal affreux ; pour le chrétien, au contraire, elle est souvent un bien. Un grand penseur a dit : « La maladie, c'est l'état du chrétien » (Pascal). De quoi nous plaindrions-nous? N'est-ce pas par le chemin de la souffrance et de la misère que notre Maître est parvenu à la gloire?

Nouvelle lettre à la même, du 16 avril 1858 :

« L'Eternel garde les petits ; j'étais devenu misérable et il m'a sauvé, » disait le Psalmiste. Il m'a sauvé, sauvé des misères du monde, sauvé des terreurs de la mort, sauvé de la rage de Satan, des ténèbres et des tourments de l'enfer. Il m'a sauvé, il me fait sentir sa communion sur la terre, il me soutient chaque jour. Sa force me garde ; il m'ouvre le ciel, il me donne un bonheur infini comme l'éternité, infini comme Dieu même. Voilà tout le prix, toute la valeur, la grandeur de ce salut que Dieu veut nous donner, qu'il nous offre sans cesse dans sa parole. Voilà ce salut que le

regard de la foi lit sur le *corps déchiré* de Jésus. Le sentons-nous ce salut? Je veux dire, le mot salut est-il une réalité? Chère sœur, chère Louise, cette réalité est ta réalité, c'est ta vie, oui, ta vie. Et je bénis mon Dieu de ce qu'il ne nous laisse jamais sans espérance. Chère Louise, je voudrais te soutenir, te consoler. Oh, que n'ai-je la foi, la ferveur d'un David! Que n'ai-je ses accents mélodieux et qui portent la consolation dans les cœurs affligés, la force dans les cœurs abattus, la paix dans les cœurs agités et tremblants! Mais ma faiblesse, mon incrédulité, ma misère m'attachent à la terre, coupent les ailes de mon âme. Quelles consolations pourrais-je donc te donner? Oh! Seigneur, tout ce qui vient de l'homme est impuissant, ce qui vient de toi est seul propre à instruire, consoler, fortifier. Révèle-toi donc à nos cœurs.

Ne t'es-tu pas proclamé dès la création du monde le soutien des petits, l'appui des misérables? C'est la foi qui nous manque, et non pas ton amour. Ton amour ne nous délaisse jamais. Fais-nous sentir de plus en plus cet amour, souvent incompréhensible comme toutes les perfections adorables. Qu'il devienne chaque jour plus clair aux yeux de notre foi, afin que quoi que tu nous fasses, nous soyons assurés que tu ne nous fais rien que par amour.

Chère Louise, nous avons bien besoin de nous remettre devant les yeux l'amour de l'Eternel. Notre foi est si faible que l'épreuve en obscurcit tout de suite l'horizon. Nous avons besoin que l'amour de Dieu, qui est le soleil de l'horizon de notre foi, se montre bientôt. Cet amour a brillé dans ton cœur, puisqu'il t'a donné la paix de la conscience, la résignation dans la douleur. Il a éclaté en moi, et je m'étonne, oui, je m'étonne de vivre encore, d'espérer encore, après toutes mes transgressions. Oh, si nous savions ne vouloir que ce que Dieu veut, si nous savions nous

confier dans sa sainte providence, espérer en sa bonté paternelle ! Que de soucis nous seraient épargnés ! Que d'inquiétudes calmées ! Que nos cœurs seraient heureux ! Ce bonheur, je le pressens, j'en ai joui quelquefois. Tu l'as goûté aussi, ma chère Louise.

Sabatier écrivait dans son journal :

Cette semaine, j'ai reçu une lettre qui me donne des nouvelles de ma chère Louise. Des douleurs semblent annoncer un nouveau dépôt. Seigneur, écoute la prière que je vais t'adresser pour elle. Exauce toutes celles que je fais monter vers toi. Tu sais combien je l'aime et quelle épreuve douloureuse ce sera pour mon âme si tu nous la retires. O Seigneur, si tu me la destines, veuille préparer toutes choses. Relève-la, forte et pieuse, de ce lit de souffrances, où se sont consumés ses plus beaux jours. N'as-tu pas dit : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez en mon nom, et je vous le donnerai ». Accomplis ton œuvre et donne moi la foi qui m'est nécessaire.

Ainsi, dès ses premiers pas, Sabatier se montrait secourable à la douleur. Il contribuait pour sa part à la victoire qui se dessinait dans l'âme de la jeune malade, dont les forces morales paraissaient grandir alors que ses forces physiques déclinaient. Nous trouvons en effet dans les papiers de Sabatier cette « Note sur les derniers jours de ma cousine et sœur bien-aimée Louise Tendil, âgée de treize ans.... »

Le 13 au soir du mois d'août 1859[1]) je revins de Ganges où j'avais appris qu'une rechute avait frappé ma sœur bien aimée. Je rêvais déjà le plus riant avenir pour elle et pour moi. Mais hélas, l'homme propose et Dieu dispose. Ce fut un coup de foudre pour moi. Je montai, je la vis assise sur une chaise près de la fenêtre. Nous nous embrassâmes chaudement l'un et l'autre. Elle pleurait. Je m'assis à côté d'elle et nous causâmes ensemble près de deux heures. Son visage s'animait parfois... »

Et la page reste inachevée. Mais un passage de son journal nous permettra de suivre pas à pas le développement de la rude épreuve :

Mercredi, 1 octobre 1857.

J'ai passé ce jour là de bien doux instants avec Louise. J'étais cependant abattu, découragé. Je lui fis part de l'état de mon âme et de ma faiblesse devant la haute vocation à laquelle Dieu semblait m'appeler. Alors elle a tourné vers moi son visage animé d'une expression ineffable de sérieux et de tendresse, et de sa main fiévreuse saisissant la mienne, « Oh ! ne te décourage pas ; la tâche est bien difficile, mais celui qui nous appelle nous donnera les forces qui nous sont nécessaires. Ne te décourage pas, ô mon ami.»

Ce fut le dimanche 5 octobre que je pris congé d'elle. J'étais resté avec elle toute la matinée ; elle fut assez contente malgré la pensée de notre séparation prochaine qui, comme un poids accablant, oppressait nos cœurs. Si je lui parlais de départ elle soupirait seulement : « Je ne veux pas, me disait-elle, te retenir

---

[1]) Ce ne peut être que 1857. Louise Tendil mourut le 24 mai 1858.

plus longtemps ». Mais ce fut au dernier adieu qu'il y eut une vive explosion de douleur. Quand je la serrai dans mes bras, elle sanglotait. La secousse fut si vive qu'on craignit une suffocation. Pour moi, afin de ne pas prolonger ce moment si douloureux, je sortis le cœur profondément attristé. Je ne pleurais pas, mais je sentais quel abattement était dans mon âme; mes yeux gros de larmes refusaient de les laisser échapper. Peut-être était-ce la dernière fois que je la voyais. O Seigneur, conserve-la nous, conserve son âme et la mienne pour ton céleste séjour. »

Rentré à Ganges, il confie sa peine à son journal :

24 octobre 1857.

Cette semaine je n'ai pas reçu de lettre de Vallon Que fait ma Louise? O mon Dieu, je te la recommande chaque jour. Ecoute nos prières et sauve-la. Sauve son âme et guéris son corps. Amen.

Louise Tendil s'éteignit le 24 mai 1858... Il est impossible de n'être pas frappé de la maturité religieuse de deux enfants qui, pour employer leur langage, «s'aimaient dans le Seigneur». L'éducation qui arrivait à de pareils résultats mérite tout notre respect.

On ne peut s'étonner, après avoir lu ces pages, qu'Auguste Sabatier soit entré en novembre 1858 à la Faculté de théologie de Montauban, avec la mélancolie d'un cœur déjà blessé par la vie.

Sabatier choisissait souvent pour confident de ses effusions son cher ami Massebieau. Dans l'été

de 1858, encore tout ému de la mort de Louise, il lui écrivait :

Mon cher Massebieau, encore ce petit billet de ma part pour éprouver et aguerrir ta fraternelle patience. Je crois bien, il est vrai, que je ne la lasse guère par le nombre de mes missives. Mais tu pourrais bien te lasser de mes sottes lignes. Si je ne savais que tu m'aimes, vraiment, je ne t'écrirais pas.

Je fais toujours dans ma prosaïque vie d'étudiant quelque expérience ; écoutes-en une aujourd'hui : Elle n'est pas d'un Pascal ou d'un Platon, elle n'est pas pour les heureux ou les grands du monde ; elle est d'une pauvre âme qui sent déjà le poids de la vie et ses désolants mystères, et qui cherche quelque consolation et quelque soulagement. Mais quel exorde, j'en suis tout effrayé. Que ne t'ai-je ex abrupto tout raconté !

Eh bien, toutes les fois que je le puis, je me procure certains livres. Ah ! ces livres sont rares. Je n'en ai trouvé que deux. Enfin quels sont-ils? Ce sont quelques livres intéressants, quelques-unes de ces calmes histoires religieuses ou romans, comme tu voudras (mais ce mot de roman est sinistre à notre époque et ne me convient pas). Lorsqu'il se trouve là un caractère vrai et intéressant, un héros, pardonne ce terme qui me déplaît particulièrement ici, car des héros, je n'en veux pas, je veux des amis; quand je rencontre quelques caractères qui sympathisent avec le mien, caractères énergiques, tendres, élevés, j'en fais mes amis, et ces figures, gaies et sérieuses à la fois, je les aime et j'y suis attaché. Cette lecture devient alors pour moi une conversation où mon âme se repose et s'épanche avec bonheur, et, même près de ces âmes fortes, chrétiennes et douces, elle prend de nouvelles forces pour suivre le sentier du devoir. Cette lecture m'est précieuse. Aussi je la

ménage, et pour qu'elle produise l'effet que j'en attends il faut la ménager. Ai-je un peu travaillé, je ferme mes classiques et je repose ma fatigue dans cette lecture douce et facile, et quelque temps après, un chapitre lu, je me remets au travail avec une nouvelle ardeur. Les deux livres que j'ai lus ainsi sont deux livres extrêmement simples, traduits de l'anglais. Si au lieu de te consumer sur tes classiques, quelques minutes par jour, tu allais rafraîchir ton esprit et ton cœur dans ces scènes le plus souvent enfantines, peut-être t'en trouverais-tu bien? Le premier, c'est : *Le Ministère de l'Enfance*, publié par la Société de Toulouse. Le second c'est : *Le Prieuré de Dashwood*, ou *Louis Mortimer à l'Université*. Oh, quels doux et utiles moments je trouve dans cette lecture simple et chrétienne. Ce sont de vrais amis que je trouve. Aussi je crains de voir finir le livre, quelque avare que je sois des pages. Essaie, mon cher ami. Dans les chagrins tu y trouveras paix, joie et force.

Mais il ne faut pas lire ainsi toutes sortes de livres. Un roman trop pathétique, il vaut mieux le dévorer en une heure que d'y soupirer langoureusement huit jours. Mais, pour mon bonheur le dernier livre dont je te parle, quelque faible mérite littéraire qu'il puisse avoir, ne devrait jamais finir.

Tel était l'étudiant qui entrait à la Faculté de Montauban en novembre 1858.

Chapitre IV.

MONTAUBAN.

Sabatier étudiant, d'après ses maîtres et ses condisciples. — La Faculté de Montauban en 1858. — Tendances de l'enseignement. — Le personnel enseignant. — Le professeur Nicolas. — Premiers troubles chez Sabatier. — Sa vie intime. — Fragments de son journal. — Les amis de Sabatier. — La famille Sardinoux. — Horizons nouveaux. — Sabatier et les siens.

Sabatier prit sa première inscription à la Faculté de Théologie de Montauban le 15 novembre 1858. Voici le souvenir qu'en avait gardé son professeur J. Pédézert : « Rien ne le distinguait de ses condisciples de la Faculté. Il n'avait pas les avantages extérieurs. Sa taille était courte, sa voix sourde, son aspect ordinaire ; mais il n'en était pas du dedans comme du dehors. Son intelligence était vive et pénétrante [1]). » A. Dupin de Saint-André dit de même : « Sabatier était un peu fruste quand il est arrivé à Montauban. » Il ajoute que Vesson et F. Jacot étaient ses amis les plus chers. Ils travaillaient souvent ensemble. On les rencontrait quelquefois dehors causant, discutant ou riant. Ce trio ne manquait pas de pittoresque.

[1] *A. Sabatier, Simples souvenirs*, p. 5.

Plus loin, il remarque : « Sabatier était déjà un grand travailleur... Lorsqu'il entendait travailler seul, il ne voulait pas être dérangé ; il fermait sa porte à clef et, d'une voix retentissante, il envoyait promener les importuns. Je l'ai entendu plus d'une fois crier à Jacot : « La paix... Va-t'en ... » et Jacot ne s'en allait qu'après des sommations qui se faisaient de plus en plus énergiques. [1] »

Mais voici un témoignage de plus de portée : « Sabatier fut le type de l'étudiant de théologie accompli sous tous les rapports. Merveilleusement doué et distingué entre tous, il se plaça d'emblée au premier rang, où il se maintint toute sa vie avec éclat. Il faisait partie d'un petit groupe d'étudiants bien qualifiés dont il était, sans conteste, le plus remarquable et le plus remarqué. J'ai nommé Gustave Roux, Decoppet, Vesson et Jacot, à la mémoire desquels je me plais à rendre, en passant, un respectueux hommage.

« De ce groupe, dont j'avais l'honneur de faire partie, Sabatier était l'un des plus jeunes ; mais nous avions tous une sincère admiration pour la précocité de son talent, la gravité de son caractère, la sûreté de son jugement, la conscience qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait et disait, non moins que la simplicité de sa foi et la sincérité de sa piété. Après plus de cinquante ans,

---

[1]) Lettre de 1908, à Henry Dartigue.

je le vois encore, comme si c'était hier, dans sa modeste chambre, penché à la pâle clarté d'une lampe fumeuse, sur sa table en bois blanc, couverte de bouquins et de cahiers, ou à genoux au pied de son lit, luttant avec Dieu pour la conquête de la vérité dont sa noble nature était ardemment éprise, et de cette lutte sortant le front auréolé de paix.

« C'est dans la chambre de Sabatier, vrai sanctuaire de travail, de recueillement intérieur, de méditation, de tête à tête avec Dieu que nous nous réunissions une fois par semaine, non pour *turner*, — le mot n'était pas encore en honneur — mais pour lire une péricope de l'Evangile, sur laquelle chacun présentait ses réflexions, et nous retremper ensuite dans la prière commune et fraternelle. Ah ! ces prières de Sabatier, comme elles vous allaient au cœur ! comme elles vous faisaient du bien ! On aurait dit qu'elles jaillissaient de son âme comme d'une source bouillonnante sous l'action d'un feu intérieur, ou qu'elles se répandaient comme un parfum onctueux d'un vase trop plein. A plus d'un d'entre nous, il arriva de s'arrêter, comme interdit, à sa porte, et de s'en éloigner, à pas lents et sans bruit, pour ne pas interrompre son colloque avec Dieu.

« Ces réunions intimes se prolongeaient parfois jusqu'à onze heures, revêtant un caractère d'où n'était exclu ni la franche gaîté qui convient aux jeunes, ni la chaleur dont est rarement exempte

une discussion théologique. Chacun exposait son point de vue qu'il soutenait avec grand renfort d'arguments. Mais, dans ces sortes de joutes, il était rare que le dernier mot ne restât pas à Sabatier dont l'autorité s'imposait plus qu'il ne l'imposait, quoiqu'il eût conscience de sa supériorité.

« L'étudiant faisait déjà pressentir ou deviner ce que serait un jour le maître. Son besoin de connaître et d'approfondir les mystères de la théologie était le tourment de sa pensée et de sa conscience. On peut dire sans exagération aucune que Sabatier était avant tout l'homme du devoir. Cette préoccupation se manifestait dans tous ses actes et dans toutes ses paroles. Son assiduité au culte du matin dans l'Oratoire du Séminaire était exemplaire. Je ne crois pas non plus qu'il ait jamais manqué un cours sans y avoir été contraint par quelque impérieuse nécessité. Il préparait si soigneusement ses examens, il les passait si brillamment toujours avec la mention « forte, très forte majorité » que le doyen Montet disait de lui à ses collègues : « Dieu me pardonne ! Sabatier sait mon cours mieux que moi ! » Bref, chacune de ses tâches académiques était comme une révélation anticipée de sa forte personnalité et de la place considérable qu'il devait occuper dans l'Eglise et dans la société. Aussi ses condisciples et ses professeurs fondaient-ils sur lui des espérances qui n'ont pas été déçues. Il était encore assis sur les bancs de la Faculté

que les professeurs Sardinoux et Pédézert, qui l'honoraient d'une confiance et d'une affection toute particulière, saluaient en lui un futur et éminent collègue.

« Ce n'est pas Montauban qui a eu l'honneur de le compter au nombre de ses éminents professeurs. Il était destiné à un théâtre plus vaste et plus élevé. Mais la vieille faculté de Montauban, à laquelle il dut bien quelque chose de ce qu'il a été, peut légitimement revendiquer l'honneur de le compter parmi ses meilleurs et ses plus brillants élèves [1]). »

Belluc, autre camarade, dira : « J'ai toujours été frappé de son sérieux, de sa simplicité et de sa bonté. Il était le plus souvent pensif ; quand il sortait de la Faculté, il s'en allait tête baissée, et il me semble le voir encore sur le quai dans cette attitude. On peut dire de lui ce qu'on a dit d'Amiel : « Il regardait toujours en dedans [2]) ».

Tous les anciens condisciples du jeune Sabatier s'accordent pour parler de son amabilité, de sa bonté, de sa rare piété, de sa vive intelligence, de ses aptitudes remarquables, de son travail assidu, de son sérieux. Le jeune néophyte de Ganges avait déjà entrevu les grandes questions. Sa piété le maintenait debout pour lutter, mais les combats intérieurs avaient commencé. Avant d'avoir quitté Ganges, et en 1856 déjà, dans une

[1]) Boudet, Lettre de Montauban, 22 septembre 1911.
[2]) Lettre de Belluc, de Castres, à Henry Dartigue.

lettre au pasteur de Vallon [1]), M. Crès, il faisait allusion à ces luttes intérieures. Dès son entrée à la Faculté, il y a crise, et Sabatier s'en rend compte, comme on le verra dans les pages qui seront consacrées au développement de sa vie intérieure.

Il nous faut auparavant renseigner le lecteur sur ce qu'était alors la Faculté de Montauban.

Organisée en 1808, elle comptait cinquante années d'une existence assez mouvementée.

L'erreur avait été grande de placer, au XIX^e siècle, une Faculté de théologie dans un centre protestant appauvri par les persécutions d'autrefois, loin des ressources scientifiques ou spirituelles qu'auraient pu offrir Montpellier ou Paris [2]). La

---

[1]) *A. Sabatier, quatre conférences*, par MM. John Viénot, Frank Puaux, J.-E. Roberty, Henri Monnier. Paris 1901, p. 11.

[2]) Voici le point où porte notre critique. Les professeurs de Montauban étaient tous de modestes bacheliers en théologie, ni moins que le premier pasteur venu... Depuis 1842, personne ne s'était présenté à la licence et jamais la Faculté de Montauban n'avait fait un seul docteur : « quand F. Bonifas en 1864 et Aug. Sabatier en 1866 vinrent passer leurs examens de licence, ce fut devant des bacheliers en théologie. » En ce temps-là, on n'y regardait pas de si près, et, lorsqu'il s'agissait de pourvoir à une place de professeur, la valeur scientifique du candidat était examinée après sa valeur ecclésiastique. La grosse question était : « A quel parti appartient-il? ». Edmond Stapfer, *Souvenirs du passé, Rev. chrét.* 1897, p. 41.

naïveté ou la pauvreté des thèses fournies par les étudiants pendant les premières années montrent bien les faiblesses de l'enseignement. Au début du siècle, les idées modernes y avaient fait une timide apparition avec le professeur Gasc [1]). Mais elles avaient produit un scandale qui avait découragé ou fait écarter peu à peu quiconque ne répétait pas purement et simplement les formules traditionnelles.

En 1858-1859, voici quel était le personnel de la Faculté :

Dogmatique : Jalaguier [2]).
Morale Evangélique : de Félice [3])

---

[1]) Voir sur Gasc, le bon volume de Charles Dardier : *Esaïe Gasc, sa politique et sa théologie*, Paris, Fischbacher, 1876.

[2]) Jalaguier (P.-E.), 1795-1864, pasteur à Sancerre de 1821 à 1833, appelé comme professeur à Montauban en 1833, passe en 1836 à la chaire de dogmatique qu'il occupe jusqu'à sa mort. Ses cours, très soignés de forme, ont été publiés après sa mort par sa famille et ses amis. La bonté, la piété, le sentiment du devoir étaient ses caractéristiques, d'après N. Recolin (Cf. *Encyclopédie des Sciences religieuses*, Art. Jalaguier).

[3]) G. de Félice, brillant publiciste, orateur et professeur, (1803-1871). Professeur à Montauban, depuis 1838, doyen en 1865. Il est surtout connu par son *Histoire des protestants de France*. Cf. Pédézert, *G. de Félice, professeur et prédicateur*. M. de Félice, au jugement d'Edmond Stapfer, était « un des rares professeurs qui fut bien à la place qui convenait à ses aptitudes et à ses goûts ». Son dernier triomphe avait

Histoire : Montet, doyen.[1])
Critique sacrée et exégèse : Sardinoux[2])
Hébreu : Ernest Bonifas[3])

été ses conférences sur Calvin prononcées à Paris, à l'Oratoire, à l'occasion du troisième centenaire de la mort du Réformateur, à la fin de mai 1864. Ses cours, extrêmement soignés dans la forme, étaient passablement vieillis dans le fond. Fatigué, il donna sa démission en 1870 et mourut à Lausanne en 1871. *Rev. chrét.*, 1897, p. 44.

[1]) Montet, né à Milhau en 1790, doyen depuis 1835. Il a alors 73 ans et professe l'Histoire ecclésiastique. Mis à la retraite en 1863, il reçut des témoignages flatteurs de ses étudiants anciens et nouveaux. « Esprit libéral, rempli de bon sens et d'impartialité, l'ancien doyen de Montauban a laissé parmi tous ceux qui l'ont approché le souvenir vivant de sa bienveillance et de sa bonté. » Sabatier paraît n'avoir su l'apprécier. C'est qu'à cette date il ignorait tout de l'histoire et surtout celle du protestantisme. S'il connaissait Vinet, il ignorait Samuel Vincent, Fontanès père, toute une évolution qui l'eût éclairé.

[2]) Sardinoux. Les relations intimes qui s'établirent entre ce professeur et Sabatier justifieront la note plus étendue que nous lui consacrons en appendice.

[3]) Ernest Bonifas. (1826-1859) licencié-ès-lettres, pasteur à Ganges, fut appelé en 1856 à succéder à son père Bonifas-Guizot comme professeur d'hébreu. Il mourut trois ans après sans avoir pu donner toute sa mesure.

Nul doute qu'il eût apporté à la Faculté de Montauban une force à la fois scientifique et religieuse. Pédézert lui a rendu hommage dans ses *Cinquante ans de souvenirs*, p. 267 et 284.

Haute latinité et littérature grecque : Pédézert [1])
Philosophie : Nicolas [2])

---

[1]) Jean Pédézert, né en 1814 à Puyoô (B.-P.), sous-directeur de la maison des Missions, pasteur à Hargicourt, rédacteur de *l'Espérance* en 1845, appelé comme professeur à Montauban en 1850. Publiciste distingué, il était plus écrivain que savant. Il reste surtout de lui : *Souvenirs et études*, 1888 et *Cinquante ans de souvenirs religieux et ecclésiastiques*, Paris, Fischbacher, 1896.

Le plus spirituel, sinon le plus instruit des professeurs, au dire d'Edmond Stapfer. « Il se tirait fort honorablement d'une tâche à laquelle ne l'avaient pas préparé ses études antérieures, car lui aussi, avait été improvisé professeur de théologie sans être théologien et professeur de latin et de grec sans être philologue...» Mais « à force d'intelligence et de savoir-faire, il remplissait sa place le mieux du monde... Mais où M. Pédézert était passé maître, c'était dans la polémique ecclésiastique... Sur ce terrain, il n'était comparable qu'à un seul homme, à celui qui a été le maître du journalisme contemporain, à John Lemoine. » *Rev. chrét.*, 1897, p. 47.

Ajoutons que, sans rien renier de ses convictions, M. Pédézert termina sa vie dans un irénisme apaisé, reconnaissant les fautes communes du passé et préparant ainsi un meilleur avenir.

[2]) Nicolas (Michel) (1810-1886) appelé à Montauban en 1838 comme professeur de philosophie, il occupa ce poste pendant de longues années. Il a publié bon nombre d'ouvrages remarquables dont la plupart n'ont pas perdu leur valeur. Il était également versé dans la philosophie, la critique et l'histoire, mais c'était un solitaire, isolé dans un milieu étranger à ses préoccupations. En 1845, Nicolas avait été nommé

Nicolas excepté, aucun de ces professeurs n'avait de grades théologiques. Ils avaient été nommés par la faveur des églises et du ministre.

titulaire sur la présentation de son grade de docteur. G. de Félice et Adolphe Monod demandèrent à être titularisés également. Ce que le ministre refusa parce qu'ils n'étaient pas docteurs. Ils demandèrent alors au ministre de leur accorder la licence pour qu'ils puissent se présenter au doctorat. Il leur fut répondu que la licence ne se donnait pas. C'est ainsi que Nicolas resta fort longtemps le seul docteur en théologie à la Faculté de Montauban.

Nicolas « occupa sa chaire jusqu'à sa mort avec une autorité exceptionnelle. Il était dans la Faculté le seul représentant du parti libéral », écrivait A. Sabatier, Lettre au *Journal de Genève* (5 mai 1892). En relations avec Renan, qui le cite dans sa préface de la *Vie de Jésus*, avec Scherer, Nefftzer, fondateur et directeur du *Temps*, avec Sainte-Beuve, il faisait un peu à Montauban figure de « cavalier seul ».

La science de Michel Nicolas, dit Edmond Stapfer, n'était pas de seconde main, il remontait aux sources. Pas de remplissage dans ses cours. Il parlait avec une bonhomie, une familiarité et parfois un sans-gêne qui contrastait avec la solennité de M. de Félice. Un jour, en plein cours, il nous dit : « Messieurs, j'ai toujours eu l'idée que Philon était un poseur ». « C'était un travailleur acharné. Mais, isolé, il ne s'intéressait pas à sa tâche. Il lui manquait le feu sacré que donnent des convictions religieuses ardentes et sincères ; et il est certain que son professorat, tout excellent qu'il fût, présentait, à cet égard, de très graves lacunes ». *Rev. chrét.*, 1897, p. 45. — Cf. Ed. Reuss, Correspondance inédite et *Etudes de théologie et d'histoire* offertes en hommage par la Faculté de Paris à celle de Montauban, 1901.

Chacun de ces professeurs était un homme pieux et distingué. Leur talent et leur piété étaient indéniables, mais non pas leur liberté d'esprit. Ils étaient chargés de faire des pasteurs orthodoxes, et ils s'acquittaient de leur tâche de leur mieux. Jalaguier répétait le mot d'Augustin : « La foi est ébranlée dès que l'autorité des Ecritures vacille » et travaillait sous cette inspiration. De Félice était éloquent et prononçait dans les Eglises des conférences fort travaillées. Sabatier appréciait le conférencier et goûtait moins le professeur. Sardinoux avait donné des espérances à ceux qui souhaitaient le relèvement scientifique de Montauban. Il savait l'allemand, avait étudié sous Reuss à Strasbourg, mais le milieu semblait éteindre peu à peu ses relatives hardiesses. Pédézert était aimable, disert, bon écrivain, plein de savoir-faire, mais il ignorait l'allemand et, pour la patristique, il en était à Daillé.

Quant à la chaire d'hébreu et de critique sacrée de l'Ancien Testament, elle continuait à avoir des titulaires invraisemblables. Adolphe Monod l'avait occupée et c'était dire que ce qui dictait le choix des professeurs, ce n'était pas leur compétence spéciale, mais la correction de leur dogmatique. Quand le grand prédicateur que fut Adolphe Monod avait été chargé d'enseigner des matières qui lui étaient étrangères, il avait écrit à Reuss, à Strasbourg, pour lui demander des conseils, des indications de lec-

tures. Reuss lui envoya une liste interminable. Adolphe Monod, consciencieux, fit venir les volumes, et il en profita si bien qu'appelé à Paris, à la chaire de l'Oratoire, en 1847, il y revint un autre homme singulièrement émancipé de ses premières formules si absolues.

Le seul savant du groupe était donc Nicolas. Il travaillait beaucoup, renouvelant les questions abordées ; il avait le sens de l'histoire, le vif sentiment de la conscience et du temps qu'il y faut apporter ; il travaillait toujours et partout. La critique sacrée, l'histoire du Christianisme étaient ses champs préférés. Il savait composer et écrire. Ses livres atteignaient le grand public, j'entends le public réellement cultivé. Mais il était « libéral », « rationaliste », comme on disait alors. Il était donc aussi isolé à Montauban que dans une tour d'ivoire [1]). Il assistait assez distant et goguenard aux travaux des élèves et des maîtres, aussi sévère pour les uns que pour les autres. Dans ses lettres à Reuss, il donnait libre cours à sa verve

[1]) On se passait sur lui de savoureuses histoires. Bibliothécaire de la Faculté, Nicolas remettait certains livres, en disant aux étudiants : « Mais vous n'y comprendrez rien !... » Par contre, il était aux examens d'une indulgence un peu méprisante : « Recevez-le donc, disait-il à ses collègues d'un étudiant médiocre. Pourvu que la vigne du Seigneur soit labourée, qu'est-ce que cela fait que ce soit par des chevaux ou par des ânes. »

marquant les faiblesses des uns et des autres, les tiraillements intérieurs que la conformité générale des idées n'empêchait point, mêlant à ses sarcasmes des vues nouvelles, des aperçus profonds, parfois des mots prophétiques [1]).

Un professeur comme Nicolas aurait donc pu être fort utile à un étudiant à l'esprit éveillé, comme Sabatier. Son milieu, son éducation, ses maîtres et ses amis, tout et tous devaient le détourner alors d'un enseignement qualifié rationaliste.

Au reste, sans qu'il soit possible encore de tout dire et de tout publier, nous pouvons juger de la situation intérieure et des tendances de la Faculté de Montauban par quelques extraits de

---

[1]) Nicolas, fatigué de ce qu'il appellait les galimatias ecclésiastiques s'était tourné vers les sciences solides : l'exégèse, l'histoire, la philosophie. Il marque dans ses lettres ce qui le distingue et l'isole de ses collègues : « Que voulez-vous attendre d'hommes qui ont une fois reçu avec de très grands éloges une dissertation dans laquelle l'auteur voulait prouver que l'herméneutique (il ne savait même pas ce que c'était et il entendait par là l'ensemble des sciences critiques) est une prétendue science *nouvelle, inutile et dangereuse*, et dans laquelle il nous disait qu'il y avait un grand nombre d'évangélistes et de colporteurs de la *Société évangélique* qui comprenaient bien mieux la Bible que les plus grands docteurs en herméneutique. Il nous arrive souvent des *farrago* semblables. » (Lettre à Reuss du 12 décembre 1847). En 1858, Nicolas était plus isolé qne jamais à Montauban.

la Correspondance d'Edouard Reuss, le professeur aujourd'hui illustre de la Faculté de théologie de Strasbourg. En 1857, un an avant l'arrivée de Sabatier à Montauban, le professeur d'hébreu, Ernest Bonifas, était tombé malade, et un jeune licencié en théologie de Strasbourg, Théodore Friedel, avait été appelé à le suppléer. Dans une lettre du 14 mai, Friedel raconte à son ami Reuss qu'il fait trois cours de grammaire hébraïque par semaine, plus un cours pour l'explication des Psaumes, et un cours d'Introduction à l'Ancien Testament. « C'est en vain, ajoute-t-il que j'ai demandé, de la façon la plus pressante, de donner deux cours exégétiques; on l'a déclaré impossible, puisqu'il n'y a pas de cours pendant l'après-midi, et de fait, les étudiants ont beaucoup de travaux particuliers à fournir...» Il se plaint que la grande majorité des étudiants ne puisse, dans leur ignorance de l'allemand, profiter de l'*Introduction au Nouveau Testament* de Reuss, qui venait de paraître. « Ecris, je t'en conjure, pour les théologiens français .» Il annonce que le doyen Montet publiera prochainement la traduction des premiers volumes de l'*Histoire de l'Eglise* de Néander... « Avec l'aide de Dieu, j'espère éveiller l'intérêt des étudiants pour les études sur l'Ancien Testament. Sans doute, on pourrait travailler ici plus qu'on ne le fait au point de vue de la théorie, mais les travaux pratiques absorbent beaucoup de temps ; tu sais que c'est là le point de vue dans l'intérieur de la France. »

Là-dessus, le jeune professeur fait une description de sa vie à Montauban : « J'ai un mauvais lit, je suis obligé de manger mes repas apprêtés avec de la graisse de porc absolument antihébraïque et par conséquent anti-hygiénique [1]). Mais j'ai un logis agréable, mon cabinet de travail a une vue sur un joli paysage ; le soir et la nuit, c'est un singulier mélange de voix de rossignols, de hiboux et de grenouilles ; de même, un singulier ensemble de parfums d'acacias et d'émanations marécageuses. La contrée est splendide, mais les gens sont trop paresseux pour en tirer parti [2]). La ville s'étend en amphithéâtre ; la partie basse est traversée par le Tarn, qui est presque aussi large que le Rhin ; sur ses bords, de magnifiques promenades ; dans le voisinage, se dressent de jolies collines ; au pied de l'une d'elles habite le professeur Jalaguier [3]).

« ...Le bâtiment de la Faculté est vaste, large, avec deux jardins, comme l'internat de St. Guillaume [4]), mais plus gai ; il renferme la bibliothèque,

---

[1]) Il paraît que c'était une des marottes du bon hébraïsant de suivre les prescriptions mosaïques (Note de Rod. Reuss).

[2]) Nous laissons à Friedel la responsabilité de ce jugement.

[3]) Dans son domaine de Poupel, resté en possession de la famille.

[4]) Il s'agit ici de l'ancien internat théologique St. Guillaume, situé près du Temple neuf et détruit par l'incendie de 1870. (Note de Rod. Reuss.)

les chambres des étudiants, du bedeau, du directeur du Séminaire Sardinoux, qui te fait bien saluer. Les professeurs se rencontrent presque chaque jour dans la salle du Conseil, avant ou après les cours ; cinq minutes avant qu'ils ne commencent et cinq minutes avant qu'ils ne finissent, on sonne une cloche, mesure très pratique, qui empêche qu'on ne soit dérangé par les retardataires, mais qui ne peut être employée que là où, comme ici, sauf trois d'entre eux, tous les étudiants demeurent dans le même bâtiment. »

A cette lettre, Edouard Reuss répondait le 3 septembre : « Cher ami, Je vois par ta dernière lettre que les résultats de ton entrée dans le corps enseignant de Montauban sont déjà sensibles, mais non encore brillants... Les étudiants, même les moins mûrs ont dû sentir que, maintenant, l'enseignement découlait d'une source de toute autre nature que celle à laquelle ils devaient s'abreuver jusqu'ici et dont on sentait qu'elle pourrait tarir à chaque moment. Tes prédécesseurs avaient puisé eux-mêmes leur chétif savoir hébreu à une fontaine maigrement alimentée, et l'avaient sans doute oublié depuis longtemps quand ils étaient appelés à l'enseigner à d'autres, ou peut-être même n'avaient-ils commencé à l'apprendre qu'au moment où ils étaient nommés à la chaire d'hébreu, fait lamentable, mais aussi vrai que peu vraisemblable. Le plus ignorant des étudiants lui-même peut sentir si le professeur

puise sa science à une source jaillissante ou s'il la ramasse goutte à goutte dans un tonneau presque vide. Mais afin que la bonne impression produite par toi soit durable, il est de toute nécessité que tu ne perdes jamais de vue combien peu l'hébreu présente de charmes à la jeunesse académique et combien maigre est l'éducation classique dans le cercle de tes auditeurs actuels... Il faut essayer, par tous les moyens possibles, de rendre plus attrayant le savoir philologique (grammaire et vocables) en y joignant des éléments réels. Il faut profiter de chaque occasion pour implanter dans les esprits les différents éléments de ton enseignement, lettres, mots, règles de syntaxe, particularités grammaticales, en les rattachant à d'autres faits déjà connus et pour ainsi dire saisissables : comparaisons linguistiques, description de paysages, mœurs, histoire, traditions culturelles, tout ce qui peut donner, en un mot, aux choses une couleur et un son. Car il faut exercer aussi l'imagination comme instrument mnémotechnique, et pas seulement la mémoire... C'est un fait, que sur cent théologiens un seul peut être destiné à devenir un hébraïsant et je ne vois vraiment pas pourquoi on tourmenterait les quatre vingt dix-neuf autres, en adoptant un système d'enseignement qui ne leur rend non-seulement pas intéressante la matière enseignée, mais les en dégoûtera peut-être au contraire...»

Quand Sabatier entra à Montauban, il n'y

trouva déjà plus Friedel. « M. Bonifas est revenu, écrivait Nicolas à Reuss, avec assez bonne mine ; cela durera-t-il? » En tout cas, il déclare ne rien gagner au changement, et il décoche à E. Bonifas quelques épithètes sévères. « Ce qui est certain, ajoute-t-il, c'est que pendant l'année que Friedel a passée ici, il s'est enseigné plus d'hébreu qu'il n'avait été fait depuis l'origine de la Faculté. » (18 août 1858.)

Après le départ de Friedel les errements pour l'enseignement de l'hébreu devaient continuer longtemps encore, jusqu'à la nomination de M. Charles Bruston, à qui personne ne peut dénier la qualité d'hébraïsant.

Tout le monde n'admirait pas sans réserve la tendance dominante à Montauban. Un élève de Reuss, Martin Hartmann, de Mulhouse, forcé de chercher dans le Midi un air plus doux, écrivait de Montpellier à son professeur : « Cher maître... la théologie locale laisse beaucoup à désirer, tant au point de vue pratique que scientifique. Je me suis bien amusé du mot d'un pasteur de la ville, M. d'Hombres (*sic*) qui disait en parlant de son séjour à Strasbourg : « Nous n'aimions pas M. Reuss, et il ne nous aimait pas, car nous ne savions rien ! » (31 octobre 1858.)

La Faculté de Montauban nous apparaît donc, au moment où Sabatier va y entrer, comme un centre de piété réelle, où maîtres et élèves sont

surtout orientés vers l'activité pratique. Les idées orthodoxes y dominent, les soucis ecclésiastiques sont au premier plan. Il s'agit de gagner toutes les églises à l'Evangile tel qu'on le comprend. Toute la religion, tout le protestantisme sont ramenés à la conception intellectualiste telle qu'on la trouvera formulée dans les cours et les publications de Jalaguier.

Revenons maintenant à notre jeune étudiant, à sa vie intime sur laquelle des fragments de son journal, des lettres, vont nous donner de précieuses indications.

15 novembre 1858.

Mes parents bien-aimés ont élevé mon enfance et formé mon cœur, un instituteur consciencieux a jeté les premières bases de mon éducation primaire, un maître digne à tous égards de mon affection a dirigé mon esprit dans les éléments de la connaissance humaine et l'a initié aux principes de la science. Me voici au commencement d'une nouvelle phase de ma vie. Affranchi des règlements inflexibles du collège, débarrassé de la surveillance d'un pion, sinon redoutable, du moins importun, j'entre dans la vie libre de Faculté. Est-elle tout ce qu'elle me parut quand je la considérais d'entre les quatre murs de ma pension? Non ! Encore une illusion de mon cœur inconstant ! Encore une preuve que la vie n'est qu'une espérance qui ne se réalise que dans l'éternité et qu'il est inutile de chercher sur la terre un état de béatitude complète, qu'il est impossible d'y rencontrer ! Il y a un seul état de bonheur vrai, non celui qui dépend de telles circonstances ou conjonctures extérieures, mais celui qui découle d'une

communion vivante avec Dieu en Christ. Et la prière que j'adresse au Seigneur, c'est qu'il me fasse chaque jour, chaque moment, goûter ce bonheur, seul vrai ici-bas.

16 novembre 1858.

Il s'opère dans mes idées, dans mes sentiments, dans mon être, une grande transformation. A mesure que j'avance dans la vie, une clarté nouvelle se répand sur toutes choses et me les montre réelles et dépouillées de tout le prestige de l'éloignement. Aussi cette vie n'est pas la vie de mon âme et ne peut l'être. Le temps qui fuit au fur et à mesure altère mon âme bien plus qu'il ne la satisfait. J'ai besoin de vivre. Il me faut la vie, non une vie passée ou future, mais une vie présente, intemporaire. Il me faut la vie éternelle. Cette vie je la chercherai en vain sur la terre où tout commence et tout finit. Il faut que je m'élève dans les sphères de l'immuable et de l'invisible. C'est cette vie de Dieu après laquelle je soupire. Mon Dieu, fais moi vivre !

Je viens de lire l'avertissement en tête de la *Religion naturelle*, de Jules Simon, apôtre de la raison en face de la foi. Cette lecture m'a troublé ; mon cœur chancelle, et le malaise du doute commence à le torturer. Mais n'en doutons pas, ce que prêche Jules Simon est inspiré du christianisme et ce qu'il a de meilleur, c'est au christianisme qu'il faut le rapporter. Ame brillante, cœur sincère, nature généreuse, Simon a du génie. Qu'il serait plus beau, plus aimable si ce génie était dirigé par les lumières de la foi ! Il connaît bien le mal de l'époque, mais il en cherche trop les causes au dehors. Il n'en sent pas le germe plus ou moins développé dans son cœur généreux. Mais il faut mourir avant de ressusciter : mourons donc au monde pour vivre avec Christ.

17 novembre.

J'ai éprouvé d'une manière particulière combien il est doux d'avoir des amis. Je viens de chez Teissonnières et j'en apporte cette bonne pensée de Mme Fry : « Les âmes ont plus besoin de conversion que de convictions », à propos de la controverse. Quand j'ai vu les hommes indifférents à la religion, les uns oublier Dieu tout à fait, d'autres jouer impudemment des choses religieuses et s'en servir d'un masque, comme un acteur de comédie, j'ai été troublé dans ma foi. Je ne pouvais admettre une telle hypocrisie ou une telle froideur. Si nous voyions à nu le cœur de l'homme, rien ne me paraîtrait plus étonnant que la longanimité de Dieu. Mon cœur semble admettre cette vérité que la conscience chrétienne impose, mais souvent ma raison est encore rebelle. Seigneur ! cependant, je t'ai connu, je te connais, je t'ai goûté. Ah ! soumets ma raison, ou plutôt convaincs-la. Pardonne-moi mon incrédulité. Tu accédas bien à la demande de Thomas. Il ne t'est pas plus difficile d'accéder à la mienne.

18 novembre.

J'ai senti depuis quelques jours un nouveau besoin naître dans mon âme. Jusqu'à présent, je m'étonnais profondément de ce qu'il fallait que le Saint-Esprit habitât en nous. Posséder Jésus-Christ me paraissait aussi chimérique qu'ambitieux. Sans bien me l'avouer, tel était mon état. Hier soir, j'ai senti d'une manière plus particulière le besoin de posséder Jésus-Christ. C'est parce que je ne le possédais pas que je ne vivais que par saccades, toutes les fois que mon cœur pouvait un peu s'élever à Dieu. Mais ce n'était que quelques instants fugitifs de paix ou de communion plus ou moins douce, car rien n'est plus faible ou plus inconstant que le cœur de l'homme. Encore ici, il faut que

je renonce à moi-même, que je ne veuille que Jésus. Mais quel échange ! la toute-puissance doit remplacer la faiblesse ; la toute-sagesse, la folie ; le bien, le mal ; la vie, la mort. Oui, quand je posséderai Jésus, alors je vivrai ; j'aurai cette vie éternelle, cette vie cachée, indépendante du temps et de la terre, des choses de la terre, vie de Dieu même. Jusqu'ici, je n'avais voulu que connaître, accepter Jésus-Christ ; maintenant je veux le posséder. Tu t'es donné pour moi, mon Sauveur, fais plus : donne-toi à moi par le Saint-Esprit. Amen.

18 novembre 1858.

Hier, nous eûmes une réunion de jeunes gens. La séance évidemment fut un peu vide ; j'espère cependant qu'il y a de bons éléments, des cœurs chaleureux et dévoués. Dieu sera avec nous et nous marcherons. Vesson, Teissonnières et moi, nous lûmes ensemble le soir, après une discussion animée sur le fond du christianisme, la fin du Sermon sur la Montagne. Il tomba sur nos cœurs comme une pluie rafraîchissante. Qu'il me parut beau ! Qu'il me fut doux et consolant ! J'ai pris sur moi dans notre réunion une charge, ou plutôt une partie de charge bien importante, car je suis associé à MM. Bleny et Blanc, maintenant je m'en effraie ; c'est d'aller aux Ramiers présider tous les dimanches soirs une réunion. La prière que je fais au Seigneur est celle d'Elisabeth Fry : « Si ce ministère ne me convient pas, Seigneur, arrête-moi. Si c'est toi, au contraire qui me l'as imposé, donne-moi la force de le remplir avec fidélité. Je t'en supplie, Seigneur ! »

25 novembre.

Ce soir, nous avons eu une réunion des plus édifiantes. M. Steeg a porté la parole avec une conviction profonde dans le développement des premiers versets

de XI aux Corinthiens. J'ai deux idées à noter que j'ai recueillies ce soir : que nous devons, ces cinq dernières années d'études, nous mettre au niveau de notre tâche quant à la science et quant à la vie chrétienne. Ce second but est le plus difficile et le plus important. Il m'écrase ; moi le pécheur, devenir un modèle ! C'est une ironie.

La prière doit être un travail. Travailler dans la prière, nous dit Saint-Paul, c'est une lutte avec de grandes douleurs, et de plus grandes joies encore.

16 mars 1859.

Il y a ici une lacune qui ne sera probablement jamais remplie. Ce n'est pas que je n'aie eu bien des choses à enregistrer. Je ne l'ai pas fait. Le doute a continué et continue à troubler mon âme. Ce soir, j'ai lu un chapitre de l'épître aux Romains et deux ou trois cantiques, de ceux qu'affectionnait ma chère Louise : « En Jésus, je mourrai tranquille ». Des larmes presque me sont venues. O Dieu, console-moi ! Elle n'est plus, celle que j'aimais ! Mais ne vit-elle pas encore ? Seigneur, réponds !

Sabatier a négligé son journal pendant la période dont il souligne la lacune. Mais il avait alors ouvert son âme à son ami Bonhoure, dans la lettre suivante :

Montauban, 14 février 1859.

Il faudrait renouer le fil de notre correspondance, et je ne sais trop comment. Il s'est opéré en moi, depuis que je suis à Montauban, un si grand changement et je t'en ai, ce me semble, entretenu si peu, que je ne

sais par où commencer. Mon cœur a fait des liaisons nouvelles, éprouvé d'autres sentiments et d'autres émotions. Mon intelligence s'est ouverte des horizons nouveaux ; elle a rencontré de brûlantes questions, tâché d'en résoudre quelques-unes, et a ajourné les autres. Mon jugement, affermi par l'âge et un peu de réflexion, a entrevu la valeur de chaque science et de chaque théorie. Chose étonnante, avant d'étudier la philosophie, je croyais y trouver une solution satisfaisante et incontestable à toutes les questions qui commençaient à remuer mon âme. Je suis entré dans le domaine philosophique, j'ai cherché, et la philosophie a perdu tout son prestige, et la vérité m'est apparue plus haute et tout aussi loin. Même chose pour la théologie : j'en aperçois les abords et je ressens déjà qu'elle perd tout son éclat et trahit toutes ses promesses ; la vérité n'y est pas ; la vérité est plus haute et plus loin encore. O néant de l'homme ! O grandeur de Dieu, source de tout ce qui est vrai et bon ! les œuvres de l'homme ont perdu leur valeur à mes yeux. La philosophie, la théologie, m'ont paru presque une vanité, mais non pas la vérité. Elle est toujours demeurée calme, haute, pure, toujours ravissante, toujours aimable, malgré les déceptions de la science. Cette vérité, je l'aime, je la désire, je la cherche, je veux la prêcher. Oh ! qui me donnera de puissantes ailes pour l'atteindre, qui assurera mon regard pour en contempler l'éclat ! Surtout, ô mon Dieu ! donne-moi un cœur pur pour la recevoir, une volonté forte pour la pratiquer, une bouche puissante pour la communiquer !

Tu ne méconnaîtras pas, cher ami, la nature ni le mobile de ces sentiments que j'épanche dans ton cœur de frère. Au milieu des doutes qui me pressent et qui dessèchent ma vie chrétienne, tu voudras bien recevoir avec amour ces désirs ou plutôt ces regrets.

Ah ! cette vérité, je le sais bien, je le sens, je ne puis le nier, sans me nier moi-même, cette vérité est, elle existe. Mais où la trouver sans nuages? le moyen de l'atteindre sans tomber dans l'erreur? Mais à ce sujet, je ne veux pas exagérer, si je ne l'ai déjà fait, ce que j'éprouve, pas plus qu'en toute autre matière ; je ne veux pas me faire plus malade que je ne suis en te voilant toutes les espérances qui me soutiennent encore. Dieu est puissant, et il me gardera des pièges de la science comme de ceux du monde. Et puis, au bout de tout argument, le désespoir me jette dans le christianisme ; car enfin c'est ce que l'homme a encore de meilleur. Et s'il offre en lui-même des difficultés insolubles pour la raison humaine, il surpasse incomparablement tous les autres systèmes. Oui, si je me vois réduit à l'incertitude humaine, s'il faut choisir entre les systèmes philosophiques, eh bien encore ! je serai plutôt disciple de Jésus-Christ que de Hégel. Mais ici l'évidence crève les yeux. Venez, panthéistes, venez, hégeliens fieffés ; voilà votre maître et voici le mien ; voilà Jésus avec sa naissance, avec son rabot, avec sa vie, avec sa doctrine ; voilà Hégel avec ses années d'étude, ses livres, sa vie, ses résultats. Voilà les martyrs de l'un et voilà les prôneurs vicieux de l'autre. Vous mêmes, hégéliens sincères, prononcez : lequel des deux l'emporte? Oui, Jésus, j'avais besoin de toi ; tu es venu, je t'ai vu, je t'ai écouté, je suis à toi. Prends-moi à toi et nul ne me ravira de ta main !

Me voilà au bout de mes quatre pages ; j'en écrirais bien davantage ; ton cœur m'a compris et pourra deviner le reste. Vesson te racontera ce qui se passe au dehors. Je t'ai dit ce qui est en moi. Prie pour moi et reçois quatre doux baisers.

Le Journal reprend ensuite :

19 ou 20 mars 1859.

Première conférence de M. Pellissier, sur la méthode, méthode libre sans autorité. Fort organe. Traits heureux, sécheresse. Commencement didactique. Reproche aux chrétiens de ne pas sauver le monde. Que chaque maison qui le peut devrait prendre une orpheline afin de lui donner une famille. Derniers développements admirables. Pas d'édification. Mon cœur dévasté par le doute et le péché est sec. Je prie Dieu de l'arroser.

26 mars.

M. Pellissier a terminé ses conférences. Son christianisme n'est pas certainement celui de l'Evangile. C'est un christianisme sans conversion, sans salut. Autrefois de pareilles prédications m'eussent indigné ; aujourd'hui, mon âme chancelante ne s'en étonne même pas. Ma foi s'en va, ma vie et ma paix avec. Oh ! où est mon bonheur ? le bonheur même de la lutte acharnée contre le péché. Je souffrais, mais j'étais plus souvent joyeux. O mon Dieu, viens à mon secours, manifeste-toi à mon âme. Eclaire-moi. Il faut pour que je croie que je te sente et que je te touche, que je te voie, que je mette ma main dans ton côté. Oh ! quand je t'aurai senti, je t'aurai touché, alors je te crierai : « Mon Seigneur et mon Dieu, mon Seigneur ! » J'ai reçu il y a quelques jours de Bonhoure une lettre qui m'a produit la plus douce impression. Ah ! moi aussi, je soupire après un cœur de femme. J'ai des amis, j'ai une mère qui prie. Pourquoi donc t'abattre, ô mon cœur ! Courage. Tu as la bonne part. Elle ne te sera point ôtée.

3 avril.

C'est aujourd'hui dimanche. Ce matin, j'ai fait une promenade à la campagne. Le soleil était levé depuis

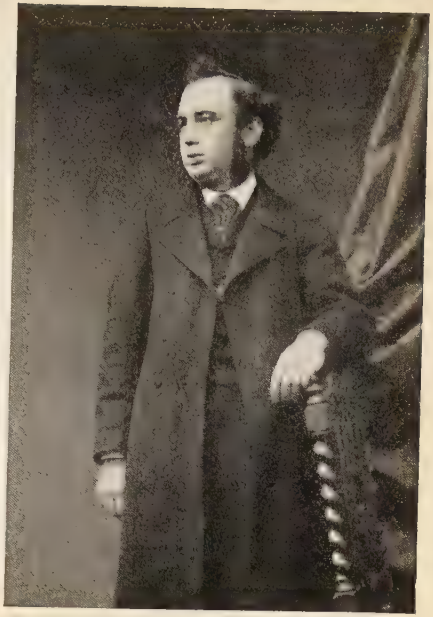
quelque temps. Une forte rosée humectait les plantes. J'étais seul. Mon cœur, d'abord accablé, ne pouvait s'animer et restait stérile. Peu à peu ma pensée se reportant en arrière s'est arrêtée sur ma Louise. J'ai rêvé une pièce de vers qui sans doute ne sera jamais composée.

Je suis froid en écrivant ces lignes. Mon cœur est assoupi. Point de naïfs sentiments, d'extase spontanée, d'enthousiasme noble. Est-ce le fruit de ma nature, ou bien le fruit du raisonnement et du doute qui flétrit mon cœur? Oh ! reviens, reviens jeunesse ! reviens égayer et relever mon front. Mais que suis-je donc si ma jeunesse est flétrie, si je suis vieux à 19 ans ! J'ai besoin de la foi et je ne puis croire sans voir. Oh ! qui me fera voir et toucher la vérité aujourd'hui? Le temps des miracles n'est plus ; si même un miracle se faisait, y croirais-je? Hélas ! j'avais une foi et cette foi, je l'aimais. Je la croyais certaine et si je ne pouvais en montrer les bases inébranlables, j'en accusais mon ignorance. Je me suis mis à creuser pour les découvrir et j'ai peur de creuser aujourd'hui, demain et toujours sans jamais trouver autre chose que le sable mouvant d'une opinion ou d'une conjecture.

17 avril.

Mes examens académiques sont passés, j'ai été reçu avec une assez faible mention, mais cela m'importe fort peu. J'ai un grand défaut, celui de ne pouvoir exprimer nettement mes idées. Me voici aux vacances de Pâques. Ce matin, j'ai lu avec Mazel les premières lettres du livre de Pécaut : *Le Christ et la Conscience.* Que de ruines déjà dès les dix premières pages ! O mon Dieu, que devient ta religion, si le christianisme est la religion ! La persécution maintenant n'est plus au dehors de l'Eglise, mais dans l'Eglise. La foi devient

P. Vesson.



Franz Jacot.

plus difficile à mesure qu'on s'éloigne de l'ère chrétienne et elle ne doit pas être moins ferme. Cette foi qui régénère le monde, où la trouver?

Pour en revenir au livre de Pécaut, deux sentiments affligent un cœur religieux en le lisant. D'abord on est attristé de ce que, avec une telle sincérité, une telle soif de vérité, ce pauvre Pécaut se soit tant écarté du christianisme ; en second lieu de ce qu'il est si difficile de choisir et d'affirmer le vrai et rien que le vrai. Erreur, erreur, triste partage de l'humanité; erreur, erreur, partout on te retrouve !

Cependant il est dans ce livre des arguments très faibles contre la Bible. Ce ne sont souvent que des opinions depuis lontemps soulevées, mais qu'il applique à des points particuliers. Enfin, on sent qu'il n'entre pas en plein dans la question. Les solutions souvent paraissent très incomplètes et ne satisfont pas. Et vous dites : ce ne peut être la vérité. Le style en est simple, clair, plus précis souvent que la pensée et d'une lecture facile.

Ce soir, nous avons continué à lire le livre de Pécaut. Que c'est désolant pour la foi ! Que c'est désolant ! Mon Dieu, viens à mon secours. Fais-moi connaître la vérité, rien que la vérité. Amen ! Je suis ébranlé dans mes plus chères convictions. Déchiré par le doute, je ne veux négliger aucun moyen de sortir de cet état et avec l'aide de Dieu, j'espère triompher. Je vais écrire à mon cher et pieux pasteur M. Durand, de Lagorce, et le prier de m'indiquer le remède qu'il croira salutaire.

22 avril.

Vendredi, je suis allé voir M. Jalaguier. Sa demeure est dans une jolie campagne, à une heure de Montauban. J'étais avec Mazel. Nous avons rencontré ce vénérable

patriarche se promenant dans ses champs, contemplant la croissance de ses moissons Quel air simple et franc et même rustique ! Il avait une veste déjà vieille, des pantalons de gros drap un peu crottés. Le bon vieillard nous a accueillis avec un sourire d'affection, et nous faisant asseoir sur un banc champêtre au bord d'un bouquet de jeunes pins, il a commencé à nous entretenir de questions qui préoccupent nos âmes, des tendances qui emportent le monde religieux et surtout théologique, du mouvement de la pensée chrétienne, de ses caractères, de son but, de son origine et de son avenir. Son bon sens et sa longue expérience donnaient à ses paroles une grande autorité. Nous sentions que le vétéran, lui aussi, avait un jour combattu ; il porte des cicatrices, mais il a vaincu. O Seigneur, fais-moi vaincre comme lui. Cette promenade m'a laissé la plus douce impression.

24 avril.

Ce soir, dimanche de Pâques, après une journée pleine d'édification et de paix, j'ai entendu un discours de M. de Félice sur la nouvelle naissance. Il a été plein de chaleur, selon la force de la constitution et du caractère de M. de Félice.

Doutes.

Quand j'ai ressenti la paix chrétienne, quand j'ai prié et que je me suis relevé heureux et paisible, était-ce bien là une réponse de Dieu aux vœux de mon âme? Quand j'ai regardé à la croix du Sauveur et que, contemplant son sacrifice par la foi, je me suis senti pardonné, était-ce bien là un effet réel, immédiat de la grâce de Dieu? En d'autres termes, était-ce bien un miracle spirituel comme la guérison du lépreux était un miracle matériel? On a tâché de détruire, ou l'on a détruit les miracles extérieurs; ne peut-on pas détruire les

miracles intérieurs? Plusieurs des premiers ont été expliqués par la puissance de l'imagination. A plus forte raison, pourrait-on expliquer les derniers par la puissance de l'imagination. Si cette faculté peut agir sur le corps, elle agira sur l'âme avec bien plus de force. Si elle peut guérir une maladie, elle pourra bien persuader à l'âme qu'elle entend la voix de Dieu, lorsque tout ce phénomène n'est qu'un don de sa puissance magique.

Le catholique, le musulmann et le païen peuvent aussi avoir ce témoignage intérieur. N'éprouvent-ils pas une satisfaction pareille quand le catholique a prié un saint ; le musulman, Mahomet ; le païen, une idole? Osera-t-on dire que le saint a répondu ou Mahomet ou l'idole? Pourrais-je dire que Christ m'a répondu?

Si l'imagination a répondu pour les uns, ne peut-elle répondre pour les autres ? Souvent, pour trouver cette satisfaction, il faut que je m'excite, il faut que je crie, que j'éclate, que j'étouffe le doute par le tumulte, que je dissipe la froideur par l'excitation. Enfin, ce témoignage, au lieu d'être objectif, n'est-il pas subjectif? Au lieu de venir de Dieu, ne vient-il pas de moi? Si c'est moi qui prie, n'est-ce pas moi qui m'exauce? Ne suis-je pas la dupe d'une illusion?

Peut-être est-ce aller trop loin que d'attribuer tout cet effet à l'imagination?

Réponses.

Aujourd'hui, dimanche de Pâques, 24 avril 1859, j'ai prié, Dieu m'a répondu. J'ai été heureux et content. Je ne puis le nier. Me dira-t-on encore que c'est une illusion, une disposition d'esprit particulière et provenant de quelque circonstance? Je me suis demandé et j'ai demandé à Dieu si c'est une illusion de la détruire, et la paix à continué à inonder mon cœur et le remplit

encore. Une illusion résiste-t-elle à un examen? Non. A Dieu, à Jésus et au Saint-Esprit soit une gloire éternelle. Oui, la paix de Dieu n'est pas une illusion. Je l'ai ressentie aujourd'hui d'une manière spéciale. J'ai pris la communion et Dieu a été avec moi.

2 juin.

Je ne puis laisser disparaître ces beaux jours de fête sans les noter au moins dans mon journal. J'ai été si heureux ! J'ai éprouvé tant de sentiments !

Le 15 mai, l'anniversaire de l'ouverture du premier Synode national (1559) a été pour nous une fête. Nous y étions depuis longtemps préparés. Nous avions envoyé une chaleureuse adresse aux étudiants de toutes les facultés pour les inviter à être avec nous ce jour-là et prier pour notre Eglise réformée. Nos pères avaient trouvé chez leurs pères asile et sympathie. En paix aujourd'hui sous le ciel de la France, nous étions heureux à l'occasion de cette fête de fortifier ces liens et ces souvenirs. Une fois de plus, après les cordiales réponses qui nous ont été faites de Suisse, de Hollande, etc., nous avons éprouvé que nous n'étions pas seuls, que des frères nombreux se préparent à servir le même Dieu et à travailler à la même vigne.

A 4 heures, dans le temple de la Faculté, nous eûmes un culte spécial où assistaient un grand nombre de personnes de la ville. Nos professeurs, à l'exception de MM. Nicolas et Jalaguier, étaient présents, assis à côté de nous.

On s'abandonna sans réserve, ni arrière-pensée aux sentiments généreux qu'excitait dans tous nos cœurs cette solennité séculaire.

M. Bonifas ouvrit la séance par une bonne prière et la lecture d'un des beaux chapitres de Saint-Jean.

Après, MM. Pédézert, Steeg, Rey, Trocmé prirent

successivement la parole. (Je n'analyse pas leurs discours, ils doivent être imprimés.) Leur parole fut si émue, leur cœur si sympathique, leurs exhortations si chaleureuses que tous nos cœurs battirent d'un enthousiasme unanime et les orateurs pouvaient lire sur nos figures quel généreux écho ils trouvaient dans nos âmes. Aussi, après une prière fervente de M. de Félice, nous pûmes tous ensemble et debout avec la spontanéité la plus franche entonner le dernier verset de *Te Deum*.

Gloire soit au Saint-Esprit !

Oh ! comment put-il rester dans un cœur après cette cérémonie la moindre trace de mesquines rivalités, de bas ressentiments? Pourquoi ne pas s'unir tous ensemble pour finir en commun cette journée comme Dieu (et non pas nous), comme Dieu nous l'avait fait commencer ?

Et cependant plusieurs se renfermèrent dans leur bouderie. A la campagne où nous allâmes dîner, nous fûmes seulement 36. Trois de nos professeurs étaient avec nous.

Néanmoins nous eûmes une excellente soirée. Une salle aérée donnant sur un jardin à fleurs, ornée elle-même de vertes guirlandes, nous servit d'asile. Le Calvin de Schæffer présidait la fête. De nombreux toasts furent portés, soit à Calvin, soit aux étudiants, soit aux professeurs, soit aux missionnaires et même à l'armée d'Italie. La soirée se termina par des chants. Contents et joyeux nous rentrions à 11 heures du soir à la Faculté. Cette journée avait été une bonne journée. Le 19, nous célébrâmes encore le jubilé avec l'Eglise tout entière. M. de Félice prononça deux discours très beaux où il nous rappelait les grandes figures de nos pères, leur foi et leur zèle ; il nous montrait nos plaies, nous exhortant à nous en délivrer et faisait des vœux pour l'avenir.

Belle et douce semaine où j'ai pu un instant oublier mes préoccupations, m'abandonner à mes sentiments, me réjouir sans arrière-pensée, rappeler un passé que j'aime, créer un brillant avenir, pénétrer dans l'étroite chambre des membres du premier synode, voir leurs mains fermes signer notre fameuse confession, assister aussi au quatrième jubilé où nos petits enfants célébreront la restauration de nos Eglises, le développement de la Réforme, la conversion de la France entière. Rêves ! que n'êtes-vous la réalité ! Mais ces rêves, ô mon Dieu, tu peux les accomplir, fais-le pour la plus grande gloire de ton nom! Amen.

Les vacances arrivent.

30 juillet.

J'ai quitté la faculté et je me trouve au milieu de ma famille. Dieu les a tous gardés et m'a permis de les revoir et de les embrasser. Cependant bien des personnes que je connaissais ont disparu. Chaque année, la mort fait des vides et moissonne les générations. Oh ! comme je devrais veiller et prier, racheter le temps et travailler ! Je me suis laissé, ces quelques jours, aller à mon indolence ; mon éducation spirituelle et chrétienne en a beaucoup souffert.

24 août.

Je n'écris pas souvent dans mon journal. La cause en est une forte paresse. Depuis les dernières lignes tracées, j'ai présidé une réunion et fait quelques exhortations aux chrétiens de Vallon et à ceux de la Bastide. Je n'ai pas été content de moi, car je prêchais ce que je ne faisais pas, je disais ce que je ne sens pas assez, et rien n'est pénible comme cet état.

O mon Dieu, donne-moi de ne plus rester terre à terre, mais de prendre décidément mon vol vers le ciel, vers les hauteurs sereines de la vie chrétienne d'où je

pourrai dominer le monde et ses agitations. J'ai besoin d'évangéliser. Dieu veuille m'en offrir les moyens et m'en donner le courage.

Je voudrais être un ardent apôtre. Souvent je prends la résolution de travailler avec ardeur, de m'élever en toutes choses au-dessus de mon siècle pour attirer ses regards sur la croix.

6 septembre.

Je suis revenu de Nîmes, samedi soir. Je retrouve ma plume rouillée. J'aurais bien à l'exercer si je voulais tracer ici tout ce que j'ai entendu et éprouvé dans ces 8 jours passés près d'amis si chers. Ils sont unis, Jules[1]) et Marie, ils sont heureux. Je leur ai fait mes derniers adieux, car je n'espère plus les revoir de bien longtemps, peut-être jamais ici-bas. Cette séparation m'a été fort pénible et je ne m'attendais pas en partant à de pareilles émotions. Elles ont été tristes, mais bien douces, car Dieu était là et je l'ai senti.

4 octobre.

Je viens de lire avec plaisir un article de Laboulaye dans le *Journal des Débats*. J'ai besoin dans ma solitude d'être ranimé par ce souffle pur et austère. Une nouvelle ardeur s'empare de moi quand je considère la grande lutte qui s'engage autour du drapeau chrétien. Des mains fermes le soutiennent, de terribles champions l'attaquent. Moi aussi, je veux combattre et dois songer à me préparer. Les armes qu'on croyait les mieux trempées volent en éclats ; il faut songer à en forger de nouvelles dans le silence, la solitude, par le travail opiniâtre de la prière confiante. Oh ! que Dieu nous aide ! Qu'il aide ceux qui défendent et cherchent la vérité !

---

[1]) Mariage de Jules Bonhoure, qui partait comme missionnaire en Chine.

Le journal nous quitte ici. Mais les lettres du jeune étudiant à ses amis vont nous permettre de suivre les mouvements de sa pensée. Le 10 octobre (1859), il écrit à Jacot :

Oui, je suis au milieu de ma famille et suis heureux d'y être. La famille, dans un petit bourg comme dans une grande ville, est toujours un cercle d'intimité et d'affection où l'âme se repose soit de ses douleurs, soit de ses travaux. Je n'ai à regretter la perte d'aucun de ceux que j'aime. Toutes les bouches qui me donnèrent le baiser du départ m'ont donné le baiser du retour, depuis ma petite Anna, enfant de trois ans, jouant à mes côtés, jusqu'à mon grand père, brave vieillard bientôt septuagénaire vert encore et infatigable.

Mais, cher ami, les douleurs que tu pleures, je les crains pour l'avenir. Tout ce qui nous est cher s'écoule. Nous le sentons et cela me fait mal. Aujourd'hui, nous rions ensemble, nous dormons et nous nous réveillons et chaque jour emporte une heure de notre bonheur... Oh ! que nous serions malheureux si notre espérance n'était que pour ce monde. Mais vois-tu, l'excès de nos malheurs est le meilleur appui de notre espérance. Nous sommes trop infortunés pour n'être pas immortels [1]).

Je ne voudrais pas te payer d'une vaine philosophie ; nous avons pour justifier nos espoirs mieux que nos malheurs, mieux que nos raisonnements, nous avons l'Evangile. Dans cette confiance en notre Seigneur Jésus-Christ, puisons force, persévérance ; creusons avec humilité le sillon obscur ou évident qu'il nous a imposé. Préparons-nous pour notre tâche, afin de l'accomplir fidélement. Nous nous reposerons après.

[1]) Sabatier se rencontre ici avec une pensée de Calvin.

Rien n'est plus beau que le visage d'un vieillard hâlé par la chaleur, creusé par la fatigue ; rien n'est plus beau que les cicatrices d'un vétéran, que les déchirures d'un drapeau. Rien n'est plus doux que de pouvoir répéter après Jésus : « J'ai achevé la tâche que tu m'as donnée à faire », ou avec le grand Saint Paul : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course... » Mais, cher ami, pour finir comme eux, il faut commencer et continuer comme eux. Pour être le Saint Paul mourant avec une auréole, il faut être le Saint Paul en prison, en course, en fatigue, bravant les fureurs de la mer et des persécuteurs, pleurant et luttant sans cesse. Quand je pense que ce que nous serons, nous le serons pour l'Eglise et pour le monde et que ce que nous serons dépend de ce que nous faisons aujourd'hui, je voudrais travailler sans relâche, ne perdant aucune heure, aucun instant par paresse ou par négligence. »

On le voit, la vocation de Sabatier reste entière. C'est bien au ministère évangélique qu'il se prépare. C'est dans ce but qu'il lutte avec lui-même pour donner à sa foi une assise définitive. Dans l'atmosphère de sincérité d'une faculté de théologie protestante, avec les habitudes de discussion de cette jeunesse ardente, tenue en éveil par l'attitude des maîtres qui les préparaient pour la lutte, il était impossible que la situation spirituelle de Sabatier échappât à ses amis. Il était personnellement la franchise même et, d'ailleurs, il sentait le besoin d'être appuyé et soutenu.

Les amis ne lui faisaient point défaut. Partout il avait fait groupe et centre. On aimait à se réunir chez lui, près de lui. Sa franchise, sa

gaîté, sa décision, son entrain, attiraient vers lui ses camarades, comme les gens du dehors. Quand ils étaient séparés, les amis s'écrivaient, ils se communiquaient leurs pensées, leurs ambitions, leurs soucis, leurs amours à l'occasion et tout cela franchement, honnêtement. Quand on a lu toutes ces lettres de Sabatier, Jacot, Bonhoure, Vesson, Teissonnières, Gilard, Martin, on emporte une impression de santé morale, de sérieuse vocation religieuse. On est pris de respect pour cette jeunesse qui montre à un si haut degré le respect d'elle-même et cela sans pose, sans aucune recherche. Quoique l'on puisse penser des idées propres à chacun et du rôle qu'ils jouèrent plus tard, on ne peut refuser sa sympathie à tous ces futurs combattants dans la lutte des idées.

Parmi ces amis que Sabatier s'était fait, il convient de placer la famille du professeur Sardinoux. Directeur du Séminaire, Sardinoux était en contact plus immédiat avec les étudiants et il n'avait pas tardé à remarquer un hôte comme Sabatier. La liaison de Sabatier avec la famille de Sardinoux a joué un grand rôle dans la vie, dans la formation du jeune homme, et il convient de s'y arrêter. « Il y était accueilli comme un fils, dit Henry Dartigue [1]), et était admis à toutes les

---

[1]) Henry Dartigue avait préparé un chapitre sur Sabatier à Montauban. On comprendra que nous

réunions de la famille, aux longues causeries du soir, terminées et couronnées par la prière en commun, aux promenades des heures et des jours de repos. » « Notre bonne maman de la Faculté », tel est le terme par lequel, dans une lettre à Jacot, il désigne Madame Sardinoux. C'est cette bonté toute maternelle, que Madame Sardinoux distribuait sans effort, qui avait surtout gagné Sabatier. Le souvenir en est toujours resté dans sa mémoire, sans que le temps ait pu l'affaiblir. Il donnait des répétitions particulières à son fils Albert, pour lequel il devint assez vite une manière de frère aîné. La sœur de Madame Sardinoux l'aimait et le traitait comme son neveu. Dans la belle saison, toute la famille allait passer le temps des vacances à Faugères, petite ville du département de l'Hérault, où M. Sardinoux avait été pasteur et où sa femme possédait un domaine champêtre assez important. Nous voyons Sabatier à diverses reprises passer une partie de l'été au *Pigeonnier*. Faugères se trouve dans cette partie des Cévennes qui s'appelle les Garrigues. C'est le Languedoc cévenol, âpre, rocailleux, hirsute, pauvre, avec ses pentes raides et sèches, ravinées par des torrents de cailloux, sa végétation rabougrie et maigre, sur les hauteurs, riche et dense

---

nous soyons fait un plaisir et un devoir d'emprunter quelques pages intéressantes au travail de notre ancien élève devenu notre collègue. Les citations qui suivront viendront de la même source.

dans les creux et les bas-fonds. Sabatier aimait à parcourir d'un pied léger les collines grisâtres des environs de Faugères, à respirer les parfums aromatiques des maigres forêts qui les recouvrent. C'est dans ce coin assez peu connu du Languedoc que Ferdinand Fabre a placé les presbytères de ses humbles héros et que l'on trouve tous les paysages de ses livres. On comprend que Sabatier ait goûté et senti si bien ces romans cévenols qui réveillaient en lui l'image de ces souvenirs lointains. Il ne nous reste aucune lettre de Sabatier à sa « tante Amanda ». Les lettres que Mlle B. adressaient à son « neveu » suffisent pour nous donner quelque idée de ce qu'ont dû être les lettres de Sabatier et de ce qu'il y avait de délicat et de rare dans son cœur. Sabatier était une nature aimante qui avait besoin de se prendre, de s'attacher à quelqu'un. Son âme un peu farouche s'adoucissait dans toute atmosphère d'affection. Sa riche nature morale avait besoin pour s'épanouir de la familiarité souriante et tranquille d'une maison amie qui savait le comprendre et l'aimer. Il avait trouvé tout cela au foyer de son professeur. »

Nous aurons à revenir sur les amitiés de Sabatier, sur le rôle de direction qui lui était confié d'instinct par ses amis et amies, mais il fallait marquer ici l'influence qu'eut sur Sabatier l'amitié des Sardinoux. Absorbé dans ses études, Sabatier ne s'était guère affiné pendant son sé-

jour à Ganges, mais, comme le remarque Henry Dartigue, « la fréquentation d'une société polie, de Madame Sardinoux surtout, en adoucissant ses manières, en lui faisant perdre de sa rudesse native, lui donna assez vite l'aisance qui lui manquait et eut un effet durable sur sa sensibilité et sa manière d'être. A un moindre degré d'intimité, Sabatier était reçu aussi dans la maison de M. Recolin qu'il avait connu à Ganges. Une fois par semaine, en hiver, M. Recolin réunissait chez lui quelques jeunes gens et la soirée se passait en causeries de littérature, de philosophie ou de théologie dont tous tiraient grand profit. »[1])

---

[1]) Sabatier a rappelé lui-même la douceur de ces soirées intimes.

« Avec quelle confiance et quel bonheur, dit-il, nous prenions le chemin de la demeure de celui que nous appelions notre pasteur et qui l'était en effet ! Quel bien moral n'avons-nous pas reçu de ces méditations intimes et familières qui nous groupaient chaque semaine autour de lui dans l'appartement du directeur M. Sardinoux ! Comme nous jouissions surtout de l'hospitalité évangélique de son foyer où tout semblait réuni pour attirer et adoucir nos âmes un peu farouches : la poésie intime d'un intérieur jeune et charmant, le goût et la préoccupation loyale des grandes questions religieuses qui se débattaient en ces années historiques de 1850 à 1860, enfin une piété douce et pénétrante qui rendait les confidences et les entretiens toujours bienfaisants, parce qu'elle les faisait libres et sincères. » (*Allocution prononcée à l'Oratoire*, aux obsèques de M. Recolin, 2 nov. 1892).

Une fois par semaine M. Pédézert réunissait également un cercle d'étudiants, en conférence intime. C'est là sans doute que Sabatier donna un travail sur Socrate dont parlent ses amis. Tout cela contribuait à développer et à mûrir le jeune étudiant.

Mais tout ce monde nouveau, ces amitiés nouvelles ne séparaient pas Sabatier des siens. Il leur restait tendrement fidèle. L'oncle Tendil demeurait une autorité, lui aussi. Justement en 1860, celui-ci avait eu à intervenir dans une affaire grave. La mort du professeur Ernest Bonifas avait laissé une place vacante à Montauban et les Consistoires avaient été consultés sur son remplacement. Le parti « évangélique » présentait M. Bois, pasteur à Alais. Du côté libéral, on présentait deux candidats, M. Ariste Viguié, le jeune et brillant pasteur de Nîmes et M. Goy. Viguié avait étudié à Montauban, à Strasbourg, à Berlin et à Bonn, il avait pris de bonne heure le grade de docteur en Théologie. Goy était connu par divers travaux théologiques et une traduction de *la Vie de Jésus* de Néander. Ch. Bois n'avait aucun grade, n'avait d'autre titre que sa réputation de pasteur distingué. Désigné par la Faculté aux suffrages des Consistoires, il y eut la majorité et il fut nommé. L'oncle Tendil y avait contribué par son action sur le Consistoire de Vallon. Certes, il aurait préféré un autre candidat. Ch. Bois ne lui paraissait pas d'un « évan-

gélisme » bon teint. Avec assez peu de charité, il le soupçonnait de cacher sous des formules rassurantes sa véritable pensée [1]). Son candidat, à lui, était l'ancien pasteur de Vallon, Durand. Mais il fallait bien se rallier et dès lors Tendil fit une propagande active auprès de ses amis laïques du Consistoire. Il se vante, dans une lettre à Sabatier, d'avoir fait voter des laïques contre l'avis de leur pasteur. On voit ici, pris sur le vif, l'inconvénient de confier à des autorités incompétentes le choix des professeurs de théologie. Sabatier, plus tard, signala maintes fois le défaut

---

[1]) A. Sabatier avait écrit à son oncle pour lui recommander la candidature de M. Bois. L'oncle Tendil répond : « La mort de M. Bonifas m'était déjà connue et j'avais pensé à son successeur. M. Bois est un homme honorable sans doute, et je suis sûr que le consistoire de Vallon à l'unanimité portera le candidat du parti évangélique. Je crois pourtant que la faculté aurait mieux fait de choisir un autre candidat.

« M. Durand, de Vevey, est beaucoup plus capable que M. Bois. Tu sais que notre ancien pasteur est un profond penseur, qu'il a la tête bien organisée et qu'il a surtout un noble caractère. C'est un homme tout d'une pièce, qui a des idées à lui. Sa place est plutôt dans une faculté que dans une Eglise. Cette opinion n'est pas de moi, c'est celle de tous les hommes capables qui connaissent M. Durand. » Il y a bien aussi M. Viguié, de Nîmes, qui se mettra sur les rangs, mais sa doctrine est jugée « trop vague » par M. Tendil.

Le Consistoire de Vallon donna 12 voix à M. Bois, et 6 à M. Viguié.

du système. J'ai l'idée qu'il n'avait pas oublié l'activité de l'oncle Tendil. Mais, en 1860, l'oncle et le neveu étaient d'accord. Une lettre du 12 juillet de cette année nous révèle encore les sentiments intimes du jeune étudiant. Il a, dit-il à ses parents, des examens à passer. Le travail le presse, mais « c'est avec plaisir que je reviens à Vallon et je demande à Dieu une chose, c'est qu'il me garde et que je puisse vous retrouver joyeux et tranquille... Oh ! je suis heureux et content de voir arriver les vacances, je m'envole avec plaisir vers mes chères montagnes et me cache avec joie sous l'humble toit de ma famille. Oh ! laissez-moi vous le dire pour vous consoler, vous soutenir : J'ai vu de grandes et belles maisons, de beaux messieurs et de grandes dames ; eh bien, je les plains et je trouve mille fois plus heureux l'homme qui cultive chaque jour son petit coin de terre et a la paix de Dieu. Quand on voit de loin les richesses, la gloire, quand on entend de loin le bruit du monde, on est séduit, enchanté, la convoitise monte au cœur ; mais quand on voit de près tout cela, quand on voit ce cœur que recouvre l'or et la soie, rongé de soucis et d'orgueil, et surtout quand on voit ces hommes qu'on admire et qu'on loue, cloués comme les autres dans un cercueil et ne rien laisser que des cendres, qu'elle est vaine leur joie et frivole leur bonheur ! Il n'y a qu'un bonheur durable, c'est celui de l'âme convertie qui sait que tout arrive pour son bien.

Aussi, mes chers parents, je reviens sans regrets, partager votre vie honnête... Je ne vous plains pas, surtout si je sais que ce n'est pas sur l'argent et la terre périssable que vous fondez votre espérance, mais sur le fondement inébranlable du Christ Sauveur...»

On voit que si, pendant ces deux années d'études, le jeune Sabatier a pu être troublé dans sa foi, dans la forme qu'elle avait revêtue jusqu'alors, sa piété profonde et naïve restait la même, restait surtout l'inspiration foncière de sa vie. Cependant, en fait, la crise est ouverte dans l'âme du jeune théologien et nous aurons à en suivre bientôt les phases et le développement.

CHAPITRE V.

MONTAUBAN.

(Suite.)

En vacances. — Lettre à Jacot. — Le Voyage d'Italie. — La « crise de la foi » chez Sabatier.

Aug. Sabatier passe à Vallon les vacances universitaires de 1860. Dès la fin de juillet, il avait écrit à Jacot avec toute l'allégresse de l'étudiant qui a ses examens derrière lui.

« Tout est fini, mon cher Jacot, et je suis au bout de la route. La poussière est passée et je me repose à l'ombrage frais du toit de ma famille. Il est bon d'avoir ainsi de temps à autre quelques relais dans le difficile voyage de la vie, où l'on se repose un moment des fatigues du passé et où l'on fait une nouvelle provision de forces pour celles de l'avenir. Je plaindrais de tout mon cœur le pauvre malheureux qui devrait toujours continuer son chemin sans rencontrer une maison amie où on l'invite à s'arrêter une heure, sans avoir une famille dans le sein de laquelle il pût reposer sa tête fatiguée et ses pieds endoloris ; heureux surtout qui a une bonne mère dont le baiser vous console en vous émouvant. Remercions Dieu de nous avoir conservé la nôtre si longtemps. »

Sabatier est à peine arrivé à Vallon. Il n'a rien pu faire encore que lire une ou deux études

religieuses de « M. Renan ». Il en tire les réflexions suivantes :

« Quelques-unes m'ont vivement frappé. Je ne crois pas cependant que la vérité soit là. Il y a même, dans sa manière, moins de fécondité que je ne le pensais. C'est un cercle d'idées toujours le même, revenant sans cesse, s'élargissant ou se rétrécissant avec le sujet abordé. Une grande lacune dans ces études, c'est le manque absolu de preuves. Les gens qui ne sont pas du métier, comme moi, sont obligés de le croire sur parole. Heureusement l'on n'y est pas contraint, et l'on réserve son jugement. Tout cela tient à cet air aristocratique qui caractérise mieux que toute autre chose M. Renan. Je crains que bien souvent il ne se paye d'illusions. Il donne un grand rôle au jugement spontané, à l'instinct divinatoire, à l'intuition directe. Ce sont de bonnes choses, mais qui, souvent sont aussi funestes qu'utiles. D'ailleurs, son système, s'il en a un, est un spiritualisme brodé sur un fond panthéiste et la broderie, je le crains bien, durera moins que le fond. Il accepte le fait accompli comme le mieux possible et aime à dire : c'est l'œuvre de l'humanité et son œuvre est bon. Oh ! crois-moi, toute âme qui, dans le monde moral, prend ce qui s'est fait lontemps comme loi de ce qui se fera toujours, cette âme peut être brillante, mais elle est faible, et ces âmes sont plus nombreuses aujourd'hui qu'on ne croit et rien ne leur va mieux que le panthéisme. » (28 juillet 1860.)

Les vacances ont passé vite à lire, rêver, causer. Vallon est plein d'amis et parmi eux Mme Philippine Puaux dont la jeunesse et la tournure d'esprit plaisent au jeune théologien. Jacot a raconté ses voyages et il a fallu répondre à tous les condisciples dispersés.

Maintenant l'heure est venue de reprendre le chemin de la Faculté. Dans quels sentiments? Sabatier lui-même va le dire à Louis Massebieau :

... Que ton silence est long ! mon cher Massebieau... l'hiver arrive, et, avec lui, les mois de travail. Je repars pour Montauban dans quelques jours, et serai à Nîmes, s'il plait à Dieu, lundi soir ou mardi matin. J'aimerais beaucoup passer un jour avec toi, pour causer un peu à loisir. J'avance pour cela mon départ d'un jour ; je repartirai de Nîmes le mercredi de grand matin...

Pendant ces bons mois de vacances, tu as vécu, mon cher Massebieau. Je n'ai pu que rêver. Mes rêves ne se réaliseront jamais, je le crains bien. A vingt ans, on rêve d'amour ; on se forme une beauté unique que l'on pare de tous les attraits et de toutes les perfections. Créature faite à votre image, elle n'a rien qui vous déplaît. L'esprit pourtant se lasse de rêver et parfois se prend à chercher par le monde la réalité de cette image idéale. Mais mon idéal (pardon pour la comparaison) est comme l'absolu des panthéistes. Il ne reste parfait qu'à la condition de ne jamais vivre, et le culte que je rends à une créature chimérique m'empêche d'aimer une créature réelle, tout aimable qu'elle soit.

En rêvant d'amour, on rêve aussi de gloire. La gloire ! de combien d'illusions elle m'a entouré ! Mais la prosaïque réalité ne leur fait pas grâce, non plus. On est puni par où l'on a péché. Mon orgueil, qui a été et est mon péché, reçoit chaque jour de bien cruelles humiliations, et non d'un autre que de moi-même. Je sens peu à peu l'enthousiasme intempérant s'apaiser, se glacer, sous la réflexion. Après avoir senti les forces de son âme, en avoir joui, on apprend à en connaître les limites. On reprend le rang que la témérité vous faisait abandonner.

Cette découverte est douloureuse, mais la vérité sévère est encore meilleure que l'illusion. Tout n'est pas encore fait en moi sur ce point ; mais grâce à Dieu, c'est commencé. La véritable humilité consiste à connaître ce que l'on vaut. Tout bien pesé, on trouve finalement qu'on ne vaut pas grand'chose. On n'est pas véritablement humble avant d'avoir fait cette expérience. Aussi l'humilité du plus grand nombre des jeunes chrétiens, c'est une humilité dogmatique, dont on parle beaucoup, que l'on s'efforce de sentir, à quoi l'on ne parvient jamais, parce que c'est une humilité fausse ; et elle est fausse parce qu'elle est arbitraire. A la conversion, on prend tout le bagage d'un chrétien, on sait que l'humilité en est une partie des plus importantes ; on la prend aussi. Mais cette humilité, prise d'une seule pièce, est comme un habit confectionné qui vous va mal. On admire l'humilité d'un Paul, d'un Monod, d'un Vinet ; on cherche sincèrement à les acquérir, et l'on se trompe, parce que l'humilité d'un autre ne s'acquiert pas. Chacun doit avoir son humilité. Le mot de St. Paul est sublime dans sa bouche : « Je suis le premier des pécheurs » ; comme il grimace dans la bouche de certaines gens ! C'est en se connaissant bien qu'on devient véritablement humble. Si se croire meilleur qu'on n'est, est de l'orgueil, se croire pire qu'on n'est, parce qu'on l'a dit et qu'il faut le croire, est une humilité fausse et affectée. L'humilité n'est pas l'ignorance volontaire de ce que nous sommes. Elle est notre condition naturelle... S'il y a quelque chose de digne en l'homme, c'est la franche humilité. (Fin octobre 1860.)

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées qu'une nouvelle inquiétante parvint à Vallon. Sabatier, à la fin de décembre, s'apprêtait à sus-

pendre ses études et à partir pour la côte d'azur et l'Italie. L'oncle Tendil se fait l'interprète des inquiétudes familiales. Les parents désirent que leur fils termine le plus tôt possible ses études. Le grand-père n'a pas dormi de la nuit. Tous ont d'ailleurs confiance en Sabatier, mais il faut qu'il explique ses raisons. Il s'agissait d'accompagner son ami Franz Jacot[1]) dont la poitrine restait menacée et qui ne pouvait encore rentrer à Montauban. La raison parut bonne, car Sabatier se mit en route pour rejoindre son ami et faire avec lui un inoubliable voyage qui fut pour notre jeune théologien un nouvel élargissement.

« On devine, écrit Henry Dartigue, la joie exaltée, presque religieuse de notre ami se laissant enchanter par ces paysages merveilleux, s'enivrant de sensations nouvelles, de couleurs, de parfums, de lumière, jouissant de toutes les émotions qui vont si profondément ébranler son imagination. Ces rivages riants et parfumés, ces plages ensoleillées où la mer vient répéter sans

---

[1]) Franz Auguste Jacot, né à St-Pétersbourg, le 25 octobre 1838. Retardé dans ses études théologiques par l'état de sa santé, ne prit son grade de bachelier en théologie que le 12 mai 1866. Il épousa à Nages (Gard) Mlle Angelina Gourdon le 27 février 1867 et fut consacré la même année, le 26 mai, au temple du St-Esprit, à Paris. Il exerça successivement le ministère pastoral à Annonay (Ardèche), à Mens (Isère), à Ganges (Hérault) et à Paris où il retrouva son ami Sabatier. Il mourut à la Chataigneraie (Sèvres), le 26 septembre 1903.

fin sa plainte harmonieuse, ces îles étincelantes sous un ciel d'une splendeur indicible l'exaltèrent jusqu'à l'enivrement. » « Tu as été témoin de mes transports, dit-il dans une lettre à Jacot. Le but préféré de mes excursions était la colline qui domine Hyères et où se trouve le cimetière encadré d'une bordure de cyprès. De ce point élevé, que cette côte enchantée était belle le soir au coucher du soleil ! »

Il y avait un poète en Sabatier, aussi essayait-il de traduire en vers ses vives impressions :

La voix de la mer.

à F. Jacot.

J'aime le souvenir de l'heure fugitive
Où nous avons tous deux pour la première fois,
Etonnés, recueillis et debout sur la rive
Ecouté de la mer la solennelle voix.

.....

Que te disait, ami, cette voix monotone,
Qu'au bord, incessamment, nous apportaient les flots,
Pareille au bruissement d'un joli vent d'automne
Des arbres épuisés secouant les rameaux?

Ce n'était pas l'éclat d'un triomphe vulgaire
Ni du vice impuni l'insolente clameur ;
Ce n'était pas l'écho d'une chanson guerrière,
C'était la plainte, ami, d'une immense douleur.

Mon âme, hélas ! souffrait des angoisses du doute
Et d'une sœur aimée elle portait le deuil.
Triste, je m'écartai de la commune route
Et je vins à loisir pleurer près d'un écueil.

.....

Je sentais de mon cœur s'échapper l'amertume,
Et mes regrets bercés lentement s'endormir ;
Ainsi les flots venaient, en jetant leur écume
Tour à tour, vers le bord, et chanter et mourir.

L'enfant poursuit le vol du papillon volage ;
La cloche qui résonne est un hymne pieux ;
L'amour sait du printemps entendre le langage,
Mais la voix de la mer parle au cœur malheureux.

« Dans ce premier voyage qui ne fut qu'une reconnaissance, continue Henry Dartigue, Sabatier n'a fait qu'entrevoir l'Italie, qu'en apprendre le chemin : la poésie, la grandeur, la séduction de cette terre de rêve et de beauté, où les événements de l'histoire restent si intimement mêlés, par les ruines et les monuments, aux paysages de la nature, le sentiment d'admiration et d'émerveillement que cause le spectacle de ces œuvres immortelles entassées à travers les siècles, par l'antiquité et la Renaissance, tout cela, Sabatier l'éprouvera, le saisira admirablement plus tard, après avoir visité Florence et Rome[1]). Toutefois, je crois bien que l'impression avait été décisive. Ce voyage, en élargissant son horizon, en développant son imagination, fut pour lui une date ; il a eu sur lui une influence durable[2]). »

Au reste, Sabatier l'a constaté lui-même. Rentré à Montauban, en passant par Vallon où il avait tenu à aller embrasser ses parents tout au début de février 1861, il écrit le 11 à Louis Massebieau :

---

[1]) Cf. *Journal de Genève*, 21 décembre 1899.
[2]) Henry Dartigue, Notes inédites.

« Je suis rentré dans ma cellule depuis environ huit jours. Entre ma vie du 31 décembre et celle du premier février se trouve une grande solution de continuité, et je travaille encore à l'atténuer. Ça été pour moi une parenthèse assez ample, et il ne m'est pas facile de renouer et de retrouver le fil de mes idées. Le cours de ma vie rentre peu à peu pourtant dans son ancien lit. Tout l'y invite. Et la pente est facile. Bientôt il ne paraîtra pas que je sois allé pendant cet hiver contempler les neiges des Apennins et le bleu de la mer. J'ai pourtant rapporté de ce voyage de profondes émotions. Mon cœur s'est rafraîchi, et mes yeux fatigués d'épeler lentement, au clair d'une bougie, un bouquin allemand se sont réjouis devant la belle nature du bon Dieu, éclairée par un splendide soleil. J'apporte, mon cher ami, plus d'intérêt à mes études, plus d'enthousiasme pour la réelle beauté, plus d'amour pour le vrai et plus de conviction dans notre destinée immortelle. De ma fenêtre, ici, je ne voyais qu'un tout petit horizon, et la vie du monde se concentrait, pour moi, dans la Faculté. Il me semble que j'ai fait une trouée de plus vers l'infini et je vois plus loin, maintenant, que ma petite chambre. Et puis, j'ai rencontré des cœurs chauds et contents, pleins d'une foi puissante et d'espérances infinies, des âmes ardentes, mais faibles ou malades soupirant après les ruisseaux d'eau. J'ai vu le travail des hommes, leurs souffrances. La vie m'a paru grande et malheureuse et j'aime davantage ceux qui se dévouent à la consoler. »

Mais ce que Sabatier retrouvait surtout à Montauban, c'était, outre les études, le programme à remplir, c'était lui-même et les questions qui se posaient devant son esprit et sa conscience,

une contradiction grandissante entre les enseignements reçus et des perceptions nouvelles qui l'inquiétaient et qu'il cherchait à harmoniser avec les besoins de son cœur.

Nous avons vu déjà naître cette crise de la foi dès les premiers mois du séjour de Sabatier à la Faculté, et au commencement de 1860, répondant à des confidences de même ordre de son ami Massebieau, il lui écrivait :

« Je comprends d'autant mieux ton état que j'éprouve moi-même les mêmes impressions depuis une année. Tu es, comme moi, à la *poursuite* du mieux, à la recherche de la perle de grand prix, de cette *vérité* qui doit satisfaire tout notre être. Oui, mon cher ami, nous pouvons nous associer ; à deux nous sentirons moins le découragement de la solitude, supporterons mieux les fatigues et le découragement de la recherche. Depuis un an, je cours seul dans cette voie douloureuse du doute. J'aurais bien voulu trouver un compagnon ; mais, de mes amis, les uns, comme Mazel avaient leurs croyances assises et n'avaient jamais éprouvé mes sentiments ; les autres, comme Vesson ne les soupçonnaient même pas. Ainsi, tu le vois, cher Massebieau, comme Bonhoure, je n'aurai pas besoin de descendre sur ton terrain ; j'y suis déjà depuis longtemps. J'examine, moi aussi, les systèmes des philosophes ; je cherche à croire à l'Evangile et je le demande chaque jour à Dieu dans mes prières.

Pendant les vacances, j'avais eu un moment de répit. J'avais perdu, devant la vie pratique, entouré d'une piété naïve, les préoccupations desséchantes de mon esprit. Rentré à la Faculté, je ne me pressai pas de les réveiller. Encore cette année-ci, avant

d'aborder de front ces redoutables problèmes, je voulais me préparer un peu mieux et tâcher de m'élever à ces hauteurs. Mais, vois-tu, on ne fait pas meilleur marché de ses croyances que de sa vie. Le cœur cesse bientôt de battre quand l'estomac ne reçoit plus d'aliments. Il est impossible, une fois qu'on a soupçonné ces problèmes, de vivre un instant sans travailler à les résoudre. Les mêmes préoccupations me ressaisissent chaque jour plus fortement. Tendons-nous la main avec confiance, dans notre commune misère. Mais, sans tarder, il faut nous mettre à l'œuvre et d'abord, cher Massebieau, en comprendre toute la gravité. Pour moi et pour toi, il ne s'agit pas d'un parti à défendre, d'une vieille orthodoxie à soutenir. Il s'agit de mon christianisme et de ma foi, de ce qui satisfait mon âme et de ce qui, seul, je le pressens, peut la satisfaire. En face de la philosophie de notre siècle, niant de tout point le surnaturel, il faut savoir si les cieux ne se sont jamais ouverts pour montrer à l'homme errant au hasard le but de sa vie, si Jésus-Christ n'a eu qu'une parole humaine à nous dire et si toutes ses promesses ne sont que des illusions. Il ne s'agit pas de telle ou telle formule, mais il s'agit de ce qui fait l'homme lui-même. Serons-nous, par le matérialisme, assimilés à ce monde passager? Toute cette grandeur de notre âme s'évanouira-t-elle? Nos aspirations, n'en devons-nous faire plus de compte que des cris capricieux d'un enfant qui veut la lune pour jouer? Mon cher Massebieau, il ne faut pas nous laisser rabaisser. Si nous ne pouvons retenir les heureuses croyances de notre premier âge, ne sacrifions pas, au moins, nos besoins et *mesurons tous les systèmes à notre taille*, ou, si tu aimes mieux, à ces besoins qui font notre grandeur.

J'ai déjà fait quelques expériences. Si, en réfléchissant, j'ai vu s'élever contre l'Evangile de nombreuses objections, j'en ai vu de bien plus fortes s'élever contre

les systèmes des philosophes. Et s'il semble y en avoir de plus certains que les autres, je les ai trouvés mesquins; ils ne s'élevaient pas jusqu'à ma poitrine. Mais j'ai vu aussi que l'Evangile a d'étranges affinités avec le cœur de l'homme et de sérieuses preuves sont venues successivement soutenir un peu ma foi chancelante.

A ce propos, je voudrais que tu eusses lu un remarquable article de M. de Sacy sur *le Nouveau Testament* dans le *Journal des Débats*, où il montrait avec l'éloquence d'un cœur convaincu, tout le charme de l'Evangile et toute son autorité : « Que ceux qui rêvent de religions nouvelles, disait-il en terminant, songent à la tâche qui leur est imposée. Il faut que ces philosophes puissent dire comme Jésus-Christ : Vous tous qui êtes travaillés et chargés, venez à nous, et nous vous soulagerons. » Point de miracle, puisqu'ils n'en veulent pas. Mais mon âme est malade, il faut la guérir. »

La même année, Sabatier écrit dans le même sens :

« Mon cher ami... il est heureux encore, quand on dort ou que l'on rêve, de savoir qu'on ne travaille pas et qu'on n'est pas dans la réalité. Mais qu'il y en a, qui rêvent et dorment debout, croient avoir régénéré le monde, porté la science à son apogée, dissipé toutes les ténèbres, et qui ne sont que corrompus, aveugles? Ce mal me paraît être celui de la plupart des philosophes; aussi, parmi les fous de la terre, ils me paraissent souvent les plus fous. Ce n'est pas que je n'aime pas la philosophie, seulement il me semble, je te le dis à l'oreille pour qu'on ne me taxe pas de présomption, qu'on la fait tout de travers. Dernièrement j'ai lu les « Mémoires de Socrate ». Ce brave homme d'Athènes, qui ne se piquait que de bon sens, m'a paru l'entendre tout

autrement, et je me suis dit que s'il revenait en ce monde, il traiterait bien mal les savants modernes. En tout cas, je sais bien qu'il n'a pas épargné ces pauvres sophistes. Je te dirai toute ma pensée : quand je vois nos savants placides feuilleter sans amour ni haine les pages de l'histoire et du cœur humain, fonder des systèmes extravagants ou critiquer tout avec un sourire dédaigneux, faire à la religion l'honneur d'un salut plus indigne qu'un coup de pied, et, à la porte de leur cabinet, des hommes qu'ils ont dépouillés de leur foi et désenchantés de la vie, attendre d'eux le mot de la grande énigme de la vie et n'en recevoir qu'une dissertation sur les astres ou sur les Chinois, ou un discours sur l'esprit humain, je trouve que c'est joindre la cruauté à la raillerie, et la folie au mal. »

Massebieau ne pouvait pas rester le seul confident des luttes intérieures de notre jeune théologien. Il s'était aussi entretenu de ces questions avec un jeune instituteur protestant, d'origine suisse, Félix Borloz. Celui-ci, bien que fort apprécié à Vallon des enfants et de leurs parents, avait cru devoir répondre aux sollicitations de M. Jaquet, directeur de l'Institut de Glay, et avait accepté un poste dans cet établissement d'où sont sortis bon nombre d'excellents instituteurs, missionnaires, évangélistes, pasteurs. Avant de quitter Vallon, Borloz écrit à Sabatier :

« Bien cher ami,

C'est avec bien du regret que je dois renoncer à te voir avant mon départ ; il m'aurait été si doux de te serrer encore une fois la main et de m'entretenir

une fois de plus de ces intéressants problèmes de la vie intellectuelle et spirituelle que nous avons maintes fois abordés avec plus de hardiesse que de succès. Au reste, nous en rencontrerons encore. Nous heurterons, nous ensanglanterons même nos pieds à ces mystères humiliants et douloureux de l'existence, à ces antinomies de la foi, et les événements de la vie seront pour nous comme des collines et des montagnes au milieu desquelles nous pourrons parfois nous égarer, si nous ne nous souvenons pas assez de quel côté vient la lumière

Eh bien, cher ami, escaladons la montagne, chacun du côté où nous nous trouvons. Plus haut nous gravirons, plus nous serons à portée de nous donner la main.. »

On voit que Sabatier, dans tous les milieux, savait trouver des amis dignes de lui.

Franz Jacot connaissait aussi les tourments spirituels de son ami. Pendant les vacances de 1860, il lui écrit de Cauterets qu'avec la permission du médecin il a pu faire quelques jolies courses à pied ou à cheval, avec Steeg et M. et Mme Pauvert. Il ajoute :

« Steeg qui est ici depuis le 2 août loge dans la même chambre que moi. Nous sommes très contents ensemble : c'est un excellent garçon. Oh ! que je voudrais que ses doutes devinssent une foi enfantine dans le Sauveur Jésus. Toi aussi, cher ami, ta lettre en fait foi, tu ne peux plus te réjouir aussi enfantinement que jadis dans ton Sauveur. Lis Renan, tu fais bien, mais vois-tu, de véritable connaissance, de véritable paix, de véritable joie, de véritable assurance, c'est celle que le Seigneur donne à celui qui courbe les genoux et qui prie. » (13 août 1860.)

Quelques semaines après, Massebieau annonce à Sabatier ses fiançailles avec Mlle Boissier, belle-sœur de Jules Bonhoure. Mais il n'oublie pas pour cela les soucis spirituels où la jeunesse protestante est jetée par la philosophie du jour, par les travaux et les publications de Renan, de Pécaut, de Scherer, de Reuss, de Colani et de la *Revue de Strasbourg* qui allaient enfin renouveler la théologie courante. Massebieau écrit :

« ... La joie m'a rendu paresseux. C'est dimanche passé, il y a huit jours, qu'elle m'a dit oui, et maintenant rien ne nous pourra séparer. Pas même la mort, car je vis avec elle dans une même espérance et si ma foi est bien faible et bien incomplète, si je ne puis encore dire amen à la grande vérité qui fait le fond du christianisme, je la sens du moins profondément, et ce sentiment qu'une expiation est nécessaire pour que l'homme paraisse devant Dieu m'enfoncera chaque jour plus avant dans la conviction que Jésus s'est chargé de nos péchés et dans la reconnaissance et l'amour pour un tel sacrifice. J'ai compris que c'est le cœur surtout et ses besoins qui doivent être consultés. Mais je ne renonce pas à soulever de temps en temps, avec le secours de la raison, toutes ces questions que les hommes se passent de main et main depuis des siècles, qu'ils retournent sur toutes les faces sans pouvoir jamais en trouver le joint pour les ouvrir. Aussi bien le doute ne meurt jamais malgré tous les efforts qu'on fait pour l'écraser. Le chrétien est toujours, ce me semble, dans la position de Saint-Georges occupé à terrasser le dragon. Comme je voudrais une foi complète et qui donnât la paix continuellement ! Mais lors même qu'il est en repos, l'esprit est assez mauvais pour se

troubler soi-même : il voudrait seulement, dit-il, essayer s'il ne pourrait pas résoudre ces problèmes de lui-même, essayer seulement sa force, jouer pour ainsi dire, tout en laissant sur leur fondement et dans leur solidité les enseignements de l'Ecriture. Mais bientôt le jeu devient sérieux. On se prend à considérer comme peut-être vraies les solutions données par les philosophes contrairement à l'Ecriture sainte, et le doute s'empare de vous avec d'autant plus d'amertume que vous l'avez vous-même attiré par votre imprudence. Je crois cependant qu'il faut regarder en face ces systèmes élevés commes des citadelles contre la vérité, qui la bloquent et en défendent l'entrée à bien des esprits. Je crois qu'il faut chercher, avec l'aide du Seigneur, la partie la moins solide du fort par où on peut faire brêche et pénétrer en vainqueur. »

Ici, le jeune universitaire se souvient que sa lettre avait pour but d'annoncer ses fiançailles :

« Mais, je fais comme le vieux Simonide qui se jetait dans les louanges de Castor et Pollux au lieu de célébrer son héros. Comment ai-je pu me séparer de ma bien-aimée pendant de longues pages pour battre d'un pied boiteux les champs de la théologie? »

Nous reconnaissons à ce trait notre cher vieux maître qui nous a appris à travailler et dont la préoccupation dominante fut pendant toute sa vie la recherche de la vérité.

C'était donc, entre ces jeunes gens, un ardent échange d'idées. Sabatier dut prêter attention, j'imagine, aux remarques que lui adressait de

Sauve, un ami un peu plus âgé et déjà pasteur, Teissonnières.

« Courage, cher ami, confiance ! Dieu ne peut pas vouer à l'erreur ceux qui recherchent la vérité avec sincérité, avec droiture. Ceux qui la cherchent ainsi peuvent bien la comprendre autrement que tels ou tels autres. *Mais pour la comprendre d'une manière différente, ils ne la possèdent pas moins.* Je crois que si la vérité n'est pas complètement indépendante des formules qui l'expriment, elle ne leur est point, non plus, entièrement asservie, et tant s'en faut, qu'elle le soit. « La lettre tue, c'est l'Esprit qui vivifie. » Cette parole de S.-Paul est aussi une parole de Jésus-Christ, sinon dans sa lettre tout entière, au moins dans son esprit tout entier ; cette parole, dis-je, devrait être sans cesse présente à la pensée des chercheurs sérieux de la vérité religieuse et les empêcher de se laisser aller jamais au découragement lorsqu'une formule ne peut plus être maintenue par eux. Telle méthode, dit-on en philosophie, tel système. Je dirais volontiers : en fait de doctrines religieuses, telles dispositions intérieures, telle pour moi la vérité. Et ne faut-il pas qu'il en soit ainsi. Si cela n'était point, les simples ne posséderaient pas la vérité, puisque la plupart d'entre eux ne se sont pas rendu compte de la doctrine qu'ils croient et n'ont pas même essayé de la comprendre. Et pourtant, dirons-nous qu'ils ne possèdent pas la vérité?

Mais je m'aperçois que je me laisse aller à la dissertation. Je m'arrête. J'avais à cœur de t'adresser une parole d'encouragement. Tu me comprendras, j'en suis sûr. Je sympathise avec toi dans tes angoisses spirituelles et j'ai la ferme confiance que Dieu t'en tirera et te donnera d'être un jour d'autant plus ferme que tu auras été plus chancelant. » (7 novembre 1860.)

Noble langage. Qui sait si nous n'avons pas ici une de ces paroles libératrices qui descendent tout à coup sur le chemin du chercheur?

Sabatier, tout rafraîchi par son voyage, avait repris ses études avec ardeur, ses réflexions et ses habitudes d'analyse intérieure. A propos d'un oubli dont il s'excuse auprès de Jacot, il écrit :

« Hélas ! cher ami, telle est notre nature. Elle est instinctivement égoïste et ne pense qu'à soi, surtout aux moments du bonheur. Le dévouement est une pente raide sur laquelle nous poussons péniblement notre âme, comme Sisyphe son rocher. A elle seule, elle roule dans la vallée. Quand pourrons-nous atteindre la cime? Alors, nous n'aurons plus qu'à descendre et l'amour nous sera aussi naturel que l'égoïsme. Gare à la dissertation, me cries-tu; J'entends et je m'arrête. Et je disperse une foule d'idées importunes qui se pressaient vers ma plume. Les idées sont plus moutonnières qu'on ne croit ; elles se suivent tête baissée, comme un troupeau de brebis dans un étroit chemin sous une forte chaleur d'avril. Il faut user de violence pour rompre la ligne. Encore en passe-t-il quelques-unes comme celles qui viennent de se glisser malgré moi sur ce papier, et je ne puis même contenir celles qui suivent. Heureusement, la fin de la page va poser une borne invincible à leur opiniâtre insistance. »

Puis il donne des nouvelles des examens :

« J'ai été reçu à très forte majorité et j'ai enchanté M. le Doyen par mes réponses sur l'histoire. Le pauvre homme ! Il s'imagine que j'ai pâli sur son cours. Hélas, je n'ai pas pris de notes de tout le semestre et

j'ai appris son histoire sur un résumé. Vesson et Sauzède ont été reçus à forte majorité. Roux, Bonifas et Moulines idem. Blanc à majorité. » (28 mars 1861.)

La crise que traverse Sabatier n'atteint pas sa piété pratique. Il s'occupe avec ses amis, nous l'avons vu, « d'évangéliser les environs de Montauban » :

« Aujourd'hui, je m'en irai seul aux Ramiers. Je continuerai notre tâche assez stérile. L'apprentissage est rude. Je ne m'en plains pas. Je me réjouirai tant quand je verrai des âmes avides écouter la parole de Jésus, se convertir, et se joindre à la véritable Eglise de Dieu. »

Sabatier écoute sans grande sympathie les représentants du parti libéral :

« Nous avons à Montauban M. Colani. Ce n'était pas l'homme que je m'étais imaginé, à la figure austère, à l'œil profond et inquiet, un Réformateur ou un Jean-Baptiste. Non, c'est un petit homme au visage rond et vulgaire, un peu embarrassé dans ses manières, au physique sans distinction. Nous n'avons encore entendu que sa première conférence. Un style sobre, mâle, serré, est ce qu'il y a de plus remarquable. Je m'attendais à plus d'originalité dans le fond. Cela paraîtra-t-il peut-être, dans ses autres discours ? Nous l'entendons encore ce soir. » (Lettre du 7 avril.)

Il est plus chaud quelques jours plus tard pour un représentant du Réveil :

« Nous avons entendu hier deux prédications de M. Marzials fils, pasteur à Londres. Il y avait fort longtemps que je n'avais ouï une prédication aussi franchement chrétienne, aussi simple et par moments aussi élevée, aussi populaire et aussi saisissante. On ne pensait pas à l'orateur, mais on sentait, on voyait l'homme qui s'élevait parmi ses frères et leur parlait dans un langage simple, avec les répétitions et les insistances d'une conversation grave, des intérêts les plus sacrés et des plus nobles devoirs. Entre lui et M. Colani, il y avait la même distance qu'entre un tribun et un écrivain élégant au point de vue de l'art ; et, au point de vue de la foi, entre un chrétien convaincu et un philosophe. Les paysans ne dormaient pas. C'est que cette parole était si franche, le but était si clair, les idées étaient si distinctes et si lucides, les mouvements étaient si vulgaires et si entraînants, il affirmait avec tant de puissance, il parlait des épreuves avec tant de douleur sereine et de charitable avertissement ! On pouvait se récrier contre cette prédication sans forme, sans plan, sans phrases, sans périodes, mais elle avait tant d'âme qu'il fallait bien y faire attention. Il fallait s'arrêter un instant, baisser la tête et écouter une conscience d'homme, attestant les malheurs de la terre et les réparations de la foi. J'étais enthousiasmé ! »

On sent, à cette page combien notre jeune théologien a besoin de réalités spirituelles et non de rhétorique d'où qu'elle vienne. Ecoutons-le encore. Jacot a renoncé franchement à un semestre pour se soigner. Sabatier le félicite de sa décision :

« Tu dois être plus calme d'esprit et de cœur. Le présent doit te paraître moins ennuyeux, les ajournements moins pénibles, l'espérance plus joyeuse, un

travail modéré plus facile. Ne dirais-tu pas que j'aligne des membres d'antithèses laborieusement? Je suis tout étonné de cette phrase en moins et en plus que je viens de tracer à mon insu. Avoue qu'il est difficile d'échapper à deux ans d'influence du style de Pédézert et à une influence actuelle et permanente de celui de de Félice. Or je reviens des cours, et souvent, le profit le plus net que j'en tire c'est d'apprendre l'art d'aligner des mots et d'oublier la nécessité de penser. Le plus sûr pourtant est de ne médire de personne. Aussi bien les cours ne sont pas mes affaires. Ils n'entrent jamais dans le programme de mes études. Occupons-nous donc de ce qui nous regarde.

Ces derniers temps, nos lettres ont été des pièces diplomatiques, délibératives, consultatives, etc. Rentrons chacun chez nous et reprenons à loisir nos entretiens d'âmes absolument désintéressés.

Il se passe chez moi beaucoup de choses. Dans ma pauvre cervelle, tout est sens dessus dessous. J'en souffre et je n'en puis plus. Mon sommeil est encore plus agité que ma veille. En ce moment, chez moi, tout travaille continuellement et simultanément. Deux ou trois jours de malaise dans le corps ont donné à mon âme un moment de répit. Elle a compris que si elle ne dominait pas un moment le tumulte de ses facultés, il y avait beaucoup à craindre pour son habitation. Mais depuis lors, elle a donné l'éveil à tous les diables et ils commencent de nouveau à faire un tintamarre immense. Le plus souvent je me serre la tête avec les mains, de peur qu'elle n'éclate, et la nuit je ne me possède pas. Je lutte avec tous les théologiens du siècle. Tous semblent s'être donné le mot pour m'assiéger, me prendre et mener. Il ne m'a pas fallu moins de trois jours de veille et de quatre nuits de sommeil pour me défendre contre cette harpie de *Credner*. J'ai terrassé trois fois *Colani*, lion rugissant, trois fois, il s'est relevé ; je l'ai

enfin étouffé dans mes bras. Il n'y a pas jusqu'à *Babut* qui l'autre nuit ne m'ait tourmenté, et, quand j'y réfléchis, je suis terrifié. Ce n'est qu'une avant-garde, me dis-je. Oh ! que ce sera rude, la bataille. Je vois et j'entends s'avancer de loin *Strauss* et sa grosse cavalerie, *Baur* et ses canons rayés, *Hégel* leur général en chef avec des pièces de 80. D'autre part, je vois *Schleiermacher* avec sa fine lame, *Scherer* et sa Durandal. Quel choc épouvantable ! Quelles veilles fatiguantes ! Et que deviendra mon pauvre sommeil, que deviendrai-je moi-même quand je verrai tous ces gens barbares sortir des forêts d'où sortaient les Goths et les Vandales, s'abattre sur mon pauvre corps, le déchirer, se partager mes membres et se réjouir sur ma mort !... Ne serait-ce que pour le calme du sommeil, il faudrait mettre à la porte la science et la théologie. Aussi, tous ceux qui veulent se livrer à ces études doivent renoncer aux *jours sereins* et aux *nuits tranquilles*. Il faut se condamner au métier des Cyclopes qui, tout le jour, frappent du marteau l'enclume. *Le matin, ils sont un peu plus fatigués que le soir*. Tu n'auras entendu que du brouhaha dans tout ceci ; c'est bien alors, car tu as une image fidèle de ce qui se passe dans ma tête... »

Sabatier, cependant ne se laissait point aller et c'est par la méthode qu'il entendait se tirer de ce brouhaha. Il la définit lui-même dans une lettre à Massebieau :

« En fait de *recherches religieuses*, on peut s'y prendre de deux manières. Partant d'une orthodoxie complète, on peut examiner les dogmes l'un après l'autre, en allant des plus particuliers jusqu'aux dogmes généraux et fondamentaux. C'est ce que j'appelle descendre. La raison en vient successivement à douter de l'élection,

de l'expiation, de la divinité de Jésus-Christ, de sa mission, du sentiment religieux. La voie aboutit à l'incrédulité. Dans cette marche, on se fait soi-même l'ennemi de sa foi, et toute la vivacité de l'esprit est employée à ruiner le temple qui vous abritait. On le démolit pièce à pièce pour savoir s'il est solide.

Une autre voie, meilleure à mon avis, est de partir d'en bas, pour tâcher, si possible, d'atteindre jusqu'en haut. Par exemple, de se sonder soi-même, de reconnaître comme faits primitifs le profond sentiment religieux de l'homme, ses aspirations brûlantes, ses besoins insatiables, et de reprendre ainsi tout à nouveau l'édifice que vous livra l'enfance. Je ne veux pas détruire pourtant mes premières convictions, ni les rejeter, mais en vivre au contraire et attendre qu'elles puissent trouver place dans l'édifice que je veux élever. C'est ce que j'appelle monter, ou encore partir de sa misère pour arriver à la grâce qui la doit absorber en la satisfaisant. Alors, toutes les aspirations de l'âme, tout son élan sont vers la foi. Tels accidents de la route qui ne pouvaient vous arrêter dans votre descente, à cause de la vitesse acquise, sont plus que suffisants pour y accrocher les mains ou y affermir le pied.

Voilà comment je m'explique que des hommes croyants soient arrivés à l'incrédulité, et des hommes incrédules à la foi. Les uns ont descendu, les autres ont monté. Scherer et Pécaut, partis de la confession de foi calviniste, sont descendus jusqu'au déisme ou au panthéisme. Maine de Biran, Condillac sont montés jusqu'à S. Paul. Ainsi Hilaire et même ainsi Pascal. Mieux vaut monter que descendre. » (7 juin 1861.)

Au point où il est parvenu, qui pourrait aider le jeune théologien dans sa marche montante ? Il est évident depuis longtemps qu'il ne compte

plus sur ses maîtres. Nicolas lui est suspect comme rationaliste pur. De Félice l'ennuie, du moins dans ses cours. Il écoute sans intérêt Montet. Et cela se comprend. Quelle sorte d'histoire pouvait bien faire alors le respectable doyen? Il est loin des sources. Il ne peut travailler que sur pièces de seconde ou troisième main. Il aurait fallu autre chose pour intéresser Sabatier. Charles Bois se contente d'exposer, sans études personnelles interdites à son incompétence, les idées courantes dans le milieu orthodoxe sur l'Ancien Testament. Sardinoux n'a guère rempli le programme qu'il s'était tracé dans sa jeunesse. Jalaguier en est toujours à l'apologétique extérieure de la divinité des Ecritures. Sabatier aime et respecte ses professeurs. Mais il sent que le secours ne pourra plus, pour lui, venir de là. C'est pourquoi, un beau jour, il prend son courage à deux mains et adresse à M. Durand, son ancien pasteur, la lettre suivante :

Montauban, 24 avril 1861.

Monsieur,

Ne soyez pas trop surpris de ma lettre. Je suis un de vos catéchumènes de Vallon, je vous regarde encore comme mon pasteur. Vous avez nourri et fortifié ma foi naissante, et quand vous avez connu mon désir d'entrer dans le Ministère, vous m'en avez facilité les moyens. Je n'ai jamais oublié ce que je vous dois et vous pouvez être assuré, quoiqu'il advienne de moi, de ma reconnaissance et de mon affection. Je vous prie

aujourd'hui de vouloir m'aider à achever l'œuvre que vous m'avez aidé à commencer.

Le mal dont je souffre ne peut être guéri que par Dieu. Les hommes ne peuvent pas me donner la foi que je perds. Je les ai déjà suffisamment interrogés pour connaître leur impuissance. Je ne me fais à cet égard aucune illusion. Vous ne me donnerez pas, je le sais, une réponse nette à tous les problèmes qui se posent devant moi. Aussi bien, je ne viens pas vous la demander.

Mais vous devez avoir connu les doutes qui m'obsèdent, et peut-être avez-vous, vous aussi, ressenti assez pour les comprendre les angoisses d'une âme qui n'avait pour tout bien au monde que sa foi, et qui la sent chaque jour s'affaiblir. La manière dont vous avez, il y a quelques années, répondu à l'article de M. Scherer sur le péché, me donne lieu de le supposer. Et c'est déjà une grande consolation pour moi de savoir que vous en avez triomphé ; que vous avez subi cette crise douloureuse et terrible sans y perdre la foi et l'espoir. Qui pourrait alors me diriger mieux que vous, me comprendre, m'exhorter ! Vous avez toute ma confiance. Et il me serait trop pénible d'ouvrir mon âme à un autre qu'à mon premier et bien-aimé pasteur.

Je m'aperçois, M. Durand, que je vous ai révélé ma situation morale et exposé ma demande bien rapidement. Il est peut-être bon que j'ajoute quelques explications.

Ce n'est pas au premier danger que j'appelle au secours. Et il faudrait remonter à 3 ou 4 ans si je voulais vous faire l'histoire de mes doutes et de mes efforts pour les vaincre.

Heureusement, j'ai emporté de la maison de ma mère une sérieuse piété. Je ne saurais trop remercier Dieu de cette grâce. J'en ressentirai longtemps encore les heureux effets. Et j'ai eu déjà là, sans doute, ce qui

m'a gardé dans tous les périls de la jeunesse. Mais hélas ! elle ne me rassure pas à cette heure. C'est elle, oui, c'est elle qui m'a soutenu par l'espérance et la prière, c'est elle qui m'encourage à la recherche. Mais elle ne va pas plus loin ; elle me laisse dans l'inquiétude. Il m'est difficile de vous préciser les questions qui me préoccupent le plus. Ce ne sont pas des points spéciaux qui m'embarrassent. Non. Il y a bien plus. C'est ma foi à la Révélation chrétienne qui s'affaiblit. C'est ma vie spirituelle qui est compromise. Il me semble que je deviens peu à peu incrédule. Il est des moments assez fréquents même, où je crois enfin être sorti de cet état désespérant, où je m'attache à Jésus-Christ, où je crois réellement en lui, où il me semble qu'il est le chemin, la vérité, la vie et qu'il n'y a pas d'autre nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés. C'est encore la piété de ma mère qui me procure ces heures de rafraîchissement, mais elles ne durent pas, et je retombe bientôt dans les ténèbres.

Vous comprenez, M. Durand, combien je suis loin de vous proposer une discussion. Vous refuseriez et vous auriez raison. Chacun doit avoir la responsabilité de sa foi ou de son incrédulité et devant une âme sérieuse et affamée de vérité, on ne doit jamais prendre le rôle de la défense en lui laissant celui de l'attaque. Je voudrais seulement entretenir avec vous une conversation sérieuse sur les plus hauts intérêts de l'âme. Je voudrais avoir votre sympathie et profiter de vos expériences et de vos conseils.

Répondrez-vous à ma demande, mon cher pasteur? quelque chose me pousse toujours à vous donner, ce nom ! je ne puis guère en douter et je vous remercie d'avance. Je sais que de notre temps, on a l'habitude de se vanter de ses doutes plus que de sa foi. Mais je ne l'ai pas encore prise, et ne la prendrai jamais, s'il plaît à Dieu. Au reste, quand on a senti réellement

la douleur de cette situation morale, il me semble qu'on est plus porté à s'humilier et à pleurer en silence qu'à étaler ses angoisses. Et vous pouvez être assuré, Monsieur, qu'il m'a fallu me faire violence pour vous écrire ces lignes. Je compte sur votre discrétion.

(*En marge.*)

Je viens de relire cette lettre, je crains d'avoir exagéré mes craintes et mes peines. Dieu ne me laisse pourtant pas sans témoignage. D'un autre côté, je m'effraie de la liberté que j'ai prise. Veuillez me la pardonner[1]).

Nous regrettons de ne pas avoir la réponse du futur professeur de Lausanne. Sabatier sut en tous cas l'apprécier, car, les vacances venues, il écrivit de nouveau ce qui suit :

Faugères, par Bédarieux (Hérault)
21 août 1861,
chez M. Sardinoux.

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a fait du bien et je veux encore vous en remercier. Elle a été pour moi un encouragement et une consolation.

Il me serait pénible, je vous l'avoue, de finir là ces communications. Je m'y résoudrais pourtant si elles devaient surcharger outre mesure le travail de votre ministère. La fin de votre lettre me rend toute liberté. Je puis sans crainte, vous connaissant, prendre l'offre si bienveillante que vous me faites pour autre chose qu'une phrase de politesse.

---

[1]) Copié le 3 février 1926, à Lausanne, sur l'original appartenant à Madame Guex-Sillig, petite fille de Louis Durand.

J'estime et j'aime M. Bois, mais il ne m'inspire pas la même confiance que mon premier pasteur. A vous, cher M. Durand, je puis mieux dire tout ce que je pense et tout ce que j'éprouve, et vous pouvez mieux m'encourager ou me reprendre. Votre première lettre a si bien répondu à mon attente et à mes besoins, que je serais fâché qu'elle fût la dernière. Veuillez donc, Monsieur, continuer à me répondre. Cet échange de lettres n'aura rien de régulier. J'ai besoin pour vous écrire, de recueillement et de loisir et vous pourrez attendre, pour me répondre sans vous gêner, les moments que vous laisseront vos occupations ordinaires. Ce seront des avantages sans inconvénients, car le sujet de nos entretiens n'est pas de ceux qui vieillissent ou qui s'usent. Il aura toujours pour moi le même intérêt, parce qu'il aura toujours la même importance.

Ce n'est pas de la science pure que je veux faire. Ce que je cherche c'est le but et la règle de ma vie. Tout ce qui est en dehors de cet horizon pratique, de cette sphère morale, me touche peu. Je ne veux connaître que pour vivre, car la tâche de l'homme me semble l'action ; et la conscience morale, le centre de sa nature et la souveraine de ses facultés. La philosophie, pour moi, n'est qu'un détour qui doit aboutir et ramener à la vie. Je ne puis ni comprendre ni approuver ceux qui parviennent à faire deux parts de leur être et à vivre dans deux mondes qui n'ont plus aucun point de contact, celui de la pensée et celui de la vie. Ma théologie est presque ma religion et ma religion est peu s'en faut ma théologie. C'est peut-être ce but pratique que je poursuis, ce caractère moral de ma pensée qui rend mes doutes si douloureux et si critiques. Le doute n'est pas seulement pour moi une révolution dans les idées, mais une révolution dans la conduite. En troublant ou en suspendant ma vie intellectuelle, il trouble et il arrête ma vie morale. Je ne sais la valeur

que mes raisons de douter peuvent avoir. Elles peuvent être légères aux yeux d'un esprit plus savant et plus éclairé. Mais sûrement les doutes qui me travaillent sont graves pour moi. Ce qui m'agite, ce n'est pas une question de science, c'est une question de vie. Je reste dans le christianisme parce que je ne sais nul autre abri pour mon âme. La philosophie est un miroir qui reflète les misères de l'homme et ne les guérit pas. La raison seule ne peut suffire à nous guider. La conscience pratique exige même plus de lumières sur le problème de la vie que l'intelligence n'en peut donner. Elle appelle la foi. Mais que croire? Autant j'ai le désir de croire, autant j'ai de crainte de me tromper. La vérité seule aura ma créance, et Dieu seul mon adoration ! Quelques modernes philosophes, je les ais, ont fait de l'idolâtrie la grande loi de l'histoire religieuse de l'homme. Mais je déteste cette opinion. Et j'aime mieux étouffer en mon cœur tout sentiment religieux et toute prière, que de les offrir à la plus belle idole des religions et des philosophies humaines.

Je tenais à vous faire connaître le caractère de mes doutes. Vous m'excuserez si je n'en ai pas parlé froidement et avec mesure. Nous sommes bien loin, vous le voyez, des grands systèmes et des grandes discussions théologiques, bien qu'au fond, j'imagine que la grande question à résoudre est celle que je soulève, la vérité divine et révélée du christianisme.

Mais il ne m'appartient pas de vous exposer mes doutes sous cette forme scientifique. Il me sera plus facile d'être sincère et clair en parlant le langage ordinaire, et en posant les questions comme les pose le sens commun. Je vais, en terminant, vous donner sur quelques points mes pensées et la situation de mon esprit.

Je ne puis croire à ce que l'on appelle le dogme du *Canon providentiel* des Stes Ecritures, partant à l'ins-

piration littérale, plénière du Code sacré. Le mal ne semble pas grand ; non, mais alors il faut changer de méthode. Il ne faut plus déduire de la divinité du Contenant, la vérité du Contenu, mais de la vérité du Contenu la divinité du Contenant. C'est le libre examen s'exerçant sur toutes les parties de la Bible au lieu de s'exercer sur le volume entier. Au fait, malgré les hauts cris que l'on a jetés, je ne vois pas ce qu'on peut y perdre si la Bible est la vérité : si elle ne l'est pas, on n'arrivera qu'à rejeter quelques erreurs.

Sur le seuil de la Bible, on trouve J.-C. et, en effet, c'est lui qui doit tout décider. Voilà, cher M. Durand, la marche que pourrait suivre notre entretien, si rien ne s'y oppose. Votre prochaine lettre pourrait s'en tenir à la Bible. Je vous écrirai, je pense, encore une fois sur ce point avant d'arriver à J.-C. [1]).

C'est Jésus-Christ qui doit tout décider. Voilà le point précis où se trouve déjà Sabatier. Il écrivait en effet, le 9 juin 1861, à Massebieau :

« Reprenons notre bonne vieille correspondance. J'aurais bien des choses à te dire, si je voulais te raconter ma vie depuis Pâques et te mettre au courant de ma situation intérieure. Avant-hier, j'ai achevé un long travail que je présenterai à la Faculté lundi prochain. J'ai demandé à Jésus-Christ ce qu'il disait

---

[1]) Copié le 4 février 1926 à Lausanne sur l'original, appartenant à Mme Guex-Sillig.

Les dates de cette lettre et de la précédente sont exactement transcrites. Mais la date de la lettre précédente a été corrigée, et le chiffre 24 paraît couvrir le chiffre 18.

être pour nous. Il est notre Seigneur et notre Dieu. Je n'arrive à aucune formule sur sa nature, et je n'en suis pas fâché. Rien de plus sot et de plus ennuyeux que les disputes des théologiens sur un pareil sujet. J'ai tâché seulement de vivre auprès de Jésus d'une manière assidue. J'ai recueilli chacune de ses paroles. Cette étude toute morale m'a été fort utile. J'ai senti une vertu s'échapper de lui et me pénétrer l'âme. Si fantaisie te prenait un jour de lire mon travail, je pourrais te le communiquer. Je te dis cela simplement et sans arrière-pensée. Il pourrait te faire le bien que j'ai moi-même reçu en le faisant. »

Quelques semaines plus tard, les vacances venues, Sabatier écrivait à son oncle Tendil une lettre où nous retrouvons les même sentiments :

« Nous sommes à la fin d'une année nouvelle et c'est la première fois que je vous écris ; je désire réparer mes torts, et vous faire en ces quelques lignes l'histoire de cette année.

Pendant l'hiver, je suis allé, vous ne l'ignorez pas, retremper les forces de mon cœur sous le beau ciel de l'Italie, au pied des Alpes neigeuses, aux bord de la Méditerranée, sous les orangers en fleurs. Je rentrai à la Faculté plein d'ardeur et d'espérance. C'était la première année de mes études théologiques. Cette science avait pour moi le charme de l'inconnu. Les besoins de mon cœur et de mon esprit me faisaient désirer ces études où je comptais, au milieu de beaucoup de douleurs et de fatigues, raffermir ma foi ébranlée et reconquérir l'espérance qui m'échappait peu à peu. A mon âge, on ne craint pas les fatigues ni les douleurs, surtout quand on est engagé comme moi dans une guerre sainte. Je voyais mon sentier montant et difficile,

mais il se dirigeait vers le ciel, vers des hauteurs sereines où la poitrine respire à l'aise un air frais et pur, d'où l'œil contemple à la fois et les vallées humides et nuageuses de la terre et les sublimes clartés de l'infini.

Je partais plein de force pour ce long voyage, mais je n'ai pas gravi bien haut. J'ai été las avant d'atteindre la cime. Je me repose un instant, comme le chrétien voyageur s'abritant une heure sous la cabane qui est à mi-côte de la colline des difficultés !

Cet été, j'ai étudié dans les trois premiers Evangiles les paroles de Jésus-Christ. Comme je l'écrivais à quelqu'un, je ne voulais plus écouter ni les sages du monde, ni les sages de l'Eglise, mais Jésus-Christ seul : comme dit un cantique :

« Parle seul à mon cœur et qu'aucune science,
Aucun autre docteur ne m'enseigne ta loi. »

Je voulais apprendre de Jésus-Christ lui-même et de lui seul ce que Jésus-Christ est pour nous. Je l'ai suivi depuis son baptême au désert, en Galilée, en Samarie, à Jérusalem, au prétoire, au Calvaire jusqu'à son ascension. Et grâces à Dieu, j'ai pu lui dire en le quittant, comme Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu !

J'ai lu mon travail, car j'ai fait servir mes recherches à une composition, à deux professeurs, savoir le vénérable M. Jalaguier et le jeune M. Bois. La lecture a duré plus de 3/4 d'heure. Ils ont été contents de mes recherches et m'ont beaucoup engagé à les poursuivre. Ils m'ont donné la note, 3, la meilleure, je crois de cette année. Dieu a béni mes efforts. Je lui demande et demandez-le Lui avec moi, qu'il me donne un cœur reconnaissant.

Ne croyez pas pourtant que je sois au bout ; je n'ai fait que quelques pas et l'avenir me paraît encore bien sombre. Je vis de ma foi au jour le jour. Puisse-

t-elle être comme la fiole de la veuve de Sarepta, ne jamais tarir et continuer à me désaltérer jusqu'au bout de ma course. J'ai écrit à M. Durand il y a quelque temps. Il a eu la bonté de me répondre et je vais bientôt lui récrire. Je pense que ses conseils me feront du bien.

Nous partons jeudi 31 juillet pour Faugères... »

Sabatier allait à Faugères chez les Sardinoux. Il devait y passer une partie des vacances. Malgré la bonté des Sardinoux pour lui, cela n'allait pas sans quelques regrets. Il les laissait paraître dans une lettre à sa sœur Emma. Il lui annonce que les examens sont finis, que ses professeurs ont été contents :

« Ils m'ont reçu à très forte majorité. Il n'y a pas eu de plus haute note dans la Faculté. Vous voyez comme Dieu bénit mon travail. Puisse-t-il aussi bénir le vôtre, et surtout nous donner à tous un cœur humble et reconnaissant. »

Et voilà que le paysan se réveille en lui :

« On doit être en grand train pour moissonner ou ramasser le blé. Le temps est propice. Je voudrais être là, sortir, courir au grand soleil. Après être resté si longtemps enfermé, on se prend à regretter la campagne et son air pur, le soleil et ses vivifiantes chaleurs, le travail des champs et ses fatigues. Je compte bien courir sur les collines de Faugères, ouvrir ma poitrine à l'air du ciel bleu, et mon âme aux douces impressions des belles choses du bon Dieu, de la lune et du soleil, des étoiles et des fleurs, des ruisseaux et des arbres, des

forêts et des prairies. Dieu ne m'a pas créé pour les villes ; je regretterai toujours ma cabane et mon Claousou ou ma Roubine, les raisins et la luzerne, le blé et les vers à soie. Tout ce que je désire est une petite église de campagne avec une petite maison en plein soleil, un jardin tout autour et puis, si Dieu le veut, une petite femme qui m'aime bien et aime bien les pauvres et le Seigneur. Je ne sais pas si mon rêve se réalisera. Si Dieu le permettait, j'y ferais venir reposer ma mère, peut-être mon *papet*, s'il vivait encore, ou quelques-unes de mes bonnes sœurs. Mais qui sait? Je soupire après la retraite et je suis au milieu de la lutte... » (19 juillet 1861.)

Quelques jours après (11 août), il annonce à sa sœur que, grâce à ses bonnes notes, il a été porté le premier pour une bourse, qu'il l'a obtenue et il ajoute :

« J'en suis aussi content pour mes parents. Ce seront des dépenses de moins. Et j'en fais bien assez ! »

On le voit, ce privilégié de l'intelligence garde sa nature simple, saine et droite.

Revenons à Montauban. Sabatier nous en profile, dans une lettre à Jacot, une silhouette d'été :

« La mode pousse au *Cours*. C'est de promenades à Montauban que je veux te parler ; quand je dis la mode, j'entends la mode d'un petit nombre, les de Félice, les Silberbauer, les Bois, Mlle Metta, les Sardinoux. Je me joins à ces derniers, comme étant de la famille, et sous ce pavillon protecteur, je puis naviguer dans les mêmes eaux que ces hauts ou gentils personnages.

J'ai pu même hier et avant-hier aborder de gentilles corvettes qui ont nom Mlles Metta, Mlles Sophie et Joséphine qui sont protégées par le majestueux trois mâts de Félice et la grande frégate, sa compagne de voyage en la mer de ce monde. N'envie pas ma position, mon cher, elle est des plus gênantes. Bien souvent j'ai l'air d'un intrus à qui chacun semble demander : que vient-il faire ici? J'aime mieux mes promenades solitaires ou encore celles que je fais de temps en temps avec notre bonne Mme Sardinoux. Avec elle, on peut rire sans être pincé, bâiller sans inconvenance, et s'ennuyer sans permission.

Tout négatifs que sont ces compliments, ils en valent bien d'autres. Ils ont du moins l'insigne et vieux mérite d'être sincères. Ordinairement, on devrait ainsi louer les gens ; on leur rendrait ainsi pleine justice sans jamais courir le risque de les enorgueillir. Une personne accomplie serait celle à qui l'on ferait le moins de compliments. Quelle belle œuvre en effet de dire que Mme Sardinoux est bonne, affectueuse, spirituelle. Cela est vrai de tout le monde. Ne vaudrait-il pas mieux qu'on ne répétât pas autant, par exemple, que M. de Félice parle bien, qu'il est grave, plein de tact et de courtoisie, et qu'on pût dire, au contraire, il n'est point *prétentieux*, point *ennuyeux*, etc., etc. Use de ma recette, mon cher Jacot. Elle te servira peut-être plus qu'à nul autre.

Mais où vais-je? Qu'avais-je à parler de compliments et à faire de l'esprit? Un quart d'heure de réflexion, de délibération, de résolution, et je reprends la plume pour faire mieux que je n'ai commencé.

Je pense que Dieu est toujours près de toi pour te secourir et te fortifier. Je lisais ces jours-ci la *Vie de Luther*, de Hoff. Cette lecture est attachante. Les prières de Luther surtout m'intéressaient vivement. Oh ! qu'il savait prier avec renoncement ! Nul ne vit

pour soi-même. Nous vivons les uns pour les autres et tous pour Dieu.

Quelques jours plus tard, Sabatier étant à Faugères apprend une rechute de Jacot. Il lui écrit alors une longue lettre qui nous montre une fois de plus que la crise intellectuelle et morale par laquelle il passait n'atteignait pas au fond sa piété.

« Faugères, 31 août 1861.

Mon très cher Jacot,

Ta courte lettre vient de me surprendre et m'a bien attristé. La dernière ne me faisait rien prévoir de pareil. Je regardais le malaise dont tu me parlais comme passager et sans gravité. L'entrain de ta vie et l'ardeur de tes espérances que respiraient tes dernières lettres et qui me charmaient tant m'avaient fait regarder comme légère l'indisposition dont tu te plaignais. L'espérance, cher ami, est belle comme la poésie, mais hélas ! en ce monde, souvent trompeuse comme le rêve. Dans le monde idéal que nous imaginons à notre fantaisie, nous oublions toujours d'y mettre une chose, la douleur. Elle s'en venge cruellement en nous secouant rudement, comme un sanglier secoue un arbre en fleurs, et en nous écrasant sous les impitoyables réalités du monde réel. Oh ! la réalité, la réalité dans ce monde, c'est le péché, c'est la souffrance. La réalité désenchante l'âme, la réalité tue l'amour, la réalité flétrit le cœur, la réalité est brutale. Et je ne conçois que trop bien que les hommes qui n'apportent pour soutien dans ce monde que les illusions de l'espérance ou les fleurs de la poésie, ou même la vigueur toujours bien petite d'une conscience humaine, bientôt dépouillés

par le rude vent de la vie, se déssèchent et dépérissent vaincus, épuisés bien avant le soir. Une seule chose peut nous sauver de la réalité amère, une seule chose, la foi. Oui, quand tout est perdu, quand il ne reste plus ni illusion, ni enthousiasme, ni ardeur dans l'âme de l'homme, il reste encore la foi, la foi d'autant plus forte qu'elle est seule, la foi invincible parce qu'elle vient de Dieu. Seule, elle nous arrache à ce monde et nous transporte dans un monde meilleur et plus beau que celui des poètes ou des philosophes, et surtout plus solide, éternel par ce qu'il est le monde de Dieu, comme dit l'apôtre.

Je suis heureux, oh ! bien heureux de te savoir depuis longtemps dans ce monde-là. Tu peux y attendre en paix le dénouement de l'épreuve qui s'accomplit ici et répéter avec l'apôtre : « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes avec le Seigneur. » Elevons notre amitié à cette hauteur. Ce n'est pas la perdre dans les nuages, comme dirait le monde ; non, c'est la placer sous un ciel plus serein et dans une atmosphère plus pure. Que le Dieu de Jésus-Christ, le Père de tous ses disciples, de qui tous espèrent le salut et la vie, soit avec toi et te donne toujours confiance et paix. Tu n'attends pas de moi de banales consolations. Et je n'ai pas la moindre envie de t'en donner. Nous sommes chrétiens, vainqueurs de toutes choses en Jésus-Christ et ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les choses passées, ni les choses basses, ni les choses élevées, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, notre Seigneur. Relis le chapitre VIII des Romains. Les hommes ont leurs consolations. Ces versets sont la consolation que Dieu a laissée à ses enfants. Puisses-tu sentir tout ce qu'elle a de vrai, de profond, de sérieux et d'efficace. Adieu, cher ami. Par la foi, sois calme et fort. Attends avec

patience et vis dans la soumission. Puissé-je atteindre aussi cet état d'âme où je voudrais te voir et où il nous serait si doux de nous retrouver tous deux purifiés et renouvelés à l'image de notre Sauveur. »

Le séjour à Faugères fut, cette année-là, assez prolongé. Les parents de Sabatier l'appellent ; lui-même est pressé de les embrasser. Mais il a accepté d'être pour un mois le suffragant du pasteur, M. Bouvier.

« Je n'ai pu refuser à M. Bouvier, écrit-il à Jacot. Il est parti et m'a laissé son église et je n'en suis pas trop fâché. Il est vrai que mes occupations ont été multipliées. Il fallait préparer un sermon pour chaque dimanche, visiter les malades, faire des enterrements, diriger une école du dimanche, outre les leçons d'Albert qui me prennent à peu près toutes mes matinées. Le mois d'août a été un mois de repos, de flâneries, de *far niente*, si doux après le travail, en compagnie de simples et excellentes personnes comme Mme Sardinoux, Mlle Amanda et leurs parents ou amis.

Le mois de septembre a été, au contraire, un mois de préoccupations, de soucis, d'impressions graves, de travail sérieux. Il y a eu sans doute des soirées perdues à rire, à causer, à se promener, mais tout bien envisagé, les semaines, prises dans leur ensemble, sont assez bien liées entre elles par des visites et des sermons et surtout par les préoccupations de ce mois de ministère. Je t'ai déjà dit que je n'en étais pas trop fâché. Si la charge m'a paru lourde quelquefois, si j'ai même en certains moments regretté le sans-souci des vacances et la douce liberté de mes premiers jours passés à Faugères, aujourd'hui, malgré le sermon qu'il me faut,

je le crains, préparer pour dimanche prochain, je suis bien aise d'avoir fait cette épreuve de la vie pastorale. Je sais ce qu'elle est sans m'y être engagé encore et je pourrai mieux en délibérer à la fin de mes études. »

(24 septembre 1861.)

Mais enfin, le voilà rentré chez lui :

« Je suis à Vallon depuis trois semaines, écrit-il à Jacot. J'oublie pour quelque temps les idées et les affaires des hommes. Dans un village isolé, il n'arrive qu'un bruit confus et lointain du grand mouvement et ce bruit nous berce et ne nous réveille pas. Quand on est jeune et qu'on laisse à ses facultés un libre et plein essor, le monde ne paraît pas assez grand pour vous contenir. Quand on entre dans la vie réelle, que votre enthousiasme se calme avec l'ambition, on trouve le plus petit espace trop grand encore par ce qu'on ne peut le remplir de nobles pensées et de saintes actions. La vie la plus étroite et la moins éclatante est encore trop lourde. Elle est la disproportion entre les forces de l'homme et ses désirs. Il veut tout et ne peut rien. Mais d'où viennent ces incohérentes pensées au commencement de ces pages? Je ne saurais trop le dire.

Tu aurais, à en juger par ta dernière lettre, quelqu'envie de passer par le Midi pour te rendre à Montauban. Tu ne doutes pas de mon amitié, je puis et je dois donc te parler franchement. A Vallon, depuis quelques jours, nous avons un temps affreux. Ce sont des pluies continuelles. Avant ces pluies, nous avions d'épais brouillards jusqu'à onze heures ou midi, brouillards qui s'étendaient sur notre plaine comme un manteau grisâtre et ne permettaient pas de se reconnaître à quatre pieds de distance. Ces brouillards reviendront après la pluie. Vallon, en novembre, est bien déshérité. Pour y arriver et pour en sortir, il faut encore voyager

la nuit, l'humidité est plus grande, le froid plus intense. Toutes choses bien considérées, je craindrais qu'il n'y eût imprudence de ta part à t'y rendre. Et pour rien au monde je ne voudrais te la faire commettre.

Tu pourrais, il est vrai, t'arrêter à Nîmes et je pourrais venir t'y rejoindre. Mais je me trouve depuis si peu de temps au sein de ma famille, elle a accepté si difficilement mon séjour à Faugères, que je n'ose pas lui enlever encore quelques jours.

Voilà, mon cher ami, ce que je devais te dire. Je ne doute pas que tu comprennes ces raisons, sans leur donner une mauvaise interprétation.

Ecris-moi bientôt, salue Decoppet, si tu le vois. Et qu'il n'oublie pas nos projets d'association pour l'année prochaine. J'ai de l'ardeur et je me mettrai volontiers à l'œuvre. Que Dieu soit avec nous! »

(23 octobre 1861.)

En fait, Sabatier resta assez tard à Vallon, car c'est de là qu'il date encore une lettre à Jacot le 18 novembre :

« J'attendais ta lettre avec sollicitude et je l'ai lue avec plaisir. Comment te trouvais-tu des eaux? Que faisais-tu à Cauterets? Ne t'ennuyais-tu pas? N'étais-tu pas fatigué? Toutes ces questions, je me les suis faites plusieurs fois. Et le long retard de ta lettre n'était pas propre à me rassurer. Mais à la fin, tu as répondu, et ta bonne réponse m'a tout à fait réjoui et mis à l'aise. Tu as eu Steeg et Alexis Sabatier pour désennuyer ton esprit, et les bonnes eaux des Pyrénées pour réconforter ton cœur et te voilà en train de plaisir pour l'Allemagne avec un cœur plein de vie et d'espoir. Eh bien ! bon voyage, mon cher, bon voyage et au revoir. En attendant, va suivre les bords du Rhin et

parcourir la Forêt Noire. N'oublie pas, en passant, de saluer nos Cévennes qui en ont tant vu sous leur capuchon bleu foncé. Ton cœur est fait pour comprendre leur austère langage et leur ferme attitude. Regarde du côté où le soleil se couche. Elles sont là, depuis 6000 ans. Elles ne sont pas fières. Les Pyrénées ont de plus belles vallées, des pics plus altiers, et les Alpes des cimes plus grandioses et plus nobles. Pour n'être pas de ce sang royal, nos Cévennes n'en sont pas moins de bonne race. Ils n'étaient pas de bien nobles gentilshommes, non plus, ces pâtres et ces vignerons qui habitaient les flancs de ces montagnes, mais plus d'un marquis de Versailles n'eut pas si grand cœur... »

Il fallut pourtant bien rentrer à Montauban. Mais Jacot à peu près guéri, y était revenu lui-même, de sorte que nous allons être privés d'une source précieuse d'informations dans les lettres qu'échangeaient les deux amis. D'autre part, Louis Massebieau, marié et père de famille, était devenu « professeur de logique » au collège de Castelnaudary. Il se plaignait amèrement du manque de livres. On allait le voir, on causait On lui passait la *Revue de théologie* de Strasbourg, le *Bulletin théologique*, supplément de la *Revue Chrétienne*, mais on ne s'écrivait plus guère.

Pour la fin de 1861, nous n'avons guère qu'une lettre de Sabatier à ses parents. Comme, mieux que personne, il se peint dans ses lettres, nous le laissons encore parler lui-même :

« Chers et bien aimés parents,

C'est déjà pour moi une vieille habitude de vous écrire le premier jour de l'année. Elle m'est chère, et je ne voudrais pas y manquer. Il vous sera doux aussi, je le sais, ne pouvant ni recevoir vos baisers et vos vœux, ni recevoir les miens, d'avoir une lettre qui vous apporte au moins le témoignage de mon affection. Je ne sais pas si j'aurai ce jour-là une lettre de vous, je remercierais bien ma sœur, si elle y avait songé. Quoiqu'éloignés les uns des autres, nous pourrions alors être dans les mêmes sentiments et dans la même joie.

Ce jour-là, nous pouvons nous réjouir en effet, et adresser à Dieu de vives actions de grâces, si nous repassons le cours de cette année, des jours de repos et des jours de bonheur. Je considère comme des bienfaits et le séjour que j'ai fait l'année dernière au Midi de la France, et surtout les deux mois que j'ai passés à Faugères. Je puis dire que j'ai été bien plus heureux que je ne l'espérais. Mes travaux ont été bien loués par mes professeurs ; dernièrement encore, j'ai prêché un sermon qui m'a valu une bonne note et, ce que je prise plus encore, j'ai été heureux dans mes affections ; j'ai acquis dans Mlle Amanda une bonne petite tante qui m'aime beaucoup et que j'aime beaucoup. Ma santé s'est raffermie ; j'ai été béni de toutes manières et je ne sais comment reconnaître à Dieu tant de bienfaits.

Mes chers parents, ces bénédictions sont les vôtres, je le sais, et c'est pour cela que je les rappelle. Vous vous joindrez tous à moi pour louer Dieu. Et vos bénédictions sont les miennes et je veux aussi me réjouir avec vous et bénir avec vous notre Père.

Nous avons été gardés de tout grave accident. Si Dieu ne nous a pas enrichis, il nous a donné de quoi subvenir à nos besoins et à nos dépenses. Il a fait fructifier vos semences et a fait réussir assez bien vos

entreprises. Regardons autour de nous, vous voyez des deuils dans bien des familles. Notre maison a été épargnée encore. Mes chers parents, unissez-vous à moi pour bénir notre Dieu et notre Père.

Et cependant ce premier jour de l'an est un jour bien sérieux. Il nous rappelle encore et la rapidité du temps et la fuite de notre vie. Ce jour nous dit clairement, si nous voulons l'entendre, qu'une année de plus a passé sur nos têtes que la mort est plus près de chacun de nous, qu'il faut nous préparer au départ.

Ce jour nous fait sentir que la vie est courte, que nous ne devons pas mettre tout notre cœur aux choses de la terre, ni planter pour toujours, ici-bas notre tente. Ce jour-là est donc bien sérieux.

Et sous un autre rapport, il est triste, bien triste et donne envie de pleurer. Ce n'est rien de mourir quand on a rempli sa tâche et achevé son ouvrage ; ce n'est rien de mourir quand on quitte la terre pour aller au ciel. Mais hélas ! est-ce là notre espérance ferme? Notre cœur est-il sans crainte devant la mort?

Je disais que ce jour nous rappelait les bénédictions de Dieu ; il nous rappelle aussi nos infidélités, nos péchés. Cette année a été, peut-être, un oubli continuel de Dieu, une année de péché, de mort. Ce jour nous humilie profondément par ce souvenir et il nous donne un très sérieux avertissement. Si notre cœur touché en prenait occasion de se repentir et de se donner à Jésus-Christ, ce serait encore un beau jour. J'ai des vœux à vous faire, et je vous les adresse du fond de mon cœur. Puisse-t-il nous unir tous dans le même amour, dans la même foi, dans la même espérance : amour pour le temps qui nous est donné de vivre sur cette terre, la foi et l'espérance pour l'éternité. Ce vœu résume tous les autres et tous ceux que je fais pour mon père, ma mère, mon grand-père, pour Emma,

Adèle, Louise, Anna. Tous et toutes, vous avez une place dans mon cœur et dans ma prière. »
(29 décembre 1861.)

Nos documents pour l'année 1862 sont très rares. Nous savons que Sabatier, à la mi-mars, a été à Vallon pour assister au mariage de l'une de ses sœurs, et qu'il en est revenu très vite pour préparer avec Sauzède et Vesson les examens semestriels de Pâques. L'année s'est passée dans le travail, les liens se sont resserrés encore avec la famille Sardinoux. Sabatier a été faire à Faugères, aux vacances de 1862, son séjour habituel. Rentré à Vallon, il a appris la mort de Mme Ernest Bonifas :

« Le pauvre François doit être bien affligé. Je lui ai écrit hier », dit-il à Jacot.

Coup plus direct : Vesson lui a appris la mort de la femme de Bonhoure.

« Pauvre sœur. Elle est morte en Chine, du choléra, victime de son dévouement ! Cette dernière épreuve surtout m'a brisé le cœur. Pauvre ami, qu'il doit être malheureux ! Veuf à 23 ans avec deux petits enfants. Il revient en France, à ce que m'a dit Vesson. Oh ! qu'il me tarde de le revoir.

Adieu, mon cher Jacot, tu vois qu'il est de bien grandes douleurs et que nous avons tous un bien lourd fardeau de peines. Unissons-nous dans la prière comme nous sommes associés dans les douleurs et que notre Père vienne bientôt consoler et délivrer ses enfants malheureux. » (12 octobre 1862.)

Voici la dernière année scolaire, 1862-1863. Une lettre à sa sœur nous le montre fort occupé. Après l'avoir remerciée des nouvelles rassurantes qu'elle lui transmet sur la santé de leur mère, il ajoute :

« Ici tout va bien jusqu'à aujourd'hui. J'ai été fort occupé et le serai probablement beaucoup encore toute cette semaine. Je ne m'appartiens pas encore, j'appartiens à tout le monde. Etant *bibliothécaire* de notre salon, *président* de la *Société des amis des pauvres*, *secrétaire* d'une société d'évangélisation, il m'a fallu toute la semaine dernière et il me faudra toute la semaine prochaine, pour mettre tout sur le pied ordinaire. Ajoute à cela qu'il me faut préparer un sermon pour vendredi et juge ensuite des loisirs qui me peuvent rester. Aussi, je soupire après le moment où je pourrai reprendre mes études et mon train de vie ordinaire.
(22 novembre 1862.)

Ses études, nous savons avec quelle ardeur Sabatier s'y livrait. Nous regrettons qu'il ait été aussi peu collectionneur que possible. Tout ce qui nous reste de la période de Montauban, ce sont des extraits du livre de Cousin sur *le Vrai, le Beau, le Bien*, et un résumé de l'esquisse d'un cours de Vinet : *Application du Christianisme à la vie pratique individuelle et sociale.* [1]) Sabatier ré-

[1]) Le cours de Vinet dont il est ici parlé a été donné en 1843. Des fragments en ont été donnés dans les *Mélanges*, en 1869. Mais, en 1858, Ed. de Pressensé en avait publié quelques parties dans la

sume fidèlement Cousin — mais quand il n'est pas d'accord, il ne peut se tenir d'exprimer sa pensée. Exemple : « Comme le sentiment est la base du mysticisme, M. Cousin l'étudie. Mais je crains bien que le débat ne devienne une dispute de mots. Car, si le sentiment n'est qu'une émotion, il ne peut donner lieu au mysticisme, car avant d'être impressionné, il faut que l'objet atteigne notre esprit ; avant d'aimer, il faut connaître. Les Mystiques appellent le sentiment l'élan de l'âme vers un objet. La dispute se trouve ainsi embrouillée. M. Cousin, après avoir précisé le sentiment, en distingue la connaissance spontanée qu'il attribue à la raison et ainsi accuse les mystiques de sacrifier la raison au sentiment. Je suis de son avis jusque-là. Mais, s'il prétend que nous n'arrivons à Dieu que par un syllogisme, je l'abandonne. C'est trop réclamer pour la raison que de vouloir qu'elle nous conduise seule, comme une boussole, à travers les dédales de l'erreur. Et la raison serait bien faible, si Dieu n'avait pas soin de lui donner un appui solide en jetant en nous l'idée de son existence et en plaçant à côté un amour pour l'infini que rien autre ne peut remplir. »

De même, en résumant Vinet, Sabatier s'arrête avec complaisance à des idées qui sont les siennes :

Revue chrétienne (p. 76). Cf. Nouvelle édition des *Œuvres* de Vinet, *Philosophie Religieuse*, préface de Ph. Bridel, p. CI et suiv.

« Ce qu'on appelle l'assurance du salut au lieu de l'appeler la conscience du salut, *c'est Dieu dans le cœur* ; c'est cette communion de volonté et d'esprit entre Dieu et l'homme que l'homme ne peut provoquer. Si l'initiative ne lui appartient pas, s'il est mort, qui rendra Dieu à son cœur, si ce n'est Dieu? Cette révélation devra être un fait moral conforme à la nature de l'être auquel elle est destinée. Elle serait un fait magique, s'il y avait, en quelque sorte, solution de continuité entre l'homme nouveau et l'homme ancien. La vie humaine ne se sépare pas en deux par un coup de foudre. S'il faut tout rapporter à la liberté divine dans la réhabilitation, son œuvre entière aura un caractère moral, c'est-à-dire qu'elle mettra en jeu toutes les forces morales de l'homme. Cela suppose qu'elles existent et qu'elles peuvent être employées. Or, les forces morales se résument dans la liberté. La liberté divine éveille la liberté humaine. »

Voilà le point où en est arrivé le jeune théologien montalbanais.

Au reste, l'évolution qui lui faisait dépasser tout le programme de ses maîtres, il l'a définie lui-même dans une page que l'on trouvera bien ici à sa place. Quand les petits enfants de Jalaguier se mirent pieusement à publier ses cours manuscrits, Sabatier fut appelé naturellement à donner son avis sur *l'Introduction à la Dogmatique*, et voici en quels termes il le fit :

« Je n'ai pu lire ce livre sans une émotion profonde. Tous les anciens auditeurs du professeur Jalaguier qui deviennent, hélas, d'année en année plus rares,

l'ont ressentie. M. Decoppet l'a traduite éloquemment dans la préface qu'il a mise en tête du volume. C'est d'une vénération pieuse et d'une reconnaissance attendrie, que nous entourons la mémoire de ce maître de notre jeunesse. En feuilletant les pages que l'on vient de nous donner et dont quelques-unes datent de plus d'un demi-siècle, je voyais surgir devant moi, tantôt dans la chaire de l'auditoire, tantôt sous les ombrages de Poupel, cette figure de patriarche rustique où, sous l'humilité et la sérénité du chrétien, mûri par la vie et la prière, perçait une intelligence très fine, un bon sens supérieur qui s'aiguisait souvent en mots pleins d'esprit et en pointes malicieuses. Je croyais entendre cette voix un peu chantante, aux intonations tantôt graves, tantôt aiguës, où l'on sentait vibrer toutes les cordes d'une âme chrétienne, intérieurement sanctifiée et consacrée.

Mais, en même temps, ce livre m'a rappelé et comme renouvelé les luttes intellectuelles et morales que provoquaient dans ma pensée ces premières années d'études. La crise théologique avait commencé pour moi déjà au collège. J'espérais beaucoup dans les leçons de M. Jalaguier pour m'aider à y mettre fin et me raffermir dans la théologie du Réveil dont j'avais hérité. Hélas ! ce fut le contraire qui arriva. Je ne crois pas que le professeur de Montauban ait eu un élève plus assidu ou plus attentif, mais je ne pus jamais devenir son disciple. Loin de produire la paix en moi, son apologétique me laissait dans un trouble profond. Je la trouvais à chaque pas insuffisante et fragile, et mes doutes sur la valeur de la théologie traditionnelle allaient s'aggravant d'un semestre à l'autre. Ce que j'ai dû surtout à M. Jalaguier, c'est le clair sentiment de la nécessité où j'allais être de me faire à moi-même une théologie nouvelle. Ce sera rendre compte du présent ouvrage de la façon la plus respectueuse pour sa mémoire

et la plus sincère pour moi que d'expliquer brièvement pour quelles raisons j'ai dû, malgré moi, abandonner la conception dogmatique du christianisme qui s'y trouve développée.

« M. Jalaguier avait un adage qu'il répétait souvent : « Le rationalisme de la preuve amène fatalement le rationalisme de la doctrine ». Par rationalisme de la preuve ou de la méthode, il entendait toute démonstration de la vérité de l'Evangile tirée des données de la raison ou de la conscience. Il s'élevait donc avec force non seulement contre l'ancien rationalisme ou l'hégélianisme théologique, mais aussi et avec plus d'ardeur, contre la méthode de Schleiermacher et de Vinet, et contre la théologie nouvelle qui naissait alors et qui prétendait substituer la « preuve interne » aux preuves extérieures et historiques. Demander à la raison ou à la conscience le critère de la vérité de l'Evangile, c'était à ses yeux, élever la conscience ou la raison en norme souveraine et dépouiller le christianisme de son autorité divine et de son caractère surnaturel. A cette époque, je lisais beaucoup Vinet. J'en subissais profondément l'influence. Ce ne m'était pas une médiocre cause de perplexité que de voir deux grands chrétiens d'une piété égale se séparer si profondément sur le fondement même de l'apologétique : l'un estimant la méthode externe à peu près impuissante, et l'autre dénonçant la méthode interne comme funeste au christianisme lui-même. En tous cas, M. Jalaguier se condamnait, par son adage même, à suivre uniquement la méthode d'autorité et à constituer cette autorité extérieure avec des arguments purement historiques. Le christianisme est un fait et il doit s'établir dans son caractère surnaturel comme tout autre fait par des témoignages incontestables. Les arguments rationnels ou moraux ne venaient qu'à titre de considérations subsidiaires et édifiantes. Cela me paraissait raisonnable, naturel et logique, et

rien ne m'a plus décidé à me livrer passionnément à l'étude exégétique et critique des livres de la Bible. Mais en même temps, plus on demandait à cette étude historique de la Bible des conclusions graves et même décisives pour la dogmatique tout entière, plus il me semblait aussi qu'elle devait être faite avec précision et rigueur. Or, c'est ici que les leçons de M. Jalaguier me laissaient une grande déception ; déception que son livre posthume n'est pas fait pour diminuer, aux yeux du moins de ceux qui savent les exigences de la critique historique.

M. Jalaguier ne se cachait pas à lui-même ce qui lui manquait en fait d'éducation philologique et historique. Il ne connaissait que par ouï-dire l'immense travail de critique et d'exégèse qui s'accomplissait en Allemagne depuis le milieu de XIX^e^ siècle. Avec sa droiture et sa parfaite humilité, il avouait son incompétence et son impuissance à en réfuter les résultats provisoires et à relever les ruines accumulées. Mais il ne doutait pas que l'ancien édifice fût relevé. Il prophétisait que le Pentateuque serait rendu à Moïse, les Psaumes à David, les 26 derniers chapitres d'Esaïe à Esaïe, et le livre de Daniel aux temps de l'empire chaldéen. Il ne désespérait pas même de voir bientôt démontrée l'authenticité du Nouveau Testament, la pierre angulaire de tout l'édifice ; on devenait fort inquiet en voyant la façon dont il y procédait.

A chaque pas, je trouvais des questions irrésolues, des solutions de continuité infranchissables, des conclusions et des généralisations allant bien au-delà des prémisses. Aujourd'hui, je ne dis plus que ces questions d'histoire intéressent grandement la piété : celle-ci a heureusement d'autres motifs de décision ; mais je dis qu'elles sont toujours capitales pour un système qui fait reposer uniquement la vérité de l'Evangile sur la solution d'un problème d'histoire et que c'est

un vice mortel pour lui que de laisser cette solution dans le vague ou dans le doute.

M. Jalaguier croyait pouvoir passer et conclure de l'authenticité des livres à leur crédibilité parfaite, ce qui était une illusion, puisqu'il reste à faire l'œuvre critique indispensable pour toutes les histoires anciennes, et que cette opération critique du détail, il se refusait à la faire. Puis, de la crédibilité des livres, il concluait à la réalité des miracles évangéliques et apostoliques. Mais encore ici que de questions à examiner qu'il ne touchait même pas !

Si je cherchais, pour mon propre compte, à préciser ce que le professeur, dans ses leçons comme aujourd'hui dans son livre, ne définissait point, je n'y réussissais pas plus que lui, cela va sans dire ; mais j'arrivais par l'exégèse à une constatation bien différente. S'il y a quelque chose de clair et de constant dans l'enseignement des apôtres, c'est l'universalité du don du Saint-Esprit promis à tous les disciples du Christ sans exception. La doctrine de Paul est surtout ferme sur ce point. Tous les chrétiens sont inspirés de Dieu, c'est-à-dire reçoivent le don de l'Esprit par leur conversion et leur foi. On n'est même pas chrétien sans cela. Les croyants sont des πνευματικοί et le πνευματικός juge de tout et n'est jugé par rien, ni par personne. Le caractère propre de la nouvelle Alliance, ce qui la distingue de l'ancienne, c'est précisément ce don de l'Esprit, et c'est par cela que Paul la nomme διακονία τοῦ πνεύματος en opposition au mosaïsme, appelé par lui διακονία γράμματος. Il n'y a donc point d'autorité extérieure constituée qui puisse être mise au-dessus de cette autorité intérieure et permanente de l'Esprit qui finit par constituer notre véritable nature d'enfants de Dieu. Et c'est ainsi qu'alors déjà, la recherche d'une autorité infaillible m'apparaissait être dans le christianisme authentique non seulement inutile et vaine, mais encore une sorte de contresens.

Cela ne veut pas dire que le témoignage apostolique n'ait pas une grande et même décisive valeur, lorsqu'il s'agit de connaître la vie et l'enseignement du Seigneur, ou que les écrits bibliques ne gardent une valeur pédagogique de premier ordre et qu'il ne soit nécessaire de les conserver et de les méditer sans cesse comme les documents classiques du christianisme. Mais ce rôle de témoins historiques, d'instituteurs chrétiens et de directeurs spirituels de l'Eglise et de la pensée chrétienne ne les dérobe point à la critique, et c'est tout autre chose que l'autorité infaillible que l'on prétendait constituer avec eux.

Ce qui m'étonnait peut-être encore davantage que cette indétermination des hommes chargés d'après M. Jalaguier d'être les organes surnaturels du Saint-Esprit, c'était l'indétermination encore plus grande où restait à la fin de cette laborieuse démonstration, le dogme lui-même de la théopneustie. Sur quoi portait cette inspiration surnaturelle? Quelle en était la limite? Tout, jusqu'aux moindres détails et aux mots était-il *parole de Dieu*, ou bien y a -t-il dans la Bible des choses où les apôtres ont pu errer et ont erré en effet? C'est là, certes, une question qu'il valait la peine de résoudre. Notre professeur ne s'y arrêtait point. Il repoussait avec assez d'énergie l'inspiration plénière, telle qu'on l'avait définie au XVI^e^ siècle et telle que M. Gaussen la faisait revivre ; il reconnaissait le caractère humain de l'Ecriture, mais il refusait de s'expliquer sur les détails et de rien préciser. Aussi bien, en pratique, dans la manière dont il citait tous les textes dont il avait besoin, en revenait-il à cette théorie absolue qu'il disait cependant mal fondée en droit. C'est un curieux exemple d'inconséquence qui, malheureusement, ne se perpétue que trop parmi nous...

...Héritier de la théologie du Réveil, M. Jalaguier s'est appliqué à en réprimer les excès, à en adoucir les

angles, à la faire entrer en composition avec la raison philosophique et le bon sens. Il l'a modérée et humanisée, la contraignant à renoncer à l'absolu de sa logique, et à compter avec les données de la critique et de l'exégèse. Les antinomies perpétuelles où il aboutissait sur chaque dogme, prouvaient l'équilibre de son esprit et la probité de son intelligence, mais en même temps, elles forçaient invinciblement les esprits plus jeunes à marcher en avant. Sa critique et son exégèse étaient élémentaires; mais c'était un commencement qui appelait des études nouvelles plus larges et plus vigoureuses. Bref, la théologie de M. Jalaguier a été et doit être appréciée comme une théologie de transition, et personne n'a pu la traverser sans en tirer un grand bénéfice et sans lui garder, malgré toutes les lacunes et les imperfections, un sentiment profond de gratitude et de respect [1]). »

Personne ne pouvait dire mieux que Sabatier pourquoi, en quoi et comment il avait dépassé la théologie de maîtres, d'ailleurs vénérés.

Il était à la fin de ses études quand il perdit son père. Ses amis prirent part à sa peine et il leur répondait ainsi, le 22 mai 1863 :

A MM. Jacot, Vesson, Sauzède, Wabnitz et Saint-Paul.

Mes bien chers amis,

Je voudrais pouvoir vous écrire à tous individuellement et vous remercier de votre sympathie profonde. Je ne le puis pas et je dois me borner à vous adresser à tous ces quelques lignes. Je sais que vous avez pris

[1]) Cf. *Annales de bibliographie théologique*, 15 décembre 1897, p. 161.

part à l'épreuve que Dieu nous a dispensée. Je sais que vous avez souvent pensé à moi, que vous avez prié avant l'épreuve pour qu'elle me fût épargnée, et après, pour qu'elle fût adoucie et bénie. Merci, chers amis, au nom de ma mère et en mon nom. Je suis bien triste et bien affligé. Je fais chaque jour de douloureuses expériences et de pénibles réflexions. Quel changement pour moi en quelques jours ! Hier j'étais au milieu de vous, joyeux, faisant des projets, des rêves. Aujourd'hui, je suis au milieu de ma famille désolée. Continuez à prier pour moi. Que Dieu lui-même qui a fait cette plaie, la bande ! Que nous éprouvions son amour, puisqu'il nous châtie si rudement !

Je vous embrasse tous, l'un après l'autre, et je demeure à jamais votre ami et votre frère. »

Avant de quitter Montauban, Sabatier avait remis sa thèse, dont Sardinoux fut le président, avec MM. Jalaguier, de Félice et Montet comme assesseurs. Il avait repris comme sujet le travail qui l'avait si préoccupé les années précédentes : *La personne de Jésus dans les trois premiers Evangiles.* Il s'y montrait au courant des travaux de Credner, Bleek, Néander, Colani, Réville, Nicolas, Reuss, de Wette, Ritschl, etc. Il y prenait, en somme, position entre le rationalisme et l'orthodoxie :

« Que sont les trois premiers évangiles aux yeux du rationalisme ou de l'orthodoxie? Une *collection* d'anecdotes plus ou moins étonnantes ou de préceptes plus ou moins sublimes. »

Pour lui, il arrive à un résultat opposé à l'opinion régnante ; ce qu'il a trouvé dans les Evangiles, c'est la personne normative de Jésus-Christ.

« Jésus s'est donné lui-même comme la source et la cause d'une vie religieuse nouvelle. Sa personne est au centre de son enseignement. Elle est l'objet même de la foi... C'est Jésus qui se révèle aux hommes pour leur donner la vie (p. 51).

Sa thèse avait procuré à Sabatier quelques soucis. Il se montra assez mécontent des coupures qui lui avaient été imposées. Sardinoux avait signé la thèse le 26 mai. Sabatier, prévenu, écrivait à Jacot, de Vallon, le 2 juin :

« Je suis aise que M. Sardinoux ait accepté ma thèse. Je le suis moins des quelques retranchements qu'il a cru devoir y faire. Ce que j'avançais dans les lignes supprimées n'était pas si énorme qu'il fallût le voiler. D'ailleurs, c'étaient plutôt des points d'interrogation, des questions à résoudre que je posais que des affirmations ou des négations positives. On ne gagne rien à voiler les difficultés. Et, pour ma part, je ne voudrais pas paraître plus affirmatif que je ne le suis en réalité. C'est en faveur de l'entière sincérité de ma thèse que je réclame. Tu peux communiquer avec douceur ces observations à M. Sardinoux. Je sais au fond que ces modifications sont de peu de conséquence. Je ne veux pas leur donner plus de poids qu'elles n'en ont. En définitive, je me résigne aisément et remercie mon président de sa facile bienveillance. Je renonce à aller à Paris. Tu peux le dire à Decoppet. Je croyais qu'il avait déjà fait prévoir mon refus à Abric... »

La thèse fut soutenue en juillet.

Sabatier était donc libre. Pourquoi refusait-il d'aller à Paris comme suffragant de M. Abric-Encontre? Il y a à cela plusieurs raisons. L'une est indiquée dans cette phrase d'une lettre de Mme Sardinoux : « Ne vous engagez pas dans une position sans nous le dire.» (26 avril 1863.) M. Sardinoux avait des vues sur Sabatier. Il semble bien que le doyen Montet et lui aient songé à obtenir du gouvernement des bourses « d'agrégation », c'est-à-dire des bourses qui permettraient à quelques étudiants distingués de poursuivre leurs études en vue de la licence (*pro licentia docendi*) et du doctorat en théologie. Mais, comme d'habitude, l'affaire traînait en longueur. On s'apercevait enfin à Montauban qu'il ne suffisait pas, pour devenir professeur en théologie, d'être un pasteur distingué, qu'il y fallait une préparation spéciale dont les moyens jusqu'alors n'avaient pas été fournis. Déjà plusieurs jeunes gens avaient été poussés dans cette voie. Sabatier, ne voyant rien venir, relança Sardinoux qui répondit par un conseil : « Allez en Allemagne et attendez les évènements. »

Ceci répondait bien au désir secret de Sabatier. Le changement qui s'était opéré dans ses vues l'avait mis en face de cette question : « Tel que je suis, puis-je devenir pasteur? » Et sa conscience avait répondu par la négative. Il fit part de sa situation à son excellente mère. Celle-ci

ne songea point à elle ; elle répondit : « Il y a mille francs dans la maison, prends-les. » Voilà l'héroïsme des simples. C'est avec ce viatique que Sabatier partit. C'est ce geste d'une mère croyante qui a conservé à la théologie un homme de la valeur de Sabatier.

CHAPITRE VI.

LE VOYAGE D'ALLEMAGNE.

Pourquoi le voyage d'Allemagne? — Renaissance en France des études historiques et critiques. — Sardinoux pousse au voyage d'Allemagne. — Lettre de Blanc sur Tubingue et ses professeurs. — Sabatier fait à son tour le pèlerinage savant. — Une station à Bâle. — Passage à Tubingue. — Rothe fixe Sabatier à Heidelberg. — Jugement de Sabatier sur Beck. — Hommage à Rothe. — Liaison avec A. Carrière. — Appel à Aubenas.

Pourquoi fallait-il qu'un théologien français qui voulait savoir où en était, aux environs de 1863, la science qu'il cultivait, dût faire le voyage d'Allemagne? Il y avait à cela des raisons historiques trop oubliées. La France avait connu, au XVI^e^ siècle, une belle floraison d'œuvres théologiques. Au XVII^e^ siècle, la critique historique y avait commencé son œuvre avec Daillé, Bochart, Cameron. Richard Simon avait fait honorer la science catholique. Mais Bossuet avait imposé silence à Richard Simon, et la Révocation de l'Edit de Nantes avait fait franchir la frontière aux savants protestants. Si, pendant tout le XVIII^e^ siècle, il faut chercher à l'étranger les théologiens français, il ne faut s'en prendre qu'à Louis XIV et à ses inspirateurs. Pendant ce

Le professeur RICHARD ROTHE.

temps, la science théologique se développait en Hollande, en Allemagne surtout.

Au commencement du XIXe siècle, le protestantisme français se relevait à peine de ses ruines. Il fallut aller d'abord au plus pressé, reconstruire les temples, rétablir la vie religieuse. La science ne devait venir qu'après. Ceux qui commençaient à en sentir le besoin, se dirigeaient vers Strasbourg, qui n'a jamais manqué de savants. L'heure devait venir aussi pour Montauban où l'on ne se contenterait plus de professeurs faisant de l'exégèse sur une traduction française du Nouveau Testament[1]). Sardinoux, soucieux de l'avenir et ne voulant pas laisser le champ de la science aux seuls élèves de Strasbourg ou aux écrivains de la *Revue de Théologie*, poussait de ce côté. Un de ses étudiants, entre autres, avait déjà fait le pèlerinage savant. C'était Henri Blanc. Au printemps de 1863, il adressait de Tubingue à ses amis Sabatier, Jacot, Vesson une lettre qui a de l'intérêt pour nous. Il y envie ironiquement ses amis, qu'il voit « enivrés des vivantes peintures historiques de l'éloquent doyen ou des sublimes profondeurs du solennel de Félice. »

« Je suis bien aise, dit-il, d'être bachelier en théologie, mais je regrette la patrie et les amis absents. Montauban, lui-même, le vilain Montauban, avec ses

[1]) Comme le cas s'était produit tout au commencement du XIXe siècle.

pavés, ses oies et ses ignorances, prend à distance un air de poésie et a part à mes regrets. Ces vieux corridors, ces petites cellules où l'on a passé quatre ou cinq ans de sa vie, ces longues causeries du soir, cette vie en commun, les rires, les émotions, les disputes, toutes les circonstances de la vie d'étudiant, forment un tissu de souvenirs, dont on souffre de voir la trame se déchirer. Pour moi, je ne puis oublier Montauban, parce que c'est aussi là que je suis monté en chaire pour la première fois, et que j'ai donné à cette église les prémisses de ma jeunesse et de ma foi. Je salue de loin la vieille cité et je lui souhaite bien sincèrement et plus de culture et plus de piété. Ce vœu, j'aime à me rappeler que vous travaillez en ce moment à le remplir et que vous êtes sur la brèche comme de vaillants soldats. Que Dieu bénisse vos efforts ! »

Blanc écrit de Tubingue, où il a été retenu par l'attrait exercé sur lui par le professeur Beck. Voici, d'après lui, ce qu'est la ville elle-même :

« Si vous pouvez comparer une ville à un homme, je comparerais Tubingue à Esope, un vilain corps et une belle âme. La cité universitaire possède 7 à 8 mille habitants et un nombre indéfini de bétail (sans comparaison). Les rues sont étroites, parfumées par beaucoup de tanneurs. En fait de monuments, il y a une vieille église fort lourde et fort laide, et un vieux château encore plus informe. Le seul bâtiment un peu convenable est l'Aula ou Faculté. Les environs rachètent un peu ces désavantages. La vallée du Neckar au bas de la ville et les Alpes souabes, s'étendant en panorama devant mes fenêtres, me font oublier les rues et les tanneurs. Pas de point de vue grandiose, mais une nature pittoresque, gracieuse, champêtre, et assez en

harmonie avec le vêtement original et le caractère paisible et naïf des Wurtembergeois : culotte jaune, gilet rouge, habit bleu, chapeau tricorne. L'université est antérieure à la Réformation et l'un de ses plus anciens professeurs est Reuchlin.

Je suis entré dans l'auditoire de cette faculté avec un singulier mélange de curiosité et de respect. C'est dans cette enceinte qu'avaient professé tant de savants docteurs, depuis Bengel jusqu'à Baur. De là étaient sortis les purs accents du christianisme et aussi les plus audacieuses négations de la vérité. Là, Strauss, Schwegler, Baur, avaient démoli l'édifice des apôtres, et j'avais hâte d'entendre la voix qui a succédé à la leur. Oh ! inconstance des choses humaines, ou plutôt fondement indestructible de la vérité qui dure éternellement ! Il n'y a pas plus de deux ans que Baur est mort, et il n'a pas plus laissé de traces à Tubingue que s'il n'avait jamais existé. Rien ici n'atteste sa présence qu'un rocher abrupt qu'on a placé sur sa tombe et sur lequel on a inscrit, seuls, ces mots : *Doctor Baur, theol.* Quand je l'ai visitée, il y avait une seule couronne toute fraîche, déposée sur sa tombe et c'était l'anniversaire de la mort du grand homme !

Son astre s'est éclipsé et c'est celui de Beck qui le remplace. Il représente ici l'opposition du christianisme vivant et de la foi du cœur vis-à-vis du Luthéranisme un peu catholique et de l'orthodoxie un peu morte et enveloppée de ses dogmes comme d'une écorce aride. Les quelques lacunes qui me paraissent exister dans son système sont peut-être la conséquence de cette position plutôt que le résultat de sa dogmatique. Il pose d'abord l'Ecriture comme base de sa théologie. Je ne l'ai pas entendu s'expliquer sur son idée de l'inspiration, mais, autant que j'en puis juger par ses cours et par l'exégèse qu'il nous a faite des deux épîtres de Pierre, c'est à peu près l'inspiration plénière, au moins

pour le Nouveau Testament. Il veut avant tout être scripturaire ; la Bible est pour lui norme absolue. Mais cela posé, il a une grande indépendance de pensée et d'exposition et s'écarte sur bien des points de la dogmatique ordinaire. S'il établit fortement le principe matériel de la Réforme, l'Ecriture, il laisse beaucoup plus dans l'ombre le principe formel, la justification par la foi. Pour lui, le christianisme est, avant tout, une vie. L'œuvre de Christ n'est pas tant la Rédemption proprement dite que la Régénération ou plutôt le don d'une vie nouvelle [1]). Le Chrétien véritable n'est pas celui qui croit à l'expiation par le sang du Sauveur, mais c'est l'homme ayant reçu l'esprit de Christ, et qui, par la puissance du Saint-Esprit, s'élève au-dessus du péché et réalise de plus en plus le modèle que Jésus nous a laissé. Je ne puis vous faire comprendre par une sèche analyse tout ce qu'il y a de vie et de charme dans la parole de Beck. Bien que son style soit assez embrouillé et son exposition assez diffuse, on est invinciblement attiré vers lui. On sent bien qu'il possède en lui-même cette vie nouvelle dont il parle, et que l'esprit de Christ agissant sur le cœur de l'homme est pour lui une expérience plus encore qu'une doctrine. Sous ce rapport, c'est une belle personnalité. Ce qui s'en dégage surtout c'est un sérieux, une réflexion, une puissance attractive qui édifient tout en enseignant.

Suivent quelques réserves que l'on peut résumer dans cette phrase :

Il faut dire cependant, à mon sens du moins, que sa grande qualité est aussi son défaut ; Beck se meut

---

[1]) On a déjà trouvé cette idée dans la conclusion de la thèse de Sabatier.

plus dans le domaine de l'idéal que dans celui de la réalité.

Sa figure a quelque chose d'inspiré quand il s'arrête au milieu de sa leçon pour faire une application pratique de ses paroles. Il a le grand talent de dire chaque chose à sa place et de ne pas dire tout à propos de tout. Il en résulte un développement progressif de sa pensée qui s'enchaîne et se déroule sans que l'esprit soit détourné à droite et à gauche. Comme dans toute personnalité un peu puissante, c'est d'abord le côté négatif qui frappe chez lui. Mais il apporte ses preuves et étend sa pensée si haut et si loin que, même en étant d'un avis contraire au sien, on y gagne toujours quelque chose. Je l'ai par exemple entendu exposer dans sa *Morale* le droit divin des rois, et l'injustice complète de toute espèce de révolution même à l'égard d'un tyran et, bien qu'il ne m'ait pas convaincu, je n'ai pu m'empêcher d'admirer la beauté et la grandeur qu'il savait donner au chrétien, souffrant sans se plaindre et sans autre protestation que sa conscience en face des abus et des cruautés [1]).

---

[1]) On peut regretter que cette opinion fasse de Beck sur ce point un disciple de Hengstenberg et de la *Gazette évangélique*. « Il prêche, dit Astié, une obéissance sans réserve au pouvoir et flétrit du nom de révolutionnaire quiconque la refuse. Il n'est pas plus permis de critiquer les actes de l'autorité que ceux de son père. Cette divinisation de l'Etat, renouvelée du paganisme, est poussée jusqu'à ses dernières conséquences avec un cynisme inouï. Cela dura jusqu'en 1858-60. A partir de ce moment, le ton sur lequel on parle de l'autorité divine des rois a totalement changé. C'est que le prince régent du royaume a parlé d'une certaine *hypocrisie* à laquelle il faut arracher le masque. Ce trait a pénétré jusqu'au plus profond du cœur. L'Ancien Testament

Outre Beck, j'entends avec plaisir les cours du professeur Œhler. C'est le professeur de théologie de l'Ancien Testament. Après Beck, c'est lui qui a le plus de vogue. C'est un grand savant, sage et modéré dans sa critique, donnant des résultats positifs et sachant les prouver avec sagacité et avec érudition. C'est l'un des principaux rédacteurs de l'Encyclopédie d'Herzog.

Landerer est, dit-on, le plus savant de tous ses collègues. Il est professeur de dogmatique. Malheureusement, il est à peu près inintelligible, même à ses compatriotes. Il est sourd, et il a un défaut de langue qui me fait perdre les trois quarts de ce qu'il dit. Je le regrette parce qu'on le dit très capable. Weizsäcker ne joue pas ici un rôle aussi important qu'il le mériterait. Il n'est pas à sa place ; il est professeur d'histoire et sa spécialité est, dit-on, la dogmatique ou l'exégèse. Il a besoin de travailler sa partie, et de plus, il a une exposition sèche et ennuyeuse. Palmer finit la série. Professeur d'homilétique : homme universel, fort utile aux étudiants par ses directions pratiques. J'ai entendu de lui une *Histoire de l'homilétique* dans laquelle il a parlé de Lacordaire en homme qui a du bon sens, mais non le sens d'éloquence. Il perd, pour me servir d'une phrase de de Félice, il perd en profondeur ce qu'il gagne en étendue. Voilà l'esquisse de la faculté de Tubingue.

Les relations que j'ai formées avec les étudiants

---

demeure toujours l'arsenal inépuisable, mais pour fournir des armes d'un autre genre. Le mot d'ordre sera désormais : « Maudit est celui qui se confie en l'homme et qui fait de la chair son bras. Ne mettez pas votre confiance dans les princes, car ils sont des hommes et ne sauraient secourir. » Astié, *La Théologie allemande contemporaine*, 1874, p. 50

HEGEL.

sont agréables, mais ne sont pas très intimes. Ceux que je désirerais voir plus particulièrement sont tellement occupés que nos entrevues sont trop rares et trop courtes. Nos meilleures réunions sont à la *Kneipe*. Là on cause, on discute théologie, on boit de la bière, on fume ; au milieu de la fumée et des chants, des paroles sérieuses, c'est un mic-mac, un mélange d'une nature particulièrement allemande. Bien que je fume mon cigare et boive ma chope comme un autre, je ne suis pas cependant partisan de ces soirées où les chansons joyeuses, le cliquetis des verres se mêlent au nom de Dieu. C'est de la couleur locale et d'ailleurs j'ai été reçu trop amicalement par ces jeunes gens pour critiquer des habitudes, générales parmi les étudiants. Il y a, dans cette vie d'étudiant allemand, à la fois du sérieux, du travail, de la légèreté, parfois même de la grossièreté, et tout cela forme un singulier assemblage. » (13 mars 1863.)

Cette lettre d'un jeune homme qui sait voir et écouter nous montre tout ce qu'il était possible de tirer de ce voyage d'Allemagne que Sabatier allait faire à son tour. Il y était bien préparé par ses lectures, par l'acharnement qu'il avait mis à se rendre maître d'une langue riche et difficile. Mais il s'y préparait, chose curieuse, sans enthousiasme. « Ce voyage ne me sourit guère », écrit-il à François Bonifas.

« J'y vais plus encore par nécessité et par devoir que par plaisir. Il me semble que je serais heureux d'en être revenu et d'entrer enfin dans une vie un peu plus utile aux autres et peut-être aussi à moi-même. »
(Lettre du 19 avril 1863.)

A quelle université ira-t-il? Il ne le sait pas encore. On lui a parlé d'Erlangen, mais cette faculté ne le séduit guère.

« La théologie d'Hofmann, je la prise beaucoup et l'estime fort haut. Soit pour sa manière de comprendre l'histoire, soit pour sa pénétration exégétique, je fais un grand cas de son système et de sa personne. Mais vous n'ignorez pas combien il est obscur et à quelles subtilités il a recours bien souvent. Je crois donc que ses livres valent mieux que ses cours, car ceux-ci doivent être encore plus embrouillés et moins clairs. Je craindrais donc de ne pas le comprendre. J'aime mieux me procurer ses livres et les étudier à loisir. »

Dans cette même lettre, Sabatier avertit F. Bonifas que Sardinoux lui réserve la seconde place d'agrégé au Séminaire dont il demande la création, (la première étant pour Sabatier), et il ajoute :

« Vous avez sans doute appris le magnifique succès de Decoppet à Alais. Le parti libéral y est décidément évincé. Il a été nommé pasteur suffragant à l'unanimité. M. Bois le présentait contre M. James de Visme, élève de Genève, que soutenait M. Lavondès. Ça a été aussi un beau succès pour M. Bois. » (19 avril 1863.)

Ce dernier trait est révélateur d'un état d'esprit. On considérait la nomination d'un pasteur comme on compte un succès politique, et c'était bien de la politique ecclésiastique.

Mais l'heure n'était pas venue pour Sabatier

de s'y jeter lui-même. Il avait d'abord à interroger l'Allemagne savante et pieuse. Mulhouse était sur sa route et François Puaux, son compatriote, le père et beau-père de ses amis Ernest Puaux, y était pasteur. C'est sans doute le pasteur de Mulhouse qui pria Sabatier d'accorder une aide provisoire à ses amis de Bâle, que le pasteur Cramer, de l'Eglise française, devait quitter bientôt. Sabatier qui avait refusé l'offre que lui faisait de Félice de devenir suffragant à Belleville accepta pour quelques semaines. Il débarquait à Bâle, inconnu ; quelques semaines après, il y avait des amis, sa prédication avait frappé quelques âmes et il fut étonné lui-même de l'accueil fait à sa parole. Quelques amis auraient voulu le garder à Bâle, car c'est avec raison que sa « tante Amanda » pouvait lui écrire : « Je ne dis pas comme toi que le blond étudiant de la place St-Pierre [1]) n'ait pas été aperçu et remarqué. Je ne crois pas le fait exact. Je sais que le blondin a été remarqué et vite apprécié partout où il a passé. Bâle ne fera pas exception à la règle. J'apprendrai sous peu que les invitations ne lui ont pas manqué dans la période des fêtes où nous allons entrer. » (14 décembre 1864.) Il en fut ainsi en effet. Le 29 décembre, Sabatier écrit à sa mère :

« On désire me voir et faire ma connaissance et, dans la dernière quinzaine, je n'ai pas reçu moins de

[1]) Sabatier était logé, 19, place St-Pierre.

dix à douze invitations. Je vais quitter Bâle demain, 31 décembre. Jacot et moi, nous allons finir cette année et commencer la nouvelle chez M. Puaux (à Mulhouse). Nous y attendrons Decoppet [1]) et lundi, nous nous rendrons à Tubingue [2]).

Il était parti un peu triste, sentant qu'il laissait un poids très lourd sur les épaules de sa mère veuve, et de l'aïeul. Aussi, son amie Mme Philippine Puaux tint-elle à le rassurer. Elle lui écrit :

---

[1]) Alors fiancé à Mlle Louise Puaux.

[2]) Decoppet écrit le 17 janvier 1864 : « Sabatier a passé un mois à Bâle avant d'aller à Tubingue où il se trouve dans ce moment avec Jacot. J'ai eu le bonheur de voir ces chers amis à Mulhouse. Ils m'attendaient à la gare, à mon arrivée, le 31 décembre. C'est au coup de minuit, par un temps de neige affreux que je suis arrivé à Mulhouse. »

Voici les impressions de Sabatier sur Bâle :

« Bâle est une ville de souvenirs. On les cultive, mais on n'y vit pas. Les morts y sont fort respectés. Les vivants dorment à côté d'eux pour ne pas troubler leur repos. Dans le calme des longs hivers, il y a tel ou tel savant qui, patiemment, augmente chaque jour sa pelote et finit par avoir, sous la neige des ans, une science stupéfiante. »

Tel, est, paraît-il Preisswerk, professeur d'hébreu à la Faculté. Deux hommes l'ont surtout frappé, Gess et Cramer, pasteur de l'Eglise française de Bâle :

« M. Cramer doit savoir à lui seul autant d'hébreu que la France et la Suisse réunies. Ses enfants de 10 à 12 ans lisent les prophètes sans point-voyelles. Jugez du père ! Il fait des poésies hébraïques pour se

« Votre mère m'a dit plusieurs fois de vous écrire qu'elle sentait plus profondément depuis votre départ que ce voyage était pour votre bien et qu'il était approuvé de Dieu. Elle me parla de vous comme elle ne m'en avait jamais parlé. Cette preuve de confiance me rendit bien heureuse et, en la voyant si pleine de foi et si soumise à tout ce qui pourrait vous arriver, en l'entendant se remettre à Celui qui la garde ici et qui vous gardera là-bas, je demandai à Dieu de tout mon cœur qu'il me donnât cette foi qui pourrait me faire aimer Armand [1]) comme elle vous aime. S'il en est de toutes mes visites chez vous comme de mes trois dernières, je trouverai une bonne amie en votre mère ; elle a le pouvoir de me calmer extraordinairement. »

Nous savons, par Blanc, ce qui l'attendait à Tubingue. Il y resta peu et prit bientôt, avec le fidèle Jacot, le chemin d'Heidelberg. Quand il eût entendu Rothe, il dit :« Plantons ici notre tente. »

Nous aimerions savoir ce qu'il écrivit alors à ses amis, ses impressions d'Allemagne. Nous n'avons pas su retrouver les quelques lettres qu'il

distraire ; il connaît passablement d'arabe, de syriaque, de sanscrit et va se mettre à l'étude du chinois. Avec cela, M. Cramer est un botaniste distingué, et fait de l'astronomie, de la géologie, de la photographie et est un joueur d'échecs renommé. Ce qui m'a beaucoup frappé chez lui et ce que je recommande à nous tous, c'est l'application des sciences naturelles à l'interprétation de la Bible. La Bible est le texte, me dit-il, la nature est l'illustration. »

Nous laissons à Sabatier la responsabilité de son appréciation sur Bâle qui nous paraît avoir toujours été une ville très vivante.

[1]) Son fils.

leur adressa. Heureusement nous en avons un écho dans la correspondance que Sabatier et ses amis échangeaient une fois l'an environ. Vesson, résumant ses lettres, s'exprime ainsi :

« Sabatier nous donne de Beck, au physique et au moral, une appréciation que je crois digne de remarque, même après les dithyrambiques effluves de Jacot. «La personnalité de Beck, nous dit-il, est plus remarquable que sa théologie. Physiquement, Beck n'est pas laid, ses traits sont larges, bien accentués, le front est un peu bas. Les yeux un peu petits, brillants sous les sourcils comme deux charbons. Quand le théologien est en colère contre le siècle ou la théologie moderne, ils lancent des flammes. Beck a du Jean-Baptiste en lui. Il tonne avec autant de véhémence contre les Cliefot et les Philippi de l'orthodoxie morte et arbitraire que le prophète du désert contre les Pharisiens. Je l'ai entendu littéralement maudire la théorie forensique de la justification par la foi et l'exégèse othodoxe de l'épître aux Romains. C'est le théologien de la conscience morale et, par là, le précurseur d'une sérieuse théologie. Il ne distingue pas entre ses adversaires, il les assomme en bloc. Beck a beaucoup étudié les sciences naturelles organiques auxquelles il emprunte l'idée concrète de *vie* et *d'organisme*. Ces deux éléments : 1° *Conscience morale* ; 2° *organisme*, sont les deux traits distinctifs de sa théologie. Elle peut se résumer dans cette proposition où se trouvent réunis ces deux termes : le Christianisme est une vie morale organique, surnaturelle dans son origine et sa nature, mais se développant d'après les lois psychologiques ordinaires. Aussi Beck relève surtout le côté *subjectif* de la Rédemption. Là, il est original, profond, vrai. Mais le côté *objectif* semble bien laissé dans l'ombre. Beck y tient,

mais c'est chez lui une inconséquence. Il accepte sans critique ni réserve tout le cadre de l'orthodoxie. L'expiation objective l'embarrasse, de même que les peines éternelles, etc., etc. Mais c'est surtout le Canon des Ecritures qui révèle toute l'étroitesse de son point de vue. Beck ne veut rien connaître ni de l'histoire ni de la critique, et prétend gagner tout son Canon par *l'expérience pneumatique*. Or, il se trouve par un heureux hasard, difficile à comprendre, que son Canon est précisément celui de l'orthodoxie. Pas un livre de plus, pas un livre de moins. *L'expérience pneumatique* est vraiment de fort bonne composition. En somme donc, comme disait Hofmann à nos amis à Erlangen : « Bei Beck kommt das geschichtliche Element zu kurz. »

« Aussi peu l'histoire et la critique ont de place chez Beck, autant elles en trouvent chez Hofmann. Si l'un reste toujours dans les appréciations sommaires, l'autre se perd dans les détails. Le premier conclut trop vite du général au particulier, le second trop facilement du particulier au général. Exposition froide, patiente et pourtant très fine. On trouve dans son cours moult petits grains de mil qui ne sont pas à dédaigner, même après la vaillante théologie de Beck. Le canon ecclésiastique sort encore intact de ses mains. Il a pour principe non de repousser tout livre qui n'est pas évidemment authentique, mais de garder tous ceux dont on ne parvient pas à démontrer clairement l'origine postérieure. C'est la tradition qui, pour lui, décide dans tous les cas douteux. »

Sabatier garde Rothe pour le second semestre. Il réserve aussi, pour les jours de disette dans les greniers d'abondance de son souvenir, le récit des impressions qu'il a reçues de l'architecture religieuse en Allemagne, des deux musées de

Munich, du Walhalla de Ratisbonne, etc. etc. (12 avril 1864).

Parmi tous les professeurs allemands entendus, Rothe attira surtout l'attention de Sabatier. Et c'est lui-même qui va nous le dire.

A la séance d'ouverture de l'*Ecole libre des Sciences religieuses*, en 1874, Sabatier venait d'insister sur la nécessité qui s'impose au pasteur de se faire une foi personnelle. Il ajoutait :

« Les autorités extérieures nous abandonnent ; elles s'écroulent. Les décrets de l'Eglise, les liturgies consacrées, la robe pastorale n'imposent plus au monde. C'est peut-être un malheur ; mais il est une autorité qui demeure et qui subjugue encore les esprits, c'est l'ascendant, c'est l'affirmation simple et franche d'une conviction profonde.

« Je l'ai compris et senti, Messieurs, en entendant, il y a bientôt dix ans, les leçons d'un grand maître en théologie, d'un humble et hardi penseur dont vous me permettrez de rappeler le souvenir, et dont je ne fais ici que traduire les intimes pensées. Je veux parler de Richard Rothe, ancien professeur à Heidelberg. Je n'oublierai jamais l'impression que nous faisait sa parole, quand, au terme d'une discussion, il s'arrêtait pour nous dire joyeusement et fermement : « Pour ma personne, en ce qui me concerne, c'est là, je le déclare en toute bonne conscience, et après un impartial examen, c'est là mon inébranlable conviction. » *Revue chrét.*, 1874, p. 39.

En 1883, répondant à une demande de renseignements biographiques, il faisait ces précieuses communications :

« Je suis né le 23 octobre 1839, à Vallon, département de l'Ardèche, dans une très modeste famille de vieille tradition protestante. Les Cévennes ont été ma patrie matérielle et morale. Je note seulement ce point que je dois à ma mère tout ce que je suis. C'est grâce à elle que la piété du *Réveil* entra en moi. Depuis lors, les études, les tentations et les expériences de la vie ont pu modifier beaucoup mes premières idées religieuses, le fond de piété tendre et émue est resté le même. C'est encore avec les chrétiens humbles et ignorants que je me sens le plus en communion. C'est qu'entre nous la théologie est supprimée. On s'unit plus profondément par le sentiment que par les idées. Et puis les âmes naïves ont des trésors de sympathie et d'indulgence dont j'aime à bénéficier et à jouir. La liberté d'esprit, l'indépendance de la pensée me sont venues plus tard et je ne les ai conquises que très lentement et par beaucoup de luttes intérieures. L'étude de la littérature et de la philosophie, d'abord au Collège de Ganges (Hérault), ensuite celle de la théologie à la Faculté de Montauban et en Allemagne, m'ont peu à peu amené à la conviction que l'essence de la religion et de l'Evangile était indépendante de l'histoire, de la critique, des sciences naturelles et même de tout système de métaphysique. Le théologien Richard Rothe, dont j'ai suivi les cours à Heidelberg en 1864, est l'homme dont la pensée a le plus agi sur la mienne. Je me dis volontiers son disciple sans résoudre tout à fait comme lui tous les problèmes de la théologie. »

Qu'y avait-il donc en Rothe qui pût ainsi retenir l'attention de Sabatier? Brillant héritier de Schleiermacher et de Hegel, Rothe était peut-être alors le premier théologien du temps. Nous avons vu que Sabatier, depuis plusieurs années

déjà, ramenait tout son christianisme à la personne du Christ. C'est ce que faisait Rothe. On a ainsi résumé ses vues :

« Le point de départ, l'objet de toute christologie, c'est la personne même du Christ. Cette personne, dit M. Schwalb à propos d'un travail de Rothe, il l'a dépeinte avec cette piété vive et cette tendresse virile dont on ne peut se faire une idée juste que lorsqu'on a eu le bonheur d'en entendre et d'en voir l'expression vivante. Il a reproduit en quelques traits le Christ du quatrième Evangile tel qu'il le comprend et le contemple. Ce Christ, ce n'est point le Logos incarné ; c'est l'homme Dieu, c'est-à-dire un homme vraiment et purement humain, mais un avec Dieu par la parfaite conformité de sa volonté avec la volonté divine et par l'absolue perfection de son sentiment religieux. Voilà, selon Rothe, quel est l'objet primitif et permanent de la Christologie. Depuis les apôtres jusqu'à nos jours, tous les penseurs chrétiens se sont évertués à décrire, à comprendre et à expliquer cette personne unique dans l'histoire de l'humanité. Mais aucun n'y a réussi, et il n'y aura point de christologie adéquate et définitive avant que la science historique ne nous mette en état de voir face à face Jésus de Nazareth, avant que la philosophie ne nous ait donné une notion parfaite de Dieu et de l'homme, avant que notre œil intérieur ne soit assez pur pour saisir nettement la physionomie morale de celui qui fut la pureté même.. Ce n'est donc pas dans le passé qu'il faut chercher notre Christologie. C'est dans l'avenir. Mais en attendant qu'on trouve cette christologie définitive, il importe non seulement de *tolérer*, mais d'encourager ceux qui la cherchent, même ceux qui en la cherchant s'égarent et menacent d'égarer les fidèles. On ne peut s'enquérir de la vérité sans risquer de tomber dans l'erreur ; mais la recherche

de la vérité, malgré toutes les douleurs et tous les périls qu'elle entraîne est incomparablement préférable à l'immobilité, à l'ignorance et à l'hypocrisie [1]). »

On comprend que Sabatier se soit arrêté au pied de la chaire d'un homme qui ouvrait à sa pensée de pareils horizons.

Il est évident qu'à tous points de vue, Sabatier a tiré de ce voyage des profits spirituels variés. Il a appris à suivre sans fatigue les professeurs allemands dans leurs cours, à lire sans peine leurs énormes volumes.

« J'ai fait la connaissance d'hommes remarquables, dit-il dans une lettre à son oncle Tendil, vu des villes fort belles et traversé des pays tout nouveaux. J'ai dernièrement fait le fameux voyage du Rhin, c'est-à-dire de Mayence à Cologne. J'ai rarement vu quelque chose de plus beau que ce fleuve tantôt s'étendant dans la plaine, tantôt resserré entre de pittoresques montagnes couronnées de vieux châteaux en ruines, coulant toujours avec une lenteur pleine de majesté. C'est un vrai charme, un enchantement que d'assister depuis le pont du bateau à vapeur à cette succession continuelle de panoramas toujours changeants. Au bout du voyage vous attend la fameuse cathédrale de Cologne, le plus magnifique, le plus sublime monument que l'imagination puisse rêver. Elle est, comme d'ailleurs toutes les cathédrales, en forme de croix, et elle a, si je ne me trompe, 6400 pieds carrés de surface. L'impression que produisent ces piliers séculaires et ces voûtes d'une effroyable

[1]) *Revue de Théologie*, 1867, p. 110, article de Roger Hollard.

hauteur est unique. J'étais là la veille et le jour de la Pentecôte. Les cloches, proportionnées au monument, sonnaient à toutes volées et remplissaient l'immense cathédrale d'un bruit solennel. En entendant passer sur sa tête ces ondes sonores, on aurait cru entendre le roulement des cieux au dernier jour du monde. Parfois, mon émotion allait jusqu'aux larmes ; vous me le pardonnerez, vous, vieil huguenot : à un moment, je ne pus plus me contenir, je tombai à genoux et priai avec la foule recueillie. Ce ne fut pas sans peine que je quittai Cologne. Je regretterai toujours de ne plus voir ce magnifique monument. Je me déclarerai heureux, si jamais la destinée me fait repasser par Cologne... »

(24 mai 1864.)

L'ardent travail auquel se livrait Sabatier avait donc des intermèdes comme ce voyage à Cologne ou une visite à Wiesbaden, chez des parents de Jacot.

Sabatier revint toujours volontiers sur ces souvenirs d'Allemagne. Dans une lettre au *Journal de Genève*, reproduite en 1900 par la *Revue chrétienne*, il écrivait :

« Je me trouvais en Allemagne durant l'année scolaire 1863-1864. J'y faisais un premier voyage de découverte. Aussi les impressions intellectuelles et morales que je reçus alors me sont-elles restées très vives et très présentes. C'étaient chaque jour de nouveaux sujets d'étonnement. A Tubingue, j'assistais à des manœuvres militaires auxquelles les étudiants, les théologiens comme les autres, se livraient, entre les leçons avec une ardeur extraordinaire. Ils se préparaient à la guerre contre le Danemark, et, le soir,

les brasseries retentissaient de chants belliqueux. C'était un peu la même guerre que celle que l'Angleterre fait aujourd'hui au Transvaal, et c'était, dans la nation, la même effervescence et le même enthousiasme. Pour moi qui comparais seulement la disproportion des forces entre la Prusse et l'Autriche coalisées et le petit Danemark, je ne revenais pas de ces spectacles guerriers jusqu'au sein des Universités les plus paisibles. Je croyais à une guerre diplomatique, et je me trouvais en présence d'une guerre nationale, qui semblait réveiller dans toute l'Allemagne les souvenirs de 1813.

Un peu plus trad, je suivais à Heidelberg les leçons de l'historien Hæusser. C'est le professeur allemand le plus éloquent que j'ai jamais entendu. Mais l'esprit et la substance de son cours me surprenaient encore plus que l'éclat de la forme. Il parlait de la Révolution française avec une hostilité de passion que je n'aurais jamais imaginée. Savant, il l'était sans doute ; mais il faisait dans sa chaire, au lieu d'œuvre scientifique, œuvre de tribun. Ses leçons avaient l'aspect de réunions publiques. Etudiants, bourgeois, belles dames, s'y pressaient en foule et se livraient à des manifestations politiques d'une exubérance incroyable. Jamais je ne me serais attendu à retrouver en Allemagne les leçons de Quinet et de Michelet au Collège de France.

En même temps, s'organisaient des réunions plus nombreuses encore, en plein air, sur les terrasses du vieux château en ruines. Les professeurs les plus illustres de l'Université, Bluntschli en tête, y prenaient la parole. On y rappelait les souvenirs encore vivants de la campagne des Français dans le Palatinat sous Louis XIV. A ce moment, ce n'était pourtant pas à la France qu'on en voulait le plus ; c'était à l'Angleterre dont on redoutait, je crois, l'intervention en faveur du Danemark. Le lion britannique était traité

de léopard oblique et d'hyène sans courage. Les invectives les plus violentes et les plaisanteries les plus grossières excitaient naturellement les applaudissements les plus frénétiques. J'étais ahuri, je l'avoue, de tant de passion.

Je causais beaucoup avec les étudiants mes camarades, qui, d'ailleurs, une fois cette frénésie guerrière calmée, étaient les meilleurs garçons du monde, et je n'étais pas moins étonné de leurs idées politiques. J'étais plein alors du généreux libéralisme de Tocqueville, de Lanfrey, de Jules Simon et du *Courrier du Dimanche* ; je ne pensais pas que la jeunesse universitaire, en aucun pays du monde, pût avoir un autre *credo*. Ma foi naïve ne provoquait que des railleries. J'avais devant moi des étudiants qui se disaient libéraux et se déclaraient tout prêts à sacrifier le droit constitutionnel de la nation à la volonté souveraine d'un monarque incarnant à leurs yeux l'âme de la nation elle-même. Ils développaient la théorie du *droit historique* qui provient des institutions et de la tradition du passé, sur les *droits de l'homme* et du citoyen tirés de la raison humaine. Ils exaltaient la liberté et ne parlaient que de guerre ; ils voulaient l'unité allemande et ils célébraient la mission providentielle de la Prusse, le droit divin de ses rois et la force de ses armées... (1) »

Sabatier avait fait à Heidelberg la connaissance d'un étudiant de Strasbourg avec lequel il devait rester lié, Carrière. Celui-ci était resté en Allemagne après le retour de Sabatier ; au printemps de 1865, Carrière rentre en scène par une lettre qui permettra non seulement d'imaginer la somme de travail fournie par nos jeunes pèlerins

(1) *Revue chrét.* 1900, p. 385, 386.

de la science, mais qui renferme des observations d'une portée générale à recueillir :

« Ne pouvant vous parler de vos circonstances (j'ignore jusqu'au lieu où vous êtes mainenant) je commence par vous dire quelques mots de mon humble personne. J'ai fait assez de chemin depuis que nous nous sommes vus. Vers le milieu d'octobre, j'ai quitté Heidelberg pour me rendre à Gœttingen, mais je n'ai pas pris un chemin bien direct, puisque, d'abord, j'ai été passer près de trois semaines à Rotterdam chez M. A. Réville. J'ai donc vu la Hollande et j'ai été enchanté de pouvoir visiter quelques professeurs de l'Université de Leyde. *Scholten* et *Kuenen* m'ont beaucoup plu. Vous savez que le premier volume de *l'Introduction à l'Ancien Testament*, de Kuenen, va bientôt paraître, s'il n'a déjà paru, en français. J'ai pu lire une partie des épreuves en Hollande.

De Rotterdam, je suis venu à Gœttingen où j'ai passé l'hiver. Gœttingen est un trou, à peu près aussi malpropre que Tubingen, mais les gens n'y sont pas aussi *gemütlich*, ni les environs si jolis. Bref, je m'y serais royalement ennuyé si je n'avais pas eu tant à faire. Mais quand on vient à Gœttingen pour travailler avec *Ewald*, je vous assure que l'on n'a pas de temps à perdre. Vous avez bien souvent entendu parler d'Ewald en Allemagne. Sans avoir lu de ses écrits, vous avez peut-être été choqué comme moi des *schimpfen*[1]) que l'on y rencontre à chaque page. Eh bien, je crois que vous ne vous faites pas une idée juste du personnage. Il échappe à toutes les lois psychologiques et ne ressemble, je crois, à personne au monde. Je parlais de lui, l'autre jour avec *Benfen*, qui me le définissait un être *sui generis*, et me disait qu'il fallait pour *Ewald* créer

[1]) *Schimpfen*, injures, invectives.

un *genre* à part et non pas seulement une *espèce*. Cela m'a bien amusé et est à peu près exact. Je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous tracer une caractéristique du fougueux professeur ; il me faudrait y consacrer toute une lettre, mais j'espère vous communiquer bientôt mes impressions à son endroit. Sa capacité de travail est incroyable ; il lit (fait des cours) trois heures par jour ; le mercredi, 4 heures. J'étais venu à Gœttingen surtout pour ses *privatissima*, et j'ai une heure de leçon chaque jour chez lui, sans compter son *Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament* que je suis assez irrégulièrement.

Je fais avec lui de l'arabe, du syriaque, de l'arménien. Je ne connais personne qui enseigne les langues aussi bien que lui. Mais avec lui, il faut être bien décidé à apprendre, et avoir du temps à soi. Sa méthode est de commencer une langue par la traduction des morceaux difficiles. Au bout de quelques leçons, il nous a fallu expliquer du syriaque non-ponctué. Aussitôt que nous avons connu l'alphabet arménien, il nous a donné à préparer un des morceaux les plus difficiles de la Chrestomathie : nous avons passé six semaines sur une page et demi. Et notez bien qu'il ne fait jamais prendre que des morceaux non traduits. Enfin, la méthode d'Ewald peut se caractériser ainsi : « Prenez le taureau par les cornes. »

J'ai fait aussi du sanscrit avec *Benfen* ; je n'en sais pas beaucoup, mais suis arrivé maintenant à la conviction profonde qu'une connaissance scientifique du latin et du grec est *absolument impossible* si on ne possède pas au moins les éléments du sanscrit. J'avais souvent entendu affirmer ce fait, et n'en voulais rien croire. J'ai changé complètement d'avis.

Avez-vous fait un peu de syriaque?

(3 mars 1865.)

Le professeur NEANDER.

On voit à cette lettre encore qu'il y a de la marge (par le travail et les connaissances) entre la génération nouvelle qui se préparait à l'enseignement théologique et les pasteurs distingués chargés tout à coup d'enseigner ce qu'ils ignoraient.

Le bagage de Sabatier était déjà bien fourni quand il regagna Vallon. L'absence lui pesait. Son amie, Mme Ph. Puaux, lui reprochait des lettres un peu tristes. Ses amis lui signalaient des places à sa convenance. « Tante Amanda » aurait voulu le voir se présenter à Faugères, devenu vacant. Mme Ph. Puaux plaidait pour Aubenas — si rapproché des siens et d'elle-même. On avait espéré un moment l'avoir à Bâle. Un laïque influent de l'Eglise française, M. Sandoz-Luya lui demandait de tâcher de venir prêcher à Pâques de 1864, et lui disait à cette occasion : « Que votre vocation, cher monsieur est grande et belle : arracher des cœurs de l'abîme du péché, pour les jeter dans les bras de Jésus-Christ ! Il n'y a rien à comparer à cette œuvre-là, et je vous félicite de tout mon cœur d'y avoir été appelé par votre Sauveur. » (17 février 1864.) Finalement Aubenas l'emporta [1]). L'oncle Tendil, naturellement, y avait prêté la main.

[1]) La nomination est du 10 août 1864.

CHAPITRE VI.

AUBENAS.

A. Sabatier, pasteur à Aubenas. — La Réforme à Aubenas. — Destruction de l'Eglise. — Aubenas inaugure les Dragonnades.

En rentrant d'Allemagne, A. Sabatier, affermi dans sa foi par l'enseignement de Rothe, avait dit à sa mère : « Maintenant, je puis devenir pasteur. » En conséquence, il se fit consacrer au Cailar, par M. le pasteur Recolin, en même temps que ses amis P. Vesson et G. Roux, et s'installa peu après comme pasteur à Aubenas.

Il n'avait pas accepté d'emblée le poste quand il lui avait été offert par M. Crès, pasteur à Vallon. Il avait quelque scrupule à faire ses débuts dans le Consistoire de Vallon. Mais d'autre part, comme il n'était à Aubenas qu'un agent de la Société centrale, et qu'il ne devait avoir, en somme, aucune position officielle dans le consistoire de Vallon, il renonça au projet d'un séjour d'études à Paris, et accepta Aubenas, malgré l'assez vive opposition de ses amis Sardinoux qui auraient voulu le voir se fixer à Faugères.

Aubenas était une annexe de la paroisse de Vals qui renfermait en tout 650 protestants[1]). Sabatier était donc simple pasteur auxiliaire à Aubenas. Il avait vingt-cinq ans. Ce n'est pas à cet âge que l'on songe beaucoup au passé, à moins d'une vocation spéciale. Pourtant, à Aubenas et dans toute la région, Sabatier aurait pu méditer déjà sur les succès de la force. Barjac, Uzès, Pont-Saint-Esprit, Aubenas appartenaient dès le XVI^e siècle à l'histoire huguenote. Des églises y avaient été fondées en 1562, c'est-à-dire à une date où la France entière était toute secouée d'un grand élan de réforme religieuse et sociale.

Là comme ailleurs, l'Eglise ancienne y avait multiplié les abus. Dès 1559, les habitants d'Aubenas avaient enjoint au régent chargé de les représenter aux Etats du Vivarais, tenus au Cheylard, de faire établir un tarif pour la publication des bans, la sépulture de ceux qui meurent de mort subite, car les officiants n'avaient aucune limite dans leurs prétentions. Cet état de choses ameutait contre le clergé et les moines la moitié de la ville. Au printemps de 1560, l'agitation augmentait et, dans la nuit du 7 au 8 avril, toutes les croix de pierre qui étaient à l'entrée de la ville et dans la banlieue furent abattues. La doctrine de Calvin se répandit rapidement

---

[1]) Dont une centaine à Aubenas.

En 1561, les pasteurs prêchent publiquement à *la Maison de ville*, et la salle étant trop exiguë, les régents d'Aubenas demandent à *Jacques de Montlaur* d'autoriser les pasteurs à prêcher dans l'Eglise Saint Laurent, en dehors des heures du service catholique. Malgré le refus opposé par le curé, il y eut pendant quelque temps des prêches dans cette église.

Jacques de Montlaur s'occupa de contenir les nouveaux religionnaires, mais, à part un petit nombre de familles, tous les habitants étaient imbus des nouvelles doctrines. Se sentant soutenus par le *baron des Adrets*, ils chassèrent leur seigneur, les moines, les religieuses et les prêtres, et s'emparèrent de leurs biens, en 1562... Le 25 août de cette année, le Conseil général des habitants décidait de démanteler les couvents qui se trouvaient en dehors de la ville, et d'en vendre les matériaux ainsi que les joyaux et ornements pour soulager le peuple, et parer aux nécessités du moment, car le *baron de Balazuc*, chef des catholiques, préparait un mouvement contre la ville [1]).

Aubenas devient ainsi *le centre de la principale force* des Réformés groupés autour d'Antoine de Crussol, futur duc d'Uzès [2]). Crussol était catholique de sentiments. Il n'assistait pas

---

[1]) Jean Volane, *Aubenas*, étude historique et économique. Vals-les-Bains, 1905, p. 12.

[2]) *France protestante*, art. Crussol.

aux prêches des Réformés, ne prenait pas la Cène avec eux, mais il voulait la paix religieuse, et il y travaillait. Il avait accepté la charge de « chef et conservateur du pays sous l'autorité du roi, jusqu'à sa majorité. » Il avait fait promettre aux protestants de demeurer sous l'obéissance de Charles IX, de ne faire aucun règlement sans l'approbation des gens du roi et d'observer inviolablement les lois politiques du royaume. Ces conditions ayant été acceptées, Crussol écrivit à la reine-mère une lettre où il lui exposait ses raisons d'agir. Il voulait simplement soutenir le régime établi par l'Edit de janvier 1562, qui aurait évité les guerres de religion et assuré la paix religieuse sans l'action funeste du fanatisme intéressé des Guises, et du Triumvirat. Crussol était un caractère qui a donné un bel exemple de probité politique. Si nous relevons ici son rôle, c'est qu'il a été constamment méconnu ou déformé par les historiens de nos regrettables guerres religieuses.

On sait le nom d'un pasteur d'Aubenas en 1567, Guillaume de Coindeau. Plus tard, la petite ville protestante avait été desservie quelque temps par l'illustre Daniel Chamier, l'homme de granit qui avait su résister à toutes les tentations de la cour au temps de Henri IV. C'est à Aubenas encore, que M. d'Ornano eut le triste honneur d'inventer les *missions bottées* et les *conversions par logement*, c'est-à-dire les pro-

cédés odieux qui poussaient le protestant battu, enfumé, privé de sommeil ou de nourriture, ou ruiné par ses hôtes involontaires, à prononcer les mots fameux : « Je me réunis. » La *théologie* de M. d'Ornano avait fait merveille à Aubenas. Sous l'action des dragons du roi, 250 familles protestantes accoururent au collège des Jésuites, demandant à être admises dans l'Eglise catholique. Après quoi, les protestants offrirent leur temple à M. d'Ornano, qui en fit une écurie (1627). On a imprimé et dédié au roi Louis XIII le *Narré de la merveilleuse conversion des huguenots d'Aubenas*, 1628.

C'est sur ces ruines que le jeune pasteur Sabatier venait travailler. Il avait, comme annexe de sa petite paroisse, Villeneuve de Berg, où était né, en 1539, le célèbre Olivier de Serres. Là aussi, il y avait eu, dès 1562, une église et un pasteur envoyé par Calvin, Jean Béton. Là aussi, était né le frère puiné d'Olivier de Serres, le pasteur historien Jean de Serres, dont *l'Inventaire général de l'Histoire de France* est encore utile. Louis XIII avait ruiné cette église comme celle d'Aubenas, et remplacé les pasteurs par des capucins. Là aussi, était né l'homme qu'on a pu appeler le *restaurateur du protestantisme en France* après la Révocation, Antoine Court. Mais Sabatier n'y trouvait plus qu'une centaine de personnes.

Il y avait à Aubenas un conseil d'église formé par MM. Louis Barry, Etienne Brunel père, maître

d'hôtel, Martin, serrurier, H. Aurenche, banquier, Dupré-Demontès...

Le jeune pasteur s'installa très modestement au premier étage d'une maison occupée par un marchand de fer protestant. Une chambre, un grand bureau avec beaucoup d'air et peu de meubles. La sœur aînée de Sabatier, Mme Barry, venait souvent l'y voir de Vallon. Dès 1852, le culte avait eu lieu dans une pièce du vieux château, au 4e étage. Il fut célébré ensuite chez M. Barry, dans un local loué rue Ste-Claire, maison Testut ; dans une salle du collège, enfin, depuis 1865, au 1er étage de la maison Rigat, traverse de la Guinguette [1]).

Les protestants n'étaient donc plus là qu'une centaine, parmi lesquels la famille Brunel tenait le haut du pavé. Il y avait là aussi un beau vieux Cévenol, « le père Barry », que tous respectaient. Il avait deux filles, Mlle Barry et Mme Brunel. Celle-ci était fort distinguée et Sabatier l'admirait beaucoup. Mais il s'indignait quand on l'appelait « l'aumônier de la famille Brunel ». Cela heurtait en lui une indépendance de caractère qu'il n'a jamais su perdre.

Il y avait deux enfants chez les Brunel, un fils, mort plus tard sans enfants, et une fille qui devint Mme Fabre de Thierrens. C'est pour

---

[1]) L'église d'Aubenas a un temple depuis 1890. Cf. *Dédicace du temple d'Aubenas*, Aubenas 1890, et la lettre de Sabatier adressée à ses anciens paroissiens.

cette dernière que fut fait le premier *Cours de religion* de Sabatier. Il est entre nos mains. A. Sabatier allait aussi faire le culte sur la route de Villeneuve de Berg, chez M. Dupré, à St-Pont. Il n'y avait pas d'autre lieu de culte. Sabatier y rencontrait l'institutrice des enfants, Mlle Versel, dont il parlait avec enthousiasme à son ami M. Ponsoye, longtemps avant de pouvoir l'épouser. L'histoire de cette amitié avec M. Ponsoye vaut la peine d'être rappelée, s'il est vrai que nos amitiés sont les plus doux embellissements de nos vies.

M. Ponsoye, protestant zélé, avait été envoyé à Aubenas comme employé des Ponts et Chaussées. Quelques jours après son arrivée dans la petite ville, eut lieu l'enterrement d'une jeune protestante très estimée. Toute la ville y était. Le discours de Sabatier produisit un effet extraordinaire sur les catholiques. On ne parla que de cela pendant quelques jours. La parole du jeune pasteur était venue fortifier singulièrement une sorte de sympathie pour le protestantisme alors générale dans le pays. M. Ponsoye en fut intéressé. Il alla voir Auguste Sabatier, et ce fut le commencement d'une amitié qui dura autant que leur vie. Les deux amis quittèrent Aubenas à peu près en même temps. Mais, séparés, ils ne cessèrent de s'écrire. Tous les ans, M. Ponsoye se rappelait au souvenir de son ami par l'envoi de quelques fruits ou de quelque cadeau et il en était récom-

pensé, disait-il, par une belle lettre. Retiré des affaires, en 1883, M. Ponsoye vint se fixer à Paris. Il employa ses loisirs à suivre les cours de Sabatier à la Faculté de théologie, à l'Ecole des Hautes-Etudes, y prenant fidèlement des notes qu'il a bien voulu nous léguer et qui sont très précieuses pour fixer la pensée du Maître sur tous les points qu'il abordait.

Sabatier s'était mis au travail avec la méthode et le soin qu'il apportait à toutes choses. Dès le 2 février 1865, Decoppet lui écrit :

« Les nouvelles que tu me donnes de ta petite église m'ont intéressé et je suis très heureux d'apprendre que tu te sens encouragé dans ton œuvre. »

Au début de 1866, en réponse au rapport fourni par Sabatier sur son activité, le Comité Montpelliérain, par l'organe du pasteur Cassignard, lui faisait exprimer sa satisfaction pour le zèle et le dévouement qu'il mettait à paître le petit troupeau qui lui avait été confié. On le chargeait en même temps d'une tournée de collectes dans la région en faveur de la Société centrale.

Partout où il passait, Sabatier sortait du rang. C'est ainsi qu'après quelques mois seulement d'activité, il dut refuser les offres de M. Recolin qui voulait l'attirer à Nîmes, celles de Rocheblave qui l'appelait à Montélimar et de Babut à Beaumont-les-Valence. Jacot lui écrit d'autre part qu'à

Nîmes, on voulait le voir devenir le collègue de Charles Babut. On s'occupe de lui à Montauban. Massebieau, encore fixé à Vierzon comme professeur privé, lui écrit : « Tu tends à retourner à Montauban, mais cette fois pour t'asseoir au milieu des maîtres ».

Sabatier préparait en effet ses examens et ses thèses de licence en théologie. Son ancien condisciple, François Bonifas, l'avait devancé sur cette route. Il avait soutenu ses thèses à Montauban en mai 1866, et lui écrivait à ce propos :

« La première soutenance n'a rien eu de bien saillant. La seconde a été longue, intéressante et animée. J'ai eu à subir les attaques de MM. Vèzes, Cruvellié, Monod, Bois, Nicolas et Sardinoux ; vous devinez ce qu'étaient les deux premières ; mais le Seigneur m'a visiblement soutenu. Il m'a donné une aisance parfaite, une liberté d'esprit et une facilité de parole qui m'étonnaient moi-même. Je ne vous condamne pas à l'ennui de lire mon latin de collège, mais si vous avez le temps de lire ma thèse française, je vous serai obligé de m'en dire votre sentiment... »

Il annonçait en même temps qu'il préparait sa thèse de doctorat sur l'Enseignement apostolique :

« Combien les études qui touchent au premier siècle sont attachantes et que leur importance est capitale ! Je viens de lire dernièrement le *Christenthum* de Baur. Quel homme éminent que ce Baur, et qu'il

laisse tous ses disciples loin derrière lui. M. Jean Monod est ici depuis le 3 courant. Il a pris la direction du Séminaire depuis quelques jours et doit donner demain sa première leçon. Son installation publique ne doit avoir lieu qu'à la rentrée de Pâques. Il a déjà conquis les sympathies et l'affection de tous les étudiants et je ne doute pas qu'il exerce sur eux une salutaire influence. Il en coûte beaucoup à M. Sardinoux de quitter ses chers étudiants, et cela est facile à comprendre, mais il a été longtemps souffrant cet hiver et il a besoin d'un peu de repos. » (20 février 1865.)

Sabatier envoya sur la thèse de F. Bonifas les observations demandées, et il le fit, remarque Bonifas, avec la liberté et la franchise qu'on se doit entre amis et entre chrétiens.

« C'est là la bonne critique, celle qui instruit et qui sert d'aiguillon salutaire à la pensée. Je ne prétends pas me justifier devant vous, je sens trop bien tout ce que vos observations ont de vérité, de justesse et de profondeur : je dirai seulement pour mon excuse que l'espace et le temps m'ont manqué pour être complet. J'ai cependant cherché à montrer, quoique d'une manière très sommaire et très imparfaite, que le système de Schleiermacher qui découle tout entier de son idée de Dieu, appartient, par ses principes et par ses conséquences, à ce grand courant panthéiste qui semble fatalement entraîner la pensée, aussitôt qu'elle abandonne le Dieu libre, créateur d'une liberté surnaturelle, comme lui, que nous révèlent les Ecritures. Je suis persuadé qu'il n'y a que deux philosophies possibles, la philosophie chrétienne qui croit à la liberté, c'est-à-dire au surnaturel, et la philosophie panthéiste qui ne croit qu'à la nature, où Dieu et l'homme perdent leur

personnalité morale et libre pour devenir des phases diverses du développement éternel et nécessaire de l'absolu, lequel ressemble singulièrement au *cosmos*, à moins qu'il ne se confonde avec le néant. Je parle ici du système et non de l'homme : ce qui est fort différent. »

Sabatier avait demandé au jeune professeur de Montauban des conseils pour sa préparation des examens de licence. Le conseil donné est assez surprenant :

« La seule préparation que vous ayez à faire c'est de ne point vous préparer du tout. Vous êtes au courant des questions, vous avez prolongé pendant un an vos études en Allemagne, vous savez l'allemand, il n'en faut pas davantage pour traiter une question quelconque, en 48 heures, avec des livres à sa disposition. »

Voilà un conseil que l'on ne pourrait donner à tout le monde sans danger pour le candidat.

Sabatier suivit le conseil donné par F. Bonifas de ne venir à Montauban que quand ses thèses seraient prêtes et imprimées.

Franz Jacot, rentré à Montauban pour y terminer ses études interrompues, fut pour Sabatier, une fois de plus, l'ami serviable qui hâte auprès des professeurs la signature des thèses, qui cherche un imprimeur, aide à la correction des épreuves.

Aug. Carrière d'autre part, rentré à Paris, demandait des nouvelles de son compagnon d'Heidelberg. Il regrette le temps passé aux bords du Neckar :

« Je voudrais passer le printemps à Heidelberg ou à Tubingen. En voyant cette maigre verdure qui commence à pousser à Paris, je me rappelle que, l'année passée, je voyais de ma fenêtre le printemps éclore sur la colline du château d'Heidelberg, les pêchers en fleurs, etc. Je jouissais d'une bonne et douce vie bien *gemüthlich*, je ne songeais qu'à mes études et à la belle nature. *Diese schöne Zeit ist vorüber*, et de tous ces biens, il ne me reste plus guère que le souvenir. La vie de Paris me pèse. Je n'ai pas encore pu m'accoutumer à circuler toute la journée au milieu d'indifférents, sans rencontrer un visage ami ou de connaissance. Oh ! qu'une bonne petite université allemande vaut bien mieux que notre Babylone ! »

Pauvre Carrière ! Paris lui donne envie de décamper, et d'aller « s'enterrer, dit-il, dans une bonne petite paroisse de campagne dont les habitants deviendraient bientôt mes amis et où j'essaierais de faire tout le bien qui me serait possible. Je trouve quelquefois que les fruits de la science sont amers et qu'un peu de pratique ferait beaucoup de bien à mon corps et à mon âme. » Rêves de jeunesse bientôt emportés par le cours de la vie. La science ne devait plus lâcher Carrière : après un séjour à Strasbourg, la guerre de 1870 le plongea, lui qui aimait tant l'Allemagne, dans une stupeur dont il ne revint jamais. Il devint un adversaire passionné de l'Allemagne politique et ne songea plus qu'à servir la France et la science. Il avait entassé avec les années un savoir prodigieux. Je le vois encore dans la

petite salle de l'Ecole des Hautes études, dans l'ancienne Sorbonne où il avait été appelé à enseigner. Il avait sa Bible polyglotte devant lui et se mouvait à l'aise dans l'interprétation, en se servant de toutes ces langues orientales qu'il avait apprises si bien auprès d'Ewald. Les rêves campagnards étaient loin. Carrière était devenu laïque. Il avait été scandalisé aussi par les luttes dogmatiques du temps et il lui arrivait de faire son cours sous l'uniforme du capitaine d'artillerie de réserve qu'il était devenu. Sa science en toutes choses dépassait de beaucoup les trois galons. Que l'on nous pardonne d'avoir donné ce souvenir à un excellent homme et à un vrai savant. Aussi bien, on connaîtrait mal Sabatier si l'on ne connaissait pas ses amis.

Après avoir réclamé à Sabatier une grammaire syriaque prêtée à Heidelberg, Carrière terminait sa lettre en disant :

« Si je reste à Paris cet été, je m'occuperai des manuscrits syriaques de la Bibliothèque impériale et j'aurais besoin des fac-similés qui se trouvent à la fin de la grammaire. (5 avril 1866).

En avril 1866, Sabatier se sentit prêt à affronter les examens de licence et à soutenir ses thèses [1]). La thèse latine passa honorablement sans plus. « Ton latin n'a pas été jugé merveilleux », écrivait

[1]) La thèse latine fut tirée à 100 ex. ; la française à 500.

Jacot. Pourtant il avait été revu par F. Bonifas et par Jacot lui-même. La thèse française fut jugée excellente et la soutenance fut un brillant succès dont les amis de Sabatier se montrèrent heureux et fiers.

Jules Steeg fit de la thèse française, dans la *Revue de théologie* de Strasbourg, une critique sérieuse et serrée. Il en signale d'abord le caractère et la valeur :

« L'auteur de cette thèse est entré en matière avec courage et franchise ; il se jette net du premier bond en pleine hérésie : chaque phrase est hérissée de phrases compromettantes, de concessions dangereuses qui appellent l'anathème ou la rétractation ; la négation absolue de l'orthodoxie est la base même de son travail. Je sais bien qu'il n'en peut être autrement dès qu'on aborde avec intelligence et sincérité les questions de critique, mais puisqu'il faut pour cela, dans nos églises, un certain genre de vertu qui n'est pas sans inconvénients, il est juste de le louer partout où on le rencontre. Cet écrit a le mérite de la clarté, de l'élégance, de la brièveté, toutes choses non méprisables en théologie. Il y a de l'étude, de la réflexion, de l'émotion même, comme il convient à un premier ouvrage. »

D'autre part, Steeg reproche à Sabatier de prendre le ton de l'avocat qui soutient une cause ; il regrette des expressions trop vives à l'égard des adversaires théologiques.

« Il n'est pas sage de proclamer que Baur a fait « une irrémédiable faillite », et de se faire des gorges chaudes des « embarras de l'Ecole de Tubingue », des

« monstruosités psychologiques de MM. Pécaut et Renan ». Il conclut : « Ces nuances de dédain et d'injustes railleries (qui s'effaceront avec le temps) n'empêchent pas la thèse de M. Sabatier d'être excellente ; elle l'est pourtant plus par les intentions et les développements que par les résultats. L'impression qui en reste n'est pas du tout celle que l'auteur souhaitait : c'est une impression d'incertitude. Le crédit des Synoptiques est ébranlé et celui de St Jean n'est pas du tout rétabli. »[1])

Quand il conquit son grade, le jeune licencié en théologie était fiancé depuis quelques mois avec Mlle Elisa Versel qui l'avait séduit par son charme, son intelligence et sa piété. Elle était originaire de Nyon, en Suisse, et appartenait à une famille très honorable, mais sans fortune. A Saint-Pons près Aubenas, où elle avait été institutrice chez Mme Dupré de Montès, elle avait su s'attirer l'affection et le respect.

Les fiançailles de Sabatier furent un événement dans la région. Ses amis avaient chacun leur projet que le fait devait ruiner. Mlle Versel paraissait manquer un peu de santé. N'était-ce pas un coup de tête que de s'engager ainsi sans fortune sur le chemin rocailleux de la vie? La famille faisait ses objections, la mère se tourmentait. Sabatier, qui n'agissait pas à la légère, tenait bon. Il était soutenu par le fidèle Jacot et par son amie, Mme Philippine Puaux. Celle-ci écrivait :

[1]) *Revue de théologie*, 1867, p. 94.

« Vous avez bien fait de ne pas vous arrêter sur certaines considérations, de suivre l'élan de votre cœur. Ne vous laissez jamais abattre, votre petit billet était un tant soit peu découragé. Votre mère est fort heureuse maintenant. Mlle Versel lui a écrit une lettre si bonne, si sentie. (24 janvier 1866.)

Le pasteur Paul écrit de Versailles :

« Merci, merci et merci pour la bonne nouvelle de tes fiançailles. Je languis de voir et de connaître ma bonne et future cousine ; tu m'en fais un portrait tel que je serais presque tenté d'aller lui serrer la main. »

Mme Jean André-Walther charge Sabatier de dire à sa fiancée qu'elle la confondra désormais avec lui dans son affection et dans ses prières. Mme A. Decoppet se souvient que Sabatier avait facilité son mariage et elle écrit avec émotion : « Personne ne prend une plus grande part que nous à votre bonheur. » Vesson est tout aussi chaleureux : « Je ne puis séparer le bonheur du mariage et le mariage du bonheur. »

Sabatier était tout à ce bonheur. Il écrivait de Nyon à sa mère :

« La mère de Mlle Versel est une personne simple, gaie, excellente, toute dévouement et bonté. Il ne me sera pas difficile de l'aimer ; en somme, je suis très heureux de tous les membres de cette famille. Ils sont bien unis, s'aiment et vivent simplement et sérieusement. Tous sont actifs, pleins d'entrain et de santé. C'est une excellente famille. J'ai trouvé ma chère Elisa gâtée de tout le monde, mais bien portante. Elle a embelli

même depuis son retour de St-Pont. Auprès d'elle, je n'éprouve plus aucun souci, ni aucunes craintes. J'aime et je me sens aimé d'un profond et pur amour. Avec cela je me sens le courage de traverser la vie et les peines sans jamais désespérer. Cela ne vaut-il pas mieux que tout un trésor? »

Soucieux de remercier tous ceux qui avaient favorisé ses projets, Sabatier écrit à Mme Rodet à Dieulefit :

« Le monde dit et répète souvent que le bonheur rend oublieux et ingrat. Cela peut être vrai de quelques cœurs égoïstes et étroits, mais cela n'est pas vrai de notre bonheur. Le bonheur, au contraire, élargit l'âme et la rend encore plus sensible, délicate et aimante. Lorsqu'on tire, comme nous, tout son bonheur de l'affection, on l'estime à trop haut prix pour la dédaigner jamais. N'est-ce pas le bien le plus précieux ici-bas? Et l'âme qui perd ses affections ne s'appauvrit-elle pas d'autant? Nous sommes riches d'affection, si nous sommes pauvres autrement. C'est une fortune que Dieu nous a donnée et que nous ne laisserons pas perdre, croyez-le. Nous la soignerons avec autant de vigilance que d'autres en mettent à soigner leurs capitaux.

« La vie s'ouvre sérieuse et douce pour nous. Nous sentons vivement deux choses, qui, d'ordinaire, ne vont guère ensemble : les difficultés et la gravité de la vie qui nous attend et la joie qu'il y a de s'aimer.

« Nous sommes sans crainte parce que nous avons confiance en Dieu et nous espérons trouver dans notre bonheur intérieur assez de fond pour surmonter les difficultés extérieures. Si notre bonheur n'était que de l'ivresse, il nous inspirerait des craintes. Mais il est aussi sérieux que la vie, et aussi saint que le devoir. » (5 août 1866.)

Deux jours après avoir tracé ces lignes, Sabatier épousait, à Nyon, Mlle E. Versel. Il avait pour témoins Franz Jacot, domicilié à Paris, et Polydore Vesson, domicilié au Caylard, près de Vauvert (Gard). Le mariage avait été célébré par le pasteur Wissa.

Ecoutons maintenant la nouvelle Mme Sabatier. Le 13 mars 1867, elle écrivait à une amie :

« Il n'y a pas de plus beau paradis terrestre que la vie à deux lorsque l'on s'aime. Pour nous, plus nous avançons, plus notre amour réciproque augmente, la confiance devient toujours plus grande, les attentions plus fréquentes et les concessions... ces malheureuses concessions qui me faisaient peur et qui me révoltaient, mais je vole au devant d'elles. Plus j'en fais, plus je suis heureuse. Oh ! quelle douce existence ! Crois-tu, chère Aline, que pareil bonheur puisse durer longtemps? Je tremble et il me semble que c'est impossible, mais ma prière à Dieu est toujours celle-ci, c'est que s'il veut nous séparer, que ce soit moi qui parte, car la vie sans mon bien-aimé ne serait plus qu'une longue souffrance... »

Puis, sur un autre ton, elle continue :

« Tu ne saurais croire ce que notre jardin nous donne de jouissances. Tous les matins, Auguste descend et, là, avant de se mettre au travail, il bêche, il fume son terrain. Je ne puis m'empêcher de rire en le voyant de la fenêtre contempler son œuvre, les bras croisés et d'un air d'admiration. Nous avons des petits pois levés depuis longtemps, ainsi que des carottes, des

salades, des épinards et des radis, nos pommes de terre sont plantées depuis une quinzaine. Ici, tout est plus précoce, nous sommes au mois d'avril alors qu'à Nyon vous êtes en mars. J'ai un beau cannelier en fleurs sur ma fenêtre et nous avons des violettes depuis septembre jusqu'à maintenant. Cependant la neige nous a visités aussi cette année et j'ai été privée de sortir pendant une huitaine de jours. »

Grand, simple et doux bonheur rendu plus émouvant par les perspectives d'une naissance. Hélas ! bonheur fragile aussi, car cet enfant ne devait pas vivre longtemps. [1])

Dans l'été 1867, Sabatier écrivait à Jacot :

« Il me faut enfin sortir de ce long silence et reprendre notre correspondance habituelle. Il s'est produit dans notre vie, à nous deux, deux grands événements qui ont profondément ébranlé nos âmes d'une manière opposée. Je veux parler de ton mariage et de la perte de mon premier-né ! Ne nous étonnons pas trop que ces deux grands sentiments, une telle joie pour l'un, une douleur pour l'autre, nous aient absorbés quelque temps. L'amitié n'en a pas souffert, mais elle a pu paraître négligée. On lui a donné beaucoup de pensées et très peu de temps. Tu ne m'as pas beaucoup écrit depuis quatre mois. Je n'ai pas cru cependant que tu m'oubliais. D'autres soins réclamaient ton âme. Je ne t'ai pas beaucoup écrit, non plus. Je n'en avais ni la force, ni le goût. J'étais triste et préoccupé de la

[1]) Sabatier devait perdre deux enfants à Aubenas. Dans le registre de la nouvelle paroisse, commencé par quelques lignes touchantes de Sabatier, figurent les inhumations de ses enfants.

santé de ma chère Elisa. Puis d'autres soucis sont venus, des travaux pressants qu'on ne pouvait renvoyer. Je m'acquittais de la tâche de chaque jour, et quand elle était finie, je n'essayais pas même de faire autre chose, je me laissais aller, je me laissais vivre... »

Quelques jours après, Sabatier avait la douleur de devoir ajouter ce post-scriptum :

« Je reprends ma lettre au point où elle fut interrompue, il y a quelques jours déjà, par une course rapide et imprévue à Vallon. Je veux t'envoyer les lignes qui précèdent, bien qu'elles ne soient plus vraies et qu'elles rappellent un passé de joie, qui, pour toi aussi, s'est assombri. Elles te montreront qu'au moins je pensais à toi et que tu serais injuste en m'accusant d'oubli. La pensée que tu pourrais m'accuser, alors que tu étais bien heureux, ne m'inquiétait pas trop. Aujourd'hui que l'épreuve est venue te visiter, pour rien au monde je ne voudrais te laisser douter de ma profonde affection. Si ma sympathie la plus vive et la plus intime peut adoucir en quelque manière le coup dont vous venez d'être atteints, sois assuré, cher ami, de l'avoir tout entière et plus que jamais.

« Très certainement, nous prenons une part vive à ton épreuve. Nous comprenons, nous, le vide qui se fait lorsque ces petits anges se sont montrés, ne serait-ce qu'un instant, à l'horizon de notre vie, et qu'ils disparaissent subitement pour ne plus revenir. Hélas ! vous aussi, vous aviez déjà dû faire des rêves de bonheur ! Tout s'est évanoui ! Mais j'espère qu'Angélina aura moins souffert que mon Elisa, qu'elle aura moins de peine à se remettre et que sa santé t'inspirera moins d'inquiétudes que je n'en ai ressenties en ces circonstances. Nous prierons pour vous en priant

pour nous-mêmes et j'espère que notre Dieu et notre Père nous consolera les uns et les autres par sa grâce et que cette épreuve, en nous apprenant à mettre nos trésors plus haut, élèvera toute notre vie et la tiendra constamment à la hauteur de l'éternité, ainsi que s'exprimait Eugénie de Guérin.

« Adieu, chers amis affligés, je vous embrasse en Christ.

Ne vous étonnez pas trop de ne pas voir votre affliction comprise par ceux qui n'ont pas passé par là. Ordinairement, on s'émeut fort peu de semblables épreuves. Mais ceux qui ont connu ces douleurs savent qu'elles sont très profondes. Ils savent aussi que Jésus les console comme toutes les autres. »

(1 et 6 juillet 1867.)

Nous avons surtout consacré ce chapitre à la première et seule paroisse de Sabatier, à sa vie intime.[1] Il nous faut maintenant voir quelle position il a prise au milieu du grand combat de personnes et d'idées qui agitait le protestantisme et même le grand public, au cours des quatre années passées à Aubenas.

---

[1]) Cf. sur l'Eglise d'Aubenas les notes historiques publiées par H. Draussin dans l'*Eglise libre*, de janvier à mars 1888.

CHAPITRE VIII.

LA CRISE DE 1864.

Crise intérieure au sein du Protestantisme. — Ses raisons historiques. — Réveil général de l'esprit religieux après la Révolution française. — Sa caratéristique en Allemagne. — Hegel et Schleiermacher. — Réaction après eux. — Retour aux anciennes confessions de foi. — Renaissance de l'esprit critique avec Baur et l'école de Tubingue. — Réaction religieuse en Suisse et en France. — Luttes intérieures. — Sabatier veut échapper aux partis. — Ses préoccupations de travail scientifique et d'évangélisation pratique. — Ce qu'il pense du rôle de la presse. — Il rêve de fonder un journal qui s'appellerait l'Esprit chrétien. — *Il commence sa thèse en vue du doctorat en théologie.*

Au moment où Sabatier rentrait d'Allemagne et se fixait à Aubenas, le protestantisme français traversait une crise intérieure des plus douloureuses, qui devait parvenir, en 1864, à un point d'extrême acuité. Les causes en étaient lointaines et profondes. De quoi s'agit-il en somme? De savoir ce qu'est le protestantisme. Qui est protestant? A quelles conditions peut-on se considérer légitimement comme un protestant réformé ou

luthérien? Des définitions diverses s'offraient. Les Eglises étaient remplies de discussions passionnées dont l'origine remontait au début du XIXe siècle.

Volney, dans ses *Ruines*, avait fait une sorte de bilan du XVIIIe siècle. La Révolution avait été l'aboutissement logique et la punition d'erreurs séculaires. Je ne me joins pas aux déclamations ordinaires contre le XVIIIe siècle, parce que j'y vois un coup de vent nécessaire. Le XVIIe siècle, dogmatique, avait fatigué les esprits par des affirmations massives et contradictoires. Il s'était épuisé en controverses écœurantes qui, malgré le piétisme, avaient desséché la vie religieuse et mis la religion en formules, trop souvent inassimilables. L'étroitesse d'esprit et de cœur, le fanatisme, avaient, en France, causé les ruines provoquées par la Révocation de l'Edit de Nantes, le scandale des persécutions contre les Jansénistes. La religion officielle avait enfanté l'hypocrisie. Voltaire, Helvétius, d'Holbach ou Diderot s'expliquent par toutes ces erreurs s'ils n'y trouvent pas une complète excuse. Mais, en face d'eux déjà, et après eux, s'était développé un mouvement de rénovation religieuse dont Jean-Jacques avait été le puissant initiateur. Mme de Staël, Chateaubriand, avaient été des reflets différents du mouvement. Ils ramenaient la religion de la sphère du dogmatisme dans celle du cœur ou du sentiment et, sur ce réveil général de l'idée religieuse provoqué

par les malheurs de la Révolution et des guerres de l'Empire, par l'insuffisance du rationalisme du siècle précédent, un Réveil protestant s'était greffé. Il s'était donné pour tâche de relever toutes les vieilles doctrines tombées dans le discrédit, et, comme il s'accompagnait d'une vie religieuse intense, d'un vrai zèle apostolique, il avait généralement réussi, malgré ses exagérations ou ses déficits.

Le même mouvement s'était produit en Allemagne. Mais, ici, les efforts de pensée avaient été plus grands. Le problème religieux était repris, dans son ensemble, en même temps que les études historiques se renouvelaient. Hegel et Schleiermacher avaient cherché à réconcilier la science et la foi en partant de l'affirmation qui leur était commune, à savoir que l'élément divin et l'élément humain sont appelés à se pénétrer l'un l'autre d'une manière intime.

Pour Hegel, le divin et l'humain sont les parties intégrantes d'une seule évolution. Il remet en honneur l'idée de Révélation, mais en la transformant. Au lieu de la Révélation extérieure, miraculeuse, des partisans du surnaturel, il montre une révélation intérieure, éternelle, universelle. Il reprend de même l'idée d'Incarnation, mais en la changeant aussi. Elle ne se réalise pas une fois pour toutes dans le Christ. Elle est éternelle. Malheureusement le système d'Hegel est factice, purement dialectique, et cette dialectique, il la

met au service de toutes les réactions dogmatiques ou politiques. Le mouvement dévie encore davantage après lui, pour aboutir finalement à ce qu'on a appelé « une impudente incrédulité ».

L'influence de Schleiermacher a été autrement profonde et durable. C'est lui qui a pour ainsi dire retrouvé la véritable essence de la religion. Il lui a reconquis sa sphère spéciale dans la vie de l'esprit. Il l'a ainsi remise en honneur auprès des hommes cultivés, et ses disciples, après lui, ont continué de travailler à réconcilier la religion et l'esprit moderne. Pour lui, la religion ne vient ni de l'intelligence ni de l'action, mais du sentiment. De tous les systèmes dogmatiques, il ne retient que le noyau religieux en rejetant tout ce qui est extérieur ou accessoire. Pour lui, le christianisme n'est pas une doctrine, mais un principe de vie appelé à sauvegarder et à sanctifier les individualités. Néander, disciple de Schleiermacher, appliqua ce principe à l'histoire et devint ainsi l'historien de la vie et de la piété chrétiennes. Néander était une sorte de saint protestant, mais il manquait d'esprit critique, et le côté scientifique reste chez lui déficitaire.

Cependant la théologie de Schleiermacher et de ses disciples de droite ou de gauche parut bientôt à une partie de l'opinion religieuse, enfin réveillée, trop subtile, trop vague, trop sentimentale, trop peu applicable aux besoins des masses. Le meilleur était donc de revenir à la bonne vieille orthodoxie

des anciennes confessions de foi. Il est plus facile de fournir au peuple une bonne grosse nourriture solide que de l'élever à soi en lui communiquant des idées religieuses plus spirituelles. Il y eut, certes, dans le parti du néo-conservatisme, des hommes d'une piété vivante, comme Harms, mais son caractère principal est celui d'une réaction violente aussi bien religieuse que politique.

Schwarz[1]) fait du parti la présentation suivante :

« Sur deux points surtout on se mit on opposition avec tout l'esprit du XIX^e siècle. La doctrine du péché originel, telle qu'elle avait été exposée de la manière la plus choquante dans la « *Formule de Concorde* », fut remise en honneur. Elle impliquait l'obscurcissement total de la raison humaine et son entière incapacité de rien comprendre aux choses divines. Plus on abaissait l'intelligence humaine, plus il fallait relever la révélation. On y pourvut par une nouvelle exagération. La notion de l'inspiration plénière et mécanique aboutissant à la divinisation du Canon des Ecritures, fut enseignée de nouveau. Il en résulta la haine de la critique historique, qui se trouva proscrite sans retour.»

Les « anciens luthériens », les plus religieux du groupe de réaction, dégagés de tout servilisme gouvernemental, réclament « la mise en vigueur

---

[1]) Cf. Astié, *La Théologie Allemande.*

des anciens symboles luthériens dans toutes leurs particularités ». Quand ils virent leur idéal irréalisable dans une Eglise d'Etat, ils se séparèrent pour fonder une Eglise luthérienne pure et libre.

Les néo-luthériens sont plus politiques, « estimant que le premier devoir du chrétien est de se soumettre à l'Etat, qu'on divinise exactement comme dans le paganisme ». Hengstenberg est le héraut bruyant du groupe avec sa *Gazette Evangélique*. Il ne veut « ni d'une église gouvernée par un clergé qui est rationaliste, ni d'une église gouvernée par des laïques qui valent moins encore. Le Gouvernement est le seul gardien fidèle de l'orthodoxie ».

Cependant, avoue Schwarz, « il y avait quelque chose d'imposant dans cette façon de faire. D'un côté, la Parole de Vie et les livres symboliques, dont il ne fallait pas dévier d'une ligne ; d'un autre, une société déchirée par les partis et démoralisée ». On conçoit que beaucoup de jeunes théologiens dépourvus de culture suffisante n'hésitassent pas.

Au point de vue scientifique, Hengstenberg a une science étendue et pénétrante. Mais on se sent trop en face d'un avocat qui a pris parti. D'après Schwarz, il ne restera de ses travaux que le souvenir d'une grande aberration. Il donne, pour le prouver, quelques exemples de son exégèse.

On peut renvoyer dos-à-dos Hengstenberg et Paulus. Des réactions contre de pareils excès étaient inévitables. Elles se produisent avec Baur

et l'Ecole de Tubingue, qui reprend l'étude critique des Evangiles, avec *la Vie de Jésus* et la *Dogmatique* de Strauss. Il naît également une théologie du juste milieu avec Tholuck, Néander, Ullmann.

Toutes ces idées contradictoires ont au moins pour résultat de donner une impulsion vigoureuse aux études critiques où brillent à leur tour Bleek, E. Reuss, Hase, qui cherchent à obtenir historiquement une conception générale du christianisme et de son développement.

Nous ne revenons pas sur ce que nous avons dit de Rothe, qui fut peut-être le plus grand théologien allemand de son temps, dans son effort pour déterminer le christianisme authentique, pour montrer que la religion trouve sa *réalisation* dans la morale et pour mettre le christianisme en contact plus intime avec le monde.

Tout ce mouvement d'idées avait eu en France son parallèle. La France avait eu son Réveil, réaction contre l'esprit d'indifférence et de négation, ses prôneurs des anciennes confessions de foi avec Malan, Guers et Pyt. Gaussen avait consacré un volume à la « *Théopneustie* », c'est-à-dire à la divinisation des Ecritures comme garantie de la Révélation. Hengstenberg avait eu chez nous des lecteurs enthousiastes comme E. Scherer, dans sa période orthodoxe, ou comme Adolphe Monod qui le citait dans son *Discours d'entrée* à la Faculté de Montauban. Les notions de péché originel, d'incarnation, de pleine déité de Jésus,

d'autorité infaillible des Ecritures, d'impuissance radicale de l'homme, de la conscience ou de la raison, étaient courantes dans ces milieux.

Sabatier les avait respirées au foyer paternel. Mais le mouvement théologique allemand n'était pas resté totalement inconnu. P.-A. Stapfer avait fait connaître Kant, et S. Vincent, Schleiermacher.

Par la *Revue de Théologie de Strasbourg*, par le *Bulletin Théologique* même, les travaux critiques, dans un sens ou dans l'autre, avaient pénétré chez nous. Les ouvrages de Reuss avaient été lus à Montauban. Nicolas était fort au courant du mouvement philosophique et théologique allemand. Sous cette action, sous celle de Vinet, qui faisait, lui aussi, du christianisme une vie plus qu'un dogme, un double courant séparait théologiens et pasteurs, un courant de juste milieu avec Jalaguier d'abord, avec Sardinoux surtout, élève de Ullmann, un courant plus hardi avec Colani, Steeg, E. Bost et Pécaut. L'Eglise luthérienne passait par la même crise. Le vieux luthéranisme avait conquis bon nombre de jeunes pasteurs de Strasbourg et d'Alsace, tandis que d'autres suivaient leurs maîtres de Faculté. Les Facultés en effet, s'opposaient : Genève et Strasbourg, plus émancipées ou libérales, Montauban conservatrice.

D'Alsace, le mouvement confessionnel luthérien avait gagné Paris, n'entamant que très peu le Pays de Montbéliard. Peu à peu, les fidèles avaient été initiés à ces luttes. Le Réveil n'avait

pu arrêter la marche des idées, le développement de la philosophie et des sciences. Le sens historique, obnubilé dans les masses, s'était réveillé à son tour. La théologie et la critique scientifiques étaient arrivées à des résultats qui ne concordaient plus avec les affirmations dogmatiques de la majorité des pasteurs et les formules apprises aux fidèles. En un mot, il y avait conflit entre la foi individuelle, résultat de l'expérience personnelle, et la foi ecclésiastique, enseignée du dehors.

Les pasteurs libéraux avaient d'abord été en majorité, mais peu à peu leur nombre avait diminué. Ils étaient desservis par le nom de « radicaux » qu'on leur donnait et par l'esprit autoritaire du temps qui s'effrayait aux souvenirs soit de la Révolution, soit de 1848. Tous d'ailleurs, n'étaient pas religieux au même degré, et quelques-uns avaient prononcé des paroles imprudentes. La Faculté de Montauban avait beaucoup servi les idées évangéliques, sinon par la science discutable de ses professeurs, du moins par leur talent, leur piété, leur habileté. *Le Lien*, journal libéral, attaquait le Séminaire comme une école de tyrannie dogmatique. Nous avons vu que la tyrannie était fort douce. C'est tout autrement que le bon Sardinoux influençait ses étudiants. Lui-même, en 1864, jetant un regard en arrière sur son activité comme Directeur du Séminaire, faisait, pour l'édification de Frédéric Cuvier, Direc-

teur des Cultes non-catholiques, la constatation suivante :

« En 1848-49, il y avait 35 élèves au Séminaire. En 1864-65, j'en laisse 65. La moralité est cent fois meilleure qu'il y a vingt ou trente ans. Quand je pris le Séminaire, il y avait trois jeunes gens pieux et vraiment évangéliques. Tout le reste était fort léger ou libéral. Aujourd'hui, sur 64 internes, il y a bien 55 évangéliques et la moitié des restants incertains dans leur voie. Ce fait constate la marche du Séminaire et de la Faculté. Je n'en dirai pas davantage. » (1)

Comme on le pense bien, toute cette évolution ne s'était pas faite sans froissements, sans recours à l'habileté, aux appuis extérieurs. On n'est point parfait pour être orthodoxe ou libéral. Des incidents pénibles avaient marqué cette histoire intérieure. En 1831, le Consistoire de Lyon avait révoqué Adolphe Monod parce qu'il troublait l'Eglise. Il eût mieux valu se montrer plus patient avec un jeune homme qui avait beaucoup de zèle, beaucoup de talent, et peu de mesure. Il faut avouer toutefois, qu'il était assez difficile au Consistoire de Lyon de laisser dire comme l'avait fait publiquement Adolphe Monod, que l'Eglise où il venait d'entrer était « l'assemblée de Satan », parce qu'elle ne partageait pas dans son ensemble les idées dogmatiques exagérées de son jeune pasteur que celui-ci d'ailleurs modifia plus

1) Lettre du 24 déc. 1864, Papiers Cuvier, B. P. F.

tard [1]). En 1864, Athanase Coquerel fils n'avait rien dit d'approchant aux orthodoxes de Paris. On avait renoncé même à incriminer sa prédication parce qu'on avouait qu'elle « édifiait ». Mais il était libéral, ami de Renan, de Colani, d'Albert Réville. Suffragant depuis 14 ans de Martin-Paschoud, sa suffragance ne fut pas renouvelée, ce qui équivalait à une destitution. Martin-Paschoud se refusant à désigner un autre suffragant, fut mis à la retraite avec une pension de 6000 fr.

Voilà où en étaient nos églises quand Sabatier vint s'y agréger. Quelle position allait-il prendre entre les partis en lutte? Très franchement, il se range du côté « évangélique », il reste avec ses amis. Il est de leur tendance, mais, déjà, il ne veut pas être d'un parti. Il n'y a à cela rien d'étonnant. La psychologie de Sabatier ne diffère pas de celle d'un autre homme. Déjà très émancipé d'esprit, il a, à l'égard du libéralisme et des libéraux, quelques-uns au moins des préjugés de sa famille, de son entourage, de ses maîtres, de ses plus intimes amis. Mgr. Duchesne a dit : « L'homme qui s'engage sur le chemin de la pensée libre se heurte bientôt à des pancartes terrifiantes, tendues par des mains passionnées. Elles signalent les dangers

[1]) Cf. les documents décisifs publiés par Martin-Paschoud dans sa *Lettre-Mémoire à M. le pasteur Bersier*, 1872.

de l'aventure, et portent des noms effrayants: panthéisme, dualisme, darwinisme, transformisme, fatalisme, évolutionnisme». [1])

Sur la pancarte dressée devant Sabatier par des mains amies, mais passionnées, il y avait également des mots redoutables: pélagianisme, arianisme, arminianisme, libéralisme. Il eut peur de ce dernier et ne l'accepta pas. Pourtant sa pensée et ses études le séparent déjà de ses plus intimes amis. Nous avouons n'avoir pour eux que sympathie et respect. Ceci n'est pas de la diplomatie écrite, ce n'est que pure justice rendue à des hommes que nous connaissons par leurs lettres et qui sont sortis de l'épreuve à leur honneur. Nous pourrons donc parler d'eux sans préjugés.

Où en sont, en 1864, tous ces jeunes hommes qui joueront un rôle dans nos débats: Vesson, Decoppet, Jacot, Gilard, Th. de Félice, Monbrun, Sauzède?

Ils ont adopté la théologie de Montauban. Leur théologie n'est pas très nette, mais, héritiers du Réveil, et ses admirateurs, ils en ont gardé les habitudes de piété et les affirmations essentielles. Ils sont d'accord avec lui sur les grandes doctrines de la corruption humaine, de l'expiation par le sang du Sauveur, de l'autorité infaillible des Ecritures.

---

[1]) A. Houtin. *Marcel Hébert*, p. 120.

Or, cette attitude, justifiée pour eux par leurs besoins religieux, entraîne fatalement un état d'esprit qui n'est pas celui de la sécurité et de la paix intérieure. Certes, ils considèrent leur foi comme le plus grand des trésors, mais cette foi s'enveloppe d'éléments qu'ils croient essentiels et qui sont précisément durement attaqués du dehors et au sein même de leur église ; cela les inquiète et souvent les irrite.

« Aussi longtemps, dit Dorner, que l'on considère la foi en l'inspiration et en la divine autorité de l'Ecriture comme le premier pas dans la voie de la piété chrétienne, sans lequel il est impossible d'aller plus loin, et que l'on prétend que la foi réclamée par le christianisme est identique avec la foi en l'inspiration, on est condamné à voir poindre avec terreur et effroi chaque nouvelle critique du Canon traditionnel de l'église. On n'est pas dans la disposition d'esprit convenable pour aborder avec calme les recherches historico-critiques, ni pour les examiner avec cette impartialité qui ne se préoccupe que de la vérité. Sans s'en douter, on laisse à l'autorité de l'Église le soin de décider en dernier ressort. On court également le danger de fonder le christianisme sur les raisonnements de la sagesse humaine qui ne peut établir que la vraisemblance et jamais une certitude complète. [1] »

Autrement dit, on a peur, et l'on fait les gestes de la peur. De là, des indignations contre Strauss,

[1] Cité par Astié, résumant le *Programme de la Dogmatique Protestante* de Rothe, dans la *Théologie Allemande*, p. 13.

Renan, les historiens, les critiques, *la Revue de Théologie de Strasbourg* et les collègues qui ont tendance à en accepter les conclusions. Les amis de Sabatier avaient approuvé la destitution d'Ath. Coquerel fils et la décision de la Conférence Pastorale de Paris, en 1864, qui avait adopté une confession de foi dogmatique dont le but était d'exclure les pasteurs et laïques libéraux.

Sabatier, lui, n'est déjà plus tout a fait à l'unisson. Il écrit d'Heidelberg à son oncle Tendil :

« Vous avez été agité aussi, paraît-il, par la destitution de M. Coquerel fils. J'ai lu dans l'*Espérance* la délibération prise par le Consistoire de Vallon. Le Conseil Presbytéral de Paris a agi, je le crois, suivant des motifs de conscience. Mais je crains qu'on ait été fort imprudent en donnant à cette affaire une telle importance, et en produisant une telle agitation. Tout ce bruit ne fait pas et ne peut pas faire beaucoup de bien. Les luttes vont recommencer à propos de la chaire laissée vacante à Montauban par M. Jalaguier. Lui trouvera-t-on un digne successeur? Je n'ose l'espérer. La figure de ce vénérable vieillard reste pour moi comme la figure idéale du chrétien, et quand je m'interroge, je me dis intérieurement : c'est à lui que je voudrais le plus ressembler. M. Pécaut lui a rendu dans *le Lien* un bien touchant hommage. Non, la cause du Christianisme n'est pas perdue quand un chrétien sévère arrache un tel témoignage à des adversaires sérieux. Cette victoire, remportée par la vie chrétienne vaut bien celle que le Conseil Presbytéral a remportée à Paris. Quant à moi, elle m'a bien plus réjoui et édifié.»

(24 mai 1864.)

Sabatier n'était donc pas rentré d'Allemagne dans l'esprit des batailles ecclésiastiques, et il ne tarde pas à essayer de montrer à ses amis que ce n'était pas sur ce terrain qu'il fallait chercher des victoires. A. Decoppet lui écrit, le 2 février 1865 :

« Je ne reprendrai pas avec toi la discussion qui concerne la lutte contre *le libéralisme*. Il est évident qu'on ne tranche pas des questions dogmatiques par un vote. Aussi n'est-ce pas notre but. Mais ce qui peut se trancher par un vote, c'est évidemment la question de savoir si notre église veut accepter ou non le prétendu libéralisme. Comme dans toute association [1]), c'est la majorité qui fait loi dans l'église. Quand tu te seras trouvé en face de nos adversaires, tu agiras certainement comme nous, c'est-à-dire tu tâcheras d'éclairer les gens qui se laissent séduire par de grands mots sans savoir ce dont il s'agit au fond. »

Sabatier n'était pas seul à penser dans son cercle que ces luttes n'étaient pas toujours menées dans l'esprit de l'Evangile et n'en servaient pas les vrais intérêts. Mlle Amanda lui écrivait : « Mme Sardinoux est tout occupée et préoccupée des nouvelles divisions qui viennent de surgir

---

[1]) Decoppet montre ici qu'il ne sait pas encore que l'Eglise n'est pas une association, mais une famille, une société, dans laquelle des membres de pensée différente peuvent avoir les mêmes droits.

dans notre pauvre église de France déjà si divisée et éprouvée. » Elle ne veut pas s'étendre là-dessus, parce qu'elle avoue prendre une faible part à ces agitations et « suivre avec indifférence nos chicanes spirituelles ». « Les choses sont venues à tel point que Mme Sardinoux aidant, mon Révérend va entrer en lice, et pour ce faire, va assister aux Conférences de Paris. J'espère que voilà du zèle pour la cause. »

Sabatier, lui, veut surtout travailler. Déjà, au sortir de la Faculté, ses amis et lui ont fondé entre eux une *Société de Théologie et de Philosophie*. Chaque membre doit fournir un travail par an. Il fera le tour des sociétaires qui devront en faire la critique. Tout nouveau membre devra être agréé par tous. Gilard, Sauzède, Vesson, Th. de Félice, Decoppet, Jacot, Monbrun, Sabatier, faisaient partie de l'association. Rien de plus justifié que cet effort. Decoppet écrivait d'Alais, en janvier 1864 :

« Je fais l'expérience que la pratique du ministère fait sentir le besoin de la science, de la théologie proprement dite. On ne peut être réellement *fort* dans la chaire, comme dans la cure d'âmes, que lorsque l'on est bien vrai, et comment l'être sans pénétrer toujours plus avant dans la connaissance de la doctrine et de la morale chrétienne. Mettons-nous donc sérieusement à l'étude de la vérité, en le faisant au point de vue de *la vie*. »

Pour s'encourager et s'éclairer les uns les autres,

notre groupe d'amis avait institué une *Correspondance fraternelle*. Un rédacteur central, Vesson, copiait, autographiait plus tard les lettres reçues et envoyait le résumé à chacun des associés. Cette correspondance fournit des renseignements précieux sur les années de crise 1863 à 1867. Nous y trouvons l'avis de Sabatier sur l'agitation ecclésiastique d'alors. Il engage ses amis à rester fidèles, au moins jusqu'en 1869, à la Société de Théologie. Puis il continue :

« Je sais bien qu'en nos jours orageux, nul ne manquera de mauvais prétextes. L'intérêt n'est pas à notre calme et studieuse association, l'intérêt est à nos luttes ecclésiastiques : chez nous, point de rationalistes à pourfendre, d'élection à chauffer. Il n'y aurait qu'une bonne lettre à écrire, et un bon travail à préparer, cela est moins intéressant que les sublimes articles de l'*Espérance* écrasant sous leur éloquence les impuissantes fureurs du *Lien*. Monbrun ne m'a pas convaincu, malgré sa pressante logique. Il m'accuse de juger les choses de trop loin ; il me paraît qu'il les juge de trop près. Je persiste à croire qu'il y a un grand mal à donner le pas à la question d'église sur la question de vérité. On peut arriver ainsi à un triomphe local, mais on subit une défaite générale devant le monde. On se parque dans sa petite maison débarrassée des intrus, mais on laisse périr le monde qui passe à côté. Cette agitation est vaine, car elle ne va ni à la conversion des âmes, ni à l'édification de l'église, ni au progrès de la science. On délaisse les combats réels et on poursuit une utopie. Je persiste à croire que le païen qui se convertira en Europe ou en Afrique durant le mois de janvier, occa-

sionnera plus de joie dans le ciel que tous les triomphes orthodoxes aux élections qui vont avoir lieu. Que le parti orthodoxe me dise nettement et le but où il tend et le principe d'où il part, il me convertira peut-être. Jusque-là je resterai prudemment en arrière, non pour ne rien faire, mais pour livrer les obscurs et plus importants combats de l'activité chrétienne dans l'église et dans le champ de la science. Je ferai peu sans doute, mais ce peu ne sera pas une chimère, et si je n'ai pas vaincu nos vrais et éternels ennemis, au moins les aurai-je combattus et ne me serai-je pas heurté contre des moulins à vent. »

(Janvier 1865.)

Sabatier ne voulait donc alors être enrégimenté dans aucun des partis de l'Eglise Réformée. Ainsi P. Vesson « s'étant fait initier aux sacrés mystères de la *Correspondance Vaurigaud* » prévoit entre parenthèses l'impression qu'en aura Sabatier : « Je vois d'ici Sabatier qui s'écriera en levant au ciel des mains éplorées : « Le malheureux, il s'enrégimente ».

Les faits vinrent bientôt justifier les craintes provoquées chez Sabatier par les agitations ecclésiastiques. Plusieurs de ses amis, jetés dans la lutte, donnaient, comme Monbrun, leur démission de la Société de Théologie, ou déclaraient ne plus avoir de temps pour le travail personnel, comme Decoppet. Gilard écrivait du Caylar qu'il n'était pas bien avec ses collègues orthodoxes, « parce que, dit-il, j'ai travaillé de toutes mes forces contre une opposition extravagante et soutenue

par des moyens déloyaux contre un candidat évangélique de doctrine (surnaturel, résurrection de J.-C., salut par sa mort, régénération par le St-Esprit, inspiration des Ecritures, etc.), libéral, ou plutôt excessivement préoccupé d'indépendance au point de vue ecclésiastique. Gare à la réaction, si elle était conduite par des hommes plus amateurs de leur parti que du juste et du vrai. »

« Notre ami, juge Vesson, a commis une généreuse imprudence ». Il ajoute :

« Sabatier reste toujours fidèle à lui-même dans son appréciation de la crise électorale. Les élections ont eu lieu, écrit-il, les soldats rentrent dans leurs foyers ; tous n'ont pas gagné la croix, mais au moins pas un n'est mort. Nous voilà revenus aux temps heureux des *Condottieri* d'Italie, qui faisaient grand bruit de leur valeur et se battaient souvent sans autre danger que d'être parfois étouffés dans la presse. Nous voici revenus aux choses sérieuses. Songeons, comme dit l'Empereur, aux travaux et aux œuvres de la paix. Les membres paresseux de notre société devront inventer d'autres prétextes que les embarras de la lutte. La voilà finie pour trois ans au moins. Notre ami Roux est nommé pasteur aux Vans et va être pour moi un charmant collègue. Le Consistoire de Vallon conservera son orthodoxie immaculée. Je suis le seul qui fasse quelque ombre, je ne veux pas dire tache, car je suis de cœur et d'âme acquis à l'Evangile.

« Un mot de notre situation ecclésiastique. Nous pouvons maintenant y réfléchir avec calme. J'y ai beaucoup réfléchi depuis les élections ; c'est un grave

problème. Je suis toujours plus convaincu que dans les conditions où elle est engagée, elle est sans issue. Je ne vois qu'un moyen de nous tirer de là, c'est de rompre la chaîne d'argent (Eccl. XII, 6) qui nous attache à l'Etat. Cela ferait cesser tout de suite les malentendus. La séparation de l'Eglise et de l'Etat est devenue ces derniers temps l'une de mes convictions les plus profondes et je la bénirais comme l'événement le plus heureux pour nous, aujourd'hui. »

(Avril 1865.)

En attendant, cet hérétique naissant, pendant un séjour à Paris chez l'ami Jacot au cours de l'été 1865, avait prêché pour Guillaume Monod, « à l'édification de tous », dit Vesson.

Vers la même date, Decoppet a une idée. Il voudrait voir publier les travaux dogmatiques de Jalaguier, et il propose de confier cette mission à Sabatier, le dogmaticien reconnu du groupe. Il est, en tout cas, l'entraîneur de ses amis. Un jour, de Vallon, il ne peut leur écrire qu'un mot, mais ce mot est : Courage. « Courage à ceux qui voudraient s'asseoir au milieu des aises de la vie (ceci pour les mariés). Courage à ceux que la solitude affaiblit et accable (ceci est pour les célibataires). Nul de nous ne vit pour soi-même ; la défaite de l'un est une défaite pour tous. Nous sommes tous responsables non seulement de la fidélité de nous-même, mais encore de celle de nos amis ». Sabatier les presse de travailler. Il n'a reçu d'eux aucun travail. « Oh mes amis, être si tôt vaincus par la paresse ! nous, hier encore si ardents

et si enthousiastes. A qui donc et à quoi se fier désormais, s'il en est de nos résolutions comme de la neige un jour de printemps? ». « *Sic* », ajoute Vesson, qui n'était pas d'un pays où il neige parfois au printemps.

Pour centraliser les efforts, pour agir efficacement, et non par des agitations politico-religieuses, Sabatier voudrait, avec ses amis, fonder un journal. Ce qui le pousse, c'est son idée d'évangélisation générale. Il s'en explique dans une lettre à ses amis :

« Je suis allé à Paris pour voir Paris. Vous savez tous que je n'ai pas un grand zèle ecclésiastique. Cependant j'ai été bien aise de profiter de l'occasion pour assister à ces grandes conférences parisiennes et je dois vous dire que j'y ai trouvé, avec certains sujets de regret, du plaisir et de l'intérêt. De grosses questions y ont été débattues aussi sérieusement qu'elles pouvaient l'être dans de telles assemblées. Les réunions, pourtant, ne me satisfont pas tout à fait, parce qu'elles sont d'une nature mixte, trop scientifiques d'un côté pour des réunions où il s'agit avant tout des intérêts de l'Eglise, trop ecclésiastiques si l'on veut s'y occuper de questions théologiques. Aussi, je crois qu'elles ne satisfont personne, ni ceux qui viennent y chercher une lumière, ni ceux qui voudraient y trouver une autorité. Ainsi le vote qui termine chaque discussion me paraît le plus souvent n'avoir aucune raison d'être et compromettre, au lieu de le favoriser, le résultat que l'on voudrait obtenir. Ce qui est plus grave, c'est la situation de l'église de Paris où il est urgent, si nos amis ne veulent pas être battus aux prochaines élections, qu'ils s'occupent moins de l'Eglise en général et des

questions qui s'y rattachent, et plus de l'évangélisation des masses. Ce sont les ouvriers du Faubourg St-Antoine qui ont décidé la victoire en faveur de M. Guizot. Pourquoi ce fait, en apparence si anormal? Réponse : Dhombres et Guillaume Monod, hommes missionnaires avant tout, surtout le dernier, sont les pasteurs du quartier ouvrier, tandis que Rognon, exclusivement homme d'Eglise, est le pasteur du quartier aristocratique. Je ne sais si l'on profitera de la leçon ; on est perdu si l'on n'en profite pas. Car les libéraux, loin de se désorganiser après la défaite, se sont au contraire immédiatement et plus fortement reconstitués. Que de forces vives, cependant, on pourrait utiliser à Paris pour une évangélisation simple et large! J'ai vu moi-même à l'œuvre le général de Chabaud-Latour, MM. Alfred André et Sautter, ingénieur. Je les ai entendu parler dans des réunions d'hommes, leur expliquer l'Evangile, les exigences de la vie chrétienne, l'importance du débat actuel. J'en ai été tout heureux, et tout édifié. Pourquoi faut-il que certains pasteurs orthodoxes entravent cette œuvre généreuse au lieu de la soutenir?

Un moyen d'évangélisation trop négligé, c'est le journal :

« La presse, continue Sabatier, n'a pas encore joué dans la mission chrétienne le rôle qui lui revient. Je suis très préoccupé de la fondation d'un nouveau journal. Voici quels étaient mes plans : Prendre pour modèle l'ancien *Semeur*, par conséquent avoir un Premier-Paris politique et se jeter ensuite au milieu de la mêlée contemporaine, littérature, philosophie, théologie, économie politique et sociale, etc. Un tel journal ne pourrait qu'être intéressant. Mais hélas, je vois bien que son histoire sera celle du Pot au Lait.

J'emportai mon projet à Paris. On me faisait espérer de la part de quelques personnes haut-placées un accueil favorable. Un journal, on en veut un, on se plaint de tout ce qui existe, mais de politique, on n'en veut point. Mon projet a dû se modifier, et, de concert avec M. Paul, qui est chez Madame André, nous nous sommes arrêtés à cette idée : faire un journal aussi laïque que possible, y aborder et y traiter sérieusement, non seulement la polémique du jour, mais, d'après les principes, toutes les questions qui se peuvent discuter sans la permission du timbre : voilà le premier but à atteindre, nous réservant plus tard de l'ouvrir à la politique. Ce dont nous devons nous garder à l'égal de la mort, c'est de devenir une doublure de *la Croix*. Nous voulons nous adresser à un public plus élevé. Que manque-t-il pour que tout aille à merveille? un rien, peu de chose, de *bons articles*, ce qui est rare, et des collaborateurs fidèles, ce qui est presque introuvable par le temps qui court. Il faut des hommes de bonne volonté et de bon courage. Donc, que chacun de vous s'examine et réponde selon sa conscience. Je vous prie de me répondre individuellement d'ici à huit jours après la réception de la Correspondance [1]). »

Vesson répondit, le 19 juillet :

« Fonder un journal. *Obstupui steteruntque comae et vox faucibus haesit.* Malheureux. Et *les Dix Centimes*, et ton serment : « Si jamais je me fais directeur de journal !.. » En somme, pourtant, j'approuve ton idée. Quel nom prendra ce journal? La Gerbe? le Cercle, l'Occasion, le Contemporain, le Grain de Sénevé, Semeur II, l'Arc en Ciel, la Paix, la Vérité, la Lumière, le Royaume des Cieux, l'Etendard, l'Avenir, la Comète,

[1]) Aubenas, Ardèche, à l'Ancien Collège.

l'Echo, la Manne, l'Eglise, le Télégraphe, The Great Eastern, le Public, la Voix, etc.? »

En définitive, il promet de se mettre à l'œuvre avec ardeur et courage. Coussirat, alors pasteur à Bellocq, mais qui allait être appelé comme professeur à Philadelphie, appuie également l'idée. Théodore de Félice fait de même, en exprimant des craintes sur la réussite. Il faut des rédacteurs, un public, de l'argent. Et puis il y a la *Croix*, le journal de M. Frédéric Monnier. Mais il paraît « qu'il est ennuyé de sa *Croix*, comme tout le monde », dit Vesson. « Elle lui coûte gros comme le bras ». Ne pourrait-on pas s'entendre avec lui et transformer son journal, en en faisant l'organe d'une orthodoxie tolérante, large? Voilà les questions qui s'agitent parmi ces jeunes gens. En septembre 1865, Paul écrit de Versailles :

« J'attends toujours avec d'autant plus de patience qu'on semble aujourd'hui n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour le bruit et la fumée : attaques, ripostes, injures, violences, controverses, luttes, accusations, démentis, pleuvent à faire frémir, au moins à Paris. L'évangélisation calme et simple, exempte d'aigreur, me semble singulièrement discréditée auprès de nos meilleurs amis. On la supporte, mais sans l'encourager. Te souviens-tu des réunions d'hommes de la Chaussée-d'Antin? Elles ont rencontré de l'opposition auprès des meilleurs chrétiens de Paris. Et cependant, ils aiment Jésus et son Eglise, mais ils ne voient que brochures et comités pour résister au mal. On a dépensé plus de 40.000 fr. en imprimés pour les dernières élec-

tions, pour avoir trente voix de majorité que l'on perdra si l'on n'y prend garde. Tout cela donne à réfléchir, et pour faire sa trouée dans cette cohue, il faut beaucoup d'ardeur et de persévérance. »

En 1866, Sabatier avait trouvé un titre pour le journal : *L'Esprit Chrétien*. Vesson l'approuvait fort. Il avait accepté d'être le rédacteur éventuel du journal. Il voulait avoir la collaboration de Decoppet, de Bungener, Bois, Arbousse-Bastide, F. Bonifas, Mouline. Coussirat serait le correspondant d'Amérique. Et le journal mourut avant d'être né.

En 1867, Sabatier est retourné à ses études. Il écrit à ses amis de la *Correspondance* :

« Sans mener une vie paresseuse, je n'ai pas encore beaucoup travaillé. J'ai envoyé un article au *Bulletin Théologique*, et je vais en préparer un pour la *Revue Chrétienne*. En même temps, j'ai commencé mon étude sur St Paul, et elle marche. Je voudrais intituler cette seconde thèse : *Paul et Jésus, les premiers développements du Christianisme*. Mon but serait de montrer, progressivement et logiquement, comment le germe déposé dans les Evangiles est devenu le système dogmatique de Paul. Je veux suivre une marche historique, celle qui me paraît seule convenable en cette matière. Mon travail aurait trois parties :

1° Le Christianisme dans l'Eglise de Jérusalem avant St Paul.

2° Le développement des idées de Paul d'après ses épîtres, étudiées chronologiquement (c'est ici une découverte). J'ai découvert un progrès bien marqué d'une épître à l'autre, en partant des Thessaloniciens,

et après eux, Galates, Corinthiens, Romains, Colossiens, Philippiens et pastorales.

3° Parallèle des idées de Paul et de Jésus.

Tout cela est encore assez informe. La dernière partie sera la plus importante. Ce sera une exposition du système de Paul en montrant que les racines de ce système sont dans la vie de Jésus, d'où il s'est logiquement développé. Les deux premières parties seront la transition.

Voilà le cadre dans lequel je vais travailler cette année. Le plus long est l'exégèse des épîtres de Paul. Je suis arrivé à la moitié de la 1re épître aux Corinthiens.»

Ainsi se préparait la thèse de notre futur Docteur en Théologie. Il était temps. De nouvelles destinées allaient s'ouvrir pour lui.

CHAPITRE IX.

SABATIER A STRASBOURG

Vacance prochaine de la chaire de dogme réformé à Strasbourg — Intervention de Mœder, pasteur-président de l'Eglise réformée de Strasbourg — Sa correspondance avec Sardinoux et Guizot. — Appel à Sabatier. — Premier refus. — Intervention de F. Lichtenberger ; action sur les Consistoires. — Sabatier accepte enfin la candidature. — Attaqué de droite et de gauche, Sabatier est désigné par la majorité des Consistoires. — Il est nommé par le Ministre. — Premiers succès. — Mort de Mme Sabatier. — Immense désolation du jeune professeur. — Luttes intérieures et victoire de sa foi.

Les pensées de Sabatier et de ses maîtres étaient tournées vers l'enseignement à Montauban où le besoin de professeurs qualifiés se faisait sentir. Les circonstances en décidèrent autrement. En 1867, la chaire de dogme réformé à la Faculté de théologie de Strasbourg étant devenue vacante, il fallait y pourvoir. Le parti orthodoxe y songeait depuis longtemps. Il avait réussi à conquérir la majorité dans les consistoires. Il s'agissait maintenant de préparer un nouveau clergé par l'arrivée dans les chaires professorales d'hommes inspirant confiance aux Eglises « évangéliques ».

Il y avait alors, à l'église française de Strasbourg, un pasteur déjà âgé, mais actif et décidé. Il avait des connaissances et des idées, le tout assaisonné d'une bonne plume. C'était le pasteur Mæder. Il avait aussi l'épithète facile et la dent dure pour ses adversaires religieux ou autres. Orthodoxe, il n'était pas pourtant un fanatique de la lettre et ne jurait point par Gaussen.

Dès 1861, le professeur Richard avait confidentiellement confié au pasteur Mæder son désir de quitter la chaire de dogme réformé.

Qui était Mathias Richard ? M. Gérold va nous le dire dans sa savante *Histoire de la Faculté de théologie de Strasbourg*.

Richard, né le 25 mars 1795, à Mulhouse, était fils de pasteur. Bien que Mulhouse, de cité helvétique fût devenue ville française, le jeune Richard alla faire ses études à Berne et à Genève, avec l'aide d'une de ces bourses que les « Réfugiés » avaient fondées, au XVI^e^ siècle, en faveur des étudiants français. Richard terminait ses études universitaires au moment où les Bourbons, après la Restauration, rétablissaient les régiments suisses ; il fut adjoint comme aumônier à l'un d'eux, au régiment Steiger, qui tint successivement garnison à Besançon, à Strasbourg, à Perpignan et à Toulouse. Durant son séjour à Strasbourg, il prêcha à plusieurs reprises au temple réformé avec beaucoup de succès. C'était, paraît-il, un prédicateur de talent qui entraînait ses audi-

teurs. Aussi, lorsqu'en 1820, le pasteur Pétersen vint à mourir, le Consistoire réformé appela Richard à lui succéder, bien qu'il n'eût que 25 ans, et la même année, une ordonnance royale du 28 novembre le nomma à la chaire de dogmatique réformée, qui avait été destinée au pasteur Pétersen.

Richard était un rationaliste décidé ; mais il n'était pas alors froid et sec comme il le fut plus tard. Cependant son influence dans la Faculté n'était pas grande. Il avait peu d'auditeurs. Les étudiants alsaciens appartenant à l'Eglise réformée n'étaient pas nombreux et suivaient d'ailleurs, de préférence, le cours de Haffner, qui se faisait en langue allemande. Richard fut dès le principe et resta dans la suite, avec de rares exceptions, une voix « clamant dans le désert », ce qui n'était pas fait pour stimuler son activité[1]).

On comprend que, dans ces conditions, Richard, dès sa 66e année, ait cherché à faire valoir ses droits à la retraite et s'en soit ouvert au pasteur, président de l'Eglise réformée. Le secret s'étant éventé, Mæder se sentit libre d'écrire à Sardinoux pour le prier....

---

[1]) Nous possédons quelques cours de Richard dans les notes rédigées par les pasteurs Beurlin et Eschenauer. Cf. A. Paira, *M. Richard*, dans le *Progrès religieux*, 1869, p. 51 ss., et Gérold, *Histoire de la Faculté de théologie de Strasbourg*, 1923, p. 129.

« ...de se concerter avec ses collègues sur ce qu'il y aurait à faire pour doter Strasbourg d'un professeur, qui, mieux que les synodes et les conférences pastorales, affermirait le drapeau de la foi ébranlé par d'audacieux novateurs. »

Mæder justifie sa demande par les considérations suivantes :

« On arrivait à ce résultat (l'ébranlement du drapeau de la foi) par l'action exclusive des représentants du parti orthodoxe à Paris. Je ne conteste pas le mérite de ces messieurs, mais je ne me dissimule plus qu'ils abusent de la dialectique autant que la nouvelle école, et que si cette dernière met la Bible en charpie, ils font des fagots avec des virgules ; que si la *Revue* fait la guerre au Surnaturel, l'*Espérance* chicane sur des synonymes et serait capable d'envoyer à Strasbourg un de ces esprits étroits, fidèles à leur consigne, jusqu'au moment où un vent quelconque leur fait faire demi-tour à gauche, comme aux Schérer, aux Pécaut, aux Colani, aux Schwalb, aux Babut et aux Bost, à ces docteurs irréfragables, déchus du camp orthodoxe. Je fais grand cas de M. Grandpierre et de ses amis ; mais je trouve que certaines défections auraient dû les convaincre que leur méthode n'avance pas toujours les affaires de l'Eglise. Je ne m'arrête pas à ce chapitre, que je n'ai effleuré que pour établir le danger de livrer la présentation d'un professeur de théologie à un parti qui manque parfois de prudence et de liant. Et qui, mieux que vous et vos collègues, pourrait lui donner d'utiles conseils? Cherchez donc pour la chaire de dogme réformé à Strasbourg un croyant instruit et pacifique et faites-le agréer à Paris ; c'est tout ce que je demande. »

Il ajoute encore :

« Bon nombre de pasteurs et de fidèles, effrayés des progrès de l'incrédulité, pensent comme moi et regrettent les allures de l'*Espérance*. Ils vénèrent son directeur, ils sympatisent avec ses collaborateurs, mais ils voient avec peine leur prédilection pour des formules qui n'ont jamais opéré une conversion durable et n'ont servi qu'à mettre le feu aux étoupes. Si vous trouvez que j'ai tort, faites à votre idée, mais, pour Dieu, donnez-nous un docteur aussi distingué par son caractère que par ses lumières. » (9 juillet 1861.)

Mæder se rendait compte qu'il fallait à Strasbourg un savant et non un rhéteur. Il se mit à le chercher. L'histoire de ces sept années de négociations serait pleine d'intérêt et de piquant, mais elle appartient plus à l'histoire intime du protestantisme au XIX^e^ siècle qu'à la biographie de Sabatier. Nous la résumerons à grands traits. Dans la correspondance échangée entre Mæder, Sardinoux, Guizot et autres personnages d'arrière plan, nous voyons qu'il est successivement question de Sardinoux lui-même, de Jean Monod, écarté par Grandpierre comme libéral ; d'Arnaud, de Crest; de F. Lichtenberger; de Ducros; de Loriol; de Molines; de Ch. Babut; de Fréd. Godet [1]); de François Bonifas, enfin, qui aurait accepté, s'il n'avait eu des devoirs envers Montauban.

[1]) Fréd. Godet fut proposé à la succession éventuelle de Richard par M. Grandpierre, soutenu par M. Ch. Waddington et le pasteur Eugène Bersier.

Le nom de Sabatier avait été prononcé dès 1864, et par Ch. Babut lui-même. Une note manuscrite de Mæder porte ceci :

M. Babut dit :

« Un de mes amis, nommé Sabatier, pasteur à Aubenas (Ardèche), vient de prendre le grade de licencié à la Faculté de Montauban. Il connaît l'allemand et l'Allemagne ; il a une belle organisation intellectuelle et une profonde piété ; il est dans une excellente tendance, à la fois évangélique et libérale et vraiment scientifique. Mais il est très jeune. Je crois que deux ou trois années lui manquent pour avoir l'âge réglementaire de trente ans. »

Une fois sur cette piste, Mæder ne devait plus la quitter qu'à la réussite. Sardinoux, consulté, ne pouvait qu'être favorable à son jeune ami. Mais pour réussir, il faut avoir Paris. C'est là que sont les influences, celle de M. Mettetal, celle surtout de Guizot.

Mæder était, depuis quelques années, en relations épistolaires avec l'illustre homme d'Etat entré dans une retraite consacrée aux belles études de l'histoire et de la philosophie religieuses. On aurait une idée fausse de Guizot, si on gardait de lui l'impression que laissent les polémiques religieuses d'un triste temps où tout apparaît déformé, les idées, les hommes, les intentions, les faits eux-mêmes. Ni Colani, ni Pellissier, ni Albert Réville [1]), ni Fontanès, ni Ath. Coquerel

[1]) On raconte que, prêchant un jour à Montbéliard,

fils [1]), ni Viguié n'étaient les démolisseurs volontaires que la presse ou les lettres privées nous présentent. Guizot de même n'est point le doctrinaire pédant et ennuyeux, l'autoritaire impitoyable qu'attaquent les journaux religieux de gauche. Il appartient à cette orthodoxie moyenne qui allait triompher au synode de 1872. Lui, du moins, n'ignore pas tout des questions en jeu. Il lit les travaux importants qui sortent de Strasbourg : *l'Histoire du Canon des Ecritures saintes dans l'Eglise Chrétienne* d'Edouard Reuss, *l'Etude sur le principe du protestantisme*, de F. Lichtenberger, *l'Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hegel* de Wilm, « qui manque à ma bibliothèque, dit-il, et même, chose bizarre, à celle de l'Institut. » Et quand il a lu l'ouvrage, il précise que c'est « le plus fidèle et le plus complet résumé de la philosophie allemande contemporaine. » (15 juillet 1865, lettre du Val Richer.)

C'est ainsi qu'il prépare ses *Méditations sur la Religion chrétienne*. Le 7 juin 1866, il écrit à Mæder :

A. Réville obtint d'une vénérable auditrice orthodoxe ce certificat d'édification : « On voit bien que c'est là un de nos bons pasteurs évangéliques. Les autres ne prêchent pas ainsi ». Elle ne fut « scandalisée », que quand elle sut le nom du prédicateur.

[1]) Encore aujourd'hui on peut retrouver à l'Oratoire du Louvre de Paris des traces bénies de la fidèle activité pastorale d'Athanase Coquerel fils.

« J'écris en ce moment le 8e et dernier volume de mes *Mémoires*. Je me promets, si Dieu me le permet, de le publier l'hiver prochain. Puis, je terminerai mes *Méditations* selon le plan que j'ai indiqué. Que de projets pour un homme dont la 79e année s'écoule !

« Mon âge me donne du moins cette consolation que je ne verrai pas le nouveau chaos qu'*amènera très probablement* la guerre près de commencer. »

Au milieu de la crise du temps, Guizot croit devoir dire son mot. A propos de ses *Méditations*, il écrit :

« Je resterai étranger à toute polémique personnelle ; je ne combattrai directement ni M. Renan, ni aucun autre, mais je dirai librement mon avis sur le fond des questions. Nous sommes dans une forte crise de matérialisme, de panthéisme, de scepticisme, de philosophie frivole et d'ignorance savante. Il ne faut pas laisser passer tous les mauvais fantômes, sans les appeler par leur nom et leur dire leur fait. » (18 janvier 1864.)

D'autre part, Guizot est un homme ; il a pris parti pour l'orthodoxie. Il tient à la servir de tous ses moyens, de ses directions, de ses conseils, de son influence qui est considérable. Encore faut-il remarquer que les hommes qui plaisent le plus à ce sage Mentor de l'orthodoxie nouvelle, ce sont les plus larges et les plus fraternels. Quand il sera question de présenter Jean Monod à la chaire de Strasbourg, Guizot écrira à Mæder : « Je le crois très propre à votre chaire de dogme. Ses doc-

trines sont saines sans être étroites. Il a du savoir, du talent, du courage, et en même temps de la largeur dans l'esprit et du liant dans le caractère. *Il servira bien la foi sans envenimer la controverse.* »

(1er octobre 1866.)

Sans doute, Guizot assimile trop la foi à une doctrine, à des dogmes. Mais cela, c'est son affaire. Il faut reconnaître, du moins, qu'il apportait dans ces tractations un haut esprit de conciliation et de largeur dans les limites que lui imposaient sa conscience et ses lumières.

Guizot était donc tout préparé à bien accueillir la candidature de Sabatier. Quand elle lui fut indiquée par Mæder, il se renseigna et écrivit :

« Je ne le connais pas personnellement. Je n'ai pas même lu sa thèse sur les *Sources de la vie de Jésus-Christ*, mais je me suis adressé à des hommes qui le connaissent bien et qui sont des juges très compétents des personnes et des idées. Ils sont unanimes à faire grand cas de M. Sabatier, de son savoir, de son caractère, et de ses opinions religieuses. On m'assure que c'est un orthodoxe d'un cœur doux et d'un esprit large. On le croit disposé à accepter la candidature à la chaire de dogmatique de la Faculté de Strasbourg. Il est vrai, me dit-on, que M. Jean Monod désirerait l'attirer au séminaire de Montauban, à la place de M. Bonifas. Mais la chaire de Strasbourg est évidemment plus importante dans l'intérêt général de l'Eglise protestante. L'objection de l'âge pourrait être levée, comme vous le pensez, en le nommant d'abord chargé de cours. « . . . J'incline à croire, ajoute-t-il, que, dans le Consis-

toire de Paris, sa candidature ne rencontrerait pas d'obstacle. »

Toutefois, il doit signaler en post-scriptum une difficulté réelle :

« On m'envoie de Nîmes une lettre de M. Sabatier qui refuse positivement la candidature de Strasbourg, par modestie surtout. Très arrêté dans les questions *vitales* de la foi chrétienne, il l'est encore trop peu, dit-il, sur quelques unes des questions *dogmatiques* qu'il aurait à traiter. Je ne sais si sa résolution doit être considérée comme définitive. Ses amis le croient. Avez-vous pensé à M. Bastie, le pasteur de Bergerac? C'est un très bon esprit, arrêté et modéré, un homme d'âge et de considération. » (13 sept. 1866.)

Mæder avait présenté Sabatier à Guizot comme « singulièrement propre à lutter avec MM. Schmidt et Lichtenberger contre le mauvaise esprit de Strasbourg. » (22 août 1866.)

Pour lui, il s'agissait « moins d'une place que d'une mission ». La réponse de Sabatier ne le rebuta point. Il revint à la charge et reçut de Sabatier la lettre suivante :

« Vallon, le 27 sept. 1866.

Je n'ai l'intention dans ce petit billet, que de vous accuser réception de votre lettre si aimable et si pressante et aussi si sérieuse. Je désire réfléchir quelques jours et prendre conseil de quelques amis (M. Sardinoux en particulier) avant de répondre à la grande proposition que vous m'y faites. Je n'ai jamais eu

l'intention d'accepter la chaire de dogmatique à Strasbourg, ni aucune chaire quelconque dans cette faculté. Je n'ai donc pas pu changer d'avis, comme vous le dites. Je me sens trop jeune encore et mes études, que je poursuis avec amour, sont trop incomplètes pour que je puisse songer sans frémir à la tâche, difficile entre toutes, d'un professeur de dogmatique. Jugez-en vous-même. J'aurai 27 ans révolus le 21 octobre prochain. Ma thèse de licence est mon seul titre académique qui puisse me recommander. Je suis inconnu des Eglises et par dessus tout, je crains de me trouver devant une tâche trop inégale à mon âge et à mes forces. Je crois que vous-même, après avoir réfléchi que je ne suis qu'un jeune homme, vous ne voudrez pas donner suite à cette proposition. Je suis sur le point d'accepter à Montauban une position plus humble et qui convient mieux à mon caractère et à mes talents. Je ne vous le cache pas, mes sympathies m'entraînent de ce côté-là. Cependant je saurais les sacrifier si Dieu me montrait clairement que je dois aller ailleurs. Je voudrais faire la volonté de Dieu. Tout mon embarras vient de ce qu'elle ne me paraît pas claire. Laissez-moi le temps de voir, si je puis, de quel côté il veut diriger ma vie. Ma jeune femme n'est pas non plus d'une très forte santé, et je dois prendre en considération ce qui la regarde. Je devrais m'informer si le climat de Strasbourg ne lui serait pas nuisible. Bref, je ne répondrai d'une manière définitive à votre proposition que dans quelques jours.

On voit que si Sabatier, plus tard, devait se montrer difficile pour le recrutement des professeurs en théologie, il avait commencé par s'appliquer à lui-même des principes qui allèrent se fortifiant toujours.

Mais Mæder était tenace. Il revient à la charge, dès le 7 octobre, et dans une lettre qui, en somme, lui fait honneur. Il explique à Sabatier que la nomination ne dépend pas de lui et qu'il ne lui demande qu'une chose : « Si la place devient vacante, l'accepteriez-vous? » Si la réponse est favorable, il agira pour faire déclarer la vacance. Dans le cas contraire, il restera coi, car les libéraux sont riches en candidats, et il ne veut pas leur ouvrir la porte. Il a donc besoin d'une acceptation éventuelle.

« La question, ajoute-t-il, n'est pas de celles auxquelles on répond sans hésiter par oui ou par non. Elle demande réflexion et je vous vois venir avec vos scrupules scientifiques, sympathiques et matrimoniaux. Quant aux premiers, vos amis sont mieux à même d'en juger que vous-même ; quant à vos sympathies, je vous ferai observer qu'il s'agit d'une mission où il n'y a pas de place pour des sympathies, et quant à vos appréhensions matrimoniales, mes 75 ans, dont 60 passés à Strasbourg, avec une constitution des plus délicates et des fonctions écrasantes, ont de quoi vous rassurer. J'aime beaucoup nos amis de Montauban, mais je trouve qu'ils aiment trop à dégoûter de l'Alsace les théologiens de l'intérieur que je voudrais y attirer dans l'intérêt général de l'Eglise. Croyez tout le bien que je dis de Strasbourg dans ma lettre du 20 Septembre dernier, ainsi que celui que j'en dis dans ma lettre actuelle. Aidé de plusieurs de vos collègues, vous pouriez y faire un bien immense.

« Vous répondrez peut-être que vous êtes trop jeune, trop inexpérimenté, trop inconnu pour cela, et que je dois m'adresser à un sujet plus avancé en âge que vous.

Ces objections font honneur à votre modestie ; mais franchement, si pour donner une place, vous aviez à choisir entre un jeune homme intelligent et une vieille tête, de quel côté pencherait votre balance? Dans ces sortes de cas, l'âge ne fait pas plus à l'affaire que le temps au sonnet d'Oronte. Je dirai même que, quant à présent, votre jeunesse est un titre à mes yeux. Je ne cherche pas un vidame de l'orthodoxie, pour faire table rase chez nous, pour y rompre des lances, pour remplir la ville et les journaux de ses querelles. Je cherche un sujet non prévenu, disposé à voir le bien partout où il se trouve, solidement instruit, sérieux, perspicace, pacifique, disposé à vivre bien avec ses collègues et comprenant ses devoirs comme on les comprenait autrefois où les professeurs restaient dans leurs cabinets, travaillaient leurs cours, accueillaient cordialement les étudiants et faisaient peu de bruit au dehors. Je ne vous demande pas d'être cela, je vous demande si vous voulez le devenir. »

Sabatier répond, le 14 octobre, avec sa maturité et sa décision ordinaires :

« Des hommes de grande autorité m'appellent. Mes amis, au contraire, me découragent et me rendent attentifs à mille difficultés du dehors et à d'immenses lacunes au dedans ; je ne pourrais accepter cette charge qu'au risque d'encourir leur blâme ou leurs regrets. Et en descendant en moi-même, en appréciant à leur vraie mesure mes dons et ma science, je dois leur donner raison. Mon développement théologique est loin d'être terminé. Un enseignement dogmatique m'arracherait des conclusions hâtives, peu mûres. Et tout serait compromis pour avoir été précipité. J'ai encore trop besoin d'ombre, de paix, de solitude,

pour me laisser jeter au milieu des luttes extérieures. Pourquoi ajouter aux incertitudes de l'homme qui cherche, les perplexités du professeur? »

D'ailleurs, la chaire n'est pas vacante. Il n'est donc pas obligé de se décider. Ce n'est pas un devoir présent.

« Il ne nous est pas permis de devancer le temps. Ce serait entreprendre sur les desseins de Dieu. Il me semblerait plus que téméraire, à moi qui ai tant de raisons de me défier de mes forces, de me dire un an ou deux à l'avance : tu es l'homme que Dieu appelle à Strasbourg et tu vas compter sur cette route. Et qui sait d'ici-là si Dieu, par des circonstances nouvelles, ne viendra pas nous proposer de nouveaux devoirs? Ce sont les circonstances qui nous manifestent la volonté de Dieu. Et pour la connaître, il faut les attendre. »

Sabatier prévoit l'objection de Mæder :

« Préparez-vous à cette chaire et dites que nous pouvons compter sur vous. — J'ai ici, dit-il, une double réponse : Mes études théologiques suivent une ligne assez bien déterminée et il ne m'est pas possible de la changer. J'étudie les problèmes qui se posent devant ma conscience et je ne pourrais les écarter pour travailler à une préparation factice. Le meilleur mode de préparation, sans nul doute, est celui qui laisse croître et mûrir l'homme intérieur sous l'influence de l'Esprit de Dieu. En second lieu, je ne puis, un an ou deux d'avance, vous dire : je viendrai à Strasbourg. Dieu peut-être d'ici-là m'appellera ailleurs et j'ai besoin

pour le repos de ma conscience de garder toute ma liberté d'action. » (14 octobre 1866.)

Sabatier craignait d'avoir peiné Mæder. Celui-ci lui répond au contraire :

« Ce n'est pas de la peine, c'est de la joie, que j'ai éprouvée en lisant votre lettre du 14 octobre, car ce n'est pas un engagement précis, obligatoire que je vous ai demandé, c'est l'engagement moral exprimé à la fin de votre lettre en ces termes : « Après cela, je puis vous dire que si, dans un an ou deux, j'étais encore libre à Aubenas ou ailleurs, et si Dieu me proposait la tâche que vous m'offrez, je ne reculerais pas et serais heureux de venir apporter à la cause de J.-C. à Strasbourg ma part de travail et de zèle. » Je ne pouvais pas vous demander plus, car moi-même, je ne suis pas le maître de la chaire de dogme réformé à Strasbourg. »

Il a au surplus de bonnes raisons de croire que, s'il a un bon candidat à présenter, le ministre de l'Instruction publique, M. Duruy, proclamera la vacance. Voilà pourquoi en son nom privé, il est allé à la recherche de ce candidat. S'il avait obtenu cette déclaration avant d'avoir un candidat, il aurait travaillé pour les libéraux « qui sont riches en candidats de leur bord ».

« Je crois, ajoute-t-il, à la Providence spéciale et à l'intervention continue de Dieu dans nos affaires, mais je ne crois pas que, pour ce motif, nous devions nous laisser aller à tout vent. Dieu nous a donné l'intelligence pour nous en servir, et non pour nous croiser

les bras. Il faut que l'homme se mette en quatre pour arriver loyalement à ses fins, et ce n'est qu'alors qu'il peut compter sur l'assistance divine. Dans le cas présent, il s'agit d'éclairer M. Duruy sur la situation et d'en obtenir les mesures protectrices de notre foi menacée, et si nous ne faisons rien pour cela, nous sommes comme l'homme qui, au lieu de le faire valoir, a enfoui son talent. » (17 octobre 1866.)

Sabatier reste quatre semaines sans répondre à cette théologie qui sait bénir la main de l'Etat quand elle réalise ses désirs. Mæder s'en étonne et s'en afflige. Tout va si bien aux bords du Rhin. Une réaction s'y manifeste contre l'école « radicale ».

« La minorité actuelle de la Faculté de théologie pourrait devenir majorité par le remplaçant de M. Richard. Le remplaçant, c'est vous ; tous ceux qu'on nous destine feraient fiasco à Strasbourg comme à Montauban, où on le sait malheureusement aussi bien que moi, et il y aurait un égoïsme incompréhensible si Montauban voulait nous enlever le candidat de notre choix. » (12 novembre 1866.)

Dans l'intervalle, F. Lichtenberger est intervenu auprès de Sabatier dans le sens de Mæder. Il a obtenu une réponse que celui-ci, en post-scriptum, juge satisfaisante. Sabatier en effet, a employé ce mois à se dégager du côté de Montauban. Il avait donné sa parole à une condition que l'on n'a pas remplie, il est donc libre. Il ne prend pas d'engagement absolu vis-à-vis de Strasbourg :

« Je vais travailler à mes études théologiques, continuer à marcher dans la voie où je suis entré et si plus tard, elle me mène à Strasbourg, croyez que je serai heureux de venir y travailler à côté de tant d'excellents amis. » (23 novembre 1866.)

Mæder a donc obtenu ce qu'il voulait, un candidat éventuel. Aussitôt il adresse au recteur, M. Chéruel, une lettre où il s'efforce d'obtenir de lui la promesse d'écrire au Ministre pour demander la mise à la retraite de M. Richard et la nomination de Sabatier.

Mæder, « tuteur naturel des étudiants réformés de la Faculté de Strasbourg », intervient en cette qualité pour demander que la chaire de dogme réformé ne soit pas supprimée ou transformée, que son titulaire actuel soit mis à la retraite, puisqu'il le demande depuis cinq ans, et qu'enfin une position honorable soit faite à son successeur. Nous ne relevons dans cette lettre intéressante que ce qui touche à Sabatier lui-même. Mæder rappelle au Recteur, en usant d'un mot qui ne devait pas déplaire sous l'Empire, qu'il est nécessaire de fortifier à Strasbourg l'élément « conservateur ». Il avait pensé à faire remplacer M. Richard par MM. F. Bonifas et Jean Monod, actuellement chargés de cours à Montauban, par M. Babut qui a refusé. Après bien des essais malheureux,

« J'ai pu mettre la main, dit-il, sur une thèse relative aux *Sources de la Vie de Jésus*. Vous avez lu cette thèse

et, comme moi, vous avez été frappé de la science, de la vigueur et de la maturité d'esprit de ce jeune licencié. Maintenant, je dirai que tous les sujets qui m'ont été indiqués pour notre chaire viendront se briser contre l'érudition de M. Reuss, comme contre les sarcasmes de M. Colani, tandis que M. Sabatier, fort de sa science acquise, de son indépendance des partis et de sa jeunesse même, tiendrait les radicaux à distance et gagnerait les cœurs des étudiants. Il serait vraiment étrange que, par des considérations d'âge, on préférât un pédant ou un brouillon à un sujet hors ligne, qui, avec deux ou trois ans de plus, aurait pu devenir la gloire de Strasbourg pendant plus de quarante ans. »

(Lettre « confidentielle », du 17 nov. 1866.)

Le Recteur répondit *le lendemain* :

« Vous pouvez être certain que, dès demain, j'écrirai au Ministre pour insister sur la nécessité de vous donner complète satisfaction. »

Toutefois, M. Chéruel prévoit l'opposition de M. Sayous, directeur des cultes non-protestants, et il ne se croit pas autorisé à parler de M. Sabatier au Ministre, bien qu'il soit au fond son candidat. Mæder se tourne donc vers M. Guizot pour qu'il aille voir M. Duruy qui, lui, ne répond pas aussi vite que le bon M. Chéruel (17 janvier 1867). Le même jour, l'infatigable président adresse au Ministre lui-même un résumé moins confidentiel de sa lettre au Recteur. Le Ministre ne bouge pas. Mais en juin, M. Richard est frappé d'apoplexie et le minstre promet de le mettre à la retraite à la fin de l'année.

Il s'agit maintenant d'envisager un autre côté du problème : les Consistoires. C'est à eux qu'appartient la désignation des professeurs réformés. Il est important de savoir d'abord ce que fera le Consistoire de Paris. Mæder écrit à Guizot :

« Je recommanderai M. Sabatier aux quatre consistoires réformés des départements du Rhin, mais c'est tout ce que je pourrai faire directement pour notre candidat. Le reste devra partir de Paris et du Midi où je ferai agir M. Sardinoux dès que je pourrai compter sur la capitale. On compromettrait la position de M. Sabatier à Strasbourg si on le mettait en avant, comme l'a fait l'excellent M. Vernes au jubilé du papa Oberlin, car l'amour-propre y doublerait les chances du candidat des radicaux. »

Mæder ignore quel sera leur candidat, mais il a le pressentiment qu'il y en aura un. Et voici une de ses craintes :

« Il y avait autrefois ici un étudiant en théologie luthérien très distingué, qui, après avoir terminé ses études, s'est fait pasteur auxiliaire à Libourne et vient de passer un brillant examen de licencié en théologie. Il est vrai qu'il a affiché des opinions tellement avancées que Colani lui-même a dû le reprendre vigoureusement ; mais pourquoi, depuis que M. Richard a demandé à être mis à la retraite, M. Steeg [1]) (c'est le nom de

[1]) M. Jules Steeg, l'ami de Sabatier, le futur pasteur officiel de Libourne, plus tard député et collaborateur de Jules Ferry dans l'établissement de ses grandes lois scolaires, père du Sénateur Th. Steeg, actuellement notre Résident général au Maroc (1927).

l'ancien étudiant) est-il entré dans l'église réformée et pourquoi lui a-t-on fait jouer un rôle important aux conférences radicales? M. Goy ne serait-il pas usé et n'aurait-on pas jugé nécessaire de lui substituer un homme nouveau? Quoi qu'il en soit, je vous envoie les deux thèses de M. Steeg et vous recommande particulièrement les propositions à la fin de sa thèse latine. Si maintenant, ce qui est possible, M. Steeg était le candidat des radicaux, sa candidature aurait surgi en Alsace où l'on redoublerait d'ardeur pour couler M. Sabatier, si l'on me savait son patron, et cela ferait presqu'autant de mal qu'une intervention prématurée de l'*Espérance* dans cette affaire, dont je m'occuperai à Ste-Marie-aux-Mines où j'irai dans la première semaine de juillet. » (22 juin 1867.)

L'affaire traîna encore plusieurs mois. Enfin, le 10 décembre, le Recteur Chéruel avisait Mæder de la mise à la retraite de M. Richard. « Son successeur, disait-il, ne tardera pas à être nommé. J'ai désigné M. Sabatier. Je vous engage à user de votre influence pour obtenir sa nomination. »

Mæder n'avait pas besoin d'être poussé dans ce sens. Déjà il était intervenu de nouveau auprès du Ministre pour obtenir en faveur du successeur de Richard un traitement de 4000 fr. et pour s'opposer à la suppression de la chaire de dogme réformé (17 octobre). Dès le 11 décembre, il écrit à Guizot pour le « supplier de provoquer des démarches auprès du Ministre de l'Instruction publique afin de décider S. E. à porter le traitement du professeur de dogme aux 4000 fr. qui lui sont nécessaires pour vivre ». Il l'avise que M. Sabatier

est agréé par 4 sur 5 des professeurs de la Faculté de Strasbourg. Les 4 Consistoires alsaciens voteront probablement pour lui.

Guizot répond du Val Richer, le 18 décembre :

« Je viens d'écrire à M. Duruy sur l'affaire de M. Sabatier. Je lui demande de me dire si, dans le cas où il serait présenté par les Consistoires et agréé par le gouvernement, il pourrait compter sur le traitement de 4000 fr. M. Sabatier serait un très bon choix et je contribuerai de mon mieux à sa présentation par les Consistoires et à sa nomination par le Ministre. »

Sabatier a fini par accepter d'être présenté, répondant ainsi aux instances de Mæder, de F. Lichtenberger, et de M. Schmidt. Mæder en est tout réjoui : « Ayez confiance, travaillez bien votre thèse, sans rien précipiter, car je veux qu'elle soit bonne comme celles de la licence et tout ira bien. » (2 avril 1868.) Si le Ministre refuse le traitement de 4000 fr., M. Guizot se charge de trouver à Paris le supplément nécessaire, ce qui ne plait guère à Sabatier, mais, observe Mæder, « cela n'est pas plus humiliant que le salaire des pasteurs par les fidèles. »

Pour hâter les choses, F. Lichtenberger s'était décidé à aller à Paris voir le ministre et M. Guizot. Il avait réussi. Voici en effet un extrait du journal de Mæder :

« 1868. Voyage de M. Lichtenberger à Paris. L'essai de M. Sabatier sur les *Sources de la Vie de Jésus* avait

rendu M. Lichtenberger attentif à son talent. Il lui semblait que ce fut le professeur qu'il fallait à ce moment : ni orthodoxe, ni libéral, mais également savant et pieux. Mais il était difficile de le faire accepter par ceux qui dirigaient alors les votes des Consistoires. »

M. Lichtenberger vit donc Guizot et le trouva accessible aux arguments présentés. Il obtint la promesse que l'ancien ministre déterminerait « ses amis et les directeurs du journal orthodoxe l'*Espérance* à abandonner la candidature de M. Bastie pour se rallier à celle du pasteur inconnu des Cévennes. »

Prévenu par Mæder, Sabatier répond d'Aubenas :

« Monsieur et vénéré frère,

Je m'étonnais bien quelque peu de ne rien recevoir de M. Lichtenberger et de ne rien apprendre des résultats de son voyage à Paris. Votre lettre a donc été la bienvenue, et, laissez-moi vous le dire, je me suis réjoui des bonnes nouvelles qu'elle m'apporte. Depuis que ma résolution est prise, je me regarde un peu comme l'un des vôtres ; la mission qui est venue s'imposer à moi m'a saisi tout entier. Je ne serais point sincère si je cherchais à voiler l'intérêt, mêlé de quelque impatience, avec lequel je suis le cours de cette grave affaire. J'ai résisté assez longtemps à vos instances et à celles de vos amis ; mais ma décision est aujourd'hui bien arrêtée ; mon *oui* est bien oui. Je suis prêt à accepter Strasbourg comme une patrie spirituelle. Priez Dieu seulement avec moi que mes forces ne trahissent point mon courage, de peur que, malgré toute la réserve que j'ai opposée à des appels si pressants, à la fin, je ne sois jugé encore téméraire d'avoir accepté une tâche trop inégale à mon âge et à mes facultés.

J'aimerais fort avoir quelques détails de plus sur les impressions et les espérances que M. Lichtenberger a rapportées de Paris. Ces messieurs de Paris ne m'ont rien écrit directement. Nul ne m'a demandé une profession de foi. Ils ne se pressent pas trop. L'*Espérance* a publié la lettre qui invite les Consistoires à délibérer, mais n'a rien dit du candidat. Ce silence, pour peu qu'il se prolonge, va jeter les esprits dans une grande incertitude. Quelle est donc l'attitude de M. Grandpierre? Que va faire le Consistoire de Paris?

En second lieu, je serais bien désireux de savoir si le parti libéral renonce définitivement à ne porter aucun candidat ou se rallie à mon nom. Je ne sais si le *Lien* a parlé plus clairement que l'*Espérance*. Si M. Lichtenberger voulait bien m'écrire et m'édifier sur tous ces points, je lui en serais infiniment reconnaissant. En même temps, il serait peut-être sage de votre part d'écrire à M. Grandpierre pour que son journal veuille mettre au courant de ce qui se passe tous les Consistoires intéressés. Mais peut-être que le prochain numéro contiendra quelque chose à ce sujet.

Quant à ma profession de foi, je suis prêt à la faire, mais je n'y arriverai que lorsqu'on me la demandera. Je continue pour ma part à vivre dans ma solitude, partageant mon temps entre mes devoirs de chaque jour et mes études. Ma thèse avance lentement, mais elle avance ; soyez tranquille, elle m'intéresse trop pour que je me hâte de la finir. Et je serais bien fâché d'être obligé de la conclure précipitamment.

Veuillez, cher et honoré Monsieur, saluer affectueusement de ma part mon excellent ami M. Lichtenberger et agréer, etc. (22 avril 1868.)

Les douces heures alternées de travail solitaire et d'activité pratique étaient finies pour Sabatier. Il allait être jeté dans la grande bataille

publique des idées et dans la lutte des partis. Le 17 avril 1868, *l'Espérance* avait publié la circulaire officielle du Conseil central invitant les Consistoires à désigner un candidat à la chaire de Strasbourg. Le numéro du 24 avril annonçait pour la première fois la candidature de Sabatier, en indiquant que déjà le Consistoire de Ste-Marie-aux-Mines avait fixé son choix sur lui. C'était le résultat des démarches de Mæder auprès de son ami, le pasteur Goguel [1]).

Dès le 16 mai 1868, Sabatier avait adressé aux Consistoires sa lettre de candidature et sa profession de foi. [2])

De son côté, le parti libéral fit connaître son candidat « qui n'était pas seulement foncièrement libéral, dit M. Gérold, mais qui, par différentes publications avait fourni la preuve qu'il était apte à l'enseignement théologique [3]) ». C'était

---

[1]) Dès la fin de 1867, le pasteur Goguel avait écrit au général de Chabaud-Latour, à Paris, en faveur de Sabatier.

[2]) On la trouvera citée dans *A. Sabatier, Quatre conférences par MM. John Viénot, F. Puaux, E. Roberty H. Monnier.*

[3]) « Pierre Goy était né à Port Ste-Foy, dans la Dordogne, le 26 octobre 1822. Il avait fait ses études théologiques à Montauban et était allé les compléter à Berlin et à Halle. Revenu d'Allemagne à la fin de 1847, il avait été nommé pasteur au Fleix, mais avait, quelques années plus tard, échangé sa place de pasteur contre celle de professeur au collège de Ste-Foy. Il

M. Goy. La polémique commença aussitôt dans les différents journaux religieux.[1])

Sabatier trouva des adversaires redoutables dans les représentants du libéralisme religieux. Le pasteur Campredon, entre autres, se signala par l'ampleur et le sérieux d'une discussion qui ne tarda pas, d'ailleurs, à prendre un ton trop vif et trop personnel.

Mais toutes les attaques contre Sabatier ne venaient pas de ce qu'on a appelé la gauche théologique. Dans le parti orthodoxe, il avait aussi des adversaires. C'est ce qui apparaît dans la *Correspondance secréte* qu'échangeaient entre eux les orthodoxes constitués en parti actif et discipliné.

Dès le mois de mai 1867, la question de Strasbourg apparaît dans la *Correspondance* et un opinant, dont on ne donne pas le nom, déclare carrément que Sabatier ne remplit pas les conditions qui paraissent nécessaires. Dans cette lutte incessante à laquelle sont condamnés les amis et les

---

n'en avait pas moins continué à exercer les fonctions pastorales comme suffragant du Consistoire, jusqu'au moment où il se fit scrupule de lire le Symbole des Apôtres en chaire. Il avait dès le principe, collaboré à la *Revue de Théologie* et au *Disciple de Jésus-Christ*, et y avait fait paraître des articles qui témoignaient d'un véritable esprit spéculatif. Il avait, à ce moment, 43 ans et était dans la plénitude de son talent.» Gérold, *Hist. de la Faculté de Strasbourg*, p. 273.

[1]) Nous reviendrons sur cette polémique, quand il s'agira de la dogmatique de Sabatier.

ennemis de l'Evangile, il ne se prononce pas. « Il appartient plutôt à ce prétendu *tiers-parti* dont dernièrement un membre de la *Correspondance* signalait le danger . . . Malgré ses incontestables qualités, je ne puis donner à M. Sabatier les titres d'*orthodoxe*, d'*évangélique*, et, par conséquent, il me serait impossible de voter pour lui ». Vesson répond, le 8 août 1867, que, pour lui, Sabatier est franchement évangélique, mais que la place n'est pas vacante et l'enquête demandée sur Sabatier est prématurée. Il sait d'ailleurs de science sûre, que Sabatier ne se présentera pas. Mais quelques mois plus tard (mai 1868), la mise à la retraite de M. Richard force les membres de la *Correspondance* à envisager la question de son remplaçant. Mazel, l'adversaire de Sabatier (il a tenu à se faire connaître), sans se dissimuler les dangers de la tendance de Sabatier et les lacunes de sa foi, votera cependant pour lui, parce que surtout :

« On lui oppose un incrédule déclaré », parce que les organes du radicalisme et en particulier le *Protestant libéral* parlent de lui avec dédain. De plus, il y a un élément nouveau. La conférence orthodoxe de Paris de 1868 a désigné Sabatier à l'unanimité, il faut donc subordonner un sentiment personnel à la majorité des frères. Si on se divise, on fera réussir la candidature d'un radical; ainsi opine François Puaux qui ajoute : « Je connais personnellement M. Sabatier et j'ajoute que nous devons nous estimer très heureux de l'avoir. Il est sans doute « nuance Pressensé », mais il est foncièrement pieux, attaché de cœur au parti évangélique. »

Soutenu par Guizot et ses amis, par la *Correspondance fraternelle*, le *Vrai protestant*, la *Revue Chrétienne*, *le Témoignage*, Sabatier devait avoir la majorité des Consistoires. En effet, 56 votèrent pour lui, 36 donnèrent leurs voix à M. Goy. Mais qu'allait faire le ministre à qui appartenait en fin de compte la nomination? Sabatier n'était pas docteur. Il n'avait pas trente ans. On ne pouvait le nommer titulaire. Mæder n'était pas rassuré : il avait peur des pas de clerc de l'extrême droite orthodoxe. Dès le commencement de l'année 1868, il avait conjuré Guizot de revenir à la charge auprès de M. Duruy pour obtenir enfin une réponse :

« Déjà la *Correspondance secrète* orthodoxe, qui est le cauchemar de M. Baroche, se divise sur M. Sabatier. Il est nécessaire de soustraire notre chaire de dogme réformé aux manipulations de nos utopistes. A en juger par le langage de l'*Espérance* et du *Vrai Protestant*, les orthodoxes seraient disposés à faire des concessions aux libéraux de la nuance de Jean Monod, ce qui serait d'autant plus désirable que, dans l'ardeur de la lutte, *le bon côté a fait des fautes comme le mauvais.* »

Il envoie à Guizot une thèse sur Bunsen[1])

« . . . que vous avez sans doute connu à Londres, et qui, en dépit de son orthodoxie est arrivé à em-

[1]) Celle de M. Gaston Bonet-Maury, plus tard professeur à la Faculté de Paris et Correspondant de l'Institut.

brasser Renan et Réville sur les brouillards de Schleiermacher. Cet exemple doit rendre indulgent pour les hommes de bonne foi poussés dans le parti radical par la raideur des orthodoxes. »

L'intervention de la *Correspondance secrète* risquait de tout gâter.

« Depuis plus d'un an, écrit Mæder à Goguel de Sainte-Marie-aux-Mines, M. Sabatier est à nous, M. le Recteur est à nous, la majorité de la Faculté de théologie de Strasbourg est à nous, M. Guizot est à nous et travaille M. Duruy pour obtenir le maintien de la chaire avec un traitement de 4000 fr. pour son titulaire, et, quand tout marche bien, vous jetez dans la balance la *Correspondance secrète*, qui est le cauchemar du Gouvernement. Votre intervention ne peut qu'être funeste ». (10 janvier 1868.)

Il a peur de Steeg, peur de Viguié, peur de Goy, que le Consistoire de Tonneins a sommé le Ministre de nommer. Il faut donc que Guizot « fasse savoir à M. Duruy que l'Eglise n'accepterait pas M. Goy comme remplaçant de M. Richard.» « Un mot de vous suffirait pour maintenir M. Duruy dans la voie légale. »

Et voilà que le Directoire de Strasbourg et la Faculté de théologie, se basant sur le fait que, dans les autres facultés, la nomination des professeurs se faisait sur la double présentation de la Faculté intéressée et du conseil académique, revendiquent le droit de donner leur avis sur les

candidats désignés par les Consistoires. Cela nous paraît, à nous, tout naturel pour corriger l'incompétence notoire des Consistoires ; mais Mæder s'indigne de cette démarche appuyée par un voyage du doyen, M. Bruch, à Paris. Il écrit à F. Lichtenberger pour se plaindre de « la mauvaise foi » (sic) de ses collègues de la Faculté et du « peu de jugement de M. Duruy ». On a révoqué M. Renan du Collège de France, on ne peut pas nommer M. Goy, professeur d'un dogme qu'il répudie. (17 août 1868.)

Il agit donc contre M. Braun, président du Directoire ; il écrit au Ministre, il va voir le Recteur, menace même de faire un éclat public.

Enfin, M. Duruy ayant reçu de Sabatier les pièces dont il avait besoin, avise Mæder, le 21 décembre 1868, que le pasteur d'Aubenas n'étant pas docteur et n'ayant pas atteint l'âge réglementaire, n'a pu être nommé que chargé du cours de dogme réformé à Strasbourg. Mæder avait travaillé sept ans à obtenir ce résultat. Son meilleur collaborateur avait sûrement été M. Guizot, qui avait su donner de sages conseils à ses amis d'extrême droite.

Sabatier arriva à Strasbourg le 13 janvier 1869, la veille de la mort de son prédécesseur. « Il a beaucoup plu à M. le Recteur et à M. Lichtenberger. » Mais il n'a qu'un traitement de 3000 fr. et son défaut de fortune exige que les amis de

M. Guizot à Paris trouvent la somme de 1000 fr. qui lui permettrait de vivre. »[1])

Sabatier consacra la fin du semestre d'hiver à un cours sur l'*Histoire de la Dogmatique*, le semestre d'été suivant devant être réservé à la *Dogmatique de St. Paul.* Il fit sa première leçon le 1er février 1869. Laissons ici parler M. Gérold :

« Ses débuts ne furent pas faciles. Il possédait la science, mais il manquait d'expérience. Sa position était d'autant plus délicate qu'il avait été nommé par le parti orthodoxe. Les libéraux alsaciens qui avaient fait des vœux pour la réussite de Goy, l'accueillirent avec une certaine froideur.

« Sabatier était pourtant bien décidé à ne point se mettre à la remorque du parti piétiste, ni surtout du parti ultraluthérien. Il fit voir dans toutes les circonstances qu'il était et qu'il resterait indépendant. Dès sa première leçon, indiquant, en quelques mots, le caractère de l'enseignement qu'il allait donner, il avait dit : « Ce sera un enseignement de recherche. » Il voulait s'appliquer à guider ses auditeurs dans la recherche libre et consciencieuse et à former en eux cette foi personnelle, qui, disait-il, conserve seule sa valeur aujourd'hui, où l'autorité de la tradition est partout ruinée et ne saurait être rétablie. »

Mæder n'avait pu assister à cette première leçon, « mais, écrit-il à Guizot (4 février 1869),

---

[1]) M. Guizot fit parvenir cette somme par l'intermédiaire de M. Mettetal. « C'est bien le moins, dit-il qu'on vienne un peu en aide à un homme distingué qui se voue au service de la cause chrétienne. »
(27 janvier 1869.)

les professeurs, plusieurs pasteurs et les étudiants y ont fait acte de présence et le débutant a été vivement applaudi. » « Notre choix est justifié », ajoutait-il, avec satisfaction.

Quant aux impressions du jeune professeur lui-même, voici comment il les exprima :

« Tout bien considéré, je n'ai point lieu de me plaindre et je me sens encouragé. Tout s'est passé calmement. Je n'ai point eu de succès éclatant et bruyant ; je n'ai pas eu non plus un échec. Mon cours n'a pas mérité ni éveillé un grand enthousiasme, mais il a conquis, je crois, le respect et l'estime des étudiants. Il est bien suivi. Vous savez que les professeurs sont ici en concurrence, que les étudiants ont la liberté de suivre les leçons de ceux qu'ils préfèrent. Je ne fais pas, au milieu de mes savants et vieux collègues, trop mauvaise figure. J'ai un auditoire de 25 à 26 étudiants sur les 40 qui composent l'ensemble des trois années de théologie. On m'a félicité sur ce début. L'important pour moi, maintenant, c'est de ne pas déchoir.

Ma thèse ne me donne pas moins de soucis que mes cours. Je voudrais bien pouvoir la présenter à la Faculté avant la fin de l'année, mais je crains bien de ne pouvoir arriver à temps. » (30 mai 1869.)

Hélas, la thèse devait être retardée plus que Sabatier ne le pensait. Le 5 juin 1869, M^me^ Sabatier mourait en donnant le jour à un enfant qui ne vécut pas. Ainsi était tranché un grand et pur bonheur qui avait duré trois ans. Sabatier fut écrasé de cette perte qui pesa longtemps sur son cœur. La solitude brutale lui arrachait des

cris de douleur. Comme il est naturel dans les les familles normales, l'affligé se retourne alors vers les siens. Peu de temps après son deuil, il écrit à sa mère :

« Je ne suis plus seul. Jules est arrivé (son beau-frère). Je puis causer à l'aise avec lui d'Elisa. Nous en parlons toujours et cela fait du bien. Je puis pleurer devant lui et quoiqu'il soit très affligé, encore me console-t-il. Je fais d'ailleurs la triste expérience que le malheureux se trouve bientôt seul. Le monde marche ; lui, reste en arrière. Ses meilleurs amis le dépassent, tournent un instant la tête, lui jettent un mot d'encouragement et de sympathie, et continuent leur route, tandis que lui reste assis, blessé, sur le bord du chemin.

Je sens ainsi un grand isolement se faire autour de moi ; mais je ne me plains pas. Les meilleurs amis ne vous tiennent pas lieu de parents. Dans les jours tranquilles, on ne pense pas trop aux membres de sa propre famille ; on les oublie quelquefois. Mais, aux jours tristes, on voit la différence. On les retrouve alors souffrant avec vous, s'arrêtant avec vous, blessés comme vous. » (1869.)

Un mois après le deuil, il dit à sa sœur Adèle :

« Je suis toujours bien triste. C'est un fait qui durera ; il faut l'accepter tel qu'il est, et ne pas vous trop inquiéter à mon sujet, Il est entendu que ma vie doit être sombre et lourde. Rien n'y peut rien changer, maintenant. Je suis dans la nuit, mais peut-être que cette nuit aura une aurore. Quelque longue qu'elle soit cette espérance me fera vivre. Je vais fort bien. Ma santé est de fer. Je mange, je dors. La machine exté-

rieure va son train ; et je sais bien qu'elle durera longtemps. Il ne faut donc pas vous mettre en souci. »

Il accepte l'offre de sa sœur de venir partager sa vie dès l'hiver suivant. Chez lui

« ... tout ne va pas comme quand *Elle* était là, avec sa sollicitude constante, son amour rayonnant, son sourire lumineux ; tout va pourtant. Je vais chaque jour m'asseoir un instant auprès de sa tombe. Je pleure, je prie ; cela me fait du bien. »

(10 juillet 1869.)

Visiblement, pourtant, il ne veut pas inquiéter les siens. Aussi est-ce à un ami des beaux jours seulement, au compagnon d'Aubenas, à M. Ponsoye, qu'il laisse voir le fond de son cœur, l'immense désolation de son âme :

« Quand je cause trop longtemps, j'aboutis toujours à des pensées de révolte et de désespoir, à des pensées coupables et que ma bien-aimée Elisa n'approuverait pas. Je ne puis pas me résigner à vivre, à reprendre ma tâche. Si Dieu seulement voulait me donner congé de la vie, s'il pouvait déclarer ma tâche finie et mon heure venue, que je quitterais volontiers ce monde ! En attendant, je vis au jour le jour, je me traîne sous ma croix ; je demande grâce et rien ne me répond, rien que l'apôtre qui me redit : « Nul ne vit pour soi-même. »

« Je croyais avoir quelque foi, quelque vie chrétienne, quelque charité ; je croyais avoir quelque renoncement. Cette épreuve m'a fait voir que je n'ai rien de tout cela, que je ne suis rien. Oh ! mon cher ami, priez quel-

quefois Dieu pour moi. Si vous pouviez entrevoir mon accablement et mes révoltes !

«Mais il est temps de s'arrêter ; voici la plus longue lettre que j'aie encore écrite à personne. Donnez-moi de vos nouvelles. Parlez-moi de vos souvenirs des Blaches, écrivez-moi librement, vous avez mon affection et ma confiance. Gardez votre foi. C'est encore la meilleure des choses en ce monde. Adieu. » (27 août 1869.)

Sabatier n'exagérait pas, quand, à la fin d'octobre, il écrivait de Vallon à Mæder :

« Je suis resté pendant ces trois mois enseveli dans ma douleur et ma solitude. »

Il a voulu travailler. Mais il n'a pas même fini de rédiger sa thèse, il n'a fait qu'ébaucher son cours du semestre prochain. Il va rentrer à Strasbourg, le 30 octobre, avec sa sœur Adèle. Cela ira peut-être mieux.

« On m'a bien dit que le temps console, et moi, le temps m'écrase et m'épuise. Je serais si heureux de toucher au terme de la carrière et d'entrevoir pas trop loin le moment et le lieu du repos. C'est ma jeunesse qui me désole et me désespère.

Voilà bien des réflexions déraisonnables que vous aurez bien raison de blâmer ; sans doute, je ne sais pas ce que je dis et j'oublie ici étrangement la foi que je dois enseigner à d'autres. Laissez-moi vous dire cependant que je ne murmure point contre Dieu. Je souffre et je gémis, voilà tout. Et comme vous avez été pour nous, dès notre arrivée à Strasbourg, comme un père, je vous laisse entendre ces plaintes. »

« Je ne murmure pas contre Dieu », voilà la victoire que la vive piété de Sabatier lui permettait de remporter déjà sur la douleur et la mort. Il pleurait, souffrait, mais il priait ; or, comme il l'a dit lui-même dans un sermon prononcé peu après son retour à Strasbourg :

« La prière est déjà par elle-même un acte de foi et un cri d'espérance. La prière est une révélation intérieure. Vous vous êtes, en priant, abandonné à Dieu, et la foi, c'est la confiance. Vous confiant en Dieu, vous n'avez pas pu ne pas espérer en lui. Ainsi l'espérance et la foi sont entrées dans votre âme en même temps qu'a jailli la prière. La foi est la solution pratique de tous les problèmes de la vie. L'espérance est la réparation de toutes les épreuves. Rien n'a changé autour de nous, je le sais bien ; le ciel est sombre, les nuages épais et lourds, la tempête secoue notre âme. Mais nous savons qu'au-dessus de ces nuages s'étend toujours le ciel calme de Dieu.

« S'abandonner, se confier à Dieu, c'est se soumettre, voilà le grand mot, le difficile devoir ; mais c'est la conséquence naturelle et, en même temps, le triomphe de la foi. Se soumettre, c'est renoncer à sa volonté propre et vouloir ce que Dieu veut, et comme il le veut. C'est, me direz-vous, achever de sacrifier sa vie, de la perdre. Oui, c'est consommer le sacrifice que Dieu réclame, mais c'est nous perdre pour nous retrouver tout en Dieu. C'est de ce moment que la douleur perd son aiguillon et l'épreuve son amertume. Au lieu de souffrir comme l'esclave sur lequel tombe le fouet d'un maître aveugle, on souffre comme l'enfant que son père châtie. Je ne sais qu'un moyen de souffrir, c'est de changer sa souffrance en filiale obéissance. »

Sabatier écrit ces lignes avec son sang, et c'est ce qui nous émeut. Pas un chrétien qui ne reconnaisse en elles le véritable accent chrétien. Voilà ce que Sabatier rapportait de ces trois mois d'agonie solitaire passés à Vallon. Il est descendu jusqu'au fond de l'abîme de la douleur et des problèmes qu'elle pose. Il a senti définitivement détruits en lui-même tous les abris factices, les systèmes, les conventions, les habitudes, les langages de l'humanité. Sabatier sort de ce creuset plus libre à la fois et plus pur, plus riche en sa foi, parce qu'elle est maintenant « éprouvée ». Débarrassé déjà des formules imparfaites et changeantes, il ne risquera plus de s'égarer comme d'autres, parce qu'il a dans son cœur le trésor de sa foi. « Le christianisme, dira-t-il, est pour moi un esprit intérieur, une vie, l'attitude humble et confiante à l'égard du Père céleste. »

Alors, il reprend sa route.

Le 9 avril 1870, à quatre heures du soir, Sabatier soutenait sa thèse de docteur. Nous n'avons pas à résumer ici un travail qui peut être entre toutes les mains. Il suffira d'en donner la caractéristique. Nous avons vu qu'en lisant St Paul, Sabatier avait fait une découverte, c'est que, des premières épîtres aux dernières, il y avait chez lui un progrès, un développement que l'historien attentif pouvait déterminer. Il avait creusé cette idée et apportait aux maîtres éminents, devenus ses collègues, le résultat de ses recherches.

Il y a, pour lui, trois phases dans la pensée de Paul. D'abord celle qui correspond à la première période de son activité missionnaire ; les discours des *Actes* et les *épîtres aux Thessaloniciens* en sont les documents. La seconde est la période des grandes luttes au temps des quatre grandes épîtres (*Galates, Corinthiens, Romains*). La troisième, comprend les dernières années de la vie de Paul, alors qu'il a à combattre la naissance de l'ascétisme gnostique (*Philémon, Colossiens, Ephésiens, Philippiens*). C'est l'âge de la maturité. Les trois épîtres *pastorales*, authentiques ou non, échappent au classement et tombent en dehors de la vie connue de l'apôtre. La manière dont Sabatier exposait cette idée faisait de son livre un chef-d'œuvre de psychologie et d'histoire.

Laissons parler ici Paul Lobstein, l'excellent doyen de la Faculté de Strasbourg, dont la piété et l'attitude religieuse ont tant de rapports avec celles de Sabatier lui-même.

« Pendant le semestre d'hiver 1869-1870, A. Sabatier n'était encore connu que d'un petit nombre d'étudiants, l'éclat du nom de Colani faisait pâlir la jeune renommée du nouvel élu. Un jour suffit pour faire sortir de l'ombre la personnalité de Sabatier, qui conquit de haute lutte la sympathie et l'admiration de la plupart d'entre nous. Le 9 avril 1870, il soutint sa thèse de docteur en théologie. Sa soutenance qui, on le sait, portait sur « *l'Apôtre Paul, esquisse d'une histoire de sa pensée* », dura près de quatre heures ; le jury était composé de Bruch, de Reuss et Colani. L'allocution du

doyen ne fit que préluder à la grande bataille. Les deux autres membres du jury combattirent l'idée maîtresse de Sabatier : impossible, disaient-ils, de marquer les trois étapes que le jeune docteur croyait pouvoir distinguer dans l'évolution religieuse de l'apôtre. Reuss cita une série de textes et chercha à renverser, par une exégèse minutieuse, la thèse dont Sabatier se fit le défenseur ; Colani éleva et élargit le débat ; il essaya de montrer que la genèse même de l'évangile paulinien impliquait une révolution immédiate et radicale où il n'y avait aucune place pour le progrès qu'y découvrait son nouvel interprète. Pour étayer sa démonstration, Sabatier déploya toutes les ressources d'une science sûre et précise, d'une dialectique vigoureuse et pressante, parfois d'une éloquence qui donnait à sa parole une chaleur convaincante et communicative. Les auditeurs suivirent ce tournoi de plus en plus dramatique, avec une attention passionnée, et chacun dut confesser que dans cette lutte, où les combattants étaient dignes l'un de l'autre, il n'y avait ni vainqueur ni vaincu ; mais faire face au double assaut d'un Reuss et d'un Colani, n'était-ce pas déjà un triomphe? [1]) »

A côté de l'exposé serein du savant équitable, voici le témoignage de Mæder où l'on sent un peu trop la passion ecclésiastique. Il écrit à Guizot, le 10 avril 1870, qu'il n'a pu assister à la soutenance mais qu'il a lu la thèse de Sabatier :

« C'est un travail magistral dont vous recevrez prochainement un exemplaire de librairie, et que vous

---

[1]) Dans Gérold, ouvr. cité, p. 280 ss. Cf. H. Dartigue, A.Sabatier à Strasbourg, *Revue chrétienne*, 1908,p.387,ss.

lirez, je n'en doute pas, avec le même intérêt que moi, tout en craignant qu'il ne satisfasse pas complètement le parti qui n'accorde pas un iota à l'esprit moderne.

Contrairement à M. Colani qui s'est plu à ne jouter qu'avec ses camarades, M. Sabatier a eu le bon goût de récuser ses amis pour défier MM. Bruch, Reuss, et même Colani, quoique ce dernier se fût vanté de l'enfoncer [1]), ce qui n'a pas empêché notre protégé de remporter une victoire complète, d'être comblé d'éloges par ses collègues, d'être reçu avec *la plus grande distinction*, en présence d'un public nombreux et sympathique qui s'est joint à la Faculté pour désirer que M. Sabatier reçoive le plus tôt possible le titre de titulaire et le traitement des professeurs de Montauban. »

(10 avril 1870.)

Sabatier lui-même était plus juste pour des collègues qui savaient « combler d'éloges » un adversaire de leurs idées. En envoyant sa thèse à son oncle Tendil, il espère qu'il comprendra

---

[1]) Vers 1882, lorsque Sabatier, remarié, était privé de sa famille, en été, il fréquentait beaucoup Mme Eschenauer qu'il avait connue à Strasbourg. C'est là que je le rencontrais plusieurs fois par semaine, dans une villa de Levallois. Il était encore rempli des souvenirs de Strasbourg et me raconta une fois sa soutenance de doctorat. Colani avait dit, en effet, qu'il l'enfoncerait, mais disait Sabatier :

Cet animal n'est pas méchant
Quand on l'attaque, il se défend.

Il disait cela sans acrimonie, avec ce bon sourire que connaissaient ses amis, aussi bien que ses emportements rapides, non contre les hommes, mais contre les idées qu'il croyait fausses.

l'essentiel, le caractère général de la théologie de Paul, et ajoute :

« Le point de vue que j'y défends d'un progrès naturel accompli dans la pensée de Paul, est nouveau ; et, ici-même, à Strasbourg, dans ce milieu du libéralisme théologique, il a produit quelque surprise. La soutenance publique a été fort intéressante, on m'a vivement attaqué ; je me suis assez vivement défendu, et je puis bien dire que la bataille n'a pas été pour moi tout à fait perdue. MM. Reuss et Colani ne m'ont pas marchandé les éloges. Nous verrons maintenant les critiques que les journaux feront de mon travail. Au fait, elles ne m'apprendront pas grand'chose, je le crains. Quoi qu'il en soit, je voudrais pouvoir regarder mon œuvre comme terminée sur la terre, comme finie, et si le bon Dieu voulait me reprendre à lui, il me semble que je délogerais sans regret. Il me semble que je suis incapable de faire autre chose et je marche dans la vie comme une machine. Mais je ne veux pas recommencer mes plaintes. Apprenons seulement à dire chaque jour : « Que ta volonté soit faite ! »

(24 avril 1870.)

Le livre eut une destinée que la modestie de Sabatier ne lui laissait pas prévoir. L'idée qu'il avait lancée fit son chemin. En 1881, il dut donner une seconde édition de son ouvrage et la critique qui n'était plus distraite par les événements de 1870, put en mesurer la portée. En annonçant la deuxième édition, revue et augmentée, de « cette œuvre remarquable qui, lors de sa première apparition produisit une si vive impression par là profondeur et la sûreté des recherches, la clarté

et la vie de l'exposition et surtout par l'originalité du point de vue », *la Revue Chrétienne* promettait une étude approfondie qui parut en effet sous la signature de J.-E. Roberty. Sans s'arrêter aux détails critiques qui échappaient à sa compétence, le futur brillant et pieux pasteur de l'Oratoire allait tout droit à l'essentiel :

« Avez-vous quelquefois souhaité de retrouver dans les écrits du Nouveau Testament les espérances, les désespoirs, les chants de victoire, les cris d'angoisse, les saintes passions de l'âme humaine luttant avec acharnement pour faire triompher la vérité religieuse au sein d'une société corrompue par la sensualité ou étouffée sous le poids d'une impérieuse et inintelligente tradition? Croyez-vous que St Paul ait eu un esprit bien à lui, un cœur bien à lui, une volonté bien à lui? Voulez-vous pénétrer dans son âme et assister au développement de sa pensée? Si vous êtes ainsi saintement curieux de connaître les phases diverses de la foi de St Paul, le savant et bel ouvrage de M. le professeur Sabatier répond pleinement à vos désirs. »

Roberty marque avec raison d'un trait profond la valeur positive et toujours actuelle de ce volume :

« De nos jours, quand un homme *croit* d'un côté, que l'Evangile contient la vérité absolue, et *sait* de l'autre, que l'expression de cette vérité évolue nécessairement et progressivement en se rapprochant toujours plus de cette vérité même, cet homme-là est armé pour la lutte dans le monde moderne. Les grosses

eaux du matérialisme et de l'athéisme peuvent déborder et se transformer en un second déluge, n'ayez aucune crainte, notre homme est dans l'arche [1]). »

Dans la *Revue bleue*, M. Frank Puaux consacrait un important article au livre de son ami :

« Des premiers disciples du Christ, le plus grand a été l'apôtre Paul. C'est aussi celui dont la vie est le mieux connue. Il a laissé une œuvre considérable, dont, jusqu'à ces derniers temps, le caractère avait été singulièrement méconnu. Au lieu de chercher à saisir le développement de l'apôtre, on s'était contenté de mettre au service des dogmatiques officielles ses déclarations et ses enseignements. M. Sabatier a rompu ouvertement avec cette tradition, et par une ferme volonté, il montre par quelles phases avait passé la pensée de l'apôtre avant d'entrer en pleine possession d'elle-même. De tels travaux, dégagés de ces préoccupations ecclésiastiques qui les condamnent sans retour aux yeux des savants, méritent d'autant plus l'attention qu'ils sont plus rares. » (*Revue Bleue*, 1881, p. 242.)

Lorsque la troisième édition parut, en 1896, Gréard, alors Recteur de l'Université de Paris, s'attache à l'Appendice ajouté par Sabatier et consacré à l'origine du péché dans St Paul. Il écrit aussitôt à l'auteur :

« Vous savez combien ces questions m'intéressent. J'ai lu, dès hier soir l'appendice. Impossible de donner une idée plus nette et plus pénétrante de la doctrine

[1]) *Revue chrétienne*, 1881.

de St Paul sur l'origine du péché. Et comme on y sent, ainsi que dans le reste du livre que je me suis donné le plaisir de parcourir de nouveau, comme on y sent que c'est vraiment l'*apôtre de la foi intérieure et de la liberté* ! J'y reviendrai, mais j'ai hâte de vous remercier tout de suite de ma soirée.

Lorsque la 4e édition de St Paul parut, un ancien élève de Sabatier devenu lui-même un maître distingué, M. Eug. de Faye, après avoir souligné l'excellence de la forme, le style clair, précis, vigoureux de Sabatier et l'ordonnance logique du livre, ajoutait :

« Mais si remarquables que soient les mérites littéraires du beau livre de Sabatier, c'est par les qualités de fond qu'il l'emporte. Il faut avouer que « la tranche » que l'auteur a « découpée » dans la réalité historique, si relative et si peu absolue qu'on la suppose, la reproduit avec une fidélité si scrupuleuse, qu'elle a de quoi satisfaire les plus difficiles. C'est cette fidélité aux faits de l'histoire et le talent que possède l'auteur de la rendre qui font la valeur permanente de son œuvre. Ni les savants commentaires des épîtres de Paul, depuis ceux de Reuss et de Holtzmann, jusqu'aux plus récents, jusqu'à celui de M. Lietzmann, ni les pénétrantes études d'Otto Pfleiderer, ni même les pages évocatrices du siècle apostolique de Weizsäcker, ni enfin l'ouvrage si consciencieux et si complet de M. Clemen, ne le remplacent, car aucun ne nous fait pénétrer dans l'intimité du génie de Paul, dans le sanctuaire de sa pensée comme le livre d'Auguste Sabatier. [1]) »

---

[1]) *Revue chrétienne*, 1911, p. 985 et ss.

Sabatier, comme le dit Eug. de Faye, s'était donc révélé « un maître ouvrier ». Cela nous aide à comprendre ce que M. P. Lobstein nous dit de l'impression produite à Strasbourg par la soutenance du 9 avril 1870 :

« Lorsque, le 26 avril, Sabatier fit sa première leçon du semestre d'été, son auditoire avait triplé. Il donna, jusqu'au 16 juillet 1870, trente leçons sur l'*enseignement de Jésus* ; il y reproduisait et y développait sa thèse de licence et esquissait d'avance les principaux traits de son article *Jésus-Christ* dans *l'Encyclopédie des Sciences religieuses*. Les adeptes de Colani et ceux de Sabatier formèrent désormais deux groupes distincts [1].

Force fut aux premiers de reconnaître que, par la rigueur scientifique et la clarté de l'exposition, Sabatier ne le cédait en rien à leur maître préféré. Quant aux seconds, ils trouvaient chez le nouveau professeur ce qui manquait à l'intellectualisme de l'éminent critique : une émotion de bon aloi qui animait la recherche sans la troubler jamais et qui, par moments, jaillissait en paroles sobres mais inoubliables, telle la conclusion de sa leçon sur la conscience religieuse de Jésus : « C'est sur ce roc que j'ai fondé ma foi. [2] »

Et maintenant que nous avons entendu tant d'avis divers, revenons à Strasbourg et à Sabatier. Il sera instructif d'entendre l'opi-

[1]) J'ai recueilli pourtant le témoignage de l'excellent M. Hœpffner, pasteur au Temple neuf, à Strasbourg, qui professait une égale admiration pour Colani et pour Sabatier.

[2]) Gérold, *Histoire de la Faculté de Strasbourg*, p. 281.

nion d'Edouard Reuss, le chef illustre de l'école strasbourgeoise. Il a laissé des *Mémoires* dont une grande partie nous a été communiquée par son fils, l'historien Rodolphe Reuss. Il ressort de leur lecture qu'Edouard Reuss n'avait rien su ni de l'action cachée de Mæder, ni du rôle de F. Lichtenberger, ni des démarches de Guizot ; isolé dans ses vastes études, il ignore tout des agitations réformées, des votes des Consistoires, de la *Correspondance fraternelle*, etc.

« Ni la droite, ni la gauche, dit-il, ne désignèrent des candidats de parti et nous nous flattons qu'on se rendait compte des deux côtés que Strasbourg était en droit d'avoir des prétentions plus élevées que Montauban, où l'on pouvait occuper une chaire sans s'y être le moins du monde préparé, pourvu qu'on eût la chance d'être reconnu d'une orthodoxie bon teint. Il est vrai qu'à ce point de vue, n'importe qui aurait pu devenir le successeur de Richard, mais depuis quarante ans, et surtout depuis vingt ans, les travaux scientifiques de la Faculté de Strasbourg, les idées nouvelles répandues par elle, lui avaient donné un relief suffisant pour inspirer quelque respect aux adversaires. »

Sabatier fut donc nommé.

« Il devint bientôt pour nous un collègue aimé, s'acclimata aisément parmi nous et sa théologie biblique conservatrice, mais très modérée, ne provoqua non seulement aucun trouble dans notre milieu, mais le compléta plutôt (si tant est qu'il y eût certains côtés moins satisfaisants dans notre enseignement) de la façon la plus heureuse. En avril 1870.

après une année d'activité féconde dans la sphère académique, il soutint une thèse doctorale, étude très lucide et méritoire sur le développement psychologique de St. Paul et de sa théologie ; la critique scientifique s'y exerçait déjà d'une façon plus énergique que dans mon ouvrage, (*la Théologie chrétienne au siècle apostolique*) alors que ce dernier avait passé en France, au moment de sa publication, comme un produit de la science *négative*. C'est ainsi que, dans l'espace de peu d'années, mes idées avaient fait leur chemin, grâce à la mobilité de l'intelligence française, et que d'autres en tiraient les conclusions logiques. Malheureusement, le jeune et excellent savant était réservé à de tristes et cruelles épreuves dans nos murs. Il nous avait amené une jeune et charmante femme, une Suissesse des bords du lac de Genève, qui mourut peu de mois après leur arrivée. Pour le reste, ces deux années immédiatement avant la guerre furent les plus belles que j'eusse encore vécu à notre Faculté. Malgré nos nuances théologiques variées, nous travaillions avec zèle dans une entente parfaite. Cela aurait-il duré toujours? Etant donné la variabilité des choses humaines, il est difficile de rien affirmer ; mais la révolution mondiale qui allait se produire devait briser et détruire notre petit royaume académique [1]). »

Juillet 1870. La guerre était là.

---

[1]) Ed. Reuss, Mémoires mss. Trad. R. Reuss, t. VI, p. 30 et ss.

CHAPITRE X.

SABATIER A STRASBOURG (Suite)

1870-1873.

La guerre de 1870. — La Faculté de théologie est licenciée. — Départ de Sabatier. — Il organise un Comité central de secours et des ambulances. — La paix est signée. — Rentrée à Strasbourg. — La tristesse de l'Alsace. — Sabatier, professeur libre et conférencier. — Emigration des Alsaciens. — Ceux qui restent, se groupent entre eux et spécialement autour des conférences de Sabatier. — Mois d'intense labeur. — Sabatier et Mlle Emma Warnod. — Il est expulsé pour avoir été, faussement, accusé d'avoir comparé la femme allemande à un « pâté de foie gras ». — Il quitte Strasbourg au milieu des acclamations, des larmes et des fleurs.

Sabatier indique lui-même le jour où il aperçut, tout proche, le spectre de la guerre :

« Je me souviens très bien du jour où sur nos têtes, en Alsace, cette nouvelle éclata comme un coup de tonnerre. C'était le 15 juillet, un jeudi, si je ne me trompe [1]). Nous faisions dans les Vosges une promenade

[1]) Ch. Schmidt, dans son *Journal du siège de Strasbourg*, donne à cette promenade la date du 7 juillet. Et c'est lui qui a raison. Cf. H. Dartigue, *Sabatier à Strasbourg*, *Revue chrétienne*, 1908, p. 390. Paul Matter, *Bismarck*, t. III, p. 42.

théologique à laquelle s'étaient joints presque tous nos étudiants, au nombre de 70 ou 80, trois professeurs et une demi-douzaine de jeunes pasteurs. La journée était radieuse. Nous l'avions passée en grande partie autour des ruines du vieux château de Hoh-Kœnigsbourg qui domine la petite ville de Schlestadt et toute la vallée du Rhin. Puis, sous bois, nous avions marché jusqu'à Ribeauvillé où nous arrivâmes le soir. Avant de prendre le train pour rentrer à Strasbourg, nous entrâmes dans une brasserie pour nous reposer et nous rafraîchir. Dépliant un journal, un étudiant y trouvait et nous lisait à haute voix la déclaration du duc de Grammont. C'était la déclaration de guerre. Aussitôt, les cœurs s'exaltent, le pouls bat plus fort, les têtes s'échauffent. On crie : Vive la France ! et l'on chante la Marseillaise. Cette manifestation d'une jeunesse généreuse dura dans le train jusqu'à Strasbourg.

« Après avoir été si heureux durant cette belle journée, nous rentrons à Strasbourg préoccupés et tristes [1]). »

On imagine ce que furent les cours dans cette fin de Juillet. Lobstein a noté ses impressions d'alors :

« La nouvelle de la déclaration de guerre nous arriva le 15 juillet à 4 h. 30 du soir. La consternation fut immense et universelle au premier moment. Une guerre semblable était un malheur et un crime trop grand pour qu'on le crût possible. Puis on se recueillit, on étudia les faits... On ne pouvait donner raison à personne d'une manière absolue, et aucun des deux ennemis n'avait pour soi, semble-t-il, la cause de la

[1]) H. Dartigue, ibid.

justice et du bon droit. Il est regrettable que la France, après le désistement du prince de Hohenzollern, ait élevé d'autres prétentions. Le roi de Prusse approuvait ce désistement... Nous aurions dû nous en tenir là. D'un autre côté, le gouvernement prussien n'est pas blanc comme neige. Il s'est hâté de rompre avec nous d'une façon éclatante[1]), ce qui rendait presque impossible la poursuite des négociations : à une demande imprudente et inutile, le roi Guillaume a répondu en homme d'Etat qui se soucie peu d'éviter la guerre.

« Le 16 juillet, continue Lobstein, nos étudiants étaient tous saisis d'un douloureux étonnement. Un sérieux et morne abattement, une tristesse concentrée, un silence de mort régnaient partout. Quand l'un de nous avait le malheur de se permettre un mot gai ou une raillerie quelconque, il était aussitôt rappelé à l'ordre par un de ses camarades. Nul élan guerrier, nul enthousiasme, on parlait même avec une crainte mal déguisée de la défaite à peu près certaine de la France qui aurait toute l'Allemagne sur les bras. M. Sabatier, après son cours, dit quelques paroles émues et éloquentes qui réveillèrent de sympathiques échos : « Nos cœurs sont avec nos soldats et ils les accompagnent sur le champ de la mort ; ce qui nous touchera le plus profondément, ce ne sera pas le succès de nos armes, ce seront les obscurs et nobles dévouements de nos frères qui vont se battre pour nous. » M. Schmidt flétrit en termes énergiques et courageux le déplorable aveugle-

---

[1]) Il faut noter que le rédacteur de cette note pleine de pondération et de justice est un étudiant de 20 ans, qui ne peut connaître encore les dessous de la guerre et l'affaire de la fameuse dépêche d'Ems. J'ai rencontré, en 1919, un pasteur d'Alsace qui ignorait encore cette histoire. Je l'ai renvoyé au livre de M. Matter sur *Bismarck*, Paris, Alcan.

ment des auteurs de ce formidable conflit. Bruch fit encore subir un examen de 20 minutes à Lobstein qui avait autre chose en tête que la dogmatique du doyen [1]). »

Lichtenberger eut le courage de faire son cours et les étudiants la patience de l'écouter. Le 18, Cunitz fit son dernier cours d'exégèse dans une salle déserte. Le 21, un candidat soutint encore une thèse sur la *Théorie de l'Eglise d'après Vinet.*

Puis, la Faculté fut licenciée.

Le 31 juillet, Sabatier prêchait à St-Pierre-le Vieux :

« Prédication d'une émouvante actualité, dit Lobstein, mais qui éleva les âmes au-dessus des angoisses de l'heure présente, dans les sphères lumineuses et sereines de la foi au triomphe final du bien et du règne de Dieu. »

Sabatier avait terminé son sermon en traçant le plan de l'activité chrétienne en temps de guerre. Il indiquait à tous le sacrifice nécessaire :

« Qu'il ne soit pas dit que les hommes mettent plus de passion à détruire que les chrétiens à sauver. Mettons-nous à l'œuvre. Demain, ce soir, le cri des blessés peut arriver jusqu'à nous. »

Le jeune professeur n'était pas homme à donner des conseils qu'il ne serait pas le premier à suivre.

---

[1]) *Paul Lobstein, un Alsacien idéal,* 1926, p. 20.

« Chacun sait aujourd'hui, dit fort bien Henry Dartigue, quelle part généreuse le protestantisme français a prise à ce vaste déploiement de charité qui s'était organisé partout. C'était la plus éloquente réponse qu'il pût faire aux odieuses calomnies de ceux qui mettaient en suspicion ses sentiments patriotiques [1]).

« La guerre de 1870 trouva la Faculté de Strasbourg à la hauteur des nouveaux devoirs qu'elle avait à remplir. Tandis que les salles de cours et les chambres du séminaire étaient transformées en ambulance, un certain nombre d'étudiants sortaient de Strasbourg le sac au dos, en qualité de simples infirmiers, avec des médecins et des sœurs diaconesses. Cette première escouade parut sur le champ de bataille de Wœrth, et assista encore aux batailles livrées sous Metz et autour de Sedan. Plusieurs autres, à qui ce rôle d'ambulanciers ne suffisait pas, prirent le fusil et se battirent dans le Nord, en Normandie et en Bourgogne [2]).

Une autre ambulance envoyée à Clerval, rendit de grands services aux soldats de Bourbaki. Même élan à Montauban et à Genève. Un étudiant de Montauban, Clavel, fils du pasteur de Sancerre, mourut au champ d'honneur.

Sabatier n'avait aucune raison de se laisser enfermer dans Strasbourg. Il en sortit le 11 août 1870. J'ai su directement de lui qu'il se découvrit

---

[1]) Les mêmes calomnies ont été reprises lors de la guerre de 1914 et réfutées de la même manière. Mais passons l'éponge. La France a besoin du concours de tous ses enfants, quelles que soient leurs idées philosophiques ou religieuses.

[2]) *Revue Chrétienne*, 1908, p. 463.

alors une vocation nouvelle et qu'il voulut d'abord être artilleur. Il croyait que la précision de son tir serait en raison directe de la précision de son esprit. Mais ses offres positives furent déclinées par un état-major qui ne croyait pas que le doctorat en théologie fût une préparation suffisante à l'artillerie.

Emmené par son ami Carrière, Sabatier se dirigea sur Paris. Mais là, comme il l'écrivait à sa mère, on n'eut rien à lui faire faire. Il allait repartir, quand le *Comité évangélique auxiliaire de Paris* [1]) le retint pour lui confier une importante mission. Il s'agissait d'aller à Tours pour y organiser un Comité central de secours qui pût suppléer celui de Paris pendant le siège de cette ville. Il ajoutait, et ceci nous rappelle l'attitude du vrai Paris pendant la guerre mondiale :

« En tous cas, Paris est admirable de patriotisme, d'ordre, de générosité, de tenue. J'aime Paris, ce qui m'aurait toujours paru impossible. Oh ! si les départements faisaient la moitié de ce que fait Paris, la France serait sauvée. » (Lettre à sa mère, 16 septembre 1870.)

Sabatier a résumé son activité pendant cette mission, dans un rapport au Comité auxiliaire de Paris ; laissons-lui la parole :

---

[1]) Comité formé sous la présidence du général de Chabaud-Latour. Voir sur son activité, Ernest Dhombres, *Foi et patrie*, introduction.

« Parti de Paris le 17 septembre, je m'arrêtai d'abord à Orléans. Immédiatement un comité fut organisé sous la présidence énergique et intelligente de M. Jules Hollard, et avec le concours le plus empressé de M. Prosper Jalaguier [1]). La création de deux ambulances fut décidée [2]).

---

[1]) Fils du professeur Jalaguier, futur agent général du Consistoire de Paris, et alors directeur de l'Orphelinat d'Orléans, père du chirurgien Ad. Jalaguier, de M. Paul Jalaguier, de M. Jalaguier-Yver.

[2]) Dans une lettre au président de son Comité, Sabatier rendait compte de ce qu'il avait fait à Orléans :

« Je puis vous donner dès aujourd'hui de très bonnes nouvelles d'Orléans. Arrivé hier dans l'après-midi, je me suis mis immédiatement en relation avec M. le pasteur Bruston (le futur professeur et doyen à Montauban) et M. Jalaguier. J'ai trouvé près d'eux l'accueil le plus bienveillant et le concours le plus dévoué.

« Depuis ce matin, 16 septembre, un Comité évangélique auxiliaire est organisé et est immédiatement entré en activité. Il se compose de :

MM. Jules Hollard, président,
Fauconnier, ingénieur du gaz, vice-président,
Bruston, pasteur,
Emile Fousset, négociant, trésorier,
Rivière, directeur d'usine, secrétaire,
Schérer, professeur au lycée, secrétaire,
Jalaguier, agent-général,
Eugène Fousset, directeur de l'ambulance fixe d'Orléans.

« Ce comité a résolu de s'adjoindre un comité de dames pour veiller à la lingerie et à l'infirmerie, lequel

« Deux jours après, je me dirigeai sur Tours où je devais établir le centre de notre œuvre. Le comité central y fut organisé sous la présidence de M. le pasteur Fuzier, dont l'expérience pratique nous a été fort utile. Deux ambulances furent ouvertes, et un établissement de bouillon, de bains de pied, avec distribution de chaussettes. L'organisation de ces comités et de ces œuvres, quelques tentatives pour nous procurer les

---

sera constitué aujourd'hui même. Il a été décidé d'organiser une ambulance fixe à Orléans. Le local a été immédiatement trouvé. MM. Fousset (Eugène et Emile) ont offert leurs vastes magasins, qui sont dans d'excellentes conditions hygiéniques. Ce local a été approuvé par M. le Dr d'Ollier qui a bien voulu offrir ses services au comité, comme médecin de l'ambulance évangélique. MM. Dufour et Boinceau en seront les pharmaciens... Une somme de mille francs a été immédiatement souscrite pour les frais d'organisation ; des offres considérables de couvertures, literie, ustensiles, denrées alimentaires, telles que vin, tapioca, vermicelle, ont été faites. Dans 3 ou 4 jours, l'ambulance pourra fonctionner. Elle contiendrait aisément 100 ou même 150 lits. Ce n'est pas tout. M. Jalaguier, directeur de l'orphelinat, a offert au comité l'asile de Fourneaux, qui est à 9 kilomètres de la ville, et est aujourd'hui disponible. Le Comité l'a accepté avec empressement. J'ai visité ce matin cet établissement ; on y peut faire une ambulance modèle... Mon œuvre ici sera finie ce soir, et demain matin je pars pour Tours où je demande à Dieu de trouver ma tâche aussi facile et des cœurs aussi bien disposés qu'ici. »

On voit que Sabatier menait rondement les choses et qu'il n'avait pas tardé à mobiliser tout le protestantisme orléanais. Qu'il soit permis à l'auteur de ce livre de dire qu'il n'a pas pu lire sans émotion cette lettre

premières ressources, me retinrent à Tours près d'un mois. Mais une fois cette base d'opérations assurée, je partis pour Bourges. Là je rencontrai un empressement non moins grand de la part de la petite Eglise protestante. Un nouveau Comité, présidé par M. le pasteur Diény et une nouvelle ambulance dirigée par M. Dufour, furent créés, et ont rendu aussi les plus grands services. Une annexe de cette ambulance fut encore organisée dans le village d'Asnières...

« Ainsi, vers la fin d'octobre, nous avions déjà 5 ambulances sédentaires organisées et 3 comités aux endroits stratégiques les plus favorables et où les armées françaises se concentraient de toutes parts. Avant de soigner des blessés, ces ambulances ont servi d'hôpital aux malades, et cette partie la plus obscure et la plus pénible de leur œuvre a été peut-être à mes yeux la plus utile et la plus méritoire.

« Mais il fallait se procurer des ressources pour entretenir tous ces établissements. J'ai été quelquefois dans l'anxiété, mais à tort, car rien n'a été plus facile que de les trouver. Dans le premier moment, et lors de la plus grande pénurie, je pris la résolution d'aller en Suisse. En six jours j'avais trouvé 4000 fr. en argent,

---

où il trouvait les noms d'hommes qu'il a tous connus et estimés. Il aurait pu alors rencontrer son futur maître et ami. Il se souvient qu'enfant, il a collé son oreille au sol de la rue des Juifs, à Orléans, pour mieux entendre le canon de Coulmiers. Son frère, Emile Viénot, alors très jeune, était attaché à l'ambulance de MM. Fousset et fut chargé, pendant l'occupation d'Orléans par les Allemands, d'aller à travers les lignes, porter à Bourges des lettres importantes. Ce qu'il réussit à faire. Sa famille, avec les vêtement fraternels, put déguiser en civil et sauver un jeune soldat de la famille Delessert, dont il a oublié le prénom.

plusieurs caisses de linge et de provisions ; de plus, j'avais fait envoyer des dons par le Comité de Bâle aux ambulances évangéliques de Châlons qui se trouvaient dans une véritable détresse. Enfin ce qui valait mieux encore, j'avais organisé à Genève, grâce au concours de Mme Sarrazin et de M. et Mme A. Bouvier, un comité auxiliaire qui n'a cessé de secourir celui de Tours. Les dons arrivaient du Midi [1]), de la Suisse, de l'Angleterre, de plus en plus abondants [2]). »

Enfin la paix est signée. Sabatier rentre à Strasbourg au commencement de mars 1871.

Laissons le parler lui-même tout d'abord. Nous verrons mieux que de toute autre manière dans quelles dispositions d'esprit il reprenait la tâche si tragiquement interrompue.

Quinze jours après son retour, il écrivait à sa sœur Adèle :

« J'ai repris mes leçons, sauf à l'Ecole normale où Madame O. a eu peur de se compromettre auprès de MM. les Inspecteurs prussiens en me reprenant. Cela m'a fait de la peine, mais je ne le lui ai pas témoigné tant je l'ai trouvée vieillie, accablée, malheureuse.

---

[1]) Sabatier écrit à sa sœur, Mme Barry, le 27 septembre 1870, qu'il va très bien, malgré la fatigue ; puis il continue : « Envoie-nous ton linge, mais il nous faudrait de l'argent. Tâche de ramasser quelque chose à Vallon, parle à M. Crès et envoyez-nous quelques secours... Les élections sont ajournées pour le moment. Nous ne devons plus penser qu'à la guerre, et moi, je ne pense plus qu'aux blessés. »

[2]) *Rapport du Comité évangélique auxiliaire*, p. 22.

Le pasteur MAEDER.

Le doyen F. LICHTENBERGER.

«On ne m'a encore rien dit, et je vais continuer à remplir mes fonctions à la Faculté, tant qu'on ne me dira rien. Je tiens à être chassé. Peut être cela viendra-t-il plus tôt que je ne le pense. Je suis en pension, ou à peu près, chez les Lichtenberger. Je vais y faire porter un tonneau de vin qui me reste et que les Allemands ont encore respecté. Si je restais plus longtemps, j'irais peut-être au restaurant.

« Je vois aussi passablement les X. Monsieur... (ici une phrase qui explique la suivante). Mais je me plais beaucoup avec sa femme qui est très malheureuse et qui méritait une autre vie que celle qu'elle a menée [1]). Je ne puis te dire combien tout le monde est triste ; ils ont été arrachés malgré eux au pays que d'un commun et libre accord, ils appelaient leur seule et vraie patrie ; se sentant solidaires des destinées de la France, unis à elle de cœur et d'âme, demandant à lui appartenir toujours, ils ont été violemment séparés d'elle, incorporés à une nation ennemie, annexés à l'Allemagne par la force des armes et le droit brutal de la guerre et de la conquête. Voilà ce qui fait souffrir les Alsaciens, ce qui leur arrache des gémissements et des protestations, ce qui leur fait préférer l'infortune de la France abattue à la gloire de l'Allemagne victorieuse. On a beau recourir à la douceur ou aux menaces ; on a beau leur assurer le bonheur et le repos, réparer les ruines, compenser leurs pertes, faire luire à leurs yeux les plus séduisantes promesses : ils savent, ils sentent que toutes ces acquisitions sont entachées d'un vice originel et que *tous ces biens sont le fruit d'un crime.* »

---

[1]) Mme X., aussi énergique que jolie, quitta bientôt elle-même Strasbourg. Elle avait giflé en pleine rue un officier allemand, trop peu ou trop poli.

Paroles magnifiques de sentiment et d'expression qui expliquent d'avance tout ce que Sabatier va raconter de la *tristesse* alsacienne après l'annexion.

Pour Lobstein, l'Alsace est plus malheureuse encore que la France. Elle a besoin d'être moralement secourue et spirituellement assistée. C'est pour ce motif de haute conscience que Lobstein, sans juger ceux qui en décident autrement pour eux-mêmes, restera en Alsace. Il sera « l'Alsacien qui, se condamnant volontairement à partager la condition imposée à ses frères, s'associe de cœur à leur infortune et accepte librement leur humiliation et leur opprobre ». Quand Dieu rend un homme de 21 ans capable d'éprouver des sentiments si profonds et si élevés et de leur donner une expression si parfaite, il n'est pas étonnant qu'il fasse de lui ce qu'a été le pieux, le savant et éminent doyen de la Faculté de Strasbourg, *un Alsacien idéal*[1]).

Vers la fin de mars, Sabatier ne sait pas davantage combien de temps il restera à Strasbourg :

« MM. nos maîtres prussiens ferment les yeux, au moins sur les affaires de la Faculté et du Gymnase, laissent aller les choses sur l'ancien pied et ne disent mot. Cela pourtant ne peut durer toujours, et ils vont bientôt se réveiller. Alors, gare, il faudra filer. Je m'y prépare ; mais j'attends.

---

[1]) *P. Lobstein, un Alsacien idéal*, p. 44, *passim*.

« Dans la dernière réunion qui a eu lieu des professeurs de notre Faculté, nous avons arrêté et avons publié le programme des leçons du semestre d'été. Mais ce programme sera-t-il réalisé, nul ne peut le savoir. En tout cas, ce serait bien le dernier semestre. »

Il projette à ce moment un voyage à Paris pour s'informer de ce que l'on veut faire pour la réorganisation des études théologiques en France :

« Tout cela est bien douloureux et bien amer. Je ne puis vous exprimer le deuil des honnêtes âmes de cette pauvre ville de Strasbourg, aujourd'hui bourrée de soldats, d'officiers, de drapeaux, d'employés prussiens qui partout remplacent les Français. La vue des pauvres prisonniers qui reviennent d'Allemagne et qui traversent la ville, rend le spectacle encore plus triste. Les enfants vont leur tendre la main, crient : Vive la France, et leur demandent : Quand viendrez-vous nous délivrer? J'aime à constater que tous répondent avec rage : bientôt...

« Vous ai-je dit que la famille de Mme Lichtenberger a été bien heureuse de voir revenir sains et saufs les deux frères qui étaient à l'armée. Celui pour qui Adèle a écrit à M. Recolin, n'était pas à Montpellier. Son père l'a retrouvé à Rodez, dans un hôpital, et l'a ramené guéri.

« Je vis toujours seul et bien triste. Les nouvelles que nous avons ici reçues de Paris, ont achevé de me démoraliser. Après la guerre, voilà donc la révolution. Nous ne sortirons pas de là. Il me semble que Dieu nous a oubliés tout à fait, et que la France doive périr. L'espérance est éteinte en moi. Mais je ne veux pas vous décourager et je me tais. »

Lettre à sa mère (22 mars 1871).

Les vacances de Pâques sont venues :

« Mon collègue, le professeur Schmidt m'a vivement engagé à aller passer les vacances aux environs de St-Dié, chez ses enfants. Je n'ai pas su résister à son invitation et je l'ai suivi. J'ai passé par Ste-Marie-aux-Mines, où la famille Kœnig m'a bien chargé de te saluer ; puis de là, nous nous sommes rendus à la Croix, où est la fille de M. Schmidt. Le mardi après Pâques, je suis parti et j'ai traversé à pied les montagnes par le ban de la Roche, où j'ai retrouvé vivantes et chaudes encore les traces du papa Oberlin. Aujourd'hui, je suis rentré par Barr, en compagnie de M. Nied que j'ai rencontré en route.

« La situation ici n'a point changé. Silence du côté de l'administration prussienne, silence de notre côté. On verra qui sera le plus patient. En attendant, je vais reprendre mon cours la semaine prochaine. »

Les troubles de la Commune ont fait tomber à l'eau le projet d'aller à Paris.

« Je vis au jour le jour, dit Sabatier, je reste assez indifférent à tout et profondément découragé. » (14 avril 1871.)

Tout aussi triste, une lettre du 27 avril. Sabatier trouve deux anciens collègues trop consolés du malheur de l'Alsace. Il n'y a rien à faire pour reconstituer l'enseignement théologique :

« Nous n'avons pas besoin d'aller importuner le Gouvernement pour une place. Il a bien d'autres chiens à fouetter. »

La théologie, d'ailleurs, cette théologie qu'il aimait tant, le dégoûte à cette heure. Le deuil, la ruine de son jeune bonheur, la guerre, la Commune, l'annexion de l'Alsace, les cris de triomphe des théologiens germaniques, ont jeté Sabatier dans cette crise d'intelligence qui fut aussi celle de Taine, Renan, Flaubert, Sully Prudhomme, Gaston Paris, E. Boutmy, Albert Sorel, Aicard. Sabatier, lui, s'en relèvera et plus vite qu'on n'aurait pu le penser. Mais pour l'instant, il en est au découragement.

« Que dirais-tu, écrivait-il à sa sœur Adèle, si j'abandonnais la théologie, et si je me faisais agriculteur, commerçant, n'importe quoi? L'idée m'en vient souvent. Seulement, ce n'est qu'une idée, et elle passera peut-être. Mais je suis dégoûté de la théologie plus que je ne puis le dire. Mon cœur n'y est plus. J'aimerais venir faire les vers à soie avec vous, ramasser de la feuille, me bien fatiguer. Je me sens plus paysan que jamais. Mais je ne sais pas trop ce que je t'écris là. Mettons que je n'aie rien dit et attendons. »

Sa bonne sœur essaie de le consoler. Sabatier la remercie de sa sympathie et de ses bonnes paroles :

« Mais il vaut peut être mieux ne pas revenir sur ce qu'on ne peut changer. La blessure reste au fond de l'âme. Elle s'irrite et s'enflamme à mesure qu'on la touche davantage. Voilà pourquoi je ne parle plus de mon passé et je n'en veux plus parler. Je voudrais seulement me condamner à une vie mécanique ou

végétative, où je n'eusse plus besoin de dépenser de forces spirituelles, parce que de ces forces spirituelles, je n'en ai plus. Voilà le secret de mon idée de me faire agriculteur ou autre chose qui occupât mes bras, mes jambes et non mon cœur ou mon esprit. Je ne sais pas si je puis continuer avec la même sincérité des fonctions spirituelles. Et il est bien triste de faire de ces fonctions un métier. D'ailleurs, tout ceci ne sont encore que des *velléités*, des questions posées, des conjectures vaines pour l'avenir. Et en attendant, je fais toujours ici mon sillon et tire ma charrue ; mais je dois le dire, sans beaucoup d'enthousiasme, de foi ou d'espoir. »

Une place est vacante à Lausanne où il deviendrait le collègue de M. Durand. Sabatier y songe un moment. Mais il paraît qu'il faudrait un concours, une sorte d'examen public, et il n'est plus assez jeune pour cela. En attendant, il a 13 ou 14 leçons par semaine, rien qu'au Gymnase.

Malheureusement le Gymnase lui-même est menacé.

« On veut le germaniser complètement. On a déjà résolu de sacrifier les professeurs français. » — (13 mai 1871.)

Sabatier prévoit donc qu'il devra quitter Strasbourg :

« Par contre, confie-t-il à sa mère, je reçois de bien des côtés des marques de bonne sympathie. Et l'on me prie bien instamment de ne pas abandonner la ville, de me dévouer ici à l'instruction de la jeunesse. » (6 juillet 1871.)

Quelques jours après, il annonce qu'il viendra passer les vacances à Vallon. Mais il est question de transférer la Faculté de Strasbourg à Paris, et Sabatier est obligé de passer par Paris, pour voir le Ministre.

Il fit en effet le voyage et la visite en question, et Lichtenberger, mis au courant, lui répond le 30 août. Le sujet était d'importance. Il ne s'agissait de rien moins que de la fusion à Paris des deux Facultés de Strasbourg et de Montauban, ce qui eut été dès lors une preuve d'intelligence pratique de la part du protestantisme français. Les démarches de Sabatier à Versailles avaient été, en somme, satisfaisantes. Lichtenberger s'en réjoussait :

« Ce qui m'encourage et me réjouit le plus, c'est le parfait accord entre Montauban et Strasbourg, et le peu de bruit et d'inquiétude que paraît causer la candidature de M. Colani, si tant est qu'elle se pose encore. Comme vous, je suis absolument sans nouvelles de ce côté. Par contre, j'ai reçu au sujet de mon article de bonnes lettres de MM. Grandpierre et Mettetal qui me disent qu'ils regardent la fusion des facultés à Paris comme assurée, ou peu s'en faut. Mais pourrons-nous continuer nos fonctions à Strasbourg jusqu'à l'époque incertaine et reculée du transfert? Vous dites que le gouvernement français n'y fera point obstacle. J'en suis réjoui, mais le gouvernement allemand? Sans parler de la possibilité de mon expulsion, à cause de l'article en question, je vois monter à l'horizon de sérieux nuages. Et d'abord, laissez-moi vous raconter un fait qui s'est passé au moment où vous

quittiez Strasbourg. Savez-vous qui a assisté à la soutenance de Jundt? Bismarck-Bohlen en personne, avec plusieurs autres grands fonctionnaires, parmi lesquels le procureur impérial. Notre attitude, à M. Schmidt et à moi, était digne et froide. Nous avons empêché un éclat de la part des étudiants, qui aurait entraîné la fermeture immédiate de la Faculté. Mais cette première ingérence n'en présage-t-elle pas d'autres plus sérieuses, plus efficaces et plus compromettantes pour nous? Il serait puéril de ne pas le craindre. L'émotion que j'ai éprouvée de cette première « mise en présence » était telle que j'ai failli en devenir malade. Du reste, la soutenance a été brillante. D'autres indices annoncent une réorganisation peut-être prochaine de l'Université. On annonce que le Conseil Impérial est convoqué pour la mi-septembre afin de s'occuper du budget et de l'organisation des divers services publics de l'Alsace-Lorraine. L'attitude de l'autorité allemande vis-à-vis du Gymnase inspire les craintes les plus vives. Un inspecteur scolaire a déclaré à MM. Cunitz et Schneegans qu'on exigerait que *tout* l'enseignement se fît en allemand jusqu'en 6e, à partir de la rentrée. Pour les classes supérieures, on se contenterait de six heures d'allemand par semaine. — Je passe sous silence une série de notes comminatoires à l'égard de toutes les démonstrations patriotiques sympathiques à la France. Voyez que la situation se tend et que nous risquons fort de voir le gouvernement allemand se départir de la tolérance qu'il a montrée vis-à-vis de nous jusqu'à ce jour...»

Quelques semaines après, Sabatier était rentré à Strasbourg. Il avait, au retour, conduit sa jeune sœur Anna, à la pension Liénard, à Annonay. Il écrit à sa mère :

« Les Alsaciens de Strasbourg émigrent toujours ; la ville se dépeuple de Français et se repeuple d'Allemands. Sa physionomie est toute changée. Les Strasbourgeois sont plus tristes que jamais et plus exaspérés contre les Prussiens. On disait dans le Midi que la Prusse avait ici diminué les impôts. Exemple : Je payais 31 fr., j'en paierai cette année 35. Voilà la belle diminution. A Mulhouse, les patentes ont presque doublé. Vous voyez que nos 5 milliards n'enrichissent pas les sujets prussiens. Hélas ! ils ont un empereur maintenant. Et les empereurs, cela se paie très cher aujourd'hui. J'espère que nos moyens ne nous permettront plus jamais, à nous Français, d'en reprendre.

« On m'a beaucoup demandé des nouvelles de France. Ici, la presse allemande répète tous les matins que la France est morte et que rien n'y va. On a été tout heureux d'apprendre que tout ne va pas déjà si mal et que les élections ont été généralement bonnes.

« Quant à ma position personnelle, je ne sais rien encore. J'attends l'arrivée de M. Lichtenberger pour prendre une décision en commun. » (15 octobre 1871.)

La fin de cette triste année 1871 approchait, et la pensée des siens revenait plus fréquemment encore à l'esprit de Sabatier. Le 26 décembre, il écrit à sa jeune sœur Anna, de

« ... mettre son cœur à son devoir car, alors, il ne va pas ailleurs. »

Il ajoute des conseils d'aîné : beaucoup réfléchir à ce que l'on apprend est le moyen de bien apprendre.

« Le temps de la pension est pour l'esprit le temps où il est en nourrice. Il faut apprendre à manger et à marcher seul. Mais trêve aux conseils pédagogiques, M. Liénard doit vous en donner assez... Tout est si triste ici, et je suis si découragé! Mais cependant il faut vivre pour faire un peu de bien et pour aimer... Les Prussiens envahissent de plus en plus Strasbourg. M. Lichtenberger a prononcé un beau sermon dernièrement[1]) ; il a été menacé d'être expulsé par la police prussienne. Nous organisons des conférences. Nous ne parvenons point à obtenir l'autorisation... Tout reste dans le vague et le provisoire. »

Sabatier a écrit à ses parents pour le jour de Noël, car, dit-il, il aime mieux écrire pour ce jour-là que pour le jour de l'an.

« Le jour de Noël est encore une fête qui rayonne sur les deuils les plus sombres. Mais le jour de l'an est sans consolations. Car, à chaque renouvellement de l'année, les pertes de l'âme s'accumulent et les espérances diminuent. Je ne comprends la joie du jour de l'an que chez les enfants qui attendent encore beaucoup de la vie. Quant aux autres, ils devraient le passer à pleurer. Et plus d'un pleure, même en riant. » (30 décembre 1871.)

1872 était donc là. Le provisoire durait. Sabatier retrouvait peu à peu autour de lui quelque chose du Strasbourg de 1869, si vivant, si cultivé, si libre d'esprit encore, où l'on appelait

[1]) *L'Alsace en deuil.* Paris, Sandoz et Fischbacher, 1873.

l'empereur « ce monsieur », où l'on se passionnait pour les idées, pour les plus nobles et les plus généreuses, où il y avait des auditeurs pour quiconque apportait une leçon ou une idée. La guerre, l'annexion avaient, il est vrai, fait passer au second plan les dissentiments religieux. On se groupait, on faisait cercle autour d'un souci passionné, celui de la France.

« Nous avions, dit Rod. Reuss, une petite réunion hebdomadaire (un *Krænzel*, comme on dit à Strasbourg) dont faisait partie un ami de vieille date de Sabatier, Auguste Carrière, mort 10 mois après lui comme professeur à l'Ecole des Langues orientales ; MM. les pasteurs Gérold et Engelmann, alors les jeunes chefs du parti libéral ; M. Louis Ducros, plus tard doyen de la Faculté des lettres à Aix ; M. Engel, professeur au Gymnase protestant, et surtout Albert Schillinger, mort dès 1872, comme pasteur de l'Eglise française de Strasbourg, l'un des esprits les plus larges et les plus généreux que j'aie connus. Nous nous consolions réciproquement des misères du temps présent en causant de l'avenir [1]). »

Il faut ajouter à ces noms celui de M. Th. Beck, alors pasteur à St-Nicolas, et aujourd'hui directeur honoraire de l'Ecole alsacienne, et celui de Sabatier lui-même. Les Alsaciens vivaient une vie à part, à laquelle Sabatier était alors intimement associé. Cette vie avait ses douleurs et ses compensations.

---

[1]) Lettre à Henry Dartigue, 27 décembre 1907.

On le voit dans ce que Sabatier écrivait à Mme Ernest Puaux, le 4 janvier 1872 :

« Merci de vos deux bonnes lettres que j'ai reçues avec plaisir comme un doux et mélancolique souvenir de notre dernier automne, au milieu du froid et de la solitude de cet hiver prussien de Strasbourg. Oui, c'est bien l'hiver au dedans et au dehors, glacial, rétrécissant, sans douceur, sans espérance, que nous subissons ici. L'invasion des éléments germaniques monte, s'étend, recouvre peu à peu toute la vie sociale : casques prussiens dans les rues, affiches prussiennes sur les murs, questions prussiennes dans les journaux, etc., etc. On est obligé de se claquemurer au coin de son feu, de s'entourer de livres français, d'amis français, et de défendre la vie privée contre cet envahissement du nord. On monte la garde à sa porte, on n'ouvre qu'à bon escient et l'on vit ainsi loin du bruit et du courant. L'autre jour, n'ai-je point failli recevoir la visite d'un commandant prussien qui est venu s'installer à l'étage au-dessus et croyait devoir venir présenter ses raides hommages à ses co-locataires? Heureusement, je n'ai eu que sa carte, j'étais absent. Je ne lui ai point envoyé la mienne. Je lui ai fait dire par ma concierge qu'étant dans un deuil profond, je ne pouvais soutenir aucune relation avec des étrangers. Ainsi nous vivons à huis-clos, chaque foyer devient forcément un foyer intime autour duquel on a l'air de conspirer. Entre connaissances, on s'aborde dans la rue ou au cercle comme entre conjurés ; on se raconte les incidents de la journée, les bruits qui circulent, les trahisons qui s'accomplissent, etc.

« Cette communauté de tristesses et aussi de rancunes, je dois bien le dire, a rapproché bien des gens qui ne se voyaient guère. La vie intime est devenue

intéressante, plus chaude. Quand la solitude me pèse par trop, ce qui arrive souvent, je vais dans quelques familles amies. Il y a là quelque dédommagement à se plaindre en commun, à se plaindre sur la vanité de la force brutale, à prévoir la fin de l'Empire germanique, et, en attendant, à maudire nos oppresseurs. »

L'événement que Sabatier et Lichtenberger attendaient se produisit bientôt. Le 1er avril 1872 ils furent privés de leur chaire ; le gouvernement allemand qui n'avait pas nommé les deux professeurs, ne prit pas la peine de les destituer. « Il les mit brutalement à la porte, sans phrases, sans explication, sans avertissement, comme il convient à ceux qui usent du droit du plus fort [1]) ».

Les professeurs avaient donné leurs dernières leçons fin mars. Le 20, les professeurs s'étaient réunis une dernière fois pour clore les registres de la Faculté :

« Ce fut, écrit Sabatier, une séance funèbre. Il fut question de convoquer les étudiants et quelques amis du dehors pour célébrer notre deuil au moins en famille. M. Bruch, qui en avait eu l'idée, n'eut pas le courage de l'exécuter. Nous nous séparâmes comme on se sépare devant un tombeau. La Faculté de théologie de Strasbourg avait cessé de vivre [2]). »

---

[1]) Sabatier, *Lettre à deux amis publiée par le Christianisme au* XIXe siècle, 21 juin 1872.

[2]) A. Sabatier, *Les derniers jours de la Faculté de Strasbourg. Revue chrétienne*, 1920, p. 138.

MM. Bruch, E. Reuss, Ch. Schmidt, Cunitz, Baum et Schulz (de Bâle) formaient la Faculté nouvelle.

Il y avait parmi eux des vieillards près de la retraite, qui voulaient finir leur vie là où elle était enracinée, quitte à accepter le régime allemand. D'autres étaient des alsaciens qui, comme Lobstein, avaient opté non pour l'Allemagne, mais pour l'Alsace. Respectons la décision de leur conscience.

Sabatier et Lichtenberger n'avaient qu'une pensée. Ils avaient tenu jusqu'au bout ; maintenant ils ne désiraient plus que rentrer en France pour y reconstituer leur foyer scientifique perdu. Le 19 mars, ils avaient écrit au Ministre :

« Dans cette période de transition, nous avons pu continuer à remplir nos fonctions suivant le programme et les règlements français. Nous devions en agir ainsi dans l'intérêt de nos étudiants et en particulier de ceux qui ont l'intention de se mettre au service de nos églises de France. L'Université allemande ouvre ses portes le 1er mai prochain. Dès lors, nous considérons notre tâche comme terminée ici. »

Le 18 mai, Sabatier écrivait à ses parents :

« L'Université allemande a été inaugurée le 1er mai. On a fait beaucoup de bruit pour pas grand'chose. Il est venu peu d'étudiants allemands. (80 environ pour toutes les facultés et 50 professeurs.) Le vieux doyen

a, dans un discours assez plat, loué les autorités allemandes, depuis Guillaume jusqu'aux agents de police. Ce qui ne l'empêche pas, le brave homme ! de jérémiader sur les malheurs de la France. Tout le monde ici était indigné. Ceux qui l'excusent le mieux disent qu'il a retrouvé au terme la faiblesse et la candeur de l'enfance.

« Mais voici une histoire fort plaisante et fort triste à la fois, qui marquera les origines de notre Université. Un bon vieux savant allemand, le baron Aufsess, de Nuremberg, est venu ici pour célébrer cette création germanique. Il est arrivé, dit-on, malade. Il était logé chez un de ses amis, docteur allemand. Le soir, il s'aperçoit avec effroi, qu'il a soif et qu'il n'a pas d'eau dans sa chambre. Il souffrait d'une extinction de voix, ne peut appeler la bonne, ne trouve pas de sonnette. Bref, il avait un sifflet, sort dans le vestibule, et se met à siffler comme un désespéré. Tout à coup, de la rue, deux *professeurs* allemands, croyant à des coups de sifflet français, se précipitent, montent l'escalier quatre à quatre. L'un d'eux, empoignant le vieillard à cheveux blancs, le jette violemment par terre, l'autre le bourre de coups de poing. Ils le lâchent et se sauvent à l'arrivée du portier. Mais le pauvre vieillard est mort de sa chute et des coups reçus, en rentrant à Nuremberg. Voilà l'esprit germanique universitaire. Les journaux allemands excusent les deux professeurs de Berlin en disant qu'ils croyaient tenir un Français. Vous pouvez imaginer si tout cela fait aimer ces bons Germains. Mais tout de même, on rit bien aujourd'hui de la méprise de ces fougueux conquérants. »

Voilà donc Sabatier sans situation. Heureusement pour lui, il avait en ville encore 19 heures de leçons à donner. Cela suffira, dit-il, à ses parents,

jusqu'aux vacances d'été. Il ne voulait quitter la ville que contraint et forcé. Il y avait des amis, et mieux encore, une tâche à remplir auprès de la jeunesse. Une autre tâche aussi l'intéressait : c'étaient les conférences de littérature ou d'histoire qu'on l'appelait à faire à Mulhouse, à Ste-Marie-aux-Mines, à Colmar, etc. A Strasbourg même, un comité [1]) s'était formé pour organiser des conférences au profit des victimes de la guerre. Le gouvernement allemand, après voir longtemps fait attendre sa réponse, avait accordé l'autorisation nécessaire, mais en rendant ses membres responsables de toute parole imprudente prononcée par ses orateurs. Sabatier avait été chargé de les inaugurer. Il le fit, le 15 mars 1872, par une conférence sur *Guillaume le Taciturne*. Tout, le titre même de la conférence, prêtait à allusion. Guillaume d'Orange était le héros de la Révolution qui affranchit les Pays-Bas.

Mlle Wust, l'admirable femme qui a tant fait pour maintenir en Alsace la langue française et l'esprit français, écrivait alors dans son *Journal* ces lignes qu'elle nous autorise à publier :

« La conférence de M. Sabatier sur *Guillaume le Taciturne* restera certainement la plus belle des conférences qu'on nous promet. M. Sabatier a dit en commençant : « Le *périlleux* honneur dont on m'a chargé...»

[1]) Il était composé de MM. Lichtenberger, Schillinger, Sabatier, Strohl, Alphonse Pick, Ch. Schmidt, etc.

Et ce qu'il nous dit ne fut assurément pas sans danger. Les allusions à notre situation faisaient frémir le grand auditoire (à St-Pierre-le-Vieux). Il avait su s'en emparer dès les premiers mots : « On m'a dit : Soyez sage, et intéressant. Mais les gens sages ne sont pas toujours intéressants et les gens intéressants ne sont pas toujours très sages...» J'écrivais dans mon Journal : « Le public n'a pas été parfaitement sage, car à chacun des passages qui nous touchaient, c'était un frémissement qui se serait changé en applaudissements frénétiques ailleurs que dans une Eglise. C'est un grand bonheur qui est accordé à notre pauvre ville. Tout le monde est dans l'enthousiasme...»

On imagine quel devait être, sur l'intelligent auditoire de Sabatier, l'effet de paroles comme celles-ci, à propos de Philippe II :

« C'est une conquête que Philippe II entreprend, une assimilation complète qu'il poursuit, disons le mot, une annexion espagnole. C'est une proie qu'il tient et qu'il faut digérer, voilà tout. Devant cette invasion espagnole, la nation tout entière se lève et proteste ; ou bien quand la population est interdite, elle reste silencieuse, triste, dans cette inertie, cette attitude morne propre aux populations des bords du Rhin. Quelques historiens ont affecté de ne voir dans la révolte des Pays-Bas qu'une suite de la réforme religieuse. Il y a autre chose : il y a la lutte d'une nation fière contre une inique et brutale invasion... Sous l'oppression de l'étranger, toutes les différences particulières s'évanouissent ; plus que jamais on se sent membres de la même famille : il n'y a plus de protestants, il n'y a plus de catholiques, il n'y a que des citoyens qui aiment leur pays ou des citoyens qui le trahissent...

« Voilà un prince qui se dit et qui se croit protecteur de la foi, le ministre de Dieu pour exécuter ses sentences et faire triompher son règne, qui ment sans scrupule, qui assassine sans remords et, sur les ruines amoncelées par son orgueil, s'en vient modestement entonner un hymne de reconnaissance au Dieu des chrétiens...

« Le triomphe de la force brutale, même éclatant, même complet, ne peut suffire à personne. En cela éclate, même chez les hommes qui la méconnaissent, la dignité de l'âme humaine. De là vient cet étrange besoin qu'éprouvent les vainqueurs, au sein de leur ivresse, de calomnier, d'insulter, d'avilir les vaincus. Mais la conscience a ses revanches ; elle ramasse l'injure et s'en fait un titre d'honneur... »

Ou encore ceci :

« Guillaume le Taciturne a résumé lui-même son être et sa vie dans la devise de sa maison, qu'il a léguée à la Hollande et à tous les peuples opprimés comme l'immortelle protestation du droit courbé sous la force : *Je maintiendrai.* Il n'a eu pour être ce qu'il a été qu'à lui rester fidèle. »

Je vois encore, pour ma part, le jardin de la rue des Arts, à Levallois, où, une dizaine d'années après, Sabatier, alors mon maître, me racontait ce qui se passa après cette péroraison : « Je voyais, disait-il, l'assemblée entière monter vers moi, de tout son corps, de toute son âme ».

Faisant allusion à la devise du Taciturne, Rodolphe Reuss terminait ainsi le compte rendu qu'il donnait de la conférence :

« Que cette devise soit aussi la nôtre ! Suivons l'exemple de Guillaume sans perdre jamais courage au milieu de la tourmente et en restant invariablement fidèles à la voix de la conscience et à l'idée du devoir ! Mais pour ne pas défaillir dans les épreuves longues et pénibles que nous impose le présent et que nous réserve l'avenir, nous avons besoin d'entendre parfois de ces voix autorisées venant du cœur et allant au cœur, qui relèvent les faibles, encouragent les timides, et donnent un nouvel élan à ceux mêmes qui n'ont point encore plié sous le fardeau. Ce sont de ces « bonnes paroles » que nous avons pu recueillir dans la conférence de mardi dernier. Elles ont été comme l'écho des sentiments de la foule, suspendue aux lèvres de l'éloquent professeur, et c'est certainement au nom de tous ceux qui ont entendu son discours que nous pouvons lui témoigner ici notre profonde gratitude [1]). »

Dès ce moment, il fut question, chez les Allemands, d'expulser Rod. Reuss pour ses commentaires et Sabatier pour ses allusions. On n'en fit rien cependant, et on se contenta de surveiller de très près les deux amis. Sabatier put continuer son œuvre scolaire.

Ce mot là n'est pas trop fort. Dès son arrivée à Strasbourg, Sabatier, mal payé par son Ministre, avait dû recourir à des leçons en ville, au Gymnase protestant, à l'Ecole normale de jeunes filles, à la pension dirigée par Mlle Munch, chez Mlle E. Fuchs.

---

1) *Progrès religieux*, 20 janvier 1872.

Chez Mlle Munch, il avait fait parcourir à ses élèves tout le cycle de la poésie épique, de *l'Iliade* à la *Henriade*. Il avait passé ensuite à la poésie dramatique, du théâtre grec à Beaumarchais, à la poésie lyrique depuis les hymnes antiques, et les Psaumes, jusqu'à Chateaubriand. En 1872, il aborda la poésie satirique en France, la fable, la prose, l'histoire chez les Grecs, les Romains, en France ; en 1873, il étudia l'éloquence en Grèce, à Rome, l'éloquence religieuse du XVII^e siècle, l'éloquence au XVIII^e siècle, les *Provinciales*, la poésie didactique. En 1874, il étudia la poésie didactique, la poésie du moyen âge, les cycles d'Arthur et de Charlemagne, la scolastique, les mystères, Montaigne, Calvin, Rabelais, l'Hôpital, le genre épistolaire.

Cette énumération n'est pas inutile, en ce qu'elle nous fait assister à la forte préparation du futur critique littéraire du *Journal de Genève*. Sabatier avait même donné des leçons de latin à un groupe de jeunes filles qu'il réussissait à passionner pour le *De virus illustribus*. C'est qu'il poussait ses élèves très vite, leur faisant utiliser les vacances de Pentecôte pour avaler une déclinaison par jour. On mettait plus de temps ailleurs. Les parents n'en revenaient pas.

« La première classe, celle de littérature, dit Mme Lucius, était passionnée des leçons et de M. Sabatier. Il se mêlait parfois aux récréations, invitait même ses élèves à déjeuner un jeudi,

à l'Orangerie et à y passer la matinée à jouer.

Ce qui avait attiré l'attention des familles protestantes sur Sabatier, c'étaient les prédications académiques qu'il donnait, de concert avec M. Lichtenberger, à St-Pierre-le-Vieux.

« Quel bonheur, dit Mlle Wust, au lieu d'aller à un culte allemand, d'entendre en français de belles choses intéressantes et neuves qui faisaient penser et dont on pouvait vivre ! » Bientôt on s'arracha Sabatier.

« A Pâques 1870, raconte Mlle Wust, notre professeur d'histoire, le bon M. Gottfried Stromwald, tomba malade. De semaine en semaine, on l'attendit et nos institutrices le remplacèrent de leur mieux. Mais avant les vacances de Pentecôte, Mlle E. Fuchs, notre directrice, nous annonça qu'un nouveau professeur le remplacerait. Qui serait-ce? Nous espérions que ce serait le professeur de nos jeunes amies du pensionnat de Mlle Munch, M. Auguste Sabatier, dont nous aimions si ardemment les belles prédications de St-Pierre-le-Vieux. » *Ce fut lui, en effet. Dans une de ses premières leçons, il parla d'Alfred de Vigny, et le 8 juin 1870, Mlle Wust confie à son journal* : « Et maintenant, j'ai déjà pris quatre de ces bien-aimées leçons. Loin de m'être exagéré le plaisir que nous aurions, je n'ai peut-être pas été aussi contente que je l'aurais dû... Les leçons d'histoire sont très faciles à rédiger, c'est clair et exact. Mais je préfère bien la littérature à cause des profondes et sérieuses remarques que notre professeur y rattache. Je crois que je n'oublierai jamais ce que M. Sabatier a dit de l'amour à propos du Moïse, d'Alfred de Vigny. « L'amour est le

lien divin qui rapproche le grand du petit, le noble du malheureux..... » J'aime surtout à penser au passage du *Mont des Oliviers* qu'il nous a lu. Tout à coup, il a fermé le livre et a dit : « Je ne vous lirai pas davantage. Tout ce que peut dire le poète est bien inférieur à la simple parole de Jésus. Il y a des choses sur lesquelles il n'est pas permis au poète de broder. »

On voit que Sabatier ne visait pas seulement l'esprit de ses élèves, il voulait former leur cœur et leur personnalité. Quand il les avait quittées, le 29 juillet 1870, il avait dit :

« Ne croyez pas maintenant que vous avez fait de la littérature parce que vous aurez conservé des idées plus ou moins nettes d'appréciations plus ou moins justes. La seule jouissance vraiment littéraire, c'est celle qu'on se procure à soi-même, c'est l'impression qu'on reçoit des lectures qu'on a faites. Suivez maintenant les routes que votre professeur et moi vous avons indiquées, le champ est vaste du XVI^e^ siècle jusqu'à nos jours ». Puis M. Sabatier nous a dit adieu et j'ai eu bien de la peine à ne pas pleurer ; mais je veux me souvenir d'une de ses dernières paroles : « J'espère que chacune de vous accomplira la tâche spéciale qui lui sera confiée ».

C'est sa tâche, à lui, que Sabatier a reprise après la guerre. Il semble qu'il l'accomplisse avec une sorte de passion sacrée, tant il emplit ses journées et ses nuits. Cela rappelle le mot de Brunetière : « Je me tue de travail pour ne pas voir la couleur de mes pensées ». Sabatier, de même,

se fatigue pour ne pas entendre trop souvent le cri de son âme endolorie, pour ne pas succomber à ses soucis d'homme, de patriote, de penseur : leçons au Gymnase protestant, leçons dans des pensions de jeunes filles, conférences publiques ; le tout admirablement préparé par des lectures et des notes. Selon sa méthode, il n'oublie pas la tradition française à conserver, les volontés à former ; il émaille ses cours de réflexions personnelles, et, forcément, d'allusions à la grande douleur présente, l'annexion. Il s'agit, par exemple du *Rôle des fables dans l'antiquité* (Cours de 1873) et Sabatier de remarquer :

« En d'autres pays où l'on a le droit de parler haut et librement, l'opinion publique pour se faire entendre n'a pas besoin de se déguiser ; la vérité peut se montrer sans voile et sans masque. Il n'en est pas ainsi dans les siècles et dans les pays despotiques. Quand toute discussion publique est interdite, quand on tremble sous des tyrans, la critique est bien forcée de prendre des détours, l'imagination populaire invente des allégories ; elle procède par des allusions. La critique se cache sous la fiction. Voilà pourquoi les fables se développent sous les gouvernements despotiques, dans les pays de servitude. C'est la terre qui leur convient et qui les produit. »

Le dimanche n'était pas jour de repos pour lui. Il prêchait assez souvent ici ou là. De plus, il avait repris avec M. Lichtenberger, l'instruction des enfants à l'Ecole du Dimanche. Fondée avant la guerre, cette école fut la première

des écoles du dimanche organisée par groupes. Des étudiants en théologie étaient moniteurs des groupes de petits garçons ; les jeunes filles instruisaient les petites filles. Sabatier avait là l'occasion d'utiliser ses lectures de la semaine. Un dimanche, il parlait des libérateurs, un autre de Lincoln, en rattachant tout au Christ. L'école avait ses fêtes, ses promenades. Un jour qu'il pleuvait, on fit jouer les enfants dans les salles de classe de Mlle Mandeler, et Sabatier leur raconta l'histoire de la fée Bonté, publiée plus tard dans le *Pour nos enfants* de *l'Union de l'action morale.*

Une autre fête eut lieu au Wacken, à la campagne ; mais celle-là fut assombrie par les adieux de Lichtenberger, expulsé de son pays natal pour son admirable discours sur l'*Alsace en deuil.*

Arrivons maintenant à ce cours public de littérature dont une leçon devait provoquer l'expulsion de Sabatier. Il l'avait commencé en avril 1872. L'autorisation avait été difficile à obtenir. Sabatier commença ainsi :

« Mesdames, permettez que j'ouvre mon cours par une parenthèse. On m'a chargé de vous lire un document littéraire dont la valeur poétique n'est pas très grande, mais qui a son importance. Je traduis : « Il est permis à M. le professeur Sabatier, etc., etc. »

et à la phrase qui dit que ni l'orateur ni l'auditoire ne doivent se permettre de démonstrations politiques, il ajouta en souriant :

« L'autorité a été fort sage en jugeant que quand l'auditoire voit des allusions, c'est lui qui est en faute et non M. Sabatier. Chaque fois donc que *nous* n'aurons pas été sages, nous relirons ce document, mais alors je ne le traduirai pas. »

Ce fut un cours sur la Poésie au XIX^e^ siècle, 1815-1870.

L'hiver suivant (1873), M. Sabatier fit un second cours sur le rôle des femmes dans la littérature française depuis le XVI^e^ siècle. Les principales leçons avaient pour objet Marguerite de Valois, l'Hôtel de Rambouillet, Port-Royal, Mme de Longueville, Mme de Lafayette, Mme de Sévigné ; de l'éducation des filles au XVII^e^ siècle ; Mme de Maintenon, St-Cyr ; la femme d'après Voltaire.

De toutes ces leçons, que reste-t-il?

Ce que nous avons recueilli de divers côtés renferme des leçons qui mériteraient d'être publiées à cause de leur valeur propre, et dirai-je, de leur valeur d'occasion. L'Alsace cultivée, aujourd'hui rendue à la France et à la liberté, les lirait avec joie en y retrouvant l'écho passionné sans doute, mais sincère des sentiments des aïeux. Les esprits fatigués des éreintements professionnels y retrouveraient une fraîcheur et une sincérité qui valent des volumes d'une érudition fatigante ou de la perfidie, plus ou moins déguisée sous les fleurs.

Il ne peut être question de résumer ici ces leçons de deux semestres. Il suffira d'en noter l'inspiration générale, la méthode et la portée.

Il faut se souvenir, en les lisant, que Sabatier s'adressait à des « annexés » récents. Des allusions à la situation douloureuse de ses auditeurs, de ses auditrices surtout, étaient inévitables. Le cours de l'été 1872 était consacré, avons-nous dit, à l'histoire de *la Poésie française au* XIX^e^ *siècle*. L'exorde de la leçon d'ouverture se ressentait des événements :

« Mesdames, mon premier mot doit être pour vous une parole de remerciement. Il y a dans l'appel que vous m'avez adressé et auquel je veux essayer de répondre, non seulement un honneur que je ressens vivement, mais encore une douce et gracieuse consolation. Je sens les liens profonds qui me rattachent à Strasbourg se resserrer plus fortement au moment où l'*annexion* (quel mot dérisoire pour marquer un déchirement) achève de les rompre. Si vous n'avez pu me rendre la chaire que j'ai perdue, vous m'avez rendu la parole, un enseignement, et donné un auditoire qui pourrait bien, aux yeux de ma conscience, calmer trop vite les regrets que me laisse celui que je n'ai plus. Je voudrais bien vous prouver ma reconnaissance autrement que par de banales paroles. Puissé-je ne pas rester trop loin de ce que vous êtes en droit d'attendre, et puissent ces heures de causerie sans prétention vous apporter avec quelques pensées utiles, quelques dédommagements aux tristesses du dehors et du dedans.

« Chateaubriand nous parle dans ses *Martyrs* d'une troupe de grecs exilés sur les bords du Rhin, peut-

être à l'endroit où nous sommes, et qui se réunissaient pour réciter ensemble les beaux chants de leur patrie absente et adoucir ainsi leurs regrets. Voilà, Mesdames, la poétique image sous laquelle j'aimerais à représenter nos réunions, si, malheureusement, je n'étais pas seul ici condamné à prendre la parole. Nous voulons, nous aussi, relire ensemble les beaux chants de la patrie...»

Voilà l'occasion du cours et son émouvante inspiration foncière. A ces impressions consolantes, Sabatier a l'ambition d'ajouter un élément de plus, l'élément d'instruction. Il n'étudiera pas des biographies séparées. Il veut faire de l'histoire et « l'histoire consiste dans la liaison et la filiation des idées ». Pour donner une idée adéquate du cours, il faudrait donc le résumer tout entier. Nous ne pouvons qu'en indiquer la méthode. Délaissant l'érudition indifférente à son public, Sabatier, après avoir situé son auteur dans la géographie spirituelle des âmes, essaie avant tout d'en montrer le don spécial et aussi la valeur morale. Et il le fait sans étroitesse d'âme, avec une sympathie sincère pour toutes les souffrances, pour les erreurs mêmes, pourvu qu'elles portent le cachet de la sincérité. Pratiquement, il donne un plan à son exposé. On sait d'où l'on vient, où l'on va, par où l'on a passé. Les qualités pédagogiques de ces leçons sont évidentes. L'émotion y apparaît souvent. De quel ton le professeur sans chaire, et l'homme sans foyer, devait-il lire des citations comme celles-ci :

« Quand la feuille des bois tombe dans la prairie
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons,
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie [1])
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons...»

On se souvient de ses lettres attristées d'alors. Elles trouvaient une traduction poétique dans l'*Isolement* de Lamartine :

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève
D'un œil indifférent, je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou pur, qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Le professeur n'est pas un rapporteur indifférent. C'est un maître qui veut guider. Il parle avec sympathie et justice d'André Chénier. Il ajoute toutefois :

« Que lui manque-t-il donc pour être un poète tout à fait moderne et à large envergure? L'influence du Christianisme. Il avait l'ampleur du talent, il n'avait pas l'ampleur des idées. Il avait des ailes, il n'avait qu'un ciel étroit. Sa poésie n'a pas d'aspiration vers l'infini. Elle nous charme, nous enivre, elle ne nous suffit pas. Nous répétons avec Musset :

« Une immense espérance a traversé la terre,
Malgré nous, vers le ciel, il faut lever les yeux ! »

S'agit-il de faire comprendre Béranger? « Rattachons-le à sa race », dit Sabatier.

---

[1]) C'est Sabatier qui souligne ce vers.

« Voici un pays limité au nord par la Flandre plantureuse et aux joues colorées, au sud par l'Auvergne et le Rhône, à l'est par les Vosges, à l'ouest par ce double bassin de la Seine et de la Loire qui a bien aussi son caractère propre et son esprit familier, son génie de nature. C'est un sol gracieusement ondulé, fertile par endroits, pourtant plutôt maigre et sec. Là, poussent de fines herbes, des fleurs délicates, des fruits exquis, de riantes moissons ; là mûrit le vin de Champagne, unique au monde, un vin de joie et de gaîté malicieuse. On dirait qu'on boit un rayon de soleil ; là croît le vin de Bourgogne, plus chaud et plus intime. Là habite une race admirablement tempérée, moins aristocratique que les Athéniens, plus laborieuse, non moins artiste, non moins légère. C'est la patrie du bon sens, du bon goût, de la malice, de la gaîté. C'est la patrie de la Chanson. »

Quand il arrive à Victor Hugo, Sabatier, avec un sens très sûr des valeurs littéraires, déclare d'emblée :

« Il faut prendre courage et haleine ; nous allons aborder l'œuvre poétique de Victor Hugo ; c'est dire que nous aurons des cimes ardues à gravir, des précipices à côtoyer, des gorges, des défilés à traverser. Mais je ne m'engage pas trop en ajoutant que jamais fatigues et peines ne seront mieux récompensées ; nous n'avons point encore rencontré, nous ne rencontrerons plus de sites plus pittoresques, des effets de lumière, d'harmonie, de contraste, de poésie plus surprenants, plus gracieux ou plus terribles, des paysages d'une plus originale et plus primitive grandeur. Dans la chaîne des cimes poétiques que nous essayons de parcourir, et que l'on pourrait comparer à la chaîne

des Alpes, Victor Hugo occupe le centre et domine tous les autres sommets, si l'on excepte Lamartine qui reste indépendant et solitaire comme le Mont-Blanc. »

Comment Sabatier ne se serait-il pas arrêté à Alfred de Vigny, le poète des implacables déesses qu'il appelle les « Destinées », déesses fatales dont le Christ n'a pas délivré l'humanité? Le Christ est venu proclamer l'ère de la liberté, mais ce n'a été qu'une illusion. Les « Destinées » ont repris leur puissance après lui. Seulement l'homme lutte, prie et souffre peut-être davantage : le terrible problème est posé dans toute sa gravité tragique dans la prière de Jésus à Gethsémané :

« Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la divinité. »

Mais Sabatier n'a jamais été un ecclésiastique étroit. Comme Vinet, il n'a pas d'anathèmes contre ceux qui doutent. Il conclut :

« Vous avez dans ce froid et dédaigneux silence l'expression vraie de l'âme même de Vigny. Cependant ce silence où il entre quelque chose du point d'honneur aristocratique, n'a pas été son dernier mot. En effet, Vigny croit, en dépit de tout, à l'esprit. Il est vaincu, mais il ne plie pas. Il reste digne et plus grand que ce qui le tue. Il n'y a rien en lui du matérialisme. De tous nos poètes, c'est celui dont l'inspiration est la plus noble et la plus idéale. Aussi, malgré toutes les

apparences, quelque chose lui crie d'espérer en la puissance de l'esprit. »

Quand Sabatier passe de Victor Hugo, Musset, Lamartine ou Vigny à Ste-Beuve, les deux frères Deschamps, Barbier, il dit :

« Descendons des grands sommets. » « C'est la gloire du critique littéraire qui fait qu'on se souvient encore de ses vers », ajoute-t-il, à propos de Ste-Beuve.

Sabatier prise très haut ce prince de la critique contemporaine, « cette intelligence si souple et si limpide, cette pensée capable, sans se suicider, de tant de métamorphoses, cette sympathie par laquelle il arrive à s'identifier avec les objets de son étude, cette faculté merveilleuse de divination qui lui fait tout comprendre et tout expliquer ». Quant aux poésies de Ste-Beuve, intéressantes au point de vue psychologique, « elles ne seraient pas goûtées du grand nombre. La foule n'entend rien à cette quintessence ». On conviendra avec Sabatier qu'il y a beaucoup à admirer chez Ste-Beuve, sauf le caractère et la sincérité. « Vous n'êtes pas sérieux », lui disait Mme Colet.

Sabatier, historien-né, faisait sentir à ses auditrices la marche des idées. Ecoutons-le encore :

« Avec André Chénier, nous avons eu l'idée de la beauté plastique, l'ivresse des sens à leur premier éveil. Avec Casimir Delavigne et Béranger, nous avons chanté le patriotisme, la liberté, l'égalité, les principes

et les aspirations sociales et politiques de 89. Mais, remarquez-le, il n'y a rien encore là de décidément nouveau, c'est le reverdissement heureux de vieilles racines. On pouvait se demander, même après Béranger, ce que serait la nouvelle poésie. Son caractère restait indécis. Que leur manquait-il donc, à cette pensée pure d'André Chénier, à cette honnête source de Casimir Delavigne, à cette chanson si gaie et si attendrie de Béranger? Il leur manquait l'idée de *l'Infini*, l'aspiration ardente et douloureuse vers l'idéal inconnu qui désenchante de tout et dont rien ne console l'âme qui en a été une fois enivrée. Il manquait l'espace immense, le ciel insondable, la mer gémissante et démesurée, et cette mélancolie vague qui reste à l'âme quand elle revient de ces courses inutiles à la poursuite de l'insaisissable. Ces sentiments, ces rêveries, cette tristesse existaient déjà. Chateaubriand, Mme de Staël les avaient admirablement exprimées. Leur prose savante les avait semés, comme des germes féconds, durant l'hiver impérial. Ces semences fermentaient secrètement dans les âmes des jeunes générations. Mais seraient-elles fécondes? Qu'allait-il sortir de là? En 1819, il aurait été téméraire de le prédire. Mais, attendez ; la moisson va venir, pressée, opulante, enivrante...» Et c'est Lamartine: « Depuis le *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand, il n'y a pas eu de succès comparable à celui des *Méditations*, et l'auteur, inconnu hier encore est aujourd'hui, l'idole de tous. »

Nous en avons sans doute assez dit pour faire comprendre l'intérêt que pouvait présenter le cours du jeune professeur de dogmatique, transformé par les événements en éducateur littéraire.

Les temps se faisaient toujours plus sévères. Au 1er octobre, les Alsaciens qui avaient opté

pour la France devaient avoir quitté le pays. Lichtenberger avait été expulsé. Strasbourg se vidait d'Alsaciens, se remplissait d'Allemands. Sabatier commença ainsi sa leçon d'ouverture du cours de l'hiver 1872—1873 :

« Mesdames, en me retrouvant devant vous, j'éprouve des sentiments bien mélangés. Après tout, malgré tout, et à cette heure, la joie l'emporte et domine. Il n'est violence ou terme légal ou déclaration officielle qui puisse modifier nos sentiments intimes ; nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier ; nous allons reprendre et continuer nos causeries familières, nos excursions dans cette belle littérature française où nous pouvons toujours retrouver un coin de la vieille patrie, gracieux, aimable et surtout inexpugnable. »

Il exposait ensuite son plan. Le temps mesuré rendant impossible une histoire générale de la littérature française, il avait choisi un sentier fleuri qui la côtoie et la traverse : la part des femmes en littérature. Elle est plus grande qu'on ne croit. Il y a de leur côté une continuité d'influence. Ce sera une vue intérieure de la littérature française, une galerie de figures nobles ou délicates, toujours charmantes. Le rôle littéraire des femmes est un trait distinctif du monde moderne. Rien de pareil dans l'antiquité. La révolution chrétienne changea la destinée de la femme : elle entre dans la société par la charité, puis par la théologie. Jérôme est entouré de femmes

romaines. A la Renaissance, la femme a conquis sa place. Son avènement littéraire est un fait accompli. Si cette action des femmes est un trait du monde moderne, elle distingue encore la littérature française entre toutes les autres littératures voisines. Et ceci amène Sabatier à établir un parallèle entre la femme anglaise, allemande et française.

« Le type de la femme anglaise, j'entends de la femme littéraire, est aussi accentué, aussi distinct que le type anglais lui-même. Ce type est un des plus nobles, des plus élevés de l'espèce humaine. Nulle part, les femmes ne reçoivent une éducation plus complète et plus forte qu'en Angleterre et en Amérique. Elles arrivent à être les égales de l'homme. Il n'est pas rare de trouver des dames anglaises qui lisent couramment les auteurs grecs ou latins. J'en connais une qui, dans ses moments d'ennui, prend le texte de Virgile et charme ses ennuis en relisant ces beaux vers. Elles parlent plusieurs langues et souvent les parlent bien. Vous pouvez causer avec elles physique, chimie, histoire, philosophie, théologie, elles discutent les plus terribles problèmes. Leur ambition est de tout comprendre, de ne rester inférieures en rien. Dans les journaux, elles tiennent tête aux publicistes. Elles tirent la carabine admirablement bien. Si elles étaient admises à la Chambre, elles feraient d'éloquents discours politiques. En attendant, elles font des conférences et se font applaudir sans se faire mésestimer. Donc, aux femmes anglaises, la palme de l'indépendance, du courage et de la science.

« Tout cela est encore plus vrai de la femme américaine. Eh bien, malgré tout, les femmes anglaises n'ont pas eu dans le développement de la littérature de leur

pays l'influence décisive que les femmes françaises ont exercé sur le cours de la littérature française... Que leur manque-t-il? La femme anglaise n'est pas assez artiste et trop militante. En un mot, elle n'est pas assez femme ; là est le secret de sa force et la limite de sa puissance.

« Le type contraire, le type de femme qui fait antithèse à la femme anglaise, est la femme allemande. Ici, nous avons l'extrême opposé. La femme allemande me paraît être aussi passive que l'anglaise est active, aussi pacifique que l'autre est militante. Tandis qu'en Angleterre la femme est la rivale de l'homme, en Allemagne elle est sujette et soumise. Ce n'est point que l'Allemande n'ait d'aimables et belles qualités : elle est souvent fort instruite. Mais elle n'a ni grande ambition, ni énergie conquérante. Elle reste dans la région du sentiment. Elle se nourrit de mystiques rêveries. Elle subit toutes les influences sans réagir avec vigueur. C'est une cire molle, qui reçoit l'empreinte de son mari. Je crois que la femme allemande s'identifie le plus et s'absorbe le plus dans la personne et la vie de son mari. Donc, en Allemagne, vous trouverez beaucoup de femmes qui goûtent la littérature, qui en font, mais, de reines de l'esprit, vous n'en trouverez pas. »

Suit un curieux portrait de la femme suédoise :

« Le type suédois me paraît supérieur au type allemand. La vie de l'époux ne suffit pas à la femme suédoise, mais elle ne paraît pas vouloir entreprendre sur la société publique, elle s'échappe et se sauve dans les hauteurs, dans le ciel bleu. De toutes les femmes, les suédoises me paraissent être les plus anges, elles flottent, voilées, et passent entre ciel et terre... »

Il ne faut pas oublier que ceci est écrit en 1872, il y a 54 ans, et aurait besoin d'une forte mise au point, et la remarque s'applique également à l'image de la femme française que nous présente Sabatier :

« La femme française me paraît être à égale distance du caractère passif de l'allemande et du caractère militant de l'anglaise. Elle a une personnalité trop forte pour s'absorber dans celle de son mari et n'a pas assez d'ambition pour vouloir être son rival. Elle n'adore pas comme l'Allemande, elle ne lutte point comme l'anglaise, elle s'insinue, elle pénètre, elle influe et arrive ainsi à dominer. Elle reste femme, sans abdiquer.

« Je sais bien qu'il est facile de changer tout cela en défauts et de faire la caricature de la femme française : « Elle aime les chiffons et ne s'émancipe pas de son confesseur. » Voilà le jugement sommaire que vous entendez porter sur la parisienne. Que la femme qui n'aime pas les chiffons lui jette la première pierre!

« Il y a moins de femmes instruites en France qu'en Allemagne et en Angleterre [1]), mais il y a plus de

[1]) Ceci ne nous paraît plus vrai du tout, du moins en ce qui concerne l'Angleterre. C'est que, depuis une soixantaine d'années, nous avons eu l'action successive de Duruy, de Jules Ferry, F. Buisson, Pécaut, Steeg, Dumont, Liard, celle de Sabatier lui-même, dans le Conseil Supérieur de l'Instruction publique et au *Temps*, qui a développé chez nous l'instruction de la femme à tous ses degrés, dans les écoles primaires comme dans les lycées. Nous avons rencontré beaucoup de directrices de Lycées de jeunes Filles, par exemple,

femmes distinguées et elles sont d'une distinction plus rare. Avec moins d'instruction, elles ont plus de génie naturel. Elles ont à un haut degré le sentiment et la passion du beau, un bon goût inné, un instinct juste de la convenance et de la mesure. Elles sont artistes. Aussi aiment-elles les artistes ; elles savent les grouper, les inspirer. Le salon, la conversation, la résurrection de la vie athénienne sont des créations de la femme française. Cela est si vrai, que vous ne les trouvez qu'en France dans cette continuité et à ce degré de distinction. »

Sabatier se demande ensuite ce que vaut cette influence de la femme chez nous. Il en montre les dangers et les bienfaits, et conclut :

« La femme a été donnée à l'homme non pas seulement pour être sa compagne, mais aussi pour l'adoucir, l'élever, le rendre aimable. On peut dire que partout où la femme n'a pas son influence légitime, même dans les civilisations les plus raffinées et les plus savantes, il reste un fond de barbarie. La femme apporte avec elle la décence, la grâce du langage, la douceur des mœurs et du commerce de la vie, la délicatesse des sentiments, et la noblesse des idées. En un mot, elle réalise la fable de cette déesse antique qui faisait naître des fleurs sous ses pas. Avec elle, on est sûr d'avoir toujours la fleur de quelque chose. Au moyen-âge, la chevalerie qu'elle inspire est la fleur de la féodalité. Au XVII^e^ siècle, elles apportent la fleur de l'urbanité ; à la Restauration, elles nous ont donné la fleur de la religion.

---

et nous avons toujours été frappé de leur distinction intellectuelle et morale. Il faut rendre cette justice à notre temps. Il a assez d'autres déficits.

« Leur action s'est fait sentir d'abord sur la langue. Vous savez que le Français ne peut pas braver l'honnêteté comme le latin. Il y a des choses auxquelles notre langue se refuse [1]). D'où vient cette pudeur du langage, cette délicatesse si vite effarouchée ou blessée? C'est que notre langue du 16e siècle qui pouvait tout dire, a été refaite par les femmes, expurgée, châtiée, purifiée. Ce sont elles qui lui ont donné ce maintien noble et pur. De même, elles l'ont voulue claire, coulante, harmonieuse et, sous leur influence, la langue française est devenue la langue de la belle société, la langue la plus polie de l'univers.

« Cette action est allée plus avant. L'urbanité a passé du langage dans les caractères. Cette qualité littéraire est devenue une qualité morale. Quand les excès du raffinement ont été corrigés, il s'est formé un type d'homme poli et de la femme aimable au XVIIe siècle, qui est un peu aristocratique, je le veux bien, mais qui est bien, au point de vue de la civilisation, ce que l'humanité a produit de moins imparfait. La vie n'était pas au fond meilleure peut-être, le relèvement des âmes est affaire de l'Evangile et non de la littérature ; mais cette politesse simple et naturelle, n'en est pas moins un grand bien dans la société. Elle a été la gloire de la France et il ne faudrait pas qu'elle se perdît, car rien n'y gagne.

« Nous avons constaté, depuis 25 ans, un grand abaissement de la littérature dans la grossièreté, le cynisme, la crudité. Ne pourrions-nous pas en trouver la cause dans l'affaiblissement parmi nous de l'influence de la femme, dans le manque de respect et d'estime pour elle? Nous devenons affairés, ambitieux, bruyants ; la politique et la science nous envahissent, et la politique et la science

[1]) Devant certaines audaces d'après guerre, faudrait-il écrire aujourd'hui : *se refusait?*

rendent sauvages et durs. Les hommes vivent de leur côté et les femmes du leur. Celles-ci redeviennent frivoles, ceux-là redeviennent grossiers. Hâtons-nous de les réunir. Laissez moi finir par cette invocation...»[1])

Nous savons en tout cas, maintenant, dans quel esprit Sabatier va présenter ses figures de femmes à ses auditrices de Strasbourg, depuis les deux Marguerite jusqu'à Madame Recamier.

La première Marguerite, c'est Marguerite de Navarrre, l'idole des rois, la sœur aimée de François Ier.

« ...Le plus brillant spécimen de la femme lettrée au XVIe siècle... Plus on l'approche, plus on se sent attiré à elle. C'est qu'en elle le cœur est encore supérieur à l'esprit et à la beauté... Les premières années du XVIe siècle, furent un mouvement de magnifique réveil de l'esprit humain. La découverte de l'imprimerie, la connaissance de la littérature grecque et latine, achevaient de dissiper les ombres du moyen-âge et ouvraient aux esprits des voies nouvelles où ils entraient avec enthousiasme. C'était une aurore nouvelle. Au commencement, le culte du beau et celui de la vérité ne se séparaient point. La renaissance littéraire et la réforme religieuse se donnaient la main. Les mêmes hommes les poussaient de front ; les moines les attaquaient à la fois. Les moines disaient au peuple dans leurs sermons : On a découvert depuis peu une nouvelle langue qu'on appelle grecque ; il faut s'en

[1]) Cette invocation, Sabatier l'avait empruntée à la fin de l'étude de Ste Beuve sur Marguerite de Navarre, sœur de François 1er, *Caus. lundi*, t. 7.

garantir avec soin, car elle enfante toutes les hérésies. Un théologien, Claude d'Espence, dit positivement qu'il suffisait de savoir épeler le grec ou l'hébreu pour être déclaré hérétique. Mais à la cour de François Ier, les humanités recevaient les encouragements les plus séduisants. A la tête du mouvement étaient des professeurs comme Lefèvre d'Etaples et Budé, des évêques comme Etienne Poncher et Briçonnet, le médecin du roi, Guillaume Kop, et des gentilhommes comme l'infortuné et héroïque Louis de Berquin. C'est à la tête de ce double mouvement français de renaissance littéraire et de réforme religieuse que s'est placée Marguerite, la sœur du roi. Ce qui la caractérise, c'est qu'elle n'a jamais voulu les séparer et qu'elle les a unis jusqu'au bout, restant femme de lettres quand les réformateurs sont devenus exclusivement théologiens, restant chrétienne quand les humanistes tournent au paganisme. Là est son originalité et sa gloire. »

La seconde Marguerite, c'est Marguerite de Valois, fille de Catherine de Médicis et première femme de Henri IV, la fameuse *reine Margot* des romans d'Alexandre Dumas. Elle a écrit, dans sa solitude d'Usson, où elle fut 18 ans enfermée, des *Mémoires* qui subsistent

« ...non comme le dernier mot de la vérité, mais bien comme le récit le plus ingénieux, le plus gracieux, le plus spirituel et le plus charmant, arrangé par une personne très souple, très fine, consommée dans l'art de séduire. C'est une lecture fort agréable, mais qui ne commande point la conviction. On écoute Marguerite avec plaisir, mais toujours avec un sourire. Au contraire de la première Marguerite, dont on ne lit pas les œuvres, mais

dont on aime le caractère, on admire beaucoup son talent et sa parole, et l'on a peu d'intérêt pour la personne.

« Depuis la première Marguerite, les temps étaient bien changés. La seconde moitié du XVIe siècle fut remplie par les guerres civiles : ce fut une effroyable tempête où se déchaînent toutes les passions. Si l'on excepte les plus mauvais jours de l'empire romain, je ne crois pas qu'en aucun temps on ait vu s'allier à ce degré l'amour du sang et celui des voluptés. La fameuse Catherine de Médicis dirige ces saturnales où elle compromet, avec son honneur, l'honneur et la vie de ses enfants. C'est au milieu de ces orages, entre ces scènes de débauche et de meurtre, dans cette cour corrompue que naquit, grandit et régna Marguerite de Valois. Laissez-moi ajouter qu'elle était encore le meilleur rejeton de cette famille. Elle aimait le plaisir, l'éclat des fêtes, les émotions des intrigues politiques et amoureuses. Mais elle n'aimait pas le sang ; elle était douce, clémente, accessible aux prières, aisément attendrie. Mais elle était aussi aisément oublieuse et incurablement inconstante et légère. Elle n'a eu que les grâces de l'esprit et du corps. Il lui a manqué le ressort moral, le sentiment du devoir, la noblesse du cœur, l'attachement persévérant à une noble cause. Elle a été un brillant météore dans cette nuit trop longue ; elle aurait pu en être la lumière, la consolation... et l'honneur.»

Ingénieusement, dans une page pleine de saveur, Sabatier compare Marguerite de Valois à Marie Stuart :

« En jugeant Marguerite de Valois, nous songeons involontairement à une autre reine, célèbre encore

par sa beauté et ses malheurs, Marie Stuart. Certes, du point de départ, il y eut entre ces deux reines, ces deux sœurs, bien des rapports. Toutes deux brillaient dans la même cour et régnèrent par la grâce de la beauté ! Toutes deux, à un égal pouvoir de séduction, joignirent la même légèreté et la même inconstance et se jouèrent à travers des scènes de plaisir et des scènes sanglantes. Cependant, vers la fin, il n'y a plus de proportion, ni dans leurs destinées, ni dans leurs gloires.

« Peut-être Marie Stuart fût-elle plus coupable et trempa-t-elle dans des actes plus énormes. Mais elle eut plus de cœur ; elle fut plus émue. Marie Stuart a des passions et des larmes. Elle acquit dans sa longue captivité une élévation d'âme et de sentiment, elle s'idéalisa dans l'épreuve par une douloureuse mort. La destinée de Marie Stuart représente une grande cause et une grande lutte, celle du catholicisme et du protestantisme en Angleterre et se termine par un pathétique martyre. Au contraire, rien de grand, ni de généreux, ni de durable, ne se rencontre dans la vie ou l'âme de Marguerite, qui s'est dépensée et émiettée dans de mesquines amours. En un mot, Marie Stuart a inspiré Schiller et une tragédie pleine de larmes, Marguerite est devenue la reine Margot d'Alexandre Dumas.

« Tant il est vrai qu'une seule chose donne à nos existences, même les plus brillantes, de la consistance et de la grandeur : un amour généreux capable de sacrifice et de dévouement. »

Dans une autre page, qui dut émouvoir encore plus ses auditrices, Sabatier dit encore de Marie Stuart :

« Elle était née française, en Ecosse ; et quand elle dut quitter les rives de France, ce fut avec les dou-

leurs et les regrets de l'exilée. Elle s'embarqua à Calais, pour son royaume du Nord. Elle voulut rester sur le pont du navire tant que les côtes de France furent en vue. La nuit descendait. La terre française avait disparu à l'horizon dans la brume, que la jeune reine regardait toujours. Elle laissa tomber une larme de son cœur, laquelle s'est trouvée être une perle de sentiment et de poésie..., une seule strophe que tous les exilés depuis lors répètent et que nous voulons répéter ici :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance.
Adieu, France, adieu mes beaux jours,
La nef qui disjoint nos amours,
N'a cy de moi que la moitié.
Une part te reste, elle est tienne,
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

« La France n'a point oublié Marie Stuart ; elle se souvient de ceux qui l'aiment. »

C'est ainsi que Sabatier projetait sa réflexion et sa pensée sur les ombres disparues des Françaises du passé, pour la consolation et l'instruction des femmes d'Alsace, qu'il aborde l'*hôtel de Rambouillet* ou Mme de Maintenon, la marquise de Sablé ou Madame de La Fayette, ou encore Mme de Sévigné.

Ce qui le frappe en celle-ci, c'est la variété, la richesse, l'intérêt de sa vie. Aucune leçon n'est remplie de remarques plus piquantes ou inattendues :

« Mesdames, s'écrie-t-il tout à coup, notre marquise fut le modèle, l'idéal des belles-mères. C'est un rôle, vous le savez, assez difficile à soutenir. Elle s'en est merveilleusement tirée. M. de Grignan se connaissait en belles-mères. Il en avait déjà eu deux; il se tenait en garde, il se défiait. Il fut pris. Dans ses lettres, on peut la voir manœuvrer. »

Sabatier, si compréhensif et si large d'esprit, n'aime pas beaucoup Mme de Maintenon :

« Elle était incapable de grandes fautes et aussi de grandes et héroïques actions... Elle ne sut prévenir aucune des grandes fautes de la fin du règne de Louis XIV; elle ne sut lui inspirer aucune large résolution. Elle poussa à la révocation de l'Edit de Nantes, et n'empêcha aucune de ces guerres désastreuses où la France faillit périr. Elle soulageait les pauvres, soignait des petites filles, brodait ou filait dans sa chambre quand les ministres étaient réunis ou délibéraient ; admirable de ressources et d'habileté, de bon sens dans les détails, incapable de grandes choses... C'est que Mme de Maintenon n'était point née pour être reine. Elle était née pour être institutrice. Elle fut une institutrice de génie, et c'est comme telle qu'elle m'intéresse... »

D'où sa leçon suivante sur *St-Cyr et l'éducation des Filles au* XVII^e^ *siècle*. Il faudra vraiment publier cela. Il y a trop de traits à recueillir et que nous devons à regret laisser échapper ici. Les leçons sur Mme de Maintenon sont parmi les plus étudiées ; c'est que, pour Sabatier, et il avait bien raison, rien n'est plus digne d'attention que ce

qui touche à *l'éducation*. Il s'arrête moins à Jacqueline Pascal. Certes,

« Jacqueline est la digne sœur de Pascal ; elle ne lui est pas inférieure par le génie ; elle lui est supérieure par le caractère. Seulement, Jacqueline n'a pas pu ou n'a pas voulu laisser développer et fleurir ses dons naturels ; elle les a étouffés... »

C'est qu'il y a deux voies contraires :

« Se perdre dans le monde ou se séparer du monde. Le mieux est dans la sanctification du monde. La vie de Jacqueline est belle ; j'aime mieux l'image de la mère de famille grandissant au milieu des douleurs, des affections, des joies naturelles, et voyant s'élever sous son regard des enfants dignes d'elle. »

La manière dont Auguste Sabatier concevait ses leçons, les remarques qu'il y jetait, éveillaient l'esprit des auditrices, provoquaient des questions, des conversations d'après cours. Il a toujours aimé contrôler ses opinions par le sentiment de ses auditeurs. Nous allons trouver, d'ailleurs, dans des extraits de la correspondance intime de Mlle Emma Warnod, une vive image de ce Strasbourg intellectuel de 1873, appauvri sans doute par de nombreux départs et expulsions, mais d'autant plus groupé autour de ce qui pouvait lui rappeler la patrie perdue. Mlle Emma Warnod était fort connue par un roman douloureux provoqué par les situations d'après-guerre : *Amour ou patrie*. Elle avait fait connaissance de Sabatier

par son livre sur St Paul dont elle avait saisi la portée. Elle l'avait rencontré lui-même chez le pasteur Th. Beck, dont la femme était pour elle une intime amie. Il ne lui avait ni plu, ni déplu. Elle était sous l'impression d'un mot de son beau-frère, pasteur très orthodoxe qui avait mis en doute la parfaite sincérité du jeune professeur. Il n'en fut pas de même en 1873. Ecoutons ce qu'elle écrit à son amie, Mme Edouard Rœhrich :

Strasbourg, 30 janvier 1873.

« ...M. Sabatier est arrivé ; il venait prendre M. Beck pour aller à leur « Kränzel », chez M. Gérold... Il est bien resté un bon quart d'heure, m'a demandé si je faisais la suite d'*Amour ou patrie*. Il m'a fait une impression assez différente de l'année dernière. Je lui ai demandé s'il m'autoriserait à assister à un de ses cours ; il a naturellement dit que oui et l'on a parlé des conférences de Mulhouse qu'il va ouvrir samedi... Hier soir, il m'a parlé pour que j'en sache long... Je me suis trouvée à table entre lui et M. Rod. Reuss. Si je veux te rendre compte de cette soirée, ce sera une fière besogne... Ah ! les tempéraments du Midi ! Une fougue et une vivacité de langage semblables à celles de MM. Sabatier et Ducros n'est pas à trouver. Avant de venir à Strasbourg, j'avais M. Ducros en grippe, et je ne dirai pas une antipathie, mais aucune sympathie pour M. Sabatier. Maintenant, ils m'intéressent tous, et M. Sabatier particulièrement. C'est une nature étrange qui serait à étudier au point de vue psychologique... On parle religion à ce dîner et, tout à coup, Sabatier s'écrie : « Ne me parlez ni des orthodoxes, ni des libéraux ; il y en a autant dans un camp que dans l'autre qui se sont avilis. Ce sont tous des lâches...! »

N'oublions pas que nous sommes parmi des gens dont les blessures sont à vif. En somme, Emma Warnod est gagnée par la personnalité de Sabatier. Moralement, théologiquement, elle se sent d'accord avec lui sur presque tout. Dans ses lettres à Mme Rœhrich, elle s'étend de plus en plus sur Sabatier. Elle ne se résignera pas à partir un mercredi, jour de son cours. Elle déjeunait chez les Beck, M. Sabatier vient prendre ses amis pour aller à la conférence que devait faire M. Wysard.

« En sortant, nous lui demandons s'il ne veut pas monter avec nous. Il répond qu'il devrait préparer son cours pour mercredi. Nous disons en riant que nous le ferons ensemble et il monte de très bon cœur. On prépare le thé et nous nous installons à préparer le plan du cours. Je t'assure que cela a été extrêmement amusant, une causerie littéraire sur le XVIII^e siècle vraiment intéressante. On cherche de l'encre et une plume et Mme Beck écrit le plan, l'arrangement d'après les données de M. Sabatier. Je ne puis te parler de la chose à ce point de vue-là, car je n'en finirais pas. M. Sabatier a trouvé ce qui manque à la femme du XVIII^e siècle, c'est un point d'appui. Toute femme doit en avoir un et il n'en existe en réalité que trois : la religion, l'amour conjugal et l'amour maternel. A défaut des deux autres, la religion peut remplir une âme, lui donner satisfaction, être une source féconde qui remplit la vie, même au point de vue pratique (dévouement, souci des pauvres, etc.). Ces trois appuis manquent au XVIII^e siècle. Il va sans dire que tout ce plan a été émaillé de beaucoup de hors-d'œuvre

M. Sabatier a beaucoup d'esprit et un esprit du meilleur aloi.

Deux jours après le cours, elle écrit de nouveau :

« Cela nous a, comme de juste, extrêmement amusées d'assister mercredi à son cours. Et sais-tu ce qu'il y a de bien bon? C'est qu'il a eu des compliments à n'en plus finir sur ce cours. Or, cela tenait uniquement au sujet qui a amené une foule de réflexions sérieuses et morales. Le cours fini, nous sommes tout bonnement, Mme Beck et moi, entrées dans la salle où il devait sortir et il nous a naturellement demandé si nous étions satisfaites. Il a dit qu'il n'avait plus guère travaillé et avait improvisé presque tout le temps. Je lui ai dit que je m'en étais aperçue, qu'il avait, par-ci, par-là, cherché un mot, hésité devant un autre, mais que le fond était excellent.

« Puis, nous lui avons demandé s'il voulait venir souper et il a accepté bien volontiers, et au haut de l'escalier, il y avait bien une douzaine de dames qui l'attendaient pour lui parler. Nous avons passé une de ces soirées intéressantes, sérieuses, comme je les aime tant... »

Et voici que, tout à coup, le 28 février, Emma Warnod écrit à son amie que M. Sabatier a été expulsé de Strasbourg, qu'il est parti ce jour même à 6 heures. Que s'était-il donc passé?

Le lecteur se souvient peut-être de la leçon d'ouverture du cours de 1873 où Sabatier avait été amené à comparer la femme anglaise, la femme allemande et la femme française. Après avoir rendu justice à la femme allemande et à ses qua-

lités, il avait ajouté qu'elle était comme une cire molle entre les mains de son mari.

A Strasbourg, ce portrait avait passé inaperçu. Mais Sabatier fut appelé à répéter cette conférence à Bischwiller d'abord, et puis à Ste-Marie-aux-Mines. L'auteur du compte rendu au lieu de parler de cire molle avait prétendu que Sabatier avait comparé la femme allemande à une « pâte molle », ce qui est déjà plus grave. Mais là-dessus, un journaliste allemand avait trouvé juste de traduire « pâte molle » par « fette Pastete », ce qui comparaît la femme allemande, plus ou moins, à un pâté de foie gras. Sabatier était à cent lieues d'une pareille inconvenance. Mais il fut dénoncé par M. X., de Ste-Marie-aux-Mines, et, sur cette initiative, le brillant conférencier fut invité par la police à quitter Strasbourg dans les 24 heures.

Voici le récit animé qu'Emma Warnod fait de ce départ.

Sabatier a donc quitté Strasbourg le 26 février, à 6 heures.

« C'était, dit notre témoin, le dernier délai donné par les autorités allemandes. Je crois que l'*Industriel alsacien* te mettra au courant [1]). »

« Cette réponse, raconte Emma Warnod, a été écrite mardi soir ici (chez les Beck, quai St-Nicolas), discutée un peu quant à ce qu'on voulait et pouvait

[1]) Ce journal avait publié une petite réponse aux calomnies de la *Strassburger Zeitung*.

répondre au si formidablement absurde article de la *Strassburger Zeitung*. Puis, M. R. Reuss a écrit la lettre en allemand. M. Sabatier l'a recopiée ; M. Carrière ne l'a pas trouvée à son goût et l'a copiée encore une fois. M. Réville qui était là, riait beaucoup de toute cette collaboration...»

Quelques jours auparavant, Emma Warnod avait connu par R. Reuss l'article publié par le *Courrier du Bas-Rhin* et venant de M. X., de Ste-Marie-aux-Mines.

« Le soir, dit-elle, je soupe chez Pauline (Mme Bœckel, femme du célèbre docteur), je lis le susdit article.»

Le lendemain, elle aide Mme Beck à ses préparatifs, car elle devait réunir des amis après la conférence de M. Réville. La soirée qui suivit la conférence fut très intéressante. M. Réville a beaucoup causé. Sabatier et lui ont eu une discussion très animée sur le raisonnement et les sensations, puis on a causé littérature.

« Le lendemain, nouveau dîner chez M. Charles Bœckel, libraire. Carrière, arrivé la veille de Paris, y était aussi. Il y avait de même les Heim-Nefftzer. M. Sabatier arrive pour le café. On lui raconte ce que contient l'article de la *Strassburger Zeitung*. Un moment après, arrive R. Reuss qui annonce avec pompe qu'il est éreinté, mais qu'il a voulu venir serrer encore une fois la main de son ami Sabatier avant qu'on ne le coffre. Nous rions encore ce soir-là tout en ayant le pressentiment de choses fâcheuses. M. Sabatier était surtout fâché de ce qu'on lui prêtât une chose si sotte, l'idée

d'insulter les femmes allemandes, quand il en était si loin. »

Le mercredi, M. Sabatier fait encore sans encombre sa conférence sur Mme Roland. Il était urgent de publier telle quelle la conférence incriminée, qui était écrite. Emma Warnod offre de la lui recopier pour l'impression. Sabatier va chercher son texte et rentre en disant : « Je suis cité à comparaître devant la police à 9 heures. » Le lendemain, vendredi, Sabatier apporte les nouvelles à ses amis : « Je suis expulsé, dit-il et on voulait même que je partisse ce soir ; mais comme c'était, pour ainsi dire, matériellement impossible, on me laisse ici jusqu'à dimanche soir et l'on m'annonce que si je n'étais pas parti, on emploierait les *Zwangsmittel*, la force. » Il repart là-dessus. Emma Warnod se dit alors qu'il faut donner à l'expulsé un souvenir qui eût une signification. D'accord avec Mme Beck, elle se rend chez Siegfried et y voit un buste d'Alsacienne en bronze qu'elle achète aussitôt. Elle n'a demandé le concours que de quelques personnes, les A. Eschenauer naturellement.

« M. Sabatier, dit-elle, a soupé avec nous, puis sont arrivés Carrière, Rod. Reuss, Eugénie Bœckel, M. Engelmann, M. Ducros, M. Eschenauer, M. Oscar André. Cela a donné une soirée toute patriotique. J'avais placé le buste au salon sur la table. On a ouvert la porte et fait entrer ces messieurs, et nous l'avons offert à M. Sabatier au nom des autres dames. J'avais

écrit sur une carte et Mme Beck l'avait attachée avec un ruban tricolore : « A M. Sabatier, de quelques Alsaciennes », puis, sur une feuille de papier, la liste de noms au-dessous desquels j'avais ajouté... « qui prient M. Sabatier d'accepter ce souvenir de cette Alsace qu'il est forcé d'abandonner. » Son Alsacienne lui a fait un vrai plaisir et l'a vivement ému. »

Cette amie récente est maintenant au diapason des autres. C'est elle qui se chargera de faire expédier l'Alsacienne, de Belfort, afin qu'on ne l'ouvre pas à la douane. Elle note pour son amie les derniers faits et gestes de l'exilé, un punch chez M. Beck, le dernier jour, où Sabatier a dit qu'il se souviendrait toujours. A quoi elle a répondu : *Nous maintiendrons*. Elle va le voir le samedi soir avec Mme Beck, le trouve au milieu de ses emballages que ne favorise pas l'arrivée de Mme Schneider, de Mme Nied, de M. Schimper Elle avait une santé délicate. Le dimanche, les adieux de Sabatier aux enfants de l'école de la rue de l'Ail lui ont donné une migraine affreuse, car elle a beaucoup pleuré. Ce qui l'a frappée, « c'est qu'il a remercié les enfants de ce qu'ils avaient été pour lui ; qu'ils ne pouvaient pas s'en douter, mais que c'était auprès d'eux qu'il avait pu continuer à prier. Puis, il leur a dit encore plusieurs paroles touchantes et leur a demandé de chanter le cantique des Ecoles du Dimanche : *Une belle patrie*... Après, il a prié, et c'est cette prière si simple qui m'a pro-

fondément émue. Elle partait du fond du cœur ; il n'y avait ni phrases, ni rien. Après avoir prié pour l'Ecole, pour les Moniteurs, demandant à Dieu de bénir ceux qui restaient comme ceux qui partaient, il a aussi prié pour ceux qui étaient cause de la séparation, demandant qu'on ne conservât ni amertume, ni haine, ni rancune. Vois-tu, rien ne m'a relevée comme cela. Je n'ai plus ni aigreur, ni agitation dans le cœur. »

L'après-midi, Sabatier alla prendre congé de ses amis Beck. Mlle Warnod lui dit : « Je vous remercie pour ce que vous avez dit ce matin ; vous m'avez fait tant de bien ; vous m'avez rappelé que c'est auprès des petits et des simples qu'on retrouve et qu'on conserve sa foi et vous m'avez rappelé qu'il faut pardonner. »

Sabatier était en effet un patriote ardent, passionné. Il avait parfois des emportements contre les ennemis de sa patrie, — mais il ne pratiquait pas ce patriotisme qui se croit d'autant plus fervent qu'il est plus haineux.

Le soir du 26 février [1]), à six heures, Sabatier quittait cette ville qu'il ne devait plus revoir qu'en passant. Ses amis, ses admirateurs lui avaient fait cortège, et c'est au milieu des larmes, des acclamations et des fleurs, qu'il s'éloigne vers une nouvelle destinée.

---

[1]) Henry Dartigue donne la date du 2 mars, O. Berger-Levrault parle du 30. Mais Emma Warnod dit formellement le 26.

« La nouvelle de son exil, écrivait Lobstein [1]), nous frappa comme un coup de foudre. Son départ fut un déchirement. Nous nous pressions à la gare autour de lui ; il nous serrait les mains, nous embrassait avec une effusion touchante et une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler. »

Les années qui suivirent allaient fixer Sabatier à Paris et vérifier la prophétie qu'Edouard Reuss faisait entendre à M. Théodore Beck : « Sabatier sera dans la France protestante le théologien le plus distingué, le critique le plus éminent, le plus apprécié apôtre de la vraie religion, celle de l'Evangile, celle du Christ. »

---

[1]) Lettre à Henry Dartigue.

CHAPITRE XI.

INSTALLATION A PARIS

1873-1879.

Où en est l'évolution religieuse de Sabatier? Conversations avec Emma Warnod. M. *Wust. Premiers travaux parisiens. L'Ecole libre des Sciences religieuses. Collaboration au* Journal de Genève. *Relations littéraires : Clermont-Ganneau, Edmond Scherer, Louisa Siefert, Havet. Collaboration à la* Revue Chrétienne. *Hommage à Edouard Reuss. Critique de la* Philosophie de la Liberté de Charles Secrétan. *Une visite à Emma Warnod. Le P. Hyacinthe Loyson. Second mariage de Sabatier : Mlle Frankline Grout.* 1877. *La Faculté de théologie de Paris. Sabatier raconte sa fondation. Reprise de son activité universitaire. Sa première leçon d'ouverture. Inauguration des nouveaux bâtiments du* 83, *Bd. Arago. Séance solennelle de rentrée, le* 8 *novembre* 1879. *Un discours de Jules Ferry. La leçon d'ouverture d'Ariste Viguié. Impression religieuse qu'elle produit.*

Où en était Sabatier, à l'heure où il débarquait à Paris, privé successivement de sa chaire professorale, comme de la tribune littéraire qu'il avait su élever à Strasbourg? Où en était-il de son évolution théologique? Il déclarait lui-même qu'elle n'était pas achevée. Ses hardiesses l'a-

vaient fait passer pour « libéral ». Mais il s'en défendait. Une lectrice attentive, Emma Warnod, remarquait déjà que, dans son *Saint Paul*, il allait plus loin que M. de Pressensé. Deux ans plus tard, quand elle a pu causer avec lui et que leurs relations sont devenues plus intimes, elle précisera davantage. Elle écrit de Strasbourg à une amie : « Depuis que je suis ici, j'entends dire que Sabatier n'était point ce qu'un vain peuple pense, et qu'il était devenu tout à fait libéral. On l'accuse de ne pas vouloir le dire pour ne pas compromettre sa position future. » Elle s'explique beaucoup mieux, quant à elle, « le point, plus ou moins flottant, où il se trouve. Je le comprends parfaitement par moi-même. J'ai vu que sur beaucoup de questions dogmatiques, nous nous rencontrerions. » Sabatier lui a dit : « Je n'appartiens à aucun parti, en réalité, parce que je ne suis pas encore arrivé à des conclusions nettes. » « M. Sabatier fait la part la plus large aux circonstances. Il est un peu déterministe... Sur le miracle, aucune objection de principe, mais quand on arrive à un miracle spécial, inutilité de la manifestation. C'est là que j'ai vu son idée sur Jésus-Christ. Il attribue sa parfaite sainteté à une puissance donnée de Dieu, que l'homme, en général, n'a pas. Sur l'expiation, la discussion a été longue ; il veut conserver le mot, mais la chose n'y est pas le moins du monde. Il explique par l'amour et la solidarité que Jésus ait réelle-

ment porté le poids de nos péchés. Ceci est très bien, mais la satisfaction à la justice de Dieu est tout à fait absente. Je le lui ait dit, et il en est convenu. » (30 janvier 1873.)

Quelques jours après, elle revient sur ce sujet. Au cours d'une soirée intime chez les Beck, elle avait été amenée à dire à Sabatier que ses opinions avaient beaucoup changé depuis son *Saint Paul*. Il répondit que non, « que sa pensée s'était simplement beaucoup élargie et que, surtout depuis la guerre, il était arrivé à croire beaucoup moins à l'importance de telle ou telle idée ou croyance sur la conduite, qu'il avait fait sur les hommes bien des expériences, et qu'il s'était alors de plus en plus attaché au sentiment religieux en lui-même. C'est curieux. Il y a en lui deux hommes, des besoins élevés, un vrai sentiment moral, puis, avec cela, la nature de l'enfant du Midi, gaie, franche, spirituelle. Nous avons ensuite discuté le dogme de l'expiation et nous nous entendions à peu près là-dessus. Par-ci, par-là, une nuance m'a rappelé *The sacrifice of Christ* de Robertson. Toutefois, j'ai aussi constaté un peu de vague. Ce qui m'a le plus étonnée, c'est qu'il m'a soutenu, avec beaucoup de conviction, qu'il ne trouvait pas, dans Saint Paul, autre chose que ses convictions à lui. Il prétend que la notion *juridique* de l'expiation en est complètement absente, ce que je concède, mais je lui ai répliqué qu'il y avait pourtant dans Saint Paul l'idée

d'une expiation objective, que M. Sabatier n'accepte pas, ni moi non plus du reste. Il prétend prouver que, sans doute, Paul s'est servi des figures de l'Ancien Testament et qu'il est avant tout l'apôtre de la grâce. Jésus-Christ est pour lui, et toujours d'après M. Sabatier, le second Adam, c'est-à-dire l'homme tel qu'il devrait être. Il ne croit du reste pas du tout à la chute dans le sens orthodoxe ; ceci, il me l'a dit nettement. Nous avons ensuite discuté la liberté et la fatalité, ces éternelles questions, et il a, en somme, des opinions assez équilibrées à ce sujet, mais il m'a dit avec un accent qui m'a fait de la peine : « Ah ! moi aussi, j'ai été le défenseur du libre-arbitre, de la puissance de la liberté humaine, mais le découragement m'a amené maintenant à faire la part beaucoup plus grande à la fatalité, aux circonstances qui pèsent sur l'homme. » *C'est une âme qui a été brisée* et qui cherche à se distraire de son découragement en fermant souvent les yeux et en laissant alors dominer sa nature gaie et vive. » (18 février 1873.)

C'est « une âme qui a été brisée », oui, à cette date, c'est bien cela ; mais à ses plus sombres moments, Sabatier n'a jamais perdu ce qui est le fond même de la piété et de la vie chrétienne : la confiance en Dieu.

Dans le domaine des idées, il était impossible de le classer dans l'un ou l'autre parti. Les libéraux le revendiquaient et, sur certains points,

ils n'avaient pas tout à fait tort. Pourtant de notables différences le séparaient d'Albert Réville, de Colani, de Coquerel. Sa piété aussi avait des tonalités différentes ; de là ses réclamations, quand on tentait de « l'enrégimenter ». Mlle Wüst rapporte à ce sujet ce piquant souvenir : « Mon père qui était un libéral très convaincu et qui s'intéressait vivement à la lutte soutenue par M. Colani contre les orthodoxes, allait entendre les prédications de M. Auguste Sabatier. Je l'ai entendu dire : « Aujourd'hui, c'était un sermon vraiment divin. » D'autres fois, il riait : « Si Colani avait dit ce qu'a dit Sabatier, les orthodoxes le déchireraient à belles dents, mais M. Sabatier ayant « l'étiquette » peut dire ce qu'il veut. » M. Sabatier disait en effet ce qu'il voulait et souvent obtenait l'adhésion de ceux qu'on aurait cru très éloignés de son spiritualisme. Mon père donc demanda un jour à M. Sabatier de quel parti il était. M. Sabatier répondit : « Je m'efforce de marcher sur la crête du toit. » M. Wüst lui dit : « Prenez garde, vous ferez la culbute de notre côté. » Mais peu avant sa mort, M. Sabatier ne voulut pas m'accorder que mon père avait vu juste. « Je n'ai pas été du parti libéral, » me dit-il. M. Sabatier a été un de ceux qui ont rendu possible l'union qui se rétablit entre protestants, surtout parmi les jeunes. Il a fait pénétrer partout un large spiritualisme. Il n'était pas un démolisseur, il vivifiait par le dedans. »

Mais pour l'instant, il fallait vivre. Sabatier avait des amis à Paris, les Decoppet, F. Lichtenberger, Eugène Bersier, Edmond de Pressensé, Carrière qui allait le suivre bientôt. A 34 ans, il avait sa vie à refaire.

Dès son arrivée dans la capitale, Sabatier sent le besoin de combler le vide créé par la disparition de la Faculté de Théologie de Strasbourg. Une Faculté de Théologie à Paris, c'est son rêve, comme celui de F. Lichtenberger. Les circonstances ne sont pas très favorables. Pouvait-il réussir là où Guizot, soucieux des intérêts supérieurs de la France protestante, avait échoué? Mais la foi transporte les montagnes. En attendant que le ministère ait le courage de transporter à Paris la Faculté de Strasbourg passée aux Allemands, n'y a-t-il pas quelque chose à faire? Sabatier et F. Lichtenberger le pensent. Faute de mieux, on fondera, au centre des études françaises, une *Ecole libre des sciences religieuses*. Un homme d'élite, Boutmy, venait de créer *l'Ecole libre des sciences politiques*. Sabatier et ses amis fonderont quelque chose de semblable. *La Revue chrétienne* d'août 1873 publie le programme de la nouvelle école : « Notre désir est d'offrir un enseignement théologique solide et sérieux qui serait complémentaire de celui qui est donné dans les Facultés, en ce qu'il serait spécialement tourné vers l'application de la théologie aux problèmes posés par le temps présent. »

Les fondateurs de l'Ecole [1]) rêvaient la création d'une vaste bibliothèque théologique [2]), d'établir des concours. Ils voulaient « entreprendre la défense scientifique du christianisme par un enseignement large et solide dans l'un des centres les plus troublés de la pensée contemporaine ». « Ce n'est pas l'œuvre d'une Eglise, c'est une œuvre de science chrétienne. »

Le programme des cours suivait l'appel. La *Revue chrétienne* de décembre 1873 annonçait que *l'Ecole libre des Sciences religieuses* était définitivement organisée et installée, 16, rue de l'Abbaye. Le programme des cours était ainsi arrêté :

---

[1]) Le comité directeur de l'Ecole se composait de MM. Bersier, pasteur; A. Decoppet, pasteur ; Durand-Dassier, pasteur ; Friedel, conservateur à l'Ecole des Mines ; R. Hollard, pasteur ; Lichtenberger, pasteur, ancien professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg ; Matter, pasteur ; E. de Pressensé, pasteur, membre de l'Assemblée nationale ; Sabatier, ancien professeur à la Faculté de Strasbourg ; William Waddington, membre de l'Institut et de l'Assemblée nationale ; Würtz, doyen de la Faculté de Médecine et membre de l'Institut. A. Sabatier, secrétaire de l'Ecole, 35, rue Vaneau, en était véritablement l'animateur et l'âme vivante.

[2]) Ce rêve devait se réaliser plus tard par la fondation de la bibliothèque de la Faculté de théologie de Paris. En m'y introduisant de nouveau en 1900, A. Sabatier me disait : « Ah ! si j'avais eu cela à Montauban, je crois que j'aurais fait quelque chose ! »

Philosophie religieuse. — Psychologie.
Professeur M. Matter.
Histoire des Dogmes. — Les principes de la Réforme.
Professeur M. R. Hollard.
Histoire de l'Eglise. — Constitution de l'Eglise chrétienne aux deuxième et troisième siècles.
Professeur X.
Dogmatique. — Apologétique chrétienne.
Professeur M. F. Lichtenberger.
Homilétique. — Etude d'une série de textes bibliques au point de vue de la prédication.
Professeur M. E. Bersier.
Critique et exégèse. — Examen des sources de la Vie de Jésus.
Professeur M. A. Sabatier.

C'est ainsi que Sabatier retrouvait au début de sa vie parisienne une chaire et quelques étudiants bénévoles.

Cette chaire ne pouvait suffire à remplir ses journées. Son activité devait s'étendre sur d'autres terrains et le professeur devenir vite écrivain et journaliste.

Eugène Bersier, de plus en plus absorbé par l'œuvre de l'Etoile, avait été obligé de cesser sa collaboration hebdomadaire au *Journal de Genève*. Sabatier, déjà connu au journal par ses lettres de Strasbourg, reprit la tâche de Bersier [1]). Son

[1]) *Le Journal de Genève* du 11 mai 1873 publiait la note suivante : « Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs que M. Bersier, empêché par ses occupations pastorales de plus en plus multipliées, ne pourra plus désormais collaborer d'une manière régulière à notre

premier article parut le dimanche 4 mai 1873. Il figurait sous la rubrique générale de *Variétés* avec le sous-titre : *Chronique de la Semaine.* En voici le sommaire : *Les dernières élections, le parti radical et le manifeste de M. Gambetta. Le discours de M. Jules Simon à la Sorbonne. Les assemblées annuelles des sociétés religieuses protestantes.* C'était bien en effet des *chroniques* que l'on attendait d'abord de Sabatier, plutôt que des études proprement littéraires. Sa seconde lettre de Paris portait sur : *M. Saint Marc Girardin et M. de Viel Castel. Une nouvelle notice de M. Mignet. Une discussion à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.* Les articles parurent dès lors régulièrement tous les dimanches, sous le titre de *Variétés* — jusqu'au 5 février 1901 — sauf pendant un mois de vacances en été. Nous reviendrons plus tard sur l'Œuvre littéraire de Sabatier. Nous marquons simplement ici la place que le *Journal de Genève* prend dans sa vie. Par la nature même de la chronique, Sabatier est amené à traiter les sujets les plus divers, à nommer les personnages les plus différents et, sans qu'il le recherche, cela le met souvent en relation avec eux. Le succès des *Lettres du Dimanche* fut dès l'origine très vif, si bien que l'on s'adressait de

journal. Nous avons donc dû nous assurer le concours d'un autre correspondant qui a repris à partir de dimanche dernier, les Chroniques de la Semaine que M. Bersier nous envoyait régulièrement depuis 18 mois. »

toutes parts à Sabatier pour obtenir des articles, de Suisse en particulier. Jacques Adert, alors directeur du *Journal de Genève*, écrit un beau jour à Sabatier: « Mon cher ami..., je m'aperçois, autour de moi, que l'on commence à compter sur des articles de vous pour des ouvrages parus à Genève ou dans la Suisse française. *A priori*, je n'ai rien à opposer à ce désir, que je trouve d'ailleurs fort naturel d'autant plus que la lettre consacrée à *Madame Lili* [1]) me paraît avoir surexcité les appétits. Il n'en est pas moins évident que, si nous continuons, l'un et l'autre, dans cette voie, la nature de vos correspondances en serait complètement changée. C'est de Paris et de la France que vous êtes chargé de nous parler et nullement de nos propres faits et gestes, sauf certaines exceptions sur lesquelles jusqu'ici nous sommes tombés très facilement d'accord, quand moi-même je ne les ai pas sollicitées. Si donc vous recevez (ce qui est fort possible) des lettres et des demandes dans le sens indiqué, je vous serais fort obligé (sans me mettre naturellement en scène) de rappeler, à ceux qui voudraient devenir vos justiciables, la nature de vos correspondances avec le *Journal de Genève*, et de nous renvoyer les dits solliciteurs...» (21 septembre 1875.) Cet avertissement est d'un bon journaliste [2]). Il

[1]) 19 sept. 1875. C'était une comédie en vers libres de Marc-Monnier.

[2]) Pourtant, l'article du 17 sept. 1875 consacré

nous permet de constater combien vite Sabatier avait conquis sa place. Jacques Adert appréciait son collaborateur. C'est ainsi que Aubé, ayant envoyé au journal son *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'aux Antonins*, Adert lui écrit : « Vous désirez sans doute un *bon* article. Dans ce cas, faites envoyer votre livre à M. Sabatier, 35, rue Vaneau, et demandez lui de ma part un de ses *Dimanches*. Il connaît à fond le sujet et vous serez apprécié par un homme des plus compétents. » (Juillet 1875.)

Deux articles de Sabatier, l'un sur la Stèle de Mésa [1]), l'autre sur une fabrique d'antiquités à Jérusalem, transmis par Carrière à Clermont-Ganneau, avaient valu à Sabatier, de la part du savant membre de l'Institut, cette lettre instructive et piquante :

Paris, 30 décembre 1875.

Monsieur,

Je viens de recevoir par les soins obligeants de M. Carrière deux numéros du *Journal de Genève* contenant les articles que vous avez bien voulu consacrer

---

à une comédie en vers libres représentée sur le théâtre du Vaudeville, à Paris, et sortie de la plume ingénieuse de Marc Monnier, ne méritait pas les foudres d'Adert, puisque Sabatier donnait au *Journal de Genève* une chronique parisienne.

[1]) Sur la Stèle de Mésa, Cf. Ph. Berger, *Leçon d'ouverture à la Faculté de Paris*, 1878 et *Histoire de l'Ecriture*, p. 183. — Art. datés des 17 et 24 décembre 1875.

à la stèle de Mésa et à la nombreuse famille à laquelle elle a, bien à son corps défendant, eu la malechance de donner naissance [1]).

Permettez-moi de vous transmettre, Monsieur, mes plus sincères remerciements pour la manière flatteuse dont vous avez raconté la part prise par moi à l'affaire. Je vous en suis d'autant plus reconnaissant qu'on s'était mépris en Allemagne sur les mobiles qui m'avaient poussé à essayer de faire quelque lumière dans cette ténébreuse question des poteries prétendues moabites. Dès 1872, consulté par des savants et plusieurs de mes amis du *British Museum*, je m'étais formellement prononcé contre l'authenticité de ces monuments. Il était encore temps alors de ne pas conclure ce marché de dupes. J'indiquai même à cette époque Selim comme l'auteur probable de la supercherie, parce que je reconnaissais sa main dans les formes des caractères moabites répandus à profusion sur ces terres cuites enfantines. J'avais comme point de comparaison un excellent document ; c'était une copie partielle de la Stèle de Mésa, exécutée par le même Selim et que vous avez pu voir au Louvre à côté de l'original (à gauche).

Je regrette de n'avoir pu vous fournir à temps sur cette amusante histoire quelques détails qui eussent complété l'édification de vos lecteurs. La fameuse inscription nabatéenne transformée en texte moabite m'était connue depuis longtemps ; j'en avais envoyé à l'Académie des inscriptions un estampage, en 1870 ; c'est l'épitaphe d'un personnage qui portait le titre de stratège !

Un autre monument dont vous avez peut-être entendu parler, la stèle du Temple, qui interdisait aux

---

[1]) La découverte de Clermont-Ganneau avait donné naissance à une véritable fabrique d'antiquités moabites en Palestine.

Gentils, sous peine de mort, l'entrée du sanctuaire juif, et que j'ai découverte à Jérusalem en 1871, a donné lieu aux mêmes accidents. D'impudents faussaires en ont fait une imitation qu'ils ont essayé de vendre aux trop confiants antiquaires du cru. On m'a un jour offert une pierre, gravée à grands frais en caractères *phéniciens* de fantaisie et contenant ces mots : Le roi David, «serviteur de Jéhovah », le propre cachet du roi David pour la modique somme de 10 fr ! Je pourrais multiplier ces exemples. Veuillez agréer, etc.

Clermont-Ganneau.

D'Edmond Scherer, le jeune critique obtenait vers la même date le billet suivant :

« Je suis un peu embarrassé, Monsieur, pour vous remercier de vos articles, craignant d'avoir l'air de souscrire à vos éloges en vous en témoignant ma reconnaissance. Je suis plus à mon aise avec vos critiques dont je reconnais, je vous assure, la justesse, et dont j'apprécie la mesure. Oserai-je ajouter que, suivant comme je le fais, vos articles du *Journal de Genève*, je n'avais pas encore été aussi frappé de vos propres qualités de juge en matière littéraire et philosophique. Au reste, permettez-moi de le dire, ce qui me touche le plus dans les pages que vous m'avez consacrées, c'est l'intérêt même que vous avez évidemment pris à votre sujet et comme l'amitié qui y perce. Je vous assure que j'en ai été fort touché. Croyez à mes sentiments bien dévoués.

De même encore, Mlle Louisa Siefert fut très heureuse d'avoir été comprise du critique du *Journal de Genève*.

... « de voir, disait-elle, ma *Méline* appréciée ainsi par vous et présentée au public, un peu hésitant devant elle, je l'avoue, avec cette sûreté de jugement et cette divination de ma secrète intention. » (15 mars 1876.)

En 1878, les anciens élèves du professeur Edouard Reuss avaient voulu commémorer les cinquante ans d'activité de cette *Société de théologie de Strasbourg* que le jeune privat-docent avait fondée en 1818, tout au début de sa longue et brillante carrière scientifique. Des fêtes avaient eu lieu à Strasbourg sous la direction de M. Schimper, le géologue bien connu, au cours desquelles Ed. Reuss lui-même et Cunitz, son collaborateur et ami, avaient reçu les hommages des admirateurs de leur caractère et de leurs travaux [1]). Ed. Reuss avait, en échange des témoignages qu'il recevait, réuni et publié en allemand un choix des discours qu'il avait l'habitude de prononcer annuellement à la séance de clôture des séances de la *Société de théologie*. Sabatier, qui n'oubliait rien de Strasbourg, avait donné en août au *Journal de Genève* un compte rendu de ces fêtes et de ces discours. « Les malheurs mêmes, disait-il, qui ont fondu récem-

[1]) La Faculté de Paris avait, à cette occasion, offert en hommage au savant théologien strasbourgeois un volume renfermant un mémoire étendu de Sabatier sur la *Notion hébraïque de l'Esprit* et une dissertation d'un autre de ses professeurs, ancien élève de Strasbourg, Ph. Berger, sur une inscription rapportée par Renan de Phénicie.

ment sur l'Alsace ont donné à tous les membres de l'association un stimulant de plus et à leur démonstration unanime quelque chose de plus intime et de plus attendri...»

Puis, passant, selon son habitude, du particulier au général, il avait dégagé du petit livre d'Ed. Reuss les éléments d'intérêt permanent. Ed. Reuss avait donné ces discours comme enfermant sa « profession de foi ». Mais, observe A. Sabatier :

« Comprenons bien avant tout, ce que l'éminent professeur entend par profession de foi. Il n'a pas l'intention de nous donner un symbole dogmatique rédigé en thèses abstraites. La foi d'un homme, à ses yeux, n'est pas seulement le *credo* qu'il récite ; c'est essentiellement la vie intérieure de son âme, le feu sacré qui brûle en lui, l'inspiration intime de toutes ses pensées et de tous ses efforts. C'est à cela que l'on connaît un homme et qu'il le faut juger. Si vous prenez dans ce sens ce recueil de discours, vous ne serez pas trompé, vous y trouverez l'effusion la plus sincère et la plus entière, la manifestation la plus loyale de la pensée intime, de tous les travaux du savant, comme aussi de toutes les aspirations du chrétien, et pour plusieurs de ceux qui n'ont pas connu de près M. Reuss, ce sera peut-être une surprise. »

A cette occasion, A. Sabatier constate que la profession de foi du savant professeur causera quelque étonnement à ceux qui, sans le connaître, ont pu être inquiétés par la liberté de ses jugements :

« On n'ignore pas combien est restée suspecte, dans certains milieux, cette Ecole de Strasbourg, dont M. Reuss a été le père, et dont il reste encore l'illustration et l'autorité. Qu'on prenne ses discours académiques, et l'on sera bien vite et bien heureusement détrompé. Depuis longtemps, nous n'avons pas entendu de paroles plus pénétrées de foi et de vie chrétiennes, et puisqu'on parle plus que jamais de conciliation entre la science et la piété, rarement il nous a été donné de jouir d'une alliance et d'une union plus entière de l'indépendance de l'esprit et de la foi humble et soumise du cœur.

« Qu'on veuille bien le remarquer, il ne s'agit pas ici d'un système théologique plus ou moins profond et ingénieux : il s'agit d'une démonstration autrement puissante ; la conciliation dont nous venons de parler est une conciliation réalisée en fait, le fruit mûr et savoureux de toute une vie de recherches scientifiques et d'expériences intimes, de discussions et de recueillement.

« Pour notre part, nous ne connaissons pas aujourd'hui d'apologie du christianisme meilleure à offrir aux esprits cultivés que ce simple témoignage d'une si haute sérénité. »

Trois traits généraux ont frappé le jeune critique. Le premier, c'est la jeunesse de cœur, la fraîcheur de sentiment et l'enthousiasme qu'ils respirent ; je ne sais quelle flamme lui prouve la permanence de cette jeunesse d'âme au cours de ces longues années :

« M. Reuss nous dirait fort bien le secret de cette renaissance perpétuelle. Donnez votre cœur aux passions changeantes, aux ambitions éphémères et mes-

quines ; rien ne fait vieillir si vite l'être humain. Au contraire, donnez-lui un amour digne de lui, un objet éternel, quelque chose qui ne change ni ne s'épuise, et le cœur se maintiendra jeune, comme s'il participait à la perpétuité de la vérité idéale qu'il poursuit et s'efforce d'embrasser. Le vase est conservé ou gâté par la liqueur qu'on y verse. »

Le second trait à relever, c'est la haute idée que M. Reuss se fait de la vocation pastorale et le souci qu'il en prend dans son enseignement théologique :

« Parlant à des jeunes gens qui seront bientôt des pasteurs, il est naturellement appelé à les entretenir souvent de leur futur ministère. C'est le sujet peut-être qui l'inspire le mieux. Ce ministère de l'esprit dans le monde n'est pas autre chose à ses yeux que la continuation et la suite de celui du Christ et des apôtres. Ceux-ci ont cru, ont parlé, ils ont fait des miracles et ils sont morts. Leurs successeurs, aujourd'hui, ne doivent pas faire moins. Ce n'est pas la parole seule, c'est la parole naissant irrésistiblement de la foi, qui fait l'apôtre. Cette même parole de foi continue à réaliser, dans la sphère de l'esprit, les miracles promis par Jésus-Christ à la prédication de l'Evangile. Enfin, quoi de plus grand et de plus doux de se dire, dans le ministère évangélique, qu'on ne travaille pas à l'œuvre d'un jour, mais à l'œuvre éternelle de Dieu même? Que malgré les apparences humaines et les déceptions de la vie, rien de ce travail n'est perdu, aucune parole de foi, aucun effort d'amour, aucune aspiration de l'âme ne demeure morte ou stérile ! On a quelquefois accusé l'école de Strasbourg de faire des critiques et des savants plutôt que des pasteurs. En tout cas, ce n'était

ni le désir, ni l'ambition de celui qui n'a cessé ne répéter à ses élèves des paroles comme celles-ci :

« Souvenez-vous que la vérité dont nous avons besoin ne consiste ni dans la forme, ni dans la méthode, qu'elle ne consiste pas davantage à prendre le contre-pied des opinions reçues ou à faire la critique de la tradition. Non, point de lumière sans chaleur, point de parole sans esprit, point de texte sans énergie intérieure.

« Sans doute, la formule n'est pas la foi ; mais ce n'est pas non plus une conviction que celle qui ne sait dire que non. Des deux côtés, l'erreur et le péril sont égaux. Si le Christ a dit : « Ce ne sont pas ceux qui me répètent Seigneur, Seigneur, qui entreront dans mon royaume, » c'est que la vérité que nous cherchons n'est pas la mémorisation de thèses dogmatiques qui laisseraient le cœur froid et d'où ne jaillirait aucune eau vivifiante. Mais Christ a dit aussi : « Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir. » Ainsi la vérité de son Evangile n'est pas davantage dans la destruction des vaisseaux qui la doivent conserver, dans le refroidissement du sentiment, dans la tyrannie du doute et l'exaltation vertigineuse de la raison sur les cimes glacées de l'abstraction où le pied tremble au-dessus de l'abîme, où l'œil est menacé de cécité par l'éblouissement de la blancheur des neiges ! »

Le troisième point que Sabatier relève, c'est la confiance de M. Reuss en l'avenir de la théologie.

Il est vrai qu'il lui a dévoué sa vie, et que rarement on a vu une vocation plus impérieuse, plus fidèlement suivie. Mais la confiance dont je veux parler ne vient plus du sentiment de ce qu'il a pu faire et des illusions que lui inspireraient ses propres succès. Au contraire, on verra que, de ce côté-là, nul

ne sait ramener à une plus juste et plus humble mesure la valeur et le rôle de l'érudition dans la vie spirituelle de l'homme. M. Reuss n'ignore pas davantage les tendances générales de l'esprit positif du dix-neuvième siècle: il a entendu, comme nous tous, ces prédictions que certains prophètes du matérialisme répètent chaque jour, sur la fin des religions, de la métaphysique et de la théologie. Tout cela ne l'émeut guère; il n'y fait pas allusion, il n'exprime pas une seule crainte. C'est que M. Reuss, comme je l'ai déjà dit, est un homme de foi; il sait d'un côté que l'homme ne vit pas seulement de pain, et de l'autre qu'il n'est pas sorti et ne sortira jamais de la bouche de l'homme une parole qui fasse vieillir et rende inutile la parole de Dieu apportée au monde par Jésus-Christ. Tirer de son Evangile les richesses qu'il renferme, travailler patiemment et modestement à l'édifice de la vérité éternelle, c'est la tâche, mais c'est aussi la récompense de la théologie. M. Reuss ne veut pas qu'elle s'exagère ses services; mais il ne lui permet pas non plus de rabaisser ses propres efforts; car s'il faut qu'elle se préserve de la vanité, il n'est pas moins nécessaire qu'elle se garde du dédain et du scepticisme.

Nous avons tenu à donner presque en entier cet article qui nous renseigne sur la méthode du correspondant du *Journal de Genève* et qui nous prouve que ses lecteurs ne perdaient pas avec lui leur temps, puisque, aujourd'hui encore, nous y pouvons trouver matière à réflexion et à réconfort [1]).

[1]) Ajoutons que, dès ce moment aussi, la presse protestante, comme celle du dehors, prit l'habitude de signaler les articles de A. S. L'article ci-dessus analysé

Il serait intéressant de savoir ce que Ed. Reuss répondit à son ancien collègue ; mais Sabatier n'avait aucun souci de conserver ses lettres. Il n'a jamais songé à son biographe futur. Cela nous prive de documents instructifs en nous prouvant sa réelle modestie.

Outre le *Journal de Genève*, Sabatier, devenu parisien, fut sollicité par Edmond de Pressensé de donner à la *Revue chrétienne* une plus active collaboration [1]). En 1867, il avait présenté aux lecteurs de cette revue, *la Philosophie de la Liberté*, de Charles Secrétan. Mais en 1874, ayant plus de temps, il revenait sur ce sujet en deux articles nerveux et incisifs, qui dévoilent, à notre sens, tout ce que l'on peut objecter de plus solide au système du philosophe lausannois et tout ce que l'on peut en conserver d'excellent. Il va de soi qu'aucune pensée de dénigrement ne pouvait l'inspirer. Sabatier avait les fibres trop sensibles pour passer devant un puits, fut-il quelque peu obscur, sans sentir la fraîcheur et la saveur de ses eaux profondes. Il commence son article par un hommage à Charles Secrétan :

---

fut reproduit en entier dans *la Renaissance*, d'Etienne Coquerel, le 8 septembre 1878.

[1]) La table de la *Revue chrétienne*, de Frank Puaux, attribue à Sabatier un article de 1862, consacré au livre de Jean Macé : *Contes du Petit Château* et signé A. S. Cet article est de Ad. Schæffer, le distingué pasteur de Colmar. Cf. *Tempi passati*, de Ad. Schæffer, Paris, 1894, p. 331.

« Il est, après Vinet, l'homme qui a le plus contribué parmi nous à renouveler l'apologétique et la philosophie religieuse. Vous retrouvez aujourd'hui, en circulation et à l'état de monnaie courante, un grand nombre d'idées qu'il faut faire remonter jusqu'à lui, ou, du moins, qu'il a le premier exprimées en langue française. Que ne lui emprunte-t-on pas encore, toutes les fois que l'on discute sur la liberté, le péché, la solidarité ou l'unité de l'espèce humaine? Vous pouvez reconnaître la trace de son influence non seulement dans les articles de philosophie et d'enseignement théologique, mais encore dans les sermons et les conférences de nos plus brillants orateurs. »

Hommage légitime à un penseur éminent. Mais si Sabatier s'incline devant les cimes où la pensée de Secrétan entraîne le lecteur, il regrette sa méthode qui est « l'antique méthode de construction *a priori* ». Les vues psychologiques et morales de Secrétan sont profondes ; c'est ce qui explique son influence. Mais sa méthode est précaire, c'est ce qui explique « pourquoi sa construction métaphysique s'est si promptement écroulée ». Il nous est impossible de suivre ici Sabatier dans le développement d'une critique serrée. Relevons en seulement quelques traits et la conclusion. Secrétan a raison dans sa critique de l'éclectisme intellectualiste et de sa formule : « L'homme est une intelligence servie par des organes. » — Non, dit Sabatier, la pensée n'est pas l'homme même... Il y a dans l'individu quelque chose de plus intime, de plus profond,

de plus essentiel, c'est la volonté, c'est l'énergie vitale avec les lois qui lui sont propres. Voilà ce que Secrétan a bien vu. Mais pour Sabatier, il a eu tort de ne pas recourir à l'observation et à l'analyse psychologique pour établir les vrais rapports de l'intelligence et de la volonté, et marquer quelle est la faculté mère et la faculté dérivée. Il n'a pas été assez patient. Il a dégagé la notion générale de liberté et « il s'est hâté de construire sur elle un nouveau système de métaphysique. » C'est ce système métaphysique qui paraît à Sabatier manquer de solidité réelle. Secrétan affirme sa thèse, il ne la démontre pas. Secrétan veut pénétrer l'essence intime du christianisme, en contempler directement la vérité. Il veut s'élever de la foi d'autorité et de tradition à la connaissance rationnelle. C'est un *gnostique* des temps modernes... « Mais, objecte Sabatier, à vouloir découvrir à tout prix la raison de la révélation, ne craint-on pas de mettre la raison à la place de la révélation? Prétendre donner la philosophie du christianisme, n'est-ce pas courir le risque de réduire le christianisme à n'être qu'une philosophie?... Au bout de ces élaborations dialectiques, que reste-t-il, sinon un produit de la raison? »

Sabatier reproche également à cette méthode son dédain à l'égard des faits et de l'histoire. « Le christianisme philosophique, accentue Sabatier, peut être un admirable et poétique sys-

tème ; il ne peut en aucune manière tenir la place du christianisme historique. L'Evangile est un fait. Les faits se constatent et ne s'inventent pas. Nous avouerons franchement que le plus petit fait bien établi a plus de prix à nos yeux que toutes ces hypothèses. Nous répétons le mot du fabuliste : « Un grain de mil fait bien mieux notre affaire. » Nous nous réjouissons plus aujourd'hui de la découverte d'un manuscrit ou d'un monument venant éclairer les origines du christianisme que des plus belles explications philosophiques. Notre foi reste essentiellement attachée à la personne historique de Jésus-Christ, et, si la critique venait, ce qu'à Dieu ne plaise, nous la ravir, les constructions métaphysiques les mieux réussies n'en compenseraient pas, à nos yeux, la perte et ne nous en consoleraient pas. »

Qu'on ne s'y trompe pas. Voilà l'objection fondamentale de Sabatier au système de Secrétan. Cette observation, selon nous, va très loin. Elle constitue une orientation sur la route de ceux qui cherchent. Sabatier, en outre, y précise sa propre attitude et l'on comprend dès maintenant que lorsqu'il voudra lui-même « confesser sa foi », comme Ed. Reuss l'avait fait vers la fin de sa carrière universitaire, il intitulera le livre où il résumera ses expériences et ses réflexions : *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire.*

On peut bien penser d'autre part que Saba-

tier ne passait pas devant un homme comme Secrétan sans en apprécier la valeur et l'apport [1]). Le système est discutable. Pour Sabatier, il est à terre. Mais le penseur est puissant et profond : « Tout ce que M. Secrétan puise dans l'observation interne, dans l'expérience morale, dans la vie humaine et dans l'histoire, la manière dont il développe la notion du péché, la fatalité des conséquences qu'il entraîne, la solidarité des individus dans la chute et dans le relèvement, et, dans une sphère plus générale, le rapport de l'intelligence et de la volonté, le rôle essentiel de celle-ci dans la formation de nos convictions morales et religieuses, tout cela, dis-je, est excellent, admirable, profondément observé et rigoureusement établi. »

Il ne s'agit donc pas de congédier Secrétan avec un respectueux coup de chapeau. Au contraire, il y a beaucoup à apprendre chez lui. Ecoutons plutôt la conclusion de Sabatier :

« Dans un temps où tant de consciences ne savent recevoir que des mots d'ordre, où l'on se préoccupe beaucoup plus de faire triompher la vérité administrativement que de la rechercher et de la démontrer, on est heureux de rencontrer un esprit de cette puissance qui s'est recueilli en lui-même, et dans l'étude austère, dans la solitude, sans se préoccuper des bruits du dehors

[1]) Cf. dans la *Revue chrétienne*, mai 1895, le juste hommage rendu à Secrétan par MM. Emile Boutroux,, R. Allier, Roger Hollard et Sabatier lui-même.

a courageusement travaillé à se rendre compte par lui-même des raisons de sa foi. Il n'est pas de lecture que nous conseillerions avec plus d'instance aux jeunes générations que celle des ouvrages de M. Secrétan. Elles y trouveront, posés nettement et dans toute leur profondeur, les grands problèmes de la dogmatique chrétienne. Elles assisteront à l'un des plus nobles et fortifiants spectacles de ce monde, aux luttes passionnées et loyales d'une pensée avide de vérité aux prises avec ces mystères qui nous tourmentent et nous attirent toujours. Il n'a point réussi sans doute à nous donner la conciliation définitive de la raison et de la foi. C'est l'œuvre de l'humanité entière. Mais il a réussi à faire pratiquement cette conciliation en lui-même ; il a réalisé l'unité dans sa conscience. Il a transformé sa pensée en foi, et sa foi en pensée, et il nous laisse le viril et chrétien exemple de la piété la plus profonde unie à l'indépendance la plus complète de l'esprit [1]). »

On comprend, après ces deux maîtres-articles, qu'Ed. de Pressensé ait pensé à offrir à Sabatier la co-direction de la *Revue Chrétienne*, dont il rédigera à partir de janvier 1875 et jusqu'en

---

[1]) *Revue chrétienne*, 1874, pp. 385 et 600. Comme introduction à la pensée de Secrétan, consulter sa captivante biographie : *Charles Secrétan, sa vie et son œuvre* par L. Secrétan, Paris, Fischbacher, 1912 et l'étude, si poussée et neuve, de Sabatier lui-même dans la *Revue Chrétienne*, mai 1895, sur « *l'âme de la philosophie de Secrétan* », qui complète et atténue sa première appréciation.

novembre 1880, alternativement avec le directeur, *la Revue du mois* [1]).

Sabatier s'occupa, naturellement, de développer la partie littéraire de la *Revue chrétienne* et de lui assurer de nouveaux collaborateurs. Il enrôla son ami Louis Massebieau fixé à Paris. Il désirait également y introduire de temps en temps la traduction d'un bon roman anglais, des nouvelles. C'est dans ce but qu'il s'adressa à Emma Warnod [2]).

L'amicale admiration de celle-ci pour lui n'avait cessé de grandir. Il lui avait fait une visite dans l'été de 1874, après une demi-journée passée à Strasbourg, chez Mme Théophile Eschenauer. « Il m'a remontée et m'a fait du bien pour quelque temps au moins », déclare Emma Warnod. « J'ai un doux et bon souvenir de cette heure d'hier et une impression que je tâcherai de garder. M. Sabatier trouve, non pas que je pense trop, car il sait bien que l'on ne peut s'en empêcher, mais que je creuse trop pour comprendre les choses et m'en rendre compte. D'après lui, le

---

[1]) Consulter sur la très importante collaboration de A. S. à *la Revue chrétienne* la *Table générale des cinquante premières années* (1854-1903) publiée avec soin par M. Frank Puaux, en 1905.

[2]) Sur E. Warnod, voir la belle introduction d'E. de Pressensé à un choix de ses études (Fischbacher, 1885) et la lettre de Sabatier au *Journal de Genève*, du 4 déc. 1885.

cœur et le sentiment nous conduisent bien plus à Dieu que l'intelligence et la pensée. Il comprend si bien tous mes doutes et toutes mes luttes, car il a passé par là, et ce n'est pas qu'il ne les éprouve plus, mais il me dit que ce qu'il n'a pas perdu, et ce qu'il espère bien ne perdre jamais, c'est la confiance en Dieu, malgré tout, la confiance enfantine, celle de l'enfant pour son père...» Ce qui la réconforte, c'est la liberté d'esprit de Sabatier. Il ne joue pas un rôle, qu'il affirme ou qu'il doute: «M. Sabatier est un homme chez lequel on sent si bien l'absence de toute arrière-pensée. Il a écrit dans mon album. Je lui avais demandé une pensée, quelques lignes, mais comme il avait la tête en si mauvais état, il a emporté mon album dans sa chambre en me disant qu'il verrait s'il trouvait quelque chose. J'avoue que, connaissant sa paresse proverbiale(?), je ne m'attendais alors plus à rien. Mais, hier matin, au moment de partir, il m'a rendu le livre, ayant écrit quelques vers qui sont, en somme, le commentaire de la conversation que nous avions eue la veille. Voici les deux dernières lignes de la seconde strophe:

Moins sûr est, pour atteindre le vrai but de la vie,
Un esprit inquiet que le cœur d'un enfant.

Puis la dernière ligne:

Tant que je puis aimer, je renonce à savoir [1]).

[1]) Mme Muller, fille de Mme Rœhrich, a bien voulu

« Nous n'avons du reste, pas du tout discuté théologie. Tu sais que, pour moi, à l'heure qu'il est, les questions vitales ne sont pas là ; c'est le tout, la poignante énigme de l'existence, du monde et de son mystère, du pourquoi des choses qui me torture et me dévore. C'est là que M. Sabatier trouve que je manque de l'abandon d'un enfant, que je crois trop à la possibilité de tout comprendre... » (26 juillet 1874.)

Sabatier ne fit qu'un court séjour à Niederbruck. Il se rendait à Benfeld où il devait retrouver sa mère et sa sœur, chez une autre sœur mariée. Bismarck n'avait pas encore presque totalement fermé l'Alsace aux Français.

Un critique ne peut pas s'attendre à ne rece-

---

rechercher pour nous l'Album légué à sa mère par Emma Warnod et y copier les vers de Sabatier. Les voici en leur entier :

« J'ai fouillé mon esprit et je l'ai trouvé vide ;
Je ne puis y glaner la plus petite fleur.
Laissez-moi donc, au lieu d'une pensée aride,
Mettre ici simplement une part de mon cœur.

Penser est, après tout, une étrange manie,
Qu'y gagnons-nous, sinon un stérile tourment?
Moins sûr est, pour atteindre au vrai but de la vie,
Un esprit inquiet que le cœur d'un enfant.

Aimer, c'est, croyez-moi, plus court et plus facile.
Aimer c'est le bonheur ; aimer c'est le devoir ;
Quelle que soit la nuit sur notre pauvre argile,
Tant que je puis aimer, je renonce à savoir. »

A. S., 25 juillet 1874.

voir que des remerciements. Il provoque aussi, souvent, des réclamations. C'est ce qui arriva, par exemple, à propos d'un article sur le Père Hyacinthe Loyson [1]).

Celui-ci réclame sur un point « délicat », dit-il : « Il s'agit *des tentations du célibat forcé* [2]). Si vous entendez par-là les tentations des sens, je dois vous dire, comme à un confesseur (puisqu'il le faut), que là n'a pas été mon épreuve, ni surtout le chemin qui m'a conduit au mariage. C'est par des voies plus hautes et plus pures que j'y suis arrivé. Voir *la Lettre sur mon mariage* qui était aussi une vraie et sincère confession.

« Je vous avoue que je serais excessivement peiné qu'une plume amie comme la vôtre laissât entrevoir, ne fût-ce que par un mot, sous un jour douteux, l'acte que je regarde comme l'un des plus importants et des plus religieux de ma vie. »

Il ajoute : « Je vous envoie mes meilleurs vœux pour l'année 1876 et je joins à vous, dans mes prières, celle qui est maintenant la compagne et la force nouvelle de votre vie. »

Hyacinthe Loyson
prêtre
(Genève, 31 décembre 1875)

---

[1]) Dans la *Revue Chrétienne*, janvier et février 1876.

[2]) Sabatier avait parlé (p. 41) des « tristesses du célibat forcé » et mettait en doute « la valeur morale d'un ascétisme dont l'obligation est contraire à l'Evangile, non moins qu'à la nature ».

Le P. Hyacinthe fait ainsi allusion à l'événement récent qui avait rendu à Sabatier le bonheur dans la vie de famille. Fille d'un médecin de Rouen, cultivé et libéral, d'origine catholique, voisin et ami, au Petit Quevilly, de la famille Flaubert [1]), Mlle Frankline Grout était en relations avec quelques familles protestantes du Havre, M. et Mme Mallet, M. et Mme Jules Siegfried. Elle entendit Sabatier refaire au Havre sa conférence sur *Guillaume le Taciturne*. Le soir, elle avait dîné à côté de lui chez les Siegfried et elle lui dit l'émotion patriotique qu'elle avait éprouvée à l'entendre. Il l'écouta chanter et l'idée lui vint que c'était la femme qu'il lui plairait d'épouser. Ils se revirent à Etretat, où les Mallet les avaient conduits passer une journée. Sabatier la fit beaucoup causer ce jour-là et il se montra pétillant d'esprit. Il pria ses amis de faire une démarche auprès de Mlle Grout. M. Decoppet, alors pasteur à Paris et vieil ami de Sabatier, finalement s'en chargea. Il alla à Rouen. Mlle Grout demanda à mieux connaître Sabatier et vint pour cela passer quelques jours à Paris, chez les Decoppet. Le 10 juillet 1875, après plusieurs jours de causeries continuelles, il fut permis à Sabatier d'aller à Rouen demander Mlle Grout à ses parents. Il furent mariés à Rouen, au temple

---

[1]) Voir l'étude d'Henry Dartigue, *Gustave Flaubert et Auguste Sabatier*, *Revue Chrétienne*, janv. 1908.

St Eloi, le 21 septembre 1875 [1]), par M. Frank Puaux.

Mlle Grout pouvait rendre à son fiancé ce témoignage : « Tout en lui est loyal, doux, bon, tendre et charmant. Ses lettres sont délicieuses, remarquablement écrites, cela se conçoit, et si affectueuses ! Je ne saurais dire à quel point je suis heureuse et me félicite d'avoir accepté l'avenir qu'il m'offre. Je ne sais quelle sera ma destinée, mais je redoute plus des événements indépendants de toute volonté que je n'appréhende le plus léger ennui venant de lui... »

Sabatier, de son côté, était tout ému et reconnaissant de l'accueil reçu dans sa nouvelle famille. Il avait une raison de plus, impérieuse et douce, de se remettre au travail.

Enfin, le 1er juin 1877, à 3 heures du soir, M. Mourier, Recteur de l'Académie de Paris, installait la Faculté dans les bâtiments du vieux Collège Rollin, et les cours commençaient immédiatement avec quatre professeurs. Mais Sabatier ayant été amené, vingt ans après, à raconter cette histoire, nous lui laissons la parole :

« Notre école de théologie est une plante alsacienne que la tempête de 1870 a déracinée et transplantée à

[1]) Le surlendemain (si la lettre est bien datée), Flaubert écrivait à sa nièce Caroline : « Tantôt à midi, Pouchet (le naturaliste, professeur au Muséum) et moi, nous avons envoyé à M. et à Mme Sabatier un petit mot d'affection. » *Lettres*, publiées en 1906, p. 349.

Paris. Ses origines datent de l'Année terrible et sont liées aux souvenirs d'une catastrophe nationale, qui fut également une catastrophe pour notre protestantisme français. La France y perdit 300 à 400 000 de ses meilleurs enfants ; nos églises furent diminuées presque de moitié. Voilà un berceau arrosé de larmes amères.

« La Faculté française de Strasbourg ne cessa de fonctionner qu'à la fin du semestre d'hiver 1872, époque où fut organisée sur des bases allemandes, et avec un grand afflux de professeurs allemands, l'Université de Strasbourg. Le 20 mars, nous, les professeurs français, nous nous réunîmes une dernière fois en Conseil de Faculté pour clore nos registres, et nous nous séparâmes en nous disant adieu. Les plus âgés, incapables de supporter l'aventure d'une émigration, restèrent en Alsace. M. Colani avait annoncé qu'il entrait dans les affaires et dans la vie politique. M. Lichtenberger, après avoir laissé à la terre natale, en guise d'adieu, son admirable discours *l'Alsace en deuil*, vint s'installer à Paris. Je restai quelques mois encore à Strasbourg pour y défendre la tradition française, jusqu'à ce que les vainqueurs, importunés de ma présence et de mes discours, me forcèrent à m'éloigner.

Au mois de février 1873, M. Lichtenberger et moi, les deux plus jeunes, les moins connus et les moins autorisés de l'ancienne Faculté alsacienne, nous nous trouvâmes réunis à Paris, comme de pauvres exilés au cœur même de la patrie. Dieu nous donna de ne pas désespérer. Un grand et glorieux dépôt se trouvait malgré nous remis entre nos mains : une tradition scientifique et une tradition religieuse ; nous résolûmes de tout faire pour conserver l'une à la France et l'autre à nos églises. Combien cette renaissance de notre école fut longue et laborieuse et que de tristes souvenirs elle me rappelle. Que de luttes il fallut soutenir, non pas seulement contre les ennemis du protestantisme, mais

contre des frères, qui voyaient dans cette restauration un danger !

Heureusement, nous trouvâmes tout de suite un point d'appui dans un vote unanime du Synode réformé de 1872. Cette assemblée avait décidé de demander au gouvernement le transfèrement simultané de Montauban et de Strasbourg à Paris, pour organiser ainsi dans la capitale un grand foyer de culture protestante. Le projet était généreux, séduisant, il était patronné par des hommes d'une grande autorité, MM. Guizot, Sardinoux, Bois, et d'autres encore ; mais il n'était pas réalisable. Non seulement il impliquait de grandes dépenses que le gouvernement ne voudrait pas consentir, mais il rencontrait, dans le Midi et à Paris même, les plus fortes oppositions. Aussi n'y fut-il donné immédiatement aucune suite. Mais nous, les débris de la Faculté de Strasbourg, nous pûmes nous en autoriser pour demander que l'on commençât par nous installer modestement à Paris, en attendant que nos collègues de Montauban vinssent nous rejoindre. Cela même soulevait les plus grandes difficultés dans le gouvernement et dans l'église. Le Consistoire de Paris avait pris nettement parti contre l'idée d'une Faculté dans la capitale. M. Guizot, qui aurait pu faire prévaloir des vues plus larges, était mort. On caressait l'idée de n'avoir qu'une seule Faculté, espérant que l'unité de l'école finirait par amener l'unité doctrinale dans l'église. Devant cette opposition des plus notables protestants eux-mêmes, on conçoit que le gouvernement ne se hâtât pas de répondre à nos vœux. Chaque année, l'Assemblée Nationale votait un crédit de trente à quarante mille francs affecté au transfert de la Faculté de Strasbourg et de son installation à Paris. Chaque année, ce crédit restait sans emploi. Moins bien disposés pour les protestants que ceux de M. Thiers, les ministres du maréchal de Mac-Mahon essayèrent

de lasser notre patience. Nous désespérions souvent en effet, et s'il ne s'était agi que d'une question d'intérêt, nous aurions abandonné une entreprise qui paraissait une chimère fuyante. Mais il s'agissait d'un devoir, d'une responsabilité morale très lourde de M. Lichtenberger à l'égard de l'Eglise luthérienne dont les débris tentaient de se réunir, et du professeur réformé à l'égard de l'Eglise réformée, qui plus tard, après ces jours de crise, pourrait lui demander compte du dépôt dont les circonstances l'avaient fait le gardien.

Vous serez surpris d'apprendre d'où nous vint le salut, alors que tout semblait désespéré. Gambetta avait été nommé Président de la commission du budget pour l'année parlementaire 1877. Nous n'avions jusqu'alors vu que les ministres de l'Instruction publique. Nous résolûmes de faire une démarche auprès de la commission du budget en soumettant la question à son président. Gambetta nous reçut un dimanche matin et, avec sa rondeur familière, nous demanda ce qui nous amenait. Notre discours fut bref, car nous ne venions pas en solliciteurs, ni avec l'espérance de voir notre dessein réussir. Nous voulions plutôt être éclairés, savoir ce que nous devions faire, et retrouver notre liberté : « M. le Président, nous ne venons pas demander votre concours pour une œuvre à laquelle vous avez le droit de ne pas vous intéresser ; nous sommes las d'attendre, et nous venons dire simplement ceci à la commission du budget et à son Président : le Parlement vote chaque année une somme pour transférer à Paris la Faculté de Strasbourg. Cette somme n'est jamais employée. Cela n'est pas d'une bonne administration : faites supprimer le crédit, si vous le jugez inutile, ou obtenez que le gouvernement en fasse l'emploi auquel il est destiné. » Gambetta ne nous répondit qu'une phrase : « Soyez tranquilles, nous dit-il, je

vous donne ma parole que si le crédit est voté cette année, il sera employé avant la fin de l'exercice. »

Et ce qu'il avait dit arriva. M. Waddington était alors ministre de l'Instruction publique. Sa qualité de protestant le rendait timide ; il n'osait prendre une initiative qui pourrait soulever un orage. Mais, après une conversation qu'il eut avec Gambetta, il n'hésita plus, et, au mois de mars 1877, il faisait paraître au *Journal Officiel*, le décret qui faisait revivre à Paris, sous une forme humble et pauvre, la Faculté de Strasbourg. L'attente et les efforts avaient duré sept ans.

Il fallait se hâter de vivre, puisque nous en avions enfin la permission. Tout était non seulement à créer, mais à organiser. Ce fut l'œuvre de M. Lichtenberger, le premier doyen de la Faculté de Paris, et cette œuvre restera l'honneur de sa vie, comme un titre ineffaçable à la reconnaissance de toutes nos églises. Ce serait le moment de retracer ici les traits distinctifs de cette figure d'Alsacien français, où s'unissaient si bien la dignité de l'attitude et l'aménité, la cordialité des sentiments et des manières. Les hommes de devoir ne sont pas seulement des hommes de patience, ce sont encore des hommes d'action. M. Lichtenberger sut inspirer à tous l'estime et la confiance. Il déploya une activité infatigable, désarmant l'hostilité des uns, dissipant les craintes des autres, trouvant d'ingénieuses et rapides solutions à toutes les difficultés. Il s'agissait de recruter le personnel enseignant de l'école nouvelle, car il ne restait que deux professeurs de l'école de Strasbourg, de dresser un programme, de trouver un local pour y faire les cours, d'organiser un pensionnat pour les futurs élèves.

Heureusement, l'Eglise luthérienne ne pratiquait pas le système d'abstention qu'avaient adopté les

membres les plus influents de l'Eglise réformée. Ayant infiniment plus souffert des suites de la guerre et de l'annexion, elle travaillait avec ardeur à relever ses ruines et voulait surtout avoir une Faculté. C'est de concert avec ses représentants officieux que, dans une réunion tenue chez le vénérable M. de Bussière, furent désignés les nouveaux professeurs luthériens : M. Matter, fils d'un éminent historien de la philosophie et lui-même théologien très distingué, fut chargé de la chaire de dogmatique ; M. Ph. Berger, qui est passé depuis au Collège de France, prit la chaire d'hébreu ; son frère, M. Samuel Berger devint le bibliothécaire et le secrétaire de la Faculté. M. Ménégoz fut nommé maître de conférences et directeur du séminaire. M. Massebieau devait expliquer la littérature patristique et M. Maurice Vernes la philosophie, avec le simple titre provisoire de maître de conférences. Il avait été entendu que les chaires et maîtrises de l'établissement universitaire seraient réparties par moitié entre l'Eglise de la Confession d'Augsbourg et l'Eglise réformée. Deux chaires magistrales réservées à celle-ci n'ont été pourvues que plus tard. Nous avons été dès l'origine une faculté mixte. C'est l'originalité et l'intérêt de cette création nouvelle. La tolérance, le respect mutuel des convictions, la liberté et la fraternité religieuses se sont ainsi trouvées comme déposées et cimentées dans les assises de l'édifice.

Et l'événement a prouvé, contre la logique et les prophéties des intransigeants, non seulement que la vie et le travail en commun étaient possibles, mais que rien n'était plus chrétien et plus bienfaisant. Le pacte conclu a été fidèlement respecté. L'esprit et la méthode de conciliation ont donné leurs fruits. Durant les vingt années de son existence, la vie intérieure de cette Faculté, qui semblait devoir se dissoudre à peine constituée, n'a pas connu un seul orage.

Nous avions résolu d'ouvrir nos cours avec le semestre d'été. Au bout d'un mois tout fut prêt et la Faculté renaissante recommençait sa vie nouvelle: huit maîtres et une dizaine d'élèves, dans une vieille bâtisse de la rue Lhomond que le Collège Rollin venait de quitter. C'était un abri provisoire; ce n'était pas un domicile. Le Ministère de l'Instruction publique acquit, sur nos conseils, la maison du Boulevard Arago, 83, où nous pûmes enfin nous installer [1]). »

Cette dernière phrase devance les temps. La nouvelle Faculté avait d'abord reçu un abri provisoire rue Rollin, et les cours avaient immédiatement commencé, le 1er juin 1877. Sabatier écrivait joyeusement à cette occasion à sa famille:

Paris, ce 2 juin.

« Je vous fais savoir que, hier à 3 heures du soir, le Recteur de l'Académie a installé officiellement la Faculté de théologie de Paris, et que même un premier cours officiel a eu lieu. Donc, la Faculté de Paris, non seulement existe, mais fonctionne avec quatre professeurs et M. Lichtenberger pour doyen. On nous a logés dans les bâtiments d'un vieux collège, derrière le Panthéon, qui porte encore sur sa porte le nom de Collège Rollin...»

De son côté, le Dr Grout, beau-père de Sabatier, écrivait, le 3 juin, à son gendre:

---

[1]) Relevons ici ce que la modestie naturelle de Sabatier l'empêche de dire lui-même, la part très importante qu'il eut à la fondation de la Faculté de Paris.

« Enfin, mon cher Auguste, tout est fini, et bien fini. Grâces en soient rendues aux derniers soupirs de M. Waddington... un peu moins de temps et d'haleine, vous étiez encore renvoyés aux calendes grecques. Place maintenant et grande place à l'avenir... Vous allez sans doute diminuer vos courses extérieures et ménager votre santé qui nous est si chère ; vous allez reprendre vos travaux d'il y a huit ans et donner carrière à votre esprit de recherches, de logique, et à vos facultés littéraires. Je le désire vivement, car c'est dans l'étude et la conversation avec les hommes d'autrefois que l'on puise de profondes et vives satisfactions. Voici ce que disait Galien : τοῖς τῶν παλαιῶν ἀνδρῶν ὁμιλῆσαι γράμμασι. . .

« ... Ce que nous partageons avec vous c'est la joie que le rétablissement de la Faculté de Strasbourg nous cause à tous. J'espère que votre organisation complète ne tardera pas et que votre Faculté contribuera à fortifier et à illustrer l'Université de France. »

Les quatre professeurs du début étaient MM. F. Lichtenberger, doyen ; Sabatier ; Matter ; Phil. Berger. M. Samuel Berger [1]), était le

---

[1]) M. F. Lichtenberger est surtout connu par sa grande *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, 3 vol., 1875, et par la publication de l'*Encyclopédie des Sciences religieuses*, publiée en 13 volumes, de 1877 à 1882, Paris, Fischbacher. Il est mort à Paris en 1897.

Albert Matter (1823-1907), fils de l'ancien inspecteur général de l'Université et philosophe, fut pasteur à Paris, dès 1859. Inspecteur ecclésiastique en 1866, il donna sa démission en 1873. Théologien conservateur distingué, il a publié un résumé de son enseignement théologique dans *Trois essais de Théologie*, 1858,

secrétaire de la nouvelle Faculté. Ils étaient tous très dignes de leurs nouvelles fonctions.

Lorsque la Faculté reprit ses cours, le 8 novembre 1877, le personnel professoral avait été complété par l'adjonction de quatre maîtres de conférences : M. Maurice Vernes, pour la philologie sacrée ; M. Edmond Stapfer pour la philologie du Nouveau-Testament et M. Louis Massebieau pour l'explication des Pères de l'Eglise ; M. Eugène Ménégoz, pour l'enseignement de la langue et de la littérature théologiques alle-

---

et *Etudes de la Doctrine chrétienne*, 1892. Cf. La brochure *Jacques* et *Albert Matter*, s. l. n. d.

Philippe Berger (1846-1912), plus tard successeur de Renan au Collège de France et sénateur, était, comme ses frères Samuel et Elie (le futur membre de l'Institut et Conservateur du Musée Condé), fils du pasteur Eugène Berger, de Beaucourt (Haut-Rhin). Il n'avait pas encore fait ses preuves, mais il avait été, à Strasbourg, un étudiant distingué et était déjà attaché aux travaux de M. Renan pour la rédaction du *Corpus Inscriptionum semiticarum*, et sous-bibliothécaire à l'Institut.

Samuel Berger (1843-1900) frère du précédent. Pasteur-vicaire de l'Eglise luthérienne de Paris dès 1867, il avait publié une étude sur *F. C. Baur et les origines de l'école de Tubingue et ses principes* (1867). Nommé secrétaire et bibliothécaire de la Faculté, il ne tarda pas à justifier ce choix par des travaux remarquables, que l'Institut a deux fois couronnés, sur la *Bible en France*. Son érudition était vaste et variée. Il fut plus tard appelé à occuper la chaire d'histoire de M. le professeur Jundt, où nous avons eu nous-même l'honneur de lui succéder en 1900.

mandes. Ce dernier, qui avait fait ses preuves comme sous-directeur de l'Ecole préparatoire de M. Kuhn, avait été nommé (1er oct. 1877), en même temps que maître de conférences, directeur de l'internat du Séminaire, ce nom étant surtout destiné à désigner en France autre chose qu'un Internat d'étudiants. Les étudiants étaient arrivés, en effet, en nombre restreint d'abord, plus considérable ensuite. En saluant leur présence, le doyen Lichtenberger leur adressait ces paroles émouvantes : « Vous me rappelez ce cher auditoire qui se groupait autour de nos chaires, là-bas, sur les bords de l'Ill, à l'ombre de la vieille Église de Saint-Thomas, dans ce Strasbourg où nous, enfants de l'Alsace, nous avons laissé la moitié de notre cœur. Après une interruption de six ans, vos professeurs, proscrits volontaires de la conquête, retrouvent des élèves. Vous nous aiderez à renouer et à maintenir les traditions scientifiques de notre antique Faculté strasbourgeoise...»

A. Sabatier, chargé de la leçon d'ouverture avait choisi pour sujet : *La Critique biblique et ses origines en France.* C'était l'introduction naturelle au cours qu'il allait commencer, *l'Histoire du Canon du Nouveau Testament.*

« Cette histoire, disait-il, est l'œuvre de la critique biblique. Qu'est-ce que la critique biblique?

« La critique est la recherche et la discussion de la réalité dans les faits, comme la philosophie est la discussion et la recherche de la vérité dans les idées. »

Ce labeur est difficile.

« Le sentiment des difficultés de cette recherche a même engendré le scepticisme historique, de même que les discussions et les contradictions multipliées en philosophie ont engendré le scepticisme philosophique. »

Deux exagérations semblables, qui amèneraient à décourager le travail scientifique et conduiraient à l'abdication même de la pensée. Il faut s'en garder, « car on a beau contester la valeur des narrations historiques particulières ; l'histoire de l'humanité n'en reste pas moins une réalité positive », et « il demeure vrai que la critique, une critique incessante et consciencieuse est toujours nécessaire pour renouveler et clarifier le courant de l'histoire. »

« On ne conteste pas cette nécessité de la critique dans l'ordre de l'histoire générale et de la littérature profane. Mais on voudrait l'interdire dans le ressort des choses religieuses et des livres sacrés. Et quoi donc, s'écrie Sabatier, nous mettons tous nos intérêts spirituels, moraux et religieux dans un recueil sacré, dans une tradition, et nous ne prendrions pas la peine, nous nous interdirions d'examiner les origines de ces documents ou la valeur de cette tradition? Y aurait-il en cette conduite plus de vraie piété que de saine raison? Dans les choses religieuses, une critique sérieuse est plus nécessaire que partout ailleurs, car l'histoire démontre que nulle part l'homme

n'est plus exposé à prendre ses imaginations pour des réalités et ses préjugés héréditaires pour des principes incontestables. »

Il n'y a que trois moyens d'interdire à la critique l'entrée du royaume sacré. Le premier « serait d'abdiquer personnellement en ces matières et d'accepter sans examen la décision d'une autorité infaillible, comme celle qui est à la tête de l'Eglise romaine ». « Mais nous, protestants, sommes-nous disposés à abdiquer la généreuse et sanctifiante responsabilité? » A cette autorité extérieure de l'Eglise, le protestantisme a opposé le témoignage intérieur du Saint-Esprit dans l'âme du fidèle. « Mais si l'âme pieuse possède en elle-même un instinct, un principe de discernement qui la conduit sûrement aux choses qui peuvent la nourrir », on tombe dans le mysticisme et l'illuminisme, si l'on veut ériger ce témoignage intérieur, toujours individuel, en une autorité extérieure et générale. Une saine critique dans les choses religieuses ne peut se passer du sens religieux.

Et ce sens intérieur est déjà un commencement de critique, celle qui a conduit Luther et Calvin aux jugements hardis que l'on connaît. Le principe protestant, loin d'exclure la critique, la fonde. « Si la piété est nécessaire à la critique, la critique à son tour est nécessaire à la piété. » Le magnifique épanouissement de la science protestante en France aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, et

au XIXe, en Allemagne, en Hollande, et en Angleterre, n'est pas une inconséquence, une perversion, mais bien le fruit légitime et le développement logique de l'esprit religieux même de la Réforme.

On veut encore écarter la critique par « une sorte de décret providentiel qui aurait formé et fermé le Canon et le préserverait de toute altération et destruction... Cet acte providentiel n'aurait pu se produire que par le moyen de l'Eglise, et l'on revient ainsi, par un détour, au principe de l'infaillibilité catholique ».

L'histoire d'ailleurs est là pour prouver que la valeur religieuse du recueil biblique ne l'a pas empêché de courir les mêmes périls que les autres documents de l'antiquité. « Le parchemin ne devenait pas indestructible, ni l'encre ineffaçable du moment qu'ils étaient employés à la reproduction du livre sacré. » Il y a des lettres de Paul qui sont perdues, il y a des fautes de copistes. Ne serait-il pas plus sage de s'en tenir au texte traditionnel, au *texte reçu*? Mais le texte reçu n'est qu'une spéculation de librairie. Les Elzévir d'Amsterdam firent, sans grande science, une édition commode qu'ils appellèrent effrontément le texte reçu de tous, *Textum ab omnibus receptum*...

Il y a donc un bon texte à rétablir, puis il y a à aborder les questions d'auteur, d'authenticité. Dans ce travail, la critique peut se tromper ;

elle s'est trompée. Mais ses erreurs ne sont rien en comparaison des services qu'elle a rendus. Son but idéal est de réussir à tracer une histoire complète, claire et sûre des livres bibliques depuis leur origine jusqu'à nos jours. Et cette histoire ne peut être faite que par « la méthode de toutes les sciences historiques, loyalement et courageusement appliquée ».

Après avoir expliqué l'origine et l'organisme de la critique biblique, Sabatier constate que cette science, qui fait aujourd'hui la gloire de l'Allemagne, est née en terre française. « Elle y avait atteint sa forme entière et définitive dans les magnifiques travaux de Louis Cappel et de Richard Simon, alors qu'il n'existait aucun ouvrage important de l'autre côté du Rhin. C'est le génie clair et pratique de la France, stimulé par l'esprit de la Réforme, qui a créé et constitué dans ses parties essentielles cette science, aujourd'hui presque abandonnée. »[1])

Sabatier ne cherche pas sur le protestantisme des opinions flatteuses. Il constate des faits.

---

[1]) Sabatier pouvait parler ainsi en 1877 ; mais, depuis, nous avons vu paraître, tant sur l'Ancien que sur le Nouveau Testament, de beaux travaux critiques encadrés entre ces deux dates : *La Bible* de E. Reuss (1880), et la *Bible du Centenaire*, publiée actuellement par la Société biblique de Paris, œuvre admirable de piété et de science, qui se poursuit sous la direction de M. Adolphe Lods, professeur à la Sarbonne, et de M. Maurice Goguel.

C'est Richard Simon qui dit : « Les protestants qui n'ont point d'autres principes de leur religion que l'Ecriture, et qui, d'ailleurs, sont persuadés que cette Ecriture est plus pure dans la source que dans les versions, ont fait une étude particulière des langues grecque et hébraïque. Ils ont eu soin d'avoir chez eux des professeurs qui enseignent ces langues, et c'est de là que nous sont venues en partie les remarques qu'ils nous ont données sur l'Ancien et le Nouveau Testament. » C'est la constatation qu'en effet, dans le protestantisme, la critique biblique a été la fille de la piété. C'est l'œuvre, non de la raison incrédule, mais de la foi elle-même. En exaltant l'autorité de la Bible au-dessus des traditions ecclésiastiques, en faisant de ce texte un oracle divin, la règle suprême de la croyance et de la conduite, on s'imposait du même coup l'obligation sacrée de la dégager de toutes les incertitudes, de toutes les erreurs, et de la restituer dans sa pureté originelle. »

Sans doute, la science de la critique ne s'est pas faite en un jour. Les humanistes, comme Laurent Valla, Erasme, les collaborateurs du cardinal Ximénès avaient ouvert la voie. Mais l'un des premiers fondateurs de la science critique fut Robert Estienne, avec sa belle édition royale de 1550. Théodore de Bèze est son émule. Il avait trouvé à Lyon, en 1562, au célèbre cloître St-Irénée, un manuscrit du VI^e siécle contenant des variantes qu'il nota soigneusement, mais qu'il

n'osa faire passer dans son édition imprimée. Castellion, Scaliger, Isaac Casaubon, Saumaise, travaillèrent dans la même voie. Puis, à l'exemple de Théodore de Bèze, l'attention se porta sur les témoins du texte, c'est-à-dire sur les anciennes versions syriaque, éthiopienne, arabe, arménienne, gothique. D'où l'apparition des magnifiques *Bibles polyglottes*, riches en variantes et commentaires.

Les controverses du XVII^e^ siècle entre protestants et catholiques donnent à la critique un nouvel essor. Les Académies protestantes de Sedan, Montauban, de Saumur surtout, deviennent de brillants foyers de discussions et d'études. Là, brillent Caméron ; ici, Louis Cappel, le Gesenius du XVII^e^ siècle, le vrai créateur des études de philologie hébraïque.

«Hélas ! dit Sabatier, les passions du fanatisme sont de tous les temps» : Louis Cappel fut couvert d'injures. Un théologien protestant appela sa *Critica sacra*, «la trompette de l'athéïsme...» Ce furent des théologiens catholiques, les pères Petau, Mersenne et Morin qui firent publier son ouvrage à Paris, en 1650. Par contre, Bossuet dénonçait Richard Simon, lui fermait la bouche, tandis que ses œuvres étaient publiées en Hollande, par les protestants.

Les protestants étaient plus libres envers les documents de l'Eglise primitive. Aussi furent-ils les fondateurs, au XVII^e^ siècle, de la critique historique vraiment scientifique, avec David

Blondel qui démontra la fausseté des Décrétales, de la légende de la papesse Jeanne — ce que certains protestants fanatiques ne lui pardonnèrent pas —, le caractère apocryphe des oracles sybillins. Tanneguy Lefèvre, professeur à Saumur, prouva l'inauthenticité des passages de l'historien Josèphe sur Jésus-Christ. Jean Daillé, dans son *Traité de l'emploi des Pères*, fait de l'excellente critique, et, malgré bon nombre de naïvetés, Samuel Bochart, avec sa *Geographia sacra* et son *Hierozoïcon*, a jeté les bases d'une nouvelle science, la science comparative des antiquités sémitiques.

Ici, Sabatier fait une remarque qui a son prix. « Les protestants, dit-il, étaient trop attachés à la lettre de l'Ecriture, ils la considéraient trop comme un recueil surnaturel en dehors des lois de l'histoire, pour arriver d'eux-mêmes à une conception historique de la formation du canon biblique ». Nous croyons que l'affirmation est trop générale et qu'elle n'est vraie qu'en ce qui touche les protestants *de la lettre*, infidèles en cela à l'esprit de la Réforme et à la nécessité intérieure qui ouvrait à tous ses enfants le chemin de la liberté. Il n'en reste pas moins que c'est un catholique, Richard Simon, qui s'attacha le premier, avec un rare génie, à faire rentrer le recueil sacré dans le courant de l'histoire. Il y a dans ses livres : *Histoire critique du Vieux Testament* et *Histoire critique du Nouveau Testament*,

« la première apparition de cette méthode historique qui est restée celle de notre science. »

Mais la réaction autoritaire du XVII^e siècle est venue anéantir les belles espérances que ces travaux pouvaient donner. Si les Protestants n'ont pas compris Cappel et l'ont réduit au silence pour un temps, les catholiques ont agi de même avec Richard Simon. En 1678, Bossuet, mis en possession de la Préface et de la table des matières de l'*Histoire critique du Vieux Testament*, qui allait paraître, courut chez Le Tellier, lieutenant de police, et obtenait de lui la saisie des 1300 exemplaires de l'*Histoire critique*, qui furent brûlés le lendemain. « Il n'en échappa que cinq ou six exemplaires, sur l'un desquels le libraire Leer, de Rotterdam, fit plus tard sa belle édition de 1685. Depuis lors, Richard Simon eut un persécuteur aussi acharné que vigilant et dut faire paraître en Hollande, sous divers pseudonymes, la suite de ses travaux. Bossuet avait réussi à étouffer d'un coup, en France, la science catholique. » En même temps, « la persécution brisait la science protestante. Les Académies de Sedan, de Saumur, de Montauban, furent fermées. Les Basnage, les Bochart, les Bayle et plus tard les Lenfant et les Beausobre allèrent continuer leurs travaux en Hollande, en Allemagne et en Angleterre. Le goût des hautes études disparut chez nous : la science de Richard Simon fut remplacée par celle de dom Calmet et celle de Voltaire ».

« Au XIXe siècle, ajoute Sabatier, nous avons dû aller à l'école de l'Allemagne pour y réapprendre ce que nous avions oublié. » Amsterdam et Berlin devinrent des centres de science protestante, et c'est de là que l'impulsion générale est partie. Astruc publie, en 1753, ses fameuses *Conjectures snr les Mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer la Genèse*, qui sont résumées, en 1754, dans le *Gelehrten Anzeigen* de Gœttingue, et traduit en allemand en 1783.

Pour la France, le mouvement de réveil scientifique qui marque le XIXe siècle, est parti de Strasbourg. Sabatier en salue le dernier fruit dans la *Bible* de Reuss, digne émule des héroïques travailleurs des XVIe et XVIIe siècles. « C'est à ces deux traditions, affirmait-il, celle de la science huguenote et celle de la science strasbourgeoise, toutes deux brisées par les coups aveugles de la force brutale, que nous voulons rattacher notre jeune école théologique de Paris, et son enseignement. C'est notre généalogie à nous, c'est notre passé, ce sont nos titres de noblese. Cette école, concluait-il, débute modestement. Qui peut dire l'avenir que Dieu lui réserve? Unissons donc nos cœurs dans une commune prière pour qu'il fasse sortir de cette humble racine, non pas quelque chose de grand, mais du moins quelque chose d'utile à l'Eglise et à la patrie. »

Ainsi, à deux pas de l'antique Sorbonne, Sabatier réclamait une place pour la science

théologique et historique qui allait renouer, comme on l'avait déjà fait à Strasbourg, les traditions d'un noble passé. Depuis lors, cinquante années se sont écoulées. Si l'on jette maintenant un coup d'œil rapide sur les travaux sortis de la Faculté de théologie de Paris, qu'il s'agisse des maîtres ou des élèves, si l'on essaie de soupeser l'apport fait dans les diverses branches de la science par les Lichtenberger, Sabatier, Ménégoz, Bonet-Maury, Jundt, Matter, Ed. Vaucher, les Samuel et Philippe Berger, les Stapfer, Massebieau, Jean Réville, Raoul Allier, Eug. de Faye, Ad. Lods, Wilfred Monod, Henri Monnier, Maurice Goguel, n'est-il pas permis de conclure que les espérances de 1877 ont été pleinement réalisées?

Sabatier, pour sa part, exposa, en 1878, *l'Histoire du Canon* et interpréta les Epîtres de Saint Paul aux Corinthiens. Il fit *par interim* l'Histoire des deux premiers siècles de l'Eglise. L'année suivante, il fit une *introduction critique aux livres du Nouveau Testament* et interpréta l'Evangile selon Saint Jean, en poursuivant l'*Histoire de l'Eglise, du* III^e^ *siècle à Charlemagne.*

L'année 1879 fut d'ailleurs marquée par l'inauguration des nouveaux bâtiments du boulevard Arago, achetés par l'Etat et mis à la disposition de la Faculté. La cérémonie eut lieu le 7 novembre, sous la présidence de Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique.

L'assemblée était brillante. Le ministre s'adressant au personnel enseignant lui dit : « La tempête de 1870 vous avait déracinés ; vous êtes une épave du grand naufrage, et par cela d'autant plus chers à notre patriotisme. L'Empire vous avait perdus comme tout le reste ; la République et — ne l'oubliez pas — la République libérale — vous a recueillis, reconstitués, appelés dans ce grand foyer d'esprit et de science... Vous avez ici, Messieurs, le caractère que vous aviez dans votre premier séjour. Vous êtes à Paris, comme à Strasbourg, une Faculté mixte de théologie protestante... ce qui veut dire qu'ici l'on respire une atmosphère de large libéralisme et de saine tolérance, et qu'à cette porte s'arrête cet esprit sectaire, cet esprit exclusif et jaloux, qui est le rapetissement et, si j'ose dire, le rachitisme de l'esprit religieux et la caricature de l'Evangile.

« Ainsi, communions séparées, vous vivez ici côte à côte dans la jouissance de la liberté commune et des bienfaits du Gouvernement, comme vos pères ont vécu, marché, lutté côte à côte, pendant trois siècles, dans la persécution et dans le martyre. »

Puis, faisant allusion au rôle de l'Etat dans l'établissement de la Faculté, Jules Ferry osait déclarer : « L'Etat est ici à sa place, et il a ici sa part, non pour fixer le dogme, qui ne lui appartient pas, mais à un double titre qui lui est propre : celui de gardien de la cité terrestre et celui de

gardien du savoir humain ; il y veille au nom du gouvernement civil, *qui ne saurait s'accommoder d'un enseignement ecclésiastique hostile à son principe et périlleux pour son avenir* ; il y veille au nom de la science, dont l'Etat est, en définitive, le promoteur le plus énergique, le plus puissant, le plus durable, et surtout, quoiqu'on puisse dire, le plus libéral.

« . . . Entre l'Etat et vous, où serait le désaccord? Le protestantisme a été, dans l'histoire moderne, la première forme de la liberté. Notre évangile politique, il est aussi le vôtre : la Révolution de 1789, dont notre République est le développement logique et la conclusion nécessaire, a été faite en partie par vous : elle est pour vous la date de l'affranchissement définitif. . . »

Fortes paroles, trop oubliées dans des camps divers. En rompant avec ces vues, en brisant le lien qui unissait les Eglises et l'Etat, la République de 1905, pour l'économie de quelques millions, a laissé sans surveillance un « enseignement ecclésiastique hostile à son principe et périlleux pour son avenir. » Nos fils verront le résultat d'une expérience dont nous avons toujours redouté les conséquences. . . Quoi qu'il en soit, relevons du moins cette conclusion du grand Ministre que fut Jules Ferry : « Nous vous saluons comme une puissance amie, comme un allié nécessaire, qui ne fera défaut ni à la République, ni à la liberté. Vous pouvez compter sur nous,

comme nous comptons sur vous, assurés que vous êtes, Messieurs, de trouver auprès de nous en tous temps, non seulement justice, mais profonde sympathie. »

Il ne sera que juste de constater que ces promesses furent tenues jusqu'en 1905. Jusqu'à cette date, la Faculté nouvelle trouva toujours l'appui le plus bienveillant dans les éminents directeurs de l'Enseignement supérieur, dans les remarquables Recteurs de l'Université de Paris que furent MM. Gréard et Louis Liard.

Après l'allocution du ministre, le doyen Lichtenberger donna lecture de son rapport administratif, puis la parole fut donnée au professeur Viguié pour la Leçon d'ouverture. Nous n'avons pas à en relever ici les grandes beautés. Signalons seulement l'émouvant incident qui en marqua la fin. Sa leçon terminée, Viguié s'arrêta un instant, puis reprit : « Et comme, selon notre tradition protestante et nos profondes convictions, nous sommes pénétrés de cette foi que toutes choses sont entre les mains de Dieu et qu'à lui doivent être rapportées toutes les bénédictions, laissez-nous nous approprier les belles paroles de Théodore de Bèze à une auguste assemblée : « Puisque l'issue de toutes les entreprises grandes et petites, dépend de l'assistance et faveur de notre Dieu, nous espérons que vous ne trouverez ni mauvais, ni étrange, si nous évoquons le nom d'icelui par nos supplications » Associez-

vous, donc, messieurs et frères, à nos sentiments de gratitude et de piété, joignez-vous à notre prière, et tous ensemble, levons-nous pour invoquer le nom de Dieu. »

L'assemblée se dressa d'un même mouvement. Le Ministre, un moment surpris, se leva avec tous pour entendre la prière sortie du cœur de l'excellent homme et du puissant orateur que savait être Ariste Viguié. Nous étions là, avec nos camarades d'alors, et la scène est toujours restée vivante à nos yeux. Telle était l'atmosphère de piété large et de liberté au milieu de laquelle s'ouvrait la Faculté nouvelle. Sabatier ne pouvait que s'y mouvoir à l'aise. Laissons le maintenant pour un temps. Il a atteint sa quarantième année, il a encore vingt ans à vivre. Tout notre désir est de nous mettre de nouveau à son école et de recueillir les fruits de sa riche maturité.

APPENDICES

I.

Louis Durand, pasteur et professeur

Louis Durand. Né à Vevey en 1817. De nationalité vaudoise, mais sa famille était issue de Français réfugiés en Suisse après la Révocation. Son père était négociant à Vevey. Il mourut jeune, laissant une veuve de 22 ans, avec 2 fils à élever. C'était une pieuse et vaillante femme qui n'épargna rien pour l'éducation et l'instruction de ses enfants. Louis était l'aîné. Le cadet, Henri, de 15 mois plus jeune, devait mourir de la fièvre thyphoïde à 23 ans. On a publié de lui un volume de vers avec préface de Vinet. Ce volume a eu six éditions, dont la dernière contient en supplément des poésies de Louis Durand.

En 1831, Mme Durand vint se fixer à Lausanne pour les études de ses fils. Ces deux étudiants, à l'esprit ouvert et très gais, recevaient souvent des amis, pour chanter et discuter avec eux. Entre autres Charles Secrétan et Aimé Herminjard.

Louis Durand étudia la théologie à Lausanne, où il eut comme professeur Vinet, avec lequel il avait des relations personnelles, puis à Erlangen et Berlin. En 1840, il fut consacré et devint suffragant à Grandson, puis à Vuillerens (sur Morges). Il était suffragant à Begnins quand survint la révolution radicale de 1845, suivie de la démission des pasteurs. Il fut au nombre des démissionnaires. Il eut sa part des tracasseries que subirent à ce moment bien des pasteurs.

Estimant que sa démission lui avait ôté tout caractère ecclésiastique, l'autorité l'avait inscrit sur la liste des recrues appelées au service militaire. Il fit défaut, et fut pour ce fait emprisonné au château de Rolle d'où il écrivit une énergique protestation en vers : *Au Pas*, publiée dans la dernière édition des poésies de son frère.

Sorti de l'Eglise Nationale et ne trouvant pas d'occupation comme pasteur dans le pays, Durand se tourna du côté de la France. Il fit constater sa descendance de réfugiés pour cause de religion, reprit la nationalité de ses ancêtres et occupa tour à tour les postes de Vallon, dans l'Ardèche, et d'Anduze, dans le Gard. Il est resté en France douze ans. C'est là qu'il a publié plusieurs articles et brochures, entre autres : « *Jésus-Christ, Dieu-Homme ou Homme-Dieu ; deux doctrines, deux morales, deux sociétés* », 1850 ; « *Le Réveil Religieux et l'Eglise de Multitude* », 1854 ; « *Du Péché* », à propos de l'article de Scherer, *Revue de Théologie*, août 1854 ; *La Prédication Chrétienne en Présence des Besoins du Jour*, 1857 ; *Petit Catéchisme Historique et Biblique*, suivi d'un recueil de Cantiques et d'un aperçu de l'Histoire de l'Eglise Chrétienne, 1853.

Rentré en Suisse, Durand eut l'occasion de prêcher deux fois à Vevey, comme remplaçant. Une pétition demandant qu'il devînt pasteur de cette ville fut aussitôt organisée; elle recueillit 500 signatures. Il écrivit alors au gouvernement qu'il retirait sa démission de 1845 et fut nommé pasteur à Vevey, 1859. En 1861, il fut nommé membre de la Constituante, et consacra tous ses efforts à la cause de la liberté religieuse que la nouvelle Constitution finalement consacra. Il prit une grande part à la réorganisation de l'Eglise Nationale à la suite de l'adoption de la Constitution nouvelle. Il avait fondé, en 1861, pour défendre ses idées, un journal intitulé : *Les Deux Patries*, avec cette devise

« Union, mais non pas Confusion ». Ce journal, dont il fut souvent le seul rédacteur, organisa une pétition en faveur de la garantie constitutionnelle de la liberté des cultes, du maintien de l'union de l'Eglise avec l'Etat et d'une organisation démocratique de l'Eglise sur la base d'une représentation des paroisses par des laïques et par des ecclésiastiques. Il recueillit 8.000 signatures. A la Constituante, il défendit ces principes dans trois discours qui firent grande impression. Il voulait la liberté, sans protection ni persécution. « La vérité a assez de force en elle-même pour triompher sans le secours de l'Etat. »

La Constitution adoptée, Durand fit partie de la Commission chargée de préparer le texte d'une nouvelle loi ecclésiastique. Cette commission composée de trois pasteurs (Girard, Samson-Vuilleumier, Durand) proposait des Conseils de Paroisse, des Conseils d'Arrondissement mi-laïques avec pouvoirs étendus, et un Synode qui ne se serait réuni que tous les trois ans pour discuter les questions les plus graves. Le Grand Conseil (Chambre) ne comprit pas cette curieuse idée et décida que le Synode se réunirait chaque année. Il eut raison.

En 1867, le journal de Durand tomba. Il en fut assez attristé. Il prit congé de ses derniers lecteurs par un article terminé ainsi : « Sur ce, chers amis, bonsoir... et ...dormez-bien. »

En 1869, Durand fut nommé professeur à l'Académie de Lausanne où il enseigna l'Apologétique, la Dogmatique et la Morale Chrétienne. Il fut Recteur de l'Académie, de 1871 à 1873. Il s'est beaucoup occupé de la préparation de la nouvelle Liturgie et du Psautier. Il n'a guère collaboré au journal qui prit la place du sien : *Le Journal évangélique*, mais il écrivit plus tard au *Semeur Vaudois*, qui remplaça ledit journal.

Durand n'a pas laissé au point de vue de la pensée une œuvre originale. Il a surtout agi par sa franche et

solide piété. Ses idées étaient celles de Vinet, dont il avait subi la forte influence.

L. Durand était doué comme musicien. Il dessinait et peignait avec talent. Il reste de lui nombre de poésies religieuses et patriotiques. Il s'est beaucoup intéressé au développement du chant dans les écoles et dans le pays, où les sociétés de chant sont encore si vivantes. Il n'y avait pas de circonstance : vente, fête, etc., qui ne fût marquée d'un dessin, d'un cantique ou d'une poésie de L. Durand.

C'est un homme qu'on a beaucoup respecté et aimé. Il est mort le 25 juin 1890.

Le cantique « Je te suivrai sur le Calvaire, Divin ami Jésus, mon Roi » est de Louis Durand.

(Communication de M. le Professeur Chavan, de l'Université de Lausanne.)

II.

Sabatier et la Faculté de Montauban.

La Faculté de théologie de Montauban a tenu une trop grande place dans la vie de Sabatier pour que je ne cherche pas à dire, au moins dans une note, le souvenir que, plus tard, il en conservait. Nos renseignements proviennent de ses lettres au *Journal de Genève*, qui renferment bien des éléments d'information épars, et de divers articles parus dans la *Revue Chrétienne*, qui forment une sorte de trésor accessible à tous, grâce aux tables de Frank Puaux.

Dans les coins ou districts d'une physionomie particulière qui composent la France protestante, la Faculté de Montauban, aimait à dire Sabatier, en constitue un

des cantons des plus vivants et intéressants. Il reconnaissait d'ailleurs son isolement géographique, qui, pour présenter certains avantages, n'en était pas moins un danger, au point de vue universitaire, et il a toujours plaidé en faveur du transfert de notre Faculté du Midi à Montpellier, où elle trouverait, pour vivre et grandir, « un milieu sympathique et généreux, des ressources toutes prêtes, une région voisine essentiellement protestante ». Ce vœu, qui paraissait alors un rêve, a, depuis, été réalisé.

Mais revenons à la Faculté d'autrefois, à celle qui présentait majestueusement sa façade blanche sur la haute berge du Tarn, à deux pas du pont qui, sur huit piles que séparent des arcades ogivales, réunit les deux rives.

Au moment où Sabatier parle des *Souvenirs et Etudes* de son ancien maître J. Pédézert (*Journal de Genève*, 26 juillet 1888), bien des innovations se sont déjà introduites dans l'enseignement. La théologie qu'on y professe, surtout la méthode d'exégèse et de critique qu'on y pratique, auraient fort inquiété ses vieux maîtres.

Il y avait chez ces derniers, qui, de 1840 à 1870, ont lutté pour la cause de l'orthodoxie protestante dans la riche variété de leurs talents et de leurs caractères, des traits communs qui faisaient vraiment d'eux les membres d'une famille spirituelle. Laissons de côté Michel Nicolas, un peu détaché du groupe, qui n'était ni compris, ni goûté, bien qu'on respectât son labeur et son caractère, et qui, de son côté, trouvait ses collègues trop peu soucieux de la méthode scientifique en théologie. Sabatier a justement noté qu'il a occupé à Montauban la chaire de philosophie, près d'un demi-siècle, « avec une autorité exceptionnelle ». Mais il était dans la Faculté, ajoute-t-il, le seul représentant du parti libéral.

Les autres professeurs étaient tous les fils du libéralisme qui triompha, sous les chauds rayons de juillet,

en 1830, et dont leur ami Guizot avait été touché avant eux. « De là leur éloquence large et émue, leur philosophie optimiste, leur foi dans la puissance des principes, un tour d'esprit qui les portait à l'idéalisme. » D'autre part, au point de vue religieux, tous, quoique à des degrés divers, étaient les enfants du Réveil religieux qui marqua le commencement du siècle dernier, et dont Sabatier lui-même a subi l'influence, apprécié les beaux côtés, mais dont il n'a jamais adopté (pas plus que son maître Vinet) l'esprit, la méthode morale ou les doctrines. Il n'a jamais cru, comme il l'écrivait un jour, « tenir la vérité dans le creux de la main », et Malan aurait pu dire de lui ce qu'il disait de Vinet, qu'« il n'avait pas reçu l'esprit d'adoption ».

Quant à ses maîtres de Montauban, il est bien certain que leurs âmes ont été marquées à ce signe du Réveil. S'ils n'ont pas ressuscité et fait revivre les grandes doctrines du 16e siècle, les principes authentiques du Calvinisme, c'est que, déclare Sabatier, « la philosophie éclectique dans laquelle ils avaient été élevés les faisait timides et paralysait la logique des prémisses que posait leur expérience chrétienne. De là est venue l'orthodoxie mitigée qui a été la leur... »

Mais surtout, et c'est cela qui a rendu leur action sur leurs étudiants si puissante et féconde, il y avait en eux non des hommes de spéculation, mais des hommes de foi, de vie intérieure et de sainte action au dehors. « Il y avait chez ces hommes, déclare Sabatier, un foyer de chaleur morale si intense que tous ceux qui ont eu le privilège de s'en approcher en ont emporté quelque chose qui subsiste et se fait sentir encore en eux, malgré la distance des années et même la différence des idées. »

De ses anciens maîtres de Montauban, Sabatier a eu peu d'occasions de parler, sauf de Jalaguier, « le plus vénéré des maîtres, dont la dogmatique ne satisfaisait guère les esprits difficiles, mais dont les austères

leçons étaient une leçon d'humilité et de foi », et aussi de Pédézert, auquel il a consacré deux longs articles (*Journal de Genève*, lettres du 26 juillet 1888 et 1er mai 1896). Il a parlé de ce dernier comme moraliste chrétien et surtout comme journaliste : « Nul ne brillait autant dans la polémique religieuse. Nous avons été les témoins de ces luttes ardentes ; nous ne pensions pas que le maître eût toujours raison, mais il était rare que l'adversaire ne parût pas être dans son tort. Il était de cette race d'écrivains-journalistes que le journal a mené à l'Académie. » Ceci est parfaitement vrai, et si d'autres ont été plus écoutés ou plus éminents dans la chaire des écoles de théologie, on me permettra d'ajouter qu'il y a toujours eu chez lui une grande générosité d'esprit vis-à-vis des jeunes et une grande ferveur de foi.

Quant à Guillaume de Félice, historien sous la plume duquel l'histoire protestante a des airs d'épopée, Sabatier se contente de dire « qu'il manquait de décision philosophique dans son enseignement de la morale chrétienne ». Je renvoie à l'article que M. N. Recolin, qui l'a beaucoup aimé, lui a consacré au t. 4 de l'*Encyclopédie des Sciences religieuses*.

Sabatier, à l'occasion de la mort de François Bonifas, qu'il avait intimement connu sur les bancs de la Faculté et auquel il a rendu un juste hommage dans le *Journal de Genève*, (16 décembre 1878), cite avec émotion son professeur, Ernest Bonifas, qui avait succédé dans la chaire d'hébreu à son père Bonifas-Guizot. Mais, des autres professeurs de Montauban, excepté dans les lettres privées dont l'essentiel est donné ici, il n'a fait nulle mention, à ma connaissance du moins.

Mais pas un moment il n'a perdu de vue la Faculté de Théologie de Montauban. Quand, à la suite d'un vote du Synode de 1872, il fut question de transférer la Faculté de Montauban à Paris, ou plus tard de la réunir à celle qui venait d'être créée à Paris, il protesta avec

raison. « Eh ! quoi, disait-il (nous ne le citons pas textuellement), vous avez deux institutions et vous en sacrifieriez une de gaîté de cœur, celle-là même qui rend actuellement le plus de services à l'Eglise. La Faculté de Montauban, dont nous admirons les progrès accomplis actuellement, quand nous songeons à son enseignement, à ce qu'il était vers 1860, est une force et une richesse essentielles dont la perte, à nos yeux, sera loin d'être compensée par l'établissement à Paris d'une seule Faculté. » (Revue du Mois de la *Revue Chrétienne*, décembre 1877 et février 1878).

Ajoutons que Sabatier comptait prendre part au troisième centenaire de Montauban. Pour lui donner un témoignage public de son estime et de sa reconnaissance, il avait voulu que la Faculté de Paris offrît en hommage à la Faculté sœur un volume d'études auquel chaque professeur a fourni sa contribution. Lui-même a inauguré ce volume par une dissertation savante sur la *Doctrine de l'expiation*. La mort seule l'empêcha d'être présent à ce jubilé (1901).

Edmond Stapfer a publié dans la *Revue Chrétienne*, juillet et août 1897, deux articles intitulés : *Souvenirs du passé*, où il montre très bien ce qui manquait, en ces années 1864–68, à l'enseignement de Montauban et où il caractérise tels qu'ils étaient, d'un trait précis et ferme, les maîtres d'alors, dont Sabatier a connu la plupart et dont il a subi l'excellente influence religieuse.

(Note fournie par M. Henry Dartigue.)

III

Le doyen Auguste Sardinoux.

Sardinoux était depuis onze ans professeur de critique sacrée et d'exégèse du Nouveau Testament. Il était pasteur à Faugères (Hérault) depuis trois ans, quand il fut appelé, en 1847, à la Faculté de Montauban. Edouard Reuss avait salué avec joie son arrivée : « Sans vouloir vous flatter, je vous dirai que de votre entrée à la Faculté de Montauban datera une nouvelle ère de l'enseignement théologique en France. Vous avez déjà pour ainsi dire inauguré votre enseignement en tant que vous êtes le premier français dans ce siècle qui ait publié un ouvrage d'exégèse scientifique. Combien de fois ne nous sommes nous pas entretenus, vous et moi, de ce qui manque en France et surtout à Montauban. Vous connaissez le terrain ; vous savez jusqu'à quel point il est encore en friche ; vous avez le goût du travail, vous avez compris que la rhétorique plus ou moins édifiante, sans fond de savoir historique et dogmatique, ne suffit pas pour former un clergé qui puisse tenir tête, au XIXe siècle, à toutes les tendances erronées ou même destructives de nos jours. Vous apprendrez aux étudiants à travailler, parce que le travail ne vous est pas étranger à vous même. Vous trouverez d'ailleurs dans M. Nicolas (qui malheureusement n'a point à enseigner la théologie, quoiqu'il en sache plus long que tous ses collègues) un aide et un soutien des plus sûrs, et à vous deux, vous n'avez rien qu'à le vouloir, les moyens suffisants de changer la physionomie de votre somnolent établissement. Payez de votre personne, attachez-vous un noyau de bons élèves qui réagiront sur les autres. Accoutumez-les à voir par eux-mêmes, et surtout dirigez-les de manière à ce qu'ils

prennent goût à la chose, et inculquez leur bien cette idée que la prochaine génération est appelée à renouveler la gloire de l'ancien protestantisme français, du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, qui marchait à la tête des études scientifiques » (Lettre de Reuss à Sardinoux, 5 août 1847.)

A cette lettre, Sardinoux répondit d'une manière qui va nous permettre de le laisser se définir lui-même :

« Nul n'est plus libre que moi dans son enseignement et je n'ai pas craint de dire dans ma première leçon que toutes les formules du passé étaient bien passées et qu'aucune ne pouvait emprisonner l'esprit libre et infini du Christianisme. »

Il poussait alors vers l'étude de la théologie allemande. Il avait offert un cours d'allemand, fondé une société de traductions allemandes. Sardinoux continue : « Ces deux sociétés comprennent un personnel de quarante étudiants. On se jette surtout sur les questions de critique. M. Monod est pour beaucoup dans cette effervescence. Il y a deux ans (1845), il fit un cours de critique sacrée, selon son expression et ce cours souleva bien des questions, bien des tempêtes, bien des doutes. Le professeur lui-même sortit de ce cours assez meurtri quant à sa foi orthodoxe calviniste, m'a-t-il été dit, à tel point que le M. Monod d'autrefois n'était plus reconnaissable. Sans doute, il y a là de l'exagération, mais un fait est certain, c'est le besoin toujours plus senti d'asseoir les convictions sur des études solides avec le secours de la science allemande....

« Vous ne vous êtes pas trompé, ajoute Sardinoux, lorsque vous avez bien auguré de mon esprit favorable à la science, à la liberté et à la charité... J'ai profité et je profite tous les jours de vos excellents conseils, et de votre expérience. » Sardinoux s'entendait bien alors sur ce point avec Nicolas. Il espère

que si le mouvement qu'il signale se soutient, « il y aura dans dix ans un changement assez profond et considérable ». Espérances qui ne paraissent pas s'être réalisées sous la forme qu'indiquait Sardinoux.

D'après Edmond Stapfer, les cours de M. Sardinoux étaient intéressants, remplis de faits, strictement orthodoxes, mais passablement confus. « Il disait, et il en était très sincèrement persuadé, qu'il abordait les questions avec la plus entière indépendance, qu'il traitait les livres du Nouveau Testament sans aucune idée préconçue et comme n'importe quels documents liégués par l'antiquité ; et puis, ses solutions étaient toutes et toujours conformes à ce qu'exigeait l'orthodoxie ecclésiastique la plus méticuleuse. Enseignement qui, à tout prendre, était nourri, substantiel, qui fournissait beaucoup de choses solides et sérieuses. Rien n'y était laissé à l'éloquence ou à l'apparence. M. Sardinoux ne nous en imposait que par l'abondance des matériaux qu'il nous fournissait. Or, c'est là pour un professeur la vraie manière d'en imposer à ses élèves.»

Rev. chrét., 1897, p. 49, 50.

IV.

Guizot et A. Sabatier.

On a vu que Guizot s'intéressa et contribua à la nomination de Sabatier à Strasbourg. Sabatier eut, plus tard, l'occasion de l'entendre deux ou trois fois dans des réunions et d'admirer son éloquence, où l'accent du commandement dominait moins, dit-il, que le désir de persuader et de soumettre les esprits. « De petite taille, Guizot n'avait de grand que la figure, qui était

longue et fortement sculptée. Le front était haut et large ; le regard avait la pénétration et l'éclat de l'acier. Le nez était saillant et le menton allongé. L'ensemble rappelait le type de figure de Calvin. Il avait le geste rare, mais magistral. La voix était claire, pleine, vibrante et ses intonations traduisaient admirablement l'énergie et la fierté de son âme. » Sabatier observe que sa parole était plus concise et avait plus de relief et d'éclat que son style, lequel, en effet, manque de mouvement et de lumière, même dans les plus belles pages.

Il a été reçu deux fois par Guizot, dans le petit appartement que l'ancien ministre de Louis-Philippe occupait à Paris, et définit, en ces termes, l'impression que l'on éprouvait auprès de lui : « Je suis sorti chaque fois de ces entretiens avec une émotion profonde et un sentiment que le terme de vénération, seul, peut traduire. Surtout j'éprouvais une sorte de confusion et presque de honte, de notre facilité à nous décourager, de nos abattements, de nos désespoirs d'enfants. Je mesurais alors toute l'infériorité de notre génération, en présence de celle qui a ouvert le siècle et porté si vaillamment pendant plus de cinquante ans tout le poids de nos destinées. »

La première fois qu'il lui fut donné de voir Guizot et de s'entretenir avec lui, c'était vers 1873, peu après la première session du Synode général. Il désirait lui parler de la réorganisation, après la perte de Strasbourg et de l'Alsace, de l'enseignement théologique dans le centre même de la pensée française. (On sait que déjà, en 1834, sous l'un de ses ministères, Guizot s'était très sérieusement occupé de transférer à Paris la Faculté de Montauban et d'y appeler des hommes comme Vinet, Merle d'Aubigné. L'entreprise échoua, au grand dommage des intérêts des fortes et sérieuses études théologiques.) Dans la courte conversation qu'il eut avec

Sabatier en 1873, Guizot, qui avait dans l'efficacité des mesures prises par le Synode officiel une confiance que son jeune interlocuteur ne partageait aucunement, lui dit, entre autres : « Nous avons fait la première moitié de notre œuvre. Voilà l'Eglise reconstituée sur ses vieux fondements. Il nous faut maintenant songer à l'enseignement théologique. Strasbourg n'existe plus, Montauban rend les meilleurs services : il y a là des professeurs éminents, mais décidément, ils sont trop isolés. » Et il partit de là pour développer le plan d'une école de théologie dans la capitale, avec les professeurs de Montauban et les débris de la Faculté de Strasbourg. L'opposition catholique et surtout celle d'un grand nombre de protestants firent avorter le projet, et Jules Simon, menacé d'une interpellation par quelques députés protestants de l'Assemblée Nationale, renonça sans peine à ses bonnes intentions.

Quelques mois plus tard, Sabatier revit Guizot après la mort de sa fille, Mme Cornélis de Witt. Cet homme, qui a tant joui par le cœur, supportait cette grande douleur avec une résignation, une sérénité admirables, sans la moindre révolte ni même un murmure. « Je me soumets, dit-il à Sabatier, à la volonté de Dieu. Elle aurait dû vivre pour ses enfants. Quant à moi, je ne resterai pas longtemps séparé d'elle. » (Lettre au *Journal de Genève*, datée du 18 septembre 1874.) Dans deux autres lettres, il l'a montré durement éprouvé dans ses affections de famille et a dit comment cette nature invinciblement croyante a soutenu cette lutte intime contre la douleur et la mort. (Lettres du 4 juin 1880 et du 20 juin 1884.)

Enfin, une autre lettre (30 avril 1874) parle d'un volume de la bibliothèque de Guizot qui fut acquis par Sabatier, au hasard des enchères. C'était les *Mélanges d'histoire religieuse* d'Ed. Scherer. Il y trouva, en le feuilletant, des phrases soulignées, des points d'inter-

rogation, des petites croix en marge. Et prenant ces signes particulièrement significatifs, il ne résista pas, comme il dit, au plaisir de mettre en présence deux esprits, deux hommes, qui, dans le domaine religieux notamment, forment une antithèse saillante. L'opposition éclate dans un article du volume que Guizot a couvert d'annotations de tout genre, où, à propos du puséysme et du protestantisme en Angleterre, est discutée la question de l'autorité de la Bible. Les deux esprits arrivent sur ce point, note Sabatier, à des conclusions opposées, mais peut-être parce qu'ils ont des exigences différentes. Pour Scherer, homme de pure pensée ayant des besoins de rigueur absolue, l'autorité de la Bible doit s'établir « positivement par des preuves attestant directement son origine surnaturelle ; négativement ensuite *par l'absence de toute erreur* ». C'est Guizot qui a souligné ces mots. Homme d'enseignement, d'action pratique, il ne conçoit point qu'on en demande autant. « Je rappelle, ajoute Sabatier, que précisément à la même époque (nous sommes vers 1864), il a prononcé aux Conférences pastorales un grand discours pour établir l'autorité religieuse de la Bible, la distinguant soigneusement de l'infaillibilité absolue. Le philosophe peut dénoncer avec raison cette distinction arbitraire, et il aura raison. Mais ici, c'est Scherer qui est au point de vue de l'absolu ; c'est Guizot qui est au point de vue politique (par où Sabatier que nous résumons entend la règle pratique). »

La Revue Chrétienne a reproduit (septembre 1901), un très beau portrait littéraire et moral de Guizot par Sabatier, à propos du volume d'A. Bardoux dans la collection des grands écrivains français.

(Note rédigée par Henry Dartigue.)

INDEX ALPHABÉTIQUE

des noms propres cités dans ce volume[1])

A

Abric-Encontre (pasteur à Paris), 163, 164.
Adert (Jacques), 356, 357.
Adrets (baron des), 192.
Aicard (Jean), 297.
Allier (Raoul), 12 n., 370 n., 396.
Amiel (F.), 70.
André (Alfred), 232.
André-Walther (Mme), 205, 233.
Arbousse-Bastide, 235.
Arnal (Zacharie), 26, 36, 42.
Arnaud (Eugène), 241.
Astié (Jean-Frédéric), 172, 215, 223.
Astruc (critique), 395.
Aubé (B., historien), 357.
Aurenche (H.), 195.

B

Babut (Charles), 198, 199, 240 et sv., 253.
Balazuc (baron de), 192.
Barry (Louis, d'Aubenas), 194, 195.
Bardoux (Agenor), 414.
Bastie (Charles), 246, 258.
Baum (Jean-Guillaume, de Strasbourg), 306.
Baur (de Tubingue), 130, 169, 198, 203, 216.
Beck (de Tubingue), 168 et sv., 178.
Beck (Jean-Théodore, de Strasbourg, et Mme), 303, 338 et sv., 343 et sv., 349.
Belluc (Ferdinand), 70 n.
Benfen, 187, 188.
Bengel, 169.
Béranger, 320, 323, 324.

[1]) M. Henry Dartigue s'est chargé de dresser cet index alphabétique. Les noms qui sont cités dans l'avant-propos n'y figurent pas.

Berger (Eugène), 385 n.
— (Elie), 385 n.
— (Philippe), 357 n., 360 n., 382, 384 et n., 396.
— (Samuel), 382, 384 et n.
Bernard (Daniel), 43.
Bersier (Eugène), 241 n., 352 et sv.
Bertrand (Louis), 20.
Béton (Jean), 194.
Beurlin (past. à Strasbourg), 239 n.
Bèze (Th. de), 391, 392, 399.
Béran (Maine de), 131.
Blanc (Henri), 127, 168, 177.
Bleek (critique biblique), 162, 217.
Blondel (David), 393.
Bluntschli, 185.
Bochart (Samuel), 166, 393.
Bœckel (de Strasbourg), 342 et sv.
Bois (Charles), 106, 107 n., 132, 136, 140, 142, 174, 198, 235, 379.
Bonet-Maury (Gaston), 263 n., 396.
Bonhoure (Jules), 27, 42 et n., 88, 91, 99, 102.
— (Mme Jules), 153.
Bonifas (Ernest), 18 et n., 26, 73 et n., 79, 83, 96, 106, 407.
— (Mme Ernest), 152.
— (François), 71 n., 127, 152, 173, 174, 199 et sv., 203, 235, 241, 245, 253, 407.
Bonnechose (Emile de), 20.
— (Cardinal de), 20.
Borloz (Félix, instituteur), 121.
Bossuet, 32, 166, 394.
Bost (Elisée), 218, 240.
Boudet, 70 n.
Bouvier (Auguste), 292.
— (pasteur à Faugères), 146.
Boutmy (Emile), 297, 352.
Boutroux (Emile), 370 n.
Bruch (Jean-Frédéric), 273, 275, 306, 307.
Brunel (Etienne), 194.
— (famille, d'Aubenas), 195.
Brunetière (F.), 314.
Bruston (Charles), 85, 289 et n.
Bungener (Félix), 235.
Buisson (Ferdinand), 328 n.

C

Calvin, 97, 100 n., 191, 194, 388, 412.
Cameron (théologien), 167.
Cappel (Louis), 390, 392, 394.
Carrière (Auguste), 186, 200 et sv., 288, 303, 342 et sv., 352, 357.
Cassignard (pasteur), 197.
Cazalet (Adolphe), 21, 34.

Chabaud-Latour (général de) 232, 260, 288 n.
Chamier (Daniel), 193.
Chareyre (instituteur à Vallon), 12, 13, 22.
Chateaubriand, 212, 318, 324.
Chavan (A.), 404.
Chénier (André), 320, 323 et sv.
Chéruel (Recteur à Strasbourg), 253, 254, 256.
Chevalley (Abel), 4.
Clemen (théologien), 279.
Clermont-Ganneau (orientaliste), 357 et sv.
Cliefort, 179.
Coindeau (Guill. de), 193.
Colani (T.), 123, 127 et sv., 162, 218, 221, 240, 242, 273, et sv., 280 et sv., 299, 351, 378.
Condillac, 131.
Coquerel (Athanase fils), 221, 224, 242, 243 n.
— (Etienne), 366 n.
Court (Antoine), 4, 6 n., 194.
Cousin (Victor), 154, 155.
Coussirat (D.), 42 et n., 234, 235.
Cramer (pasteur à Bâle), 176 n.
Credner (critique biblique), 129, 162.
Crès (pasteur à Vallon), 34, 71, 190, 292 n.
Crussol (Antoine de, duc d'Uzès), 192 sv.
Cruvellié (pasteur), 198.
Cunitz (Aug.-Edouard), 286, 300, 306, 360.
Cuvier (Frédéric), 219, 220 n.

D

Daillé (Jean), 76, 393.
Decoppet (Aug.), 18 n., 67, 148, 156, 163, 174, 176 et n., 197, 225 et n., 226, 228, 230, 235, 352, 353 n., 376.
— (Mme, née Louise Puaux), 176, 205.
Delavigne (Casimir), 323, 324.
Dhombres (Ernest), 83, 232, 288 n.
Diderot, 212.
Diény (pasteur à Orléans), 291.
Dorner (Isaac-Aug., théol. allemand), 223.
Draussin (H.), 210 n.
Duchesne (Louis, Mgr.), 221.
Ducros (Louis, doyen à Aix), 303, 338, 343.
Ducros (pasteur), 241.
Dumont (Albert), 328 n.
Dupin de St-André (A.), 66.
Dupré (famille, de Villeneuve-de-Berg), 197.

Durand (Henri), 401, 402.
— (Louis), 13, 22, 93, 107 et n., 132, 141 sv., 298, 401 et sv.
Duruy (Victor), 20, 251 et sv., 263 et sv, 328 n.

E

Engel (professeur à Strasbourg), 303.
Engelmann, 303.
Eschenauer (Auguste-Frédéric), 239 n.
— (Mme), 275, 343, 372.
Estienne (d', pasteur), 26.
Estienne (Robert, l'érudit), 391.
Ewald (orientaliste), 187, 202.

F

Fabre (Ferdinand), 104.
Fabre de Thierrens (Mme), 195.
Farel (Pierre), 42.
Faye (Eugène de), 279, 280, 396.
Félice (Guillaume de), 72 et n., 75 n., 76, 94, 97, 129, 132, 142 sv., 162, 167, 172, 175, 407.
— (Théodore de), 222, 226, 234.
Ferry (Jules), 328 n., 396 et sv.
Flaubert (Gustave), 297, 376, 377 n.
Fontanès (Ferdinand), 73 n.
— (Ernest), 242.
Fousset (frères, d'Orléans), 289 et n.
Friedel (Théodore), 80, 83.
Frontin (pasteur), 17 n.
Frey (Elisabeth), 86, 87.
Fuchs (E., de Strasbourg), 311, 313.
Fuzier (pasteur à Orléans), 290.

G

Gambetta (Léon), 380.
Gasc (Esaïe), 72 et n.
Gaussen (Louis), 160, 217, 238.
Gérold (Théodore), 238 sv., 260, 266, 274 n., 280 n., 303, 338.
Gilard (Louis), 102, 226, 228.
Godet (Frédéric), 241 et n.
Goguel (pasteur à Ste-Marie-aux-Mines), 260 et n., 264.
— (Maurice, professeur) 390 n., 396.
Gout (Auguste), 26, 43 et n., 48.
Goy (Pierre), 106, 256, 260 et n., 261, 263 et sv.
Grandpierre (pasteur), 240, 241 et n., 259, 299.

Gréard (Octave), 278, 399.
Grout (docteur), 376, 383.
Guérin (Eugénie de), 210.
Guers (Emile, pasteur du Réveil), 217.
Guex-Sillig (Mme), 135 n., 138 n.
Guizot (F.), 18 n., 21, 232, 241, 242 sv., 255 et sv., 263 et sv., 274, 281, 379, 406, 411 et sv.

H

Hæusser (historien), 185.
Haffner (doyen de la Faculté de théologie de Strasbourg), 239.
Harms (Claus), 215.
Hase (Charles), 217.
Hégel, 90, 130, 181, 213.
Helvétius, 212.
Hengstenberg (théologien allemand), 171 n., 216 sv.
Herminjard (Louis), 401.
Herzog, 172.
Hœpffner (pasteur à Strasbourg), 280 n.
Hofman (Conrad de, théologien luthérien), 174.
Holbach (d'), 212.
Hollard (Jules), 289 et sv.
— (Roger), 183 n., 353 n., 354, 370 n.
Holtzmann (théologien allemand), 279.
Hugo (Victor), 321.

J

Jacot (Franz), 66, 67, 100, 102, 110, 114 et n. et sv. 122, 126, 128, 142, 144, 146 et sv., 152, 161, 163 167, 176, 177, 184, 197, 200, 203, 204, 207, 208, 226, 230.
— (Mme Franz), 114, 208, 209.
Jalaguier (professeur), 72 et n., 76, 80 et n., 84, 93, 132, 140, 155, 162, 218, 224, 230, 289 n.
— (Prosper), 289 et n.
Jaquet (de l'Institut de Glay), 121.
Jundt (Charles), 383 n., 396.

K

Kant, 218.
Kuenen (hébraïsant néerlandais), 187.
Kuhn (Félix), 386.

L

Laboulaye (Edouard), 99.
Lacordaire, 172.
Lamartine, 320, 323.
Lanfrey, 186.
Lemoine (John), 74 n.
Liard (Louis), 327 n., 399.

Lichtenberger (F.), 241, 246, 252, 257 et sv., 265, 281, 293, 299, 301, 305 et sv., 308 n., 313, 314, 324, 352 n., 353, 378, 380, 381, 383 et n., 396.
— (Mme F.), 295.
Lietzmann, 279.
Lobstein (Paul), 273, 280, 284, 294, 306.
Lods (Adolphe), 390, 396.
Loyson (Hyacinthe), 375.
Lucius (Mme), 312.
Luther, 143, 388.

M

Mæder (Jean-Adam, de Strasbourg), 238 et sv., 252 et sv., 258, 263 et sv., 274, 281.
Maintenon (Mme de), 335.
Malan (César, pasteur du Réveil), 217, 406.
Mandeler (Mlle de Strasbourg), 316.
Marc-Monnier, 356 n.
Marguerite de Navarre, 331 et sv.
— de Valois, 332 et sv.
Marichard (Ollier de), 10.
Marie Stuart, 333, 334.
Martin (Jules), 102.
Martin-Paschoud, 221.
Marzial fils (pasteur à Londres), 128.
Massebieau (Louis), 14 et sv., 42, 63 et sv., 112, 116 et sv., 130, 138, 149, 198, 372, 382, 385, 396.
— (Mme Louis), 123.
Matter (Albert), 353 n., 354, 382, 384 et n., 396.
— (Paul), 283 n., 285 n.
Mazel (Albin-Etienne), 92, 118, 262.
Ménégoz (Eugène), 382, 385 et sv., 396.
Merle d'Aubigné (historien), 411.
Mettetal (Auguste), 242, 266 n., 299.
Michelet, 185.
Molines (Louis), 241.
Monbrun (Ernest), 226 et sv.
Monnier (Frédéric), 234.
— (Henri), 71 n.
Monod (Adolphe), 75 n., 76, 217, 220, 396, 410.
— (Guillaume), 230, 232.
— (Jean), 198, 199, 241, 244 et sv., 253, 283.
— (Wilfred), 396.
Montet (doyen), 69, 73 et n., 79, 126, 132, 162, 164, 167.
Montlaur (Jacques de), 192.
Mouline (P.), 127, 235.

Mourier (recteur de Paris), 377.
Munch (Mlle de Strasbourg), 311, 312.
Munier (D., de Genève), 35.

N

Neander, 79, 162, 214, 217.
Nefftzer (fondateur du *Temps*), 75 n.
Nicolas (Michel), 74 et n., 75 et n., 77 et n., 78 et n., 83, 96, 132, 162, 218, 405, 409.
Nine (pasteur), 16, 26, 27.

O

Oberlin, 296.
Oehler (hébraïsant), 172.
Olivier (Etienne, de Ganges) 14 et sv.
Ollivier (Emile), 24.
Ornano (d'), 193 et sv.

P

Paris (Gaston), 297.
— (Jean de Ganges), 20.
Pascal, 28, 30 et sv., 32, 41, 59, 64, 131, 337.
— (Jacqueline), 337.
Paul (L., pasteur à Neuilly), 205, 233, 234.
Paulus, 216.
Pécaut (Félix), 92, 93, 123, 131, 204, 218, 224, 240, 328 n.
Pédézert (Jean), 66, 70, 72 n., 73 n., 74 et n., 76, 106, 129, 405, 407.
Pellissier (pasteur à Bordeaux), 91, 242.
Peschier, 42.
Petersen (pasteur à Strasbourg), 239.
Pfleiderer (Otto), 279.
Philippi (théologien, vieux-luthérien), 178.
Pick (Alphonse), 308 n.
Planchon (Emile), 42 n.
— (Gustave), 42 n.
Ponsoye, 196 et sv., 268.
Pouchet (du Muséum), 377 n.
Preiswerk (théologien), 176 n.
Pressensé (Edmond de), 153 n., 262, 347, 351 et sv., 366, 371, 372 n.
Puaux (Armand), 177.
— Ernest), 175.
— (Mme Ernest, Philippine), 111, 176, 189, 204, 304.
— (François), 1 n., 4, 5 n., 44, 175, 176, 262.
— (Frank), 3, 4, 71 n., 278, 366 n., 372 n., 377, 404.
Pyt (Henri, pasteur du Réveil), 217.

Q

Quinet (Edgar), 185.

R

Rabaut (Paul), 6 n.
Rambert (Eugène), 32 n.
Recolin (Numa), 18 et n., 26, 72 n., 105 et n., 190, 197, 295, 407.
Renan, 111, 122, 123, 204, 221, 224, 244, 264, 297, 360, 385 n.
Reuchlin (humaniste), 169.
Réville (Albert), 187, 222, 242 et n., 264, 342, 351.
— (Jean), 396.
Reuss (Edouard), 75 n., 76 et sv., 81, 83, 123, 162, 217, 218, 243, 273 et sv., 279, 281, 282 et n., 306, 346, 360 et sv., 369, 390 n., 395, 409 et sv.
— (Rodolphe), 80 n., 281, 282 n., 303, 310, 311, 338, 341 et sv.
Richard (Matthias), 238 et sv., 253 et sv., 262 et sv., 280.
Ritschl (Albert), 162.
Robertson (théologien anglican), 349.
Roberty (J. Emile), 71 n., 277.
Rocheblave (pasteur), 197.
Rodet (Mme de Dieulefit), 206.
Rœrich (Mme Ed.), 338 et sv., 373 n.
Rognon (Louis), 232.
Roland (Mme), 342.
Rothe (Richard), 177, 179 et sv., 190, 228.
Rousseau (J.-J.), 212.
Roux (Gustave), 67, 127, 190, 229.

S

Sabatier (famille d'Auguste).
Le grand-père maternel, Louis Lichière, 7, 13, 53, 114, 142.
Le père, Pierre-Auguste, 5, 7, 149 et sv., 161.
La mère, née Lichière, 6, 13, 149 et sv., 164, 165, 190 et *passim*.
Les sœurs, Emma, Mme Henri Volle, 7, 141 et sv.
Adèle, Mme Numa Barry, 7, 49, 270, 292 et sv.
Louise, Mme Louis Béraud, 7.
Anna, 7, 300 301.
Mlle Elisa Versel, 196, 204 et sv., 207 sv., 267 sv., 282.
Mlle Frankline Grout, 376, 377.

Sabatier (Alexis), 41, 42, 148.
— (Armand, doyen), 42 et n.
— (Paul), 4.
Sacy (Silvestre de), 120.
Sainte-Beuve, 22, 33, 75 n., 323, 331 n.
Sandoz-Luya (de Bâle), 189.
Sardinoux (famille).
Auguste (professeur), 73 et n., 76, 81, 102, 104, 132, 135, 141, 142, 152, 162 et sv., 167, 174, 190, 198, 199, 219, 226, 241, 242, 255, 379, 409 et sv.
Mme Auguste, 103, 105, 143, 146, 164, 225.
La sœur de celle-ci, Mlle B., « tante Amanda », 103, 104, 146, 150, 175, 189, 225.
Albert S., 103, 146.
Sautter (ingénieur à Paris), 232.
Sauzède (François), 127, 152, 161, 226.
Sayons (Pierre-André), 254.
Schæffer (Adolphe), 366 n.
Scherer (Edmond), 17 n., 75 n., 123, 130, 131, 133, 217, 240, 359, 402, 413, 414.
Schillinger (Albert), 303, 308 n.
Schimper (de Strasbourg), 359.
Schleiermacher, 130, 157, 181, 199, 213, 214, 218, 264.
Schmidt (Charles, professeur), 246, 257, 283 n., 285 n., 296, 300, 306, 308 n.
Schneegans, 300.
Scholten (théologien néerlandais), 187.
Schulz (professeur à Strasbourg), 306.
Schwalb, 182, 240.
Schwarz (de Halle), 215, 216.
Schwegler (de Tubingue), 169.
Secrétan (Charles), 366 et sv.
— (Louise), 371 n., 401.
Serres (Jean de), 4, 194.
— (Olivier de), 4, 8, 9, 194.
Siefert (Louisa), 359.
Siegfried (M. et Mme Jules), 376.
Simon (Richard), 166, 389, 390, 391 et sv.
— (Jules), 85, 186, 413.
Sorel (Albert), 297.
Staël (Mme de), 212, 324.
Stapfer (Edmond), 71 n., 72 n., 74 n., 75 n., 407, 411.
— (P.-A.), 218.
Steeg (Jules), 87, 96, 122, 148, 203, 255 et n., 256.

Strauss, 130, 169, 217.
Surville (Clotilde de), 3 n.

T

Taine, 297.
Teissonnière (Jean), 86, 87, 102, 125.
Tocqueville (comte de), 186.
Tholuck (de Halle), 217.

U

Ullmann (théologien), 217, 218.

V

Valdo (Pierre), 3 n.
Vaurigaud (Correspondance) 16 n., 228.
Vernes (Maurice), 382, 385.
Versel (Jules), 268.
Verny (pasteur à Paris), 224.
Vesson (Polydore), 42 et n., 43, 66, 67, 87, 102, 127, 152, 161, 167, 178, 205, 207, 226 et sv., 233 et sv., 262.
Vèzes (pasteur), 198.
Viénot (Emile), 291 n.
Vigny (Alfred de), 313, 321.
Viguié (Ariste), 106, 107 n., 243, 398, 399.
Vincent (Samuel), 73 n., 218.
Vinet (Alexandre), 19, 21, 32 et sv., 57 n., 73 n., 153 et n., 154, 157, 218, 321, 400, 404, 406, 412.
Voguë (Melchior de), 1 n.
Volane (Jean), 192 n.
Volney, 212.
Voltaire, 212.
Vulliet (Adam), 20.

W

Wabnitz (Auguste), 161.
Waddington (Charles), 241 n., 353, 384.
Warnod (E.), 336, 338 et sv., 348, 372 et sv.
Weizsæcker (de Tubingue), 172, 279.
Wette (de, théologien), 162.
Wilm (de Strasbourg), 243.
Witt (Mme Cornelis de, née Guizot), 413.
Wurtz (Charles-Adolphe), 353 n.
Wust (Emma), 308, 313, 351.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE Ier. — *Vallon.* — Les origines. — Le sol natal et la tradition historique. — Le milieu familial : Le Mas des Aires. — L'influence décisive de la mère. — L'oncle Tendil et les courants, à Vallon, du Réveil religieux qui marqua le début du XIXe siècle. — Influence du pasteur Louis Durand qui détermina la vocation. 1

CHAPITRE II. — *Ganges.* — L'Institution Olivier. — Un éducateur d'âmes et les livres qu'il employait. — Un professeur, Ad. Cazalet, qui enseignait les lettres avec une distinction persuasive. — Le régime intérieur et les habitudes de piété de la maison. — « Les Dix centimes bien employés ». — L'influence de Pascal 14

CHAPITRE III. — *Ganges (suite).* — La vie intérieure de A. Sabatier. — Témoignage de Z. Arnal. — Le Journal intime de Sabatier. — Ses amis : Alexis et Armand Sabatier, Louis Massebieau, Jules Bonhoure, Daniel Bernard, Peschier, Coussirat, Farel. — Un incident à Ganges. — Intervention de A. Sabatier en faveur de la liberté des cultes. — Lettre à François Puaux. — Soucis de fin d'année. — Un roman de pureté et de douleur. — Louise Tendil et A. Sabatier. — Mort de Louise. 36

CHAPITRE IV. — *Montauban.* — Sabatier étudiant, d'après ses maîtres et ses condisciples. — La Faculté de Montauban en 1858. — Tendances de l'enseignement. — Le personnel enseignant. — Le professeur Nicolas. — Premiers troubles chez Sabatier. — Sa vie intime. — Fragments de son journal. — Les amis de Sabatier. — La famille Sardinoux. — Horizons nouveaux. — Sabatier et les siens 66

CHAPITRE V. — *Montauban (suite).* — En vacances. — Lettre à Jacot. — Le Voyage d'Italie. — La « crise de la foi » chez Sabatier 110

CHAPITRE VI. — *Le voyage d'Allemagne.* — Pourquoi le voyage d'Allemagne ? — Renaissance en France des études historiques et critiques. — Sardinoux pousse au voyage d'Allemagne. — Lettre de Blanc sur Tubingue et ses professeurs. — Sabatier fait à son tour le pèlerinage savant. — Une station à Bâle. — Passage à Tubingue. — Rothe fixe Sabatier à Heidelberg. — Jugement de Sabatier sur Beck. — Hommage à Rothe. — Liaison avec A. Carrière. — Appel à Aubenas 166

CHAPITRE VII. — *Aubenas.* — A. Sabatier, pasteur à Aubenas. — La Réforme à Aubenas. — Destruction de l'Eglise. — Aubenas inaugure les Dragonnades 190

CHAPITRE VIII. — *La crise de* 1864. — Crise intérieure au sein du Protestantisme. — Ses raisons historiques. — Réveil général de l'esprit religieux après la Révolution française. — Sa caractéristique en Allemagne. — Hegel et Schleiermacher. — Réaction après eux. — Retour aux anciennes confessions de foi. — Renaissance de l'esprit

critique avec Baur et l'école de Tubingue. — Réaction religieuse en Suisse et en France. — Luttes intérieures. — Sabatier veut échapper aux partis. — Ses préoccupations de travail scientifique et d'évangélisation pratique. — Ce qu'il pense du rôle de la presse. — Il rêve de fonder un journal qui s'appellerait l'*Esprit chrétien*. — Il commence sa thèse en vue du doctorat en théologie .. 211

CHAPITRE IX. — *Sabatier à Strasbourg*. — Vacance prochaine de la chaire de dogme réformé à Strasbourg. — Intervention de Mæder, pasteur-président de l'Eglise réformée de Strasbourg. — Sa correspondance avec Sardinoux et Guizot. — Appel à Sabatier. — Premier refus. — Intervention de F. Lichtenberger ; action sur les Consistoires. — Sabatier accepte enfin la candidature. — Attaqué de droite et de gauche, Sabatier est désigné par la majorité des Consistoires. — Il est nommé par le Ministre. — Premiers succès. — Mort de Mme Sabatier. — Immense désolation du jeune professeur. — Luttes intérieures et victoire de sa foi 237

CHAPITRE X. — *Sabatier à Strasbourg (suite)* 1870-1873. — La guerre de 1870. — La Faculté de théologie est licenciée. — Départ de Sabatier. — Il organise un Comité central de secours et des ambulances. — La paix est signée. — Rentrée à Strasbourg. — La tristesse de l'Alsace. — Sabatier, professeur et conférencier. — Emigration des Alsaciens. — Ceux qui restent se groupent entre eux, et spécialement autour des conférences de Sabatier. — Mois d'intense labeur. — Sabatier et Mlle Emma Warnod. — Il est

expulsé pour avoir été, faussement, accusé d'avoir comparé la femme allemande à un « pâté de foie gras ». — Il quitte Strasbourg au milieu des acclamations, des larmes et des fleurs 283

CHAPITRE XI. — *Installation à Paris* 1873-1879. Où en est l'évolution religieuse de Sabatier ? — Conversations avec Emma Warnod. — M. Wust. — Premiers travaux parisiens. — L'Ecole libre des Sciences religieuses. — Collaboration au *Journal de Genève*. — Relations littéraires : Clermont-Ganneau, Edmond Scherer, Louisa Siefert, Havet. — Collaboration à la *Revue Chrétienne*. — Hommage à Edouard Reuss. — Critique de la *Philosophie de la Liberté* de Charles Secrétan. — Une visite à Emma Warnod. — Le P. Hyacinthe Loyson. — Second mariage de Sabatier : Mlle Frankline Grout, 1877. — La Faculté de théologie de Paris. — Sabatier raconte sa fondation. — Reprise de son activité universitaire. — Sa première leçon d'ouverture. — Inauguration des nouveaux bâtiments du 83, Bd. Arago. — Séance solennelle de rentrée, le 8 novembre 1879. — Un discours de Jules Ferry. — La leçon d'ouverture d'Ariste Viguié. — Impression religieuse qu'elle produit 347

APPENDICES 401

INDEX ALPHABÉTIQUE 415

TABLE DES MATIÈRES 425

OUVRAGES DE M. AUGUSTE SABATIER

Esquisse d'une Philosophie de la Religion d'après la psychologie et l'histoire. In-8°, (1898) 9e édit. 1906 ..... *en réimpression*

Les Religions d'autorité et la Religion de l'esprit. In-8°, 1903, 4e édition .....*en réimpression*

L'Apôtre Paul, Esquisse d'une histoire de sa pensée. In-8°, 1881, 4e édition 1912 .....fr. **25.** »

Le Canon du Nouveau Testament. Gr. in-8°, 1877 » **4.** »

La Religion et la Culture moderne. In-8°, 1897 » **2.50**

Mémoire sur la notion hébraïque de l'Esprit. In-8°, 1879 ..... » **8.** »

L'Evangile de Pierre et les Evangiles canoniques. In-8°, 1893 (LEROUX) ..... *épuisé*

De l'Influence des Femmes sur la Littérature française. In-24°, 1873 .....fr. **1.50**

Rapport sur les dangers qui menacent l'Eglise réformée et les moyens de rétablir la paix dans son sein. In-8°, 1876.....

La critique biblique et ses origines en France. In-8°, 1877 ..... *épuisé*

Etudes sur la Révocation de l'Edit de Nantes, en collaboration avec FRANK PUAUX. In-16, 1886

De l'esprit théologique. In-8°, 1878..... *épuisé*

De la vie intime des dogmes et de leur puissance d'évolution. In-16, 1890 .....fr. **3.** »

La doctrine de l'Expiation et son évolution historique. In-16, 1903 ..... » **6.** »

Les origines littéraires de l'Apocalypse ..... *épuisé*

Essai sur les sources de la vie de Jésus. In-8°, 1866 ..... *épuisé*

La Critique biblique et l'Histoire des religions. In-8°, 1900 (LEROUX).....fr. **2.50**

Auguste Sabatier: sa vie, sa pensée et ses travaux, par MM. John Viénot, Frank Puaux, J.-E. Roberty et Henri Monnier. In-8°, 1903 ..... » **5.** »

Imprimerie Alsacienne, Strasbourg.

GR
Sa 13